MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-DEUXIÈME

15 Novembre - 15 Décembre 1921

15 Novembre - 15 Décembre 1921 — Tome CLII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

RENAN A SAINT-SULPICE [1]

—

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont des pages très riches d'intérêt et de sens, mais sujettes à commentaires et à discussion, sur l'enseignement philosophique et la formation religieuse qui se donnaient, dans les années 1841-1845, au grand séminaire d'Issy. Ils en ont de ravissantes, et qu'il ne faut pas essayer de refaire, sur les objets de rêverie offerts à l'imagination d'un poète par les souvenirs historiques de cette maison et les beaux aspects de son parc célèbre. Issy avait été primitivement un pavillon, élevé pour les plaisirs de la reine Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui en fit sa résidence favorite et y emmenait sa petite cour peuplée de tous les beaux esprits du temps. (Ce pavillon est devenu, par l'adjonction de deux grandes ailes construites en longueur, la partie centrale de l'édifice du grand séminaire que l'on voit aujourd'hui.) « Après la mort de la reine Margot, le casin fut vendu et appartint à diverses familles parisiennes qui l'habitèrent jusque vers 1655. » Il fut alors acquis par M. de Bretonvillers, l'ami et l'un des premiers compagnons du fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, Jean-Jacques Olier, et son successeur dans la cure de Saint-Sulpice comme dans la charge de supérieur de la Compagnie. M. de Bretonvil-

(1) On ne trouvera ici que le portique du sujet que ce titre annonce, l'étude du milieu où Renan a passé quatre années de sa jeunesse et traversé la grande crise de son esprit.

lers, possesseur d'immenses biens, légua Issy à ses confrères qui commencèrent par y transférer la *Solitude*, maison de noviciat où il est d'usage que l'on passe un an ou deux d'études et de méditation, avant d'être agrégé à la Compagnie. Ils y trouvèrent aussi un lieu de repos pour ceux d'entre eux à qui la vieillesse ou la maladie conseillaient le séjour de la campagne. Cette dernière circonstance est à relever, parce qu'elle rendit Issy le siège d'un événement mémorable dans les annales de l'Église de France. Quand se produisit entre Fénelon et Bossuet la grande querelle du Quiétisme, et avant qu'elle ne s'envenimât de l'irritation des personnes, ces deux grands hommes convinrent de conférences, où, aidés des lumières de M. de Noailles, archevêque de Paris, et de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice (le troisième en date et qui a eu sur l'esprit de la Compagnie une influence plus profonde peut-être qu'Olier), ils chercheraient une entente sur la vraie doctrine. M. Tronson vivait retiré à Issy et comme son délabrement lui rendait incommode le voyage à la ville, c'est chez lui que ces illustres personnages se rencontrèrent. De là le nom d' « articles d'Issy » donné aux trente-quatre décisions de théologie mystique qui furent signées en commun. Dans le parc, une cabane ornée d'une inscription et de deux bustes commémore l'endroit où eurent lieu ces entretiens. Depuis cette époque, la maison d'Issy n'a pas eu d'histoire. Son paisible sort s'est fondu dans celui du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, dont elle est devenue l'annexe, réservée aux deux premières années d'études cléricales.

Cependant Issy et Saint-Sulpice n'ont jamais cessé de jouer un rôle aussi efficace que peu bruyant dans l'histoire de la société française, par l'ascendant que leurs exemples ont pris sur la direction de nos grands séminaires de province. Ils ont été, pour une bonne part, le conservatoire supérieur où s'élaborait et se maintenait, à l'usage du clergé national, un type d'éducation commune.

Les bouleversements qu'ils eurent à souffrir du fait de la Révolution ne leur furent pas propres ; tous les établissements religieux en connurent de semblables. La tempête passée, les deux maisons se reconstituèrent sur leurs anciennes bases. « Chaque porte, écrit Renan, tourna dans ses anciens gonds, et, comme d'Olier à la Révolution rien n'avait subi de changement, le XVIIe siècle eut un point dans Paris où il se continua sans la moindre modification (1). » Sur les deux cents ans de destinée volontairement uniforme qui se sont écoulés depuis la fondation jusqu'au milieu du XIXe siècle, le seul souvenir qui tranche et qui fasse éclat, c'est celui des quatre années d'études accomplies à Issy et Saint-Sulpice par le grand et audacieux écrivain, par le terrible remueur d'idées qui a silencieusement vécu entre leurs murs calmes cette profonde crise d'intelligence et de vie, dont les résultats devaient tant intéresser et émouvoir l'humanité de son temps.

Je ne sais ce que pensa Jean-Jacques Olier quand M. de Bretonvillers lui offrit retraite dans le parc délicieusement aménagé, dans les salles ornées de gracieuses peintures mythologiques, au goût de la moins janséniste des princesses. Eût-il approuvé qu'après lui, quand le développement de son œuvre eut rendu insuffisants les locaux du séminaire de Saint-Sulpice, un séjour aussi agréable aux yeux fût offert à de jeunes clercs dont le principal souci devait être, à son gré, de cultiver, au moyen de l'oraison fréquente, l'abstraction des sens ? Eût-il trouvé suffisant, comme adaptation à ce nouvel emploi, que les Vénus des chambres de Marguerite « devinssent des vierges » et qu' « avec les Amours on fît des anges » ? Il admettait, il est vrai, la beauté sensible et les recherches des arts dans le sanctuaire ; il ne refusait pas le luxe des riches ornements aux murailles, aux objets qui ont pour destination le culte de Dieu, aux livres sacrés qui contiennent sa parole. Issy conserve sa grande Bible, splendidement

(1) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 212.

ouvragée et décorée. Mais, quant aux ministres de ce culte et aux interprètes de cette parole, il estimait que leur habitation et leur train extérieur ne sauraient être trop sévères et trop dénués de toutes les apparences qui flattent les regards. Comme on construisait sur ses ordres le séminaire de Saint-Sulpice, il ne voulut pas tout d'abord de la pierre de taille, jugée trop fastueuse, et ne l'accepta que pour la raison de solidité. Il fit interrompre un travail de moulure très simple que l'on avait commencé dans l'entablement, « aimant mieux y laisser quelque chose d'irrégulier et d'imparfait que d'y souffrir le moindre ornement qui aurait ressenti la magnificence ou le faste » (1). Chacun connaît l'aspect sombre, presque ingrat de cette massive construction à l'italienne désaffectée maintenant, où un architecte de grand talent sut pourtant éviter la laideur, en se résignant à une nudité excessive.

Les enchantements du *Petit Olympe d'Issy* avaient été célébrés en 1609 par le poète Michel Bouteroue, courtisan de Marguerite de Valois, dont Renan nous rapporte les jolis vers :

Qu'on ne vante plus la Touraine
Pour son air doux et gracieux,
Ny Chenonceaux, qui d'une reyne
Fut le jardin délicieux,
Ny le Tivoly magnifique
Où, d'un artifice nouveau,
Se faict une douce musique
Des accords du vent et de l'eau.

Issy de beauté les surpasse,
En beaux jardins et prés herbus,
Dignes d'estre, au lieu de Parnasse,
Le séjour des sœurs de Phébus.
Mainte belle source ondoyante,
Découlant de cent lieux divers,
Maintient sa terre verdoyante
Et ses arbrisseaux toujours verts.

Environ un siècle et demi après, l'Olympe, transformé

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Baudrand, curé de Saint-Sulpice, reproduite dans Bertrand, *Histoire littéraire de Saint-Sulpice*, t. II.

en séminaire, inspira à la muse latine d'un jeune poète rhétoricien, François-Marie Coger, alors simple maître es-arts et clerc de la paroisse Saint-Roch, plus tard professeur de rhétorique au collège Mazarin et recteur de l'Université de Paris, des louanges où le grave et l'agréable sont joliment balancés. S'étant vu fort bien traité dans une visite qu'il fit à Issy au printemps de 1742, il écrivit en l'honneur de ses hôtes quelques douzaines d'hexamètres qui furent imprimés dans le *Mercure* du mois d'avril où ils eurent du succès. Il y chante, comme Bouteroue, les délices des bosquets, des charmilles, des viviers, des fleurs, des poissons et des oiseaux. Il salue le vieux cardinal de Fleury, pensionnaire illustre, qui, sur le déclin de ses jours, avait trouvé à Issy une tranquille retraite. Mais ses vers n'oublient pas la haute et pieuse affectation des lieux qui l'ont charmé :

Ne dubites ; videas Virtutum ex ordine Turbam !
Cœlesti micat ante alias spectabilis ore
Relligio, Pietasque soror ; dein omnia longum
Explorans, dubiosque regens Prudentia gressus,
Fulgenti tum sese infert circumdata nimbo,
Et placido sequitur veneranda Scientia passu :
Hic exultat ovans oculis miranda benignis
Integritas morum quam non de tramite recto
Impia sacrilegi flexit contagio luxus... (1)

N'en doute pas ; tu vois en ces lieux la troupe rangée des vertus ! A leur tête étincelle le front céleste de la Religion et de la Piété, sa sœur. Vient ensuite, explorant longuement toutes choses et surveillant ses pas, la Prudence. A son tour, s'avance d'une démarche tranquille la Science vénérable, ceinte d'un nimbe éclatant. Voici, joyeuse et les regards rayonnants de bienveillance, l'Intégrité des mœurs, ferme dans le droit chemin d'où ne la détourne pas la contagion impie d'un luxe sacrilège.

Prenons garde ! Nous sommes en 1742. Est-ce que le souffle naissant de Jean-Jacques Rousseau se serait insinué jusque dans une inspiration sulpicienne ?

(1) Cette pièce a été reproduite au tome Ier de l'*Histoire littéraire* de M. Bertrand.

Hic qualem gens prima tulit Constantia vitae
Nudaque Simplicitas mendacis nescia fuci...

Voici, telles que les portait la race primitive, la constance dans la vie et la pure simplicité, ignorante du noir mensonge...

Le front du supérieur, M. Cousturier (baptisé *Culturius* par notre poète), ne se barra-t-il point d'un pli sévère, les os de M. Olier ne tressaillirent-ils point dans leur tombe devant cette allusion à une bonté primitive du genre humain, cet escamotage du péché originel? Il est vrai que les faiblesses ou enfantillages théologiques d'un poète ne tirent point à conséquence, quand du moins il est aussi bien intentionné.

Renan, installé à Issy, décrit à sa mère les attraits de sa nouvelle résidence « où rien ne manque pour l'agrément extérieur ». Il lui dit les beaux effets du printemps et de l'automne dans le parc, la pièce d'eau et « ses habitants dorés », « le bosquet de hauts buis et de tilleuls où se réfugient des milliers d'oiseaux », les statues, les grottes peintes, les petites chapelles.

Vous me demandez, ma chère maman, si on y entre. Oui, oui; ce sont de petits bijoux à l'intérieur, toutes peintes, toutes dorées, bleues comme le ciel. Nous avons aussi une grotte de rocailles et de coquillages, décorée avec beaucoup d'art, mais remarquable surtout parce que Fénelon et Bossuet y ont eu plusieurs conférences avec d'autres personnages célèbres, lors de leur fameuse controverse (1).

Le plus insigne de ces pieux monuments était une imitation de la Santa-Casa de Lorette, « que la piété sulpicienne a choisie pour son lieu de prédilection et décorée de ces peintures emblématiques qui lui sont chères » (2).

Nous devions nous arrêter sous ces ombrages où notre séminariste a tant médité, tant rêvé, au cours de ces deux années lentes et décisives. C'est là qu'il a connu la volupté des longs repliements sur soi-même, des longs

(1) Lettres du séminaire, p. 176.
(2) *Souvenirs*, p. 223.

tête à tête avec sa pensée. C'est là qu'il a éprouvé à loisir ce qu'il avait déjà goûté en Bretagne, ce qui lui avait forcément manqué à Saint-Nicolas, au milieu de la rumeur urbaine et sous le harcèlement impérieux et constant de M. Dupanloup : la douceur intellectuelle de la solitude, cette complicité silencieuse de la nature, ce bercement serein et mélancolique des choses, qui communique tant d'amplitude aux mouvements de l'esprit et tant de charme à ceux-là mêmes qui le conduisent aux constatations les plus désolées. C'est là qu'il a lu les philosophes. C'est sous ce ciel charmant d'un jardin de l'Ile-de-France qu'il a vu pâlir les étoiles du ciel catholique et s'entr'ouvrir les gouffres de nescience sur lesquels flotte, soupirant du désir des lumières célestes perdues, le fragile esprit humain. C'est en ce lieu que se sont formées, en même temps que certains arguments décidés et définitifs de sa critique et de sa philosophie, au moins négative, certaines sources fines et secrètes de sa poésie. « Je passais des heures sous ces longues allées de charmes, assis sur un banc de pierre et lisant. C'est là que j'ai pris (avec bien des rhumatismes peut-être) un goût extrême de notre nature humide, automnale, du nord de la France... Mon premier idéal est une froide charmille janséniste du XVIIe siècle, en octobre, avec l'impression vive de l'air et l'odeur pénétrante de feuilles tombées. » Cette poétique phrase trahit une distraction. Le « premier idéal » d'Ernest Renan avait été la cathédrale de Tréguier. Il le dit dans la même page : « Ce beau parc a été, après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de ma pensée (1). »

§

Les messieurs de Saint-Sulpice, ceux qui ont été les maîtres de Renan et, à propos de ceux-ci, la Compagnie elle-même, ses origines, son histoire, ses principes, son esprit, ont inspiré à l'écrivain un large tableau, sur la vérité

(1) *Souvenirs*, p. 227.

duquel on conçoit que la foi fasse certaines réserves, mais où il serait difficile de ne pas sentir l'accent pénétrant de la reconnaissance et de l'amitié. Encore moins pourrait-on n'y pas reconnaître la beauté de l'art et résister au charme supérieur de cette galerie de portraits ecclésiastiques, où se peint, en des personnalités diverses, délicatement caractérisées, une âme commune, une même idée dominante, une même vertu. Il est merveilleux que l'artiste ait su ajouter à ces austères modèles un coloris moral si nuancé et si délectable sans en altérer les traits. Jamais une Compagnie qui fait profession de cultiver, entre toutes les vertus chrétiennes, la modestie, ne s'était trouvée à pareille fête dans la littérature profane. Du côté de l'Eglise, où le sentiment des particularités de tendance qui peuvent distinguer une communauté religieuse d'une autre est naturellement beaucoup plus éveillé que chez les laïques, la Compagnie de Saint-Sulpice a été à certaine époque l'objet de commentaires en sens fort divers dont les plus autorisés et les plus sûrs sont incontestablement ceux qui l'ont défendue contre des attaques mortelles et ont rendu à la somme de son œuvre un glorieux témoignage, au point de vue chrétien. Mais, favorables ou hostiles, ces appréciations du dedans ne se sont point répandues au dehors et ont laissé la Compagnie obscure et sans relief aux yeux du monde. Parmi les écrivains du dehors, je n'en vois qu'un qui se soit animé à son sujet et lui ait consacré des pages où ne manquent la chaleur ni le mouvement : Saint-Simon. Ces pages ne sont point agréables, Saint-Simon détestait les Sulpiciens. Il leur en voulait tout d'abord comme dangereux ennemis de Port-Royal ; et cela, non par une tendresse particulière pour les cinq propositions ou pour les idées du Père Quesnel, qui, je pense, le laissaient froid, mais par sympathie pour l'esprit d'opposition contre la puissance royale, que le jansénisme avait contracté au cours de ses luttes, s'il ne l'avait pas porté en naissant, et qui constituait, à vrai dire, le

grand reproche de Louis XIV. Saint-Simon en voulait encore aux Sulpiciens (ou plutôt c'était là le même grief généralisé) par attachement à tout ce qui était féodal, à tout ce qui survivait de féodalité dans les institutions françaises. Dans le développement de cette milice à l'esprit exclusivement sacerdotal, qui faisait peu d'état de la naissance et qui tendait à pénétrer dans tous les diocèses pour y étendre le réseau d'un recrutement et d'une éducation cléricale uniformes, il voyait une mesure de mort pour l'autorité, les prébendes et l'éclat social de la vieille féodalité ecclésiastique. Les Sulpiciens étaient à ses yeux des espèces de Jésuites français que le Prince tiendrait, comme Rome tenait les Jésuites, et qui, à leur tour, tiendraient le Prince. Il les traite fort mal et en fait des portraits affreux, les accusant d'ignorance, de « petitesse dans les pratiques », de platitude, de grossièreté, de niaiserie, les appelant invariablement « les barbes sales de Saint-Sulpice ». Au fond, il est pour eux beaucoup plus féroce que méchant : car, les ayant ainsi barbouillés, il ne laisse pas de s'incliner devant leurs vertus et leurs mérites religieux. Ces diatribes, qui répondent à des préoccupations extrêmement éloignées de nous et déjà archaïques en leur temps, passent d'ailleurs peu aperçues dans le torrent des *Mémoires*. Après elles, et jusqu'à Renan, je ne vois pas, dis-je, que les Sulpiciens aient jamais occupé d'eux la littérature, et ils auraient au moins le droit de se plaindre que Chateaubriand les ait omis dans son chapitre sur les *Missions du Canada*, pays où ils ont des établissements qui remontent à leurs origines. Saint-Simon en a enluminé l'image des couleurs fantasques de sa bile toute personnelle. Renan, l'enveloppant dans la large poésie de ses souvenirs et de ses émotions de jeunesse, ne la défigure pas.

Si la Compagnie de Saint-Sulpice, nonobstant sa haute importance dans l'Église, présente à l'historien cette physionomie effacée, cela tient aux circonstances de son ori-

gine et à la nature de sa vocation, qui, sans être contemplative, s'accommode d'une ombre discrète. Les grands ordres religieux, comme les Dominicains, les Jésuites, travaillent pour l'éternité ; mais ils participent à l'éclat du siècle. Le reflet d'un fondateur célèbre et plein de génie, celui de tant d'hommes de talent et d'action qu'ils ont comptés dans leurs rangs, est sur eux. On se souvient des grandes entreprises de conquête spirituelle qu'ils ont formées au cours de l'histoire et qui les ont mêlés activement à la politique terrestre. Ces entreprises ont soulevé en tous sens des passions dont la flamme toujours subsistante éclaire leur traditionnelle figure historique. Ce sont les militants et les conquérants de l'Église. Ils opèrent sur son front. Ils suivent les nouveautés de l'incrédulité et ils confirment les fidèles en renouvelant pour y faire face les armements de l'édifice catholique. Ils observent les changements de courant que chaque époque imprime aux curiosités morales et aux besoins d'imagination des hommes et ils y adaptent les perspectives, les aspects et les avenues de ce vieil édifice où tant de générations ont passé. Je ne dis pas que le clergé séculier, absorbé dans les soins quotidiens et le gouvernement intérieur du troupeau, ne prenne point sa part à cette tâche, à cette lutte pour la vie, que le catholicisme, comme toute chose vivante, est obligé de soutenir sur tous ses abords. Les ordres religieux (je ne parle pas de ceux dont la contemplation mystique est le but), puissamment organisés pour s'y vouer, chacun à sa manière et selon le genre d'aptitudes qu'il cultive de préférence, s'y montrent de beaucoup les plus actifs. C'est ce qu'ils ne sauraient faire utilement sans déployer, en bien des domaines, un grandm ouvement extérieur et sans produire constamment une élite capable de leur conserver le crédit humain qui s'attache à la richesse et à la subtilité du savoir, aux prestiges de l'éloquence, à la séduction des lettres. Et c'est cela qui donne la gloire, même quand ce n'est pas elle qu'on cherche.

Autre est le sort, autre est le rôle des Sulpiciens. Leur fondateur a été un homme de second plan, bien que fort singulier en sa sainteté. Rien dans cette fondation ne ressemble au trait de génie, à l'idée neuve et hardie de stratégie religieuse qui a fait naître la Compagnie de Jésus. Le service dont les Sulpiciens se chargèrent tenait à l'utilité la plus commune et, pour ainsi dire, la plus élémentaire de la religion et répondait à une demande expresse des autorités de l'Église. Le concile de Trente, désireux de remédier à la corruption morale et à l'ignorance qui en étaient venues à gâter le clergé des villes et des campagnes, au point de mettre en péril le catholicisme, et rattachant ces maux au fait que les jeunes clercs se recrutaient et se formaient de la manière la plus aventureuse et la plus dispersée, en dehors de toute institution collective, décréta, sous le nom de *Séminaires* ou de *Pépinières*, l'organisation de grandes écoles, de grands établissements centralisateurs où cette jeunesse séculière serait sérieusement choisie et dignement préparée à son état sous la vigilance directe de ses chefs. De tels ordres ne s'accomplissent pas en un jour. En France, les hommes qui les prirent à cœur s'appelaient saint Vincent de Paul, le P. Eudes, Adrien Bourdoise, Olier. « Par des congrégations d'un type nouveau, écrit Renan, distinctes des anciennes règles monacales et imitées en quelques points des Jésuites, ils créent le séminaire, c'est-à-dire la pépinière soigneusement murée où se forment les jeunes clercs. La transformation fut profonde. De l'école de ces grands maîtres de la vie spirituelle sort ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus régulier, le plus national, même le plus instruit des clergés, qui remplit tout le XVIIe siècle, tout le XVIIIe siècle et dont les derniers représentants ont disparu il y a une quarantaine d'années (1). » Et Renan ajoute que « dans la grande armée de l'Église les pieux prêtres » réunis en ces communautés nouvelles étaient

(1) *Souvenirs*, p. 202,

«des sous-officiers instructeurs auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux » (1). Le mot a été jugé offensant par certains critiques catholiques. S'il n'était pas de Renan, je ne pense pas que Saint-Sulpice l'eût mal pris. Pour nous, nous ne connaissons pas, dans l'ordre catholique, d'œuvre plus belle, ni surtout plus sûre, que d'avoir tant contribué à façonner notre excellent clergé français, ces légions solides et simples de bons prêtres de paroisse, de bons curés de village, une des pièces maîtresses de l'armature morale et sociale de notre nation. Que cette œuvre soit humble par nature, est-ce là ce qui en diminue la grandeur ?

Former de bons prêtres pour tous les besoins de la religion, voilà donc le but et l'idéal de la Compagnie de Saint-Sulpice. Tâche essentiellement morale où la discipline de l'homme même, de ses sentiments, de ses habitudes, de ses volontés est le principal, et qui est jugée s'accomplir en cinq années de règle sévère, de docilité, d'exercices, d'épreuves, d'examen de soi-même et d'observation par les maîtres, au bout desquelles les vertus religieuses et humaines du clerc paraissent avoir gagné la trempe et la résistance requises pour assurer l'entière subordination de son caractère et de son âme à son état. Quelle est, dans une telle éducation, la place de la science et des lettres ? Celle, sérieuse et modeste, tout ensemble, qui s'accorde aux fins mêmes qu'elle poursuit ; celle que peut comporter le très grand nombre de sujets qu'il s'agit de laisser suffisamment instruits pour la pratique de leur ministère élevé et usuel. On ne se propose pas de préparer de grands controversistes, des érudits supérieurs, des spéculatifs théologiques de grande envolée, des prédicateurs dignes de l'Académie Française, mais, encore une fois, de pieux et sages pasteurs de la multitude catholique, convenablement ferrés sur les éléments dogmatiques de leur religion et sur les objections les plus grosses ou les plus en

(1) *Souvenirs*, p. 211.

faveur, et munis de cette somme de connaissances générales, dont le défaut les priverait personnellement de toute autorité.

Et cependant, en dépit de cette destination essentiellement pieuse et pratique, la Compagnie de Saint-Sulpice est, elle aussi, à sa manière et, si j'ose dire, à son niveau, une Compagnie savante. En admettant (ce qui ne serait pas entièrement vrai) qu'elle n'en eût pas eu la qualité à ses débuts, dans le temps où Saint-Simon en faisait la caricature et la représentait comme une société d'ignorantins, elle s'est vue dans la nécessité de l'acquérir par la suite. Au XVIIe et au XVIIIe siècles, les Sulpiciens de Paris se dispensaient du professorat et envoyaient leurs élèves apprendre la théologie aux cours de Sorbonne. Il n'y avait à l'intérieur que ce que nous appellerions des répétitions pour les plus lents. Quand la vieille Sorbonne théologienne eut disparu pour faire place à la Sorbonne laïque de l'Université impériale, il fallut bien qu'ils se missent à l'enseignement et qu'ils recrutassent chez eux des professeurs de théologie, de droit canon, d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique en assez grand nombre et possédant le savoir voulu pour transmettre au peuple des jeunes clercs toutes les parties de ces sciences religieuses qu'il a besoin de connaître. Il arriva dans ces générations de professeurs ce qui arrive dans tout corps professoral : une élite en émergea ayant une vocation particulière pour les études et capable de produire des travaux personnels. Ce résultat n'est pas, je pense, celui qu'eût souhaité M. Olier, tout plein de dures maximes contre les séductions de la science qui « enfle » et qui « dessèche ». Mais nous allons voir qu'un sentiment plus fort le domina et l'accommoda fort bien avec l'esprit de M. Olier. Vers la fin du XIXe siècle, le nombre des ouvrages dont les membres de la Compagnie ont enrichi les sciences ecclésiastiques était assez considérable pour fournir à M. Bertrand, qui en a sobrement fait le relevé, la matière de trois gros

volumes in-8°. Le séminariste qui nous occupe et qui, sans s'en douter d'abord, puis en s'en doutant davantage, s'acheminait doucement vers une chaire du Collège de France par le complexe détour du grand séminaire, attire notre attention sur ces fruits littéraires de Saint-Sulpice. Il leur trouve, non sans motif, un caractère général, une physionomie commune, dont nous voudrions, à notre tour, essayer de donner l'exacte impression.

De ce caractère on peut dire qu'il est avant tout sulpicien, ce qui exclut toute idée de brillant. Les noms des Carrière, des Carbon, des Hamon, des Gosselin, des Faillon, des Le Hir, des Vigouroux, des Icard (pour ne choisir que parmi les morts), composent à la Compagnie une couronne très honorable, mais sans rayonnement et sans gloire. Il semble que, dans la voie du savoir où elle s'avançait, la Compagnie ait été suivie par la crainte de trop s'éloigner de son humilité native, et qu'obligée de se faire honneur du côté de l'esprit, elle ait néanmoins interprété dans un sens extrême les avertissements chrétiens sur le danger des ambitions de l'esprit. La phrase connue de Fénelon, écrivant à un Sulpicien que « si le goût de l'esprit et de la science éclatante s'introduisait insensiblement à Saint-Sulpice, l'ouvrage de M. Olier et de M. Tronson ne subsisterait plus », présente sous un jour honorable et caressant cette médiocrité volontaire. Ce n'est pas contre le trompeur éclat d'une science fausse et ostentatoire que Fénelon eût fait aux Sulpiciens l'injure de les prémunir et ce n'est pas à Saint-Sulpice seulement qu'une telle vanité serait pernicieuse. Mais la science la plus loyale et la plus sérieuse se revêt, elle aussi, d'éclat, quand, au cours de ses patientes et fortes recherches, elle pénètre les choses à une assez grande profondeur, elle en découvre les rapports sur une assez grande étendue pour que l'intelligence en soit comme illuminée. Que si le plaisir si vif et même exaltant qui s'attache à cette lumière, le renom qu'elle attire à ceux dont les travaux la font

naître, effarouchent le parti pris d'ascétisme et de simplicité d'hommes d'étude, pieux et humbles avant tout, ils n'auront qu'un moyen de se soustraire à la zone où sévissent ces dangers : ce sera de laisser pour de plus ambitieux toutes les questions de haut vol, les questions trop larges ou trop célèbres ou trop disputées ou de trop de conséquence, qu'on ne saurait approfondir sans attirer l'attention sur soi, sans émouvoir les amours-propres, sans éveiller des répercussions dans le monde des idées, sans mettre plus ou moins les esprits en ébullition. Voilà le terrain qu'évite, en effet, la modestie des écrivains sulpiciens, ne trouvant généralement à son goût que des matières secondaires, subordonnées, spéciales, de peu d'horizon, qui peuvent être traitées d'un point de vue d'érudition pure et où l'on ne court aucun de ces risques. Des monographies d'une documentation scrupuleuse sur des sujets très limités et surtout très froids d'histoire littéraire ou ecclésiastique, de théologie morale ou de droit canon, d'orientalisme ou d'interprétation biblique, tel est le type le plus fréquent de leurs productions. De tels sujets prêtent encore à la manifestation de mérites supérieurs, comme furent ceux de M. Gosselin, de M. Carrière, de M. Le Hir. Mais ils favorisent la réserve d'une pensée qui ne veut pas se donner de champ ; et les écarts de doctrine qu'on y peut commettre, comme il advint à M. Carrière en son magistral traité *Du Mariage*, sont assurés de n'occuper que les spécialistes et de ne point faire de bruit. Renan fait tort à ce parti, on pourrait dire à ce génie d'abstinence intellectuelle, qu'il apprécie par ailleurs avec beaucoup de délicatesse, quand il est tenté d'y voir « une certaine antipathie contre le talent », qui constituerait tout au moins un manquement à la charité. Il serait plus juste et plus bienveillant de dire que, si les Sulpiciens se sentent trop petites gens devant Dieu pour se permettre d'avoir du talent et que, s'ils se dérobent volontiers aux tâches qui, par leur nature, en

exigeraient, la crainte de ne point satisfaire à cette exigence n'est point nécessaire pour les en détourner : la crainte d'y satisfaire suffit.

Il faut voir le fort et le faible de ce système d'austère sobriété de l'esprit, le voir, dis-je, dans ses effets sur l'éducation intellectuelle, abstraction faite de ce qu'on pourrait dire, au point de vue clérical, de son influence sur la dévotion et les mœurs. Le faible est assez manifeste. Le fort, c'est la probité, l'intégrité, la simplicité, l'exactitude. Vertus de peu de prix, dira-t-on, quand elles s'exercent dans ces bornes étroites. Non pas ! ces vertus, partout où elles sont présentes et entières, ont une absolue valeur, que le manque d'ampleur de l'application ne diminue point. Après tout, les esprits capables d'initiatives rénovatrices dans quelque domaine de la pensée sont fort rares, même parmi ceux qui sont professionnellement voués à l'étude. Et non seulement ils ne sauraient se passer plus que les autres de ces qualités fondamentales et élémentaires, mais il leur est plus difficile de les soutenir sans défaillance dans leur course hardie dont ils ne sauraient être absolument les maîtres. Saint-Sulpice n'a pas produit un Lacordaire. Mais Lacordaire eût été un très mauvais éducateur des intelligences ; il n'eût pas formé d'autres Lacordaire, mais de sonores phraseurs. Il sera toujours bon qu'il y ait, non seulement dans la petite classe, mais aux degrés plus élevés de l'enseignement, des hommes à la Lhomond (je dirai, pour les vieux universitaires : à la Hatzfeldt, à la Tournier), têtes excellentes et non créatrices, qui, dans de modestes travaux, cultivent ces qualités à l'abri des risques et en entretiennent l'école tout à fait pure, au profit de tous. C'est avec le plus profond sérieux (bien qu'à la tardive époque de sa vie où il s'en expliqua beaucoup crussent assez niaisement, un peu par sa faute, qu'il ne parlait plus sérieusement de rien) que Renan s'est reconnu à l'égard de Saint-Sulpice une dette immense. C'est M. Le Hir, avec son génie de grammairien

et de philologue, M. Gosselin, avec son infatigable zèle pour augmenter tous les jours le trésor d'une vaste érudition, la plus sûre et la plus précise, M. Manier, avec son analyse philosophique un peu lourde, mais simple et loyale, qui lui ont montré, les premiers, en de vivants exemples, la candeur parfaite de la pensée, l'horreur de tout effet extérieur et voulu, le souci des vérifications attentives, l'honnêteté d'une manière de dire qui n'enfle et ne déforme jamais la chose à dire. Imaginons-le (ce qui est à peine imaginable) novice pendant quatre ans chez les Dominicains ou chez les Jésuites, et devenu le même Renan. Il eût rencontré chez ses maîtres la même vertu personnelle, le même dévouement religieux. Il y eût trouvé dans l'ordre des études beaucoup plus à admirer, plus à critiquer aussi, et, dans ce chapitre de la critique, sans doute aurait-il trouvé à relever tels ou tels éléments d'artifice intellectuel, tout à fait exclus par la nudité sulpicienne.

Si j'ai représenté sous de justes traits l'esprit et les intentions directrices des Sulpiciens, on pourra s'étonner qu'ils aient été en butte à de graves accusations d'hérésie. L'hérésie ne présuppose-t-elle pas ce qui leur fut toujours le plus étranger : le goût des idées nouvelles et des spéculations dogmatiques trop curieuses ? Cet invraisemblable grief n'était pourtant pas sans motif ou apparence de motif. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce motif, loin qu'il procédât des dispositions qui font habituellement les hérétiques, tenait à une disposition toute contraire : je veux dire à l'immobilité d'une pensée trop figée et à l'excessif esprit de tradition qui en était la suite. Difficilement restaurée après la tempête révolutionnaire, la Compagnie avait cru que tout recommençait, quant à elle, comme par le passé. Elle se voyait toujours en plein XVIIe siècle et cherchait Bossuet des yeux sur un horizon qui ne lui présentait que M. de Frayssinous. Faute d'imagination assez active, elle ne mesurait pas la profonde modification

qui s'était accomplie dans les conditions d'existence de la religion et de l'Église et ne s'aperçut donc point du grave changement de signification et surtout de portée qui en résultait pour certaines vieilles positions doctrinales dans lesquelles elle était née, pour ainsi dire, qu'elle avait tenues sans qu'on l'inquiétât et où elle ne tendait qu'à persévérer, à seule fin de se continuer elle-même. J'ai en vue les dénonciations contre la Compagnie auxquelles plusieurs polémistes ultramontains se livrèrent vers le milieu du XIXe siècle et plus tard, et qui relevaient à sa charge les crimes de Gallicanisme et d'Ontologisme. Comme il s'agissait de l'accabler (un excité, l'abbé Combalot, s'écriait que, si l'on brûlait la maison d'Olier, ce serait un feu de joie dont serait illuminée toute l'Église), on joignait à ces redoutables griefs celui de rigorisme, qui appelle un autre genre d'explication.

Gallican, tout le clergé de l'ancienne France l'était, à l'image de Bossuet, à l'image de la grande autorité théologique de la Sorbonne. On enseignait les quatre articles de 1682 et on les tirait dans le sens de l'orthodoxie pour éviter les rappels à l'ordre. On vivait sur une frontière plus ou moins mobile, séparant ce que Rome pouvait à la rigueur accepter de ce qu'elle devait rejeter. Et Rome y mettait du sien. Entre le Roi très chrétien et le Pontife suprême, ces litiges aux points de rencontre et de heurt de leurs droits respectifs étaient querelle de famille qui ne pouvaient, à moins de circonstances extraordinaires (il est vrai que les circonstances extraordinaires arrivent aussi), mettre en péril l'unité religieuse. Il n'en fut plus de même après l'avènement de l'État moderne. La confiscation du temporel de l'Église au profit de la nation supprima ou transforma la matière de la plupart de ces litiges, ce qui eût suffi à faire de la revendication des vieilles libertés gallicanes un anachronisme. L'État, qui ne faisait plus, comme tel, profession de catholicisme et qui considérait le règlement de ses rapports avec l'Église comme un statut

purement civil, n'avait plus la moindre parcelle d'autorité morale pour s'immiscer dans le spirituel. On était à mille lieues de l'état de choses où le Parlement pouvait, sans provoquer de schisme ni de révolte, prendre des arrêts contre des curés coupables d'avoir refusé l'absolution à des jansénistes. Une action de ce genre eût désormais passé pour un attentat foncier contre la religion elle-même. Il n'y avait plus d'Église de France. Cette expression pouvait garder un très beau sens honorifique et sentimental. Elle ne répondait plus à une réalité constitutive. Dans la situation affaiblie et battue des flots qui était devenue celle du catholicisme français, les anciens caractères nationaux de son économie intérieure et de ses usages religieux ne se fussent pas maintenus sans détriment pour le caractère catholique lui-même, qu'ils eussent menacé d'absorber et d'adultérer. C'est ce que vit Lamennais. Il fut le fossoyeur de l'esprit gallican. Il fut l'interprète inspiré de l'instinct de conservation qui devait porter la religion catholique, non seulement en France, mais partout, à réparer ses brèches, en renforçant son unité, en renforçant l'autorité romaine. Il comprit, ou du moins proclama, le premier, que l'esprit gallican, aisément contenu jadis dans l'enceinte de la catholicité universelle, ne pouvait exister désormais sans subir du dehors des attractions puissantes qui lui feraient exercer sa pression contre cette enceinte, au risque de la rompre.

Rien n'était plus éloigné du cœur de la Compagnie de Saint-Sulpice que cette tendance à l'effraction hérétique ou schismatique. Elle lui eût fait horreur. Sous l'ancien régime, on l'avait parfois attaquée sur son excès de docilité envers le Saint-Siège. Elle pouvait se vanter d'avoir, sous ce rapport, figuré à la droite ou à l'extrême droite du clergé gallican d'autrefois. Si elle persistait néanmoins à enseigner, comme avant la Révolution, les articles de 1682 et les maximes antiromaines de la Sorbonne sur les préroga-

tives du prince, cela vient, dis-je,de ce qu'elle ne respirait pas assez l'air du siècle et ne se rendait pas compte de la force dissolvante ou explosive qu'il avait communiquée à ces vénérables thèses canoniques en les touchant. Au fond, cela n'avait pas plus de malice que les idées d'école dans lesquelles un esprit insuffisamment agile reste guindé, nonobstant l'expérience de la vie, ou qu'un certain attachement, d'habitude et de dignité à la fois, aux manières de faire qu'on a pratiquées toujours et qu'on craint de se rendre méconnaissable en abandonnant. Vieille congrégation française, les Sulpiciens voulaient demeurer catholiques français à l'ancienne mode. C'est en fossiles et non pas en subversifs, que leurs adversaires acharnés auraient dû les peindre. Un Sulpicien fort âgé (je trouve ce trait chez Renan), M.Boyer, ayant, vers 1830, arboré au Vatican les doctrines gallicanes, y fut traité d'*uomo antediluviano*. On avait ri de le voir, qui pensait arrêter avec quelques arguments de droit canon l'irrésistible torrent centralisateur qui, de toutes parts, entraînait le monde catholique aux pieds de la Papauté. Après coup, il en riait lui-même, ce qui n'est pas d'un entêté. Ses confrères ne s'entêtèrent pas. Tout au plus se raidirent-ils un peu. Ils s'inclinèrent, les derniers peut-être, devant les expresses et impératives définitions papales touchant la grande question sur laquelle Bossuet, « leur oracle », s'était montré beaucoup plus royaliste que papal. Ils ne regrettaient pas du tout les quatre articles. Ils regrettaient ce qui s'en allait de leur antique et originale physionomie.

Pour Renan, dont la soumission au siège romain allait être bientôt le moindre souci, il n'est pas indifférent qu'il ait plongé pendant quatre ans dans ce milieu encore tout imprégné de gallicanisme. Sa conception des choses religieuses et des choses cléricales en a certainement gardé quelques traits.

La même explication vaut pour le reproche d'ontologisme, bien que celui-ci fût, à vrai dire, tout à fait outré et

qu'il eût été plus exact d'accuser les Sulpiciens de cartésianisme, en remarquant que le cartésianisme pouvait les précipiter dans l'ontologisme, comme il y avait mené Malebranche, comme il allait y mener, peu après l'époque qui nous occupe, un des leurs, M. Branchereau, le seul membre de la Compagnie, si je ne me trompe, qui ait formellement prêté aux censures ecclésiastiques, de ce chef. La Compagnie suivait cette direction sans malice, n'y étant pas attachée de cette ardeur personnelle qui porte les Jésuites au molinisme ou les Dominicains au thomisme, mais l'ayant simplement reçue de son origine, comme une marque et un héritage de naissance. Elle avait vu le jour au milieu de ce mouvement d'adaptation philosophico-théologique, imposé au catholicisme du XVIIe siècle par l'immense succès du système de Descartes et qui avait pour objet de concilier ce système avec les données de la foi; mouvement dont la philosophie de Bossuet (ce que Bossuet a, je crois, de moins intéressant) représentait le résultat, modéré et d'ailleurs très fragmentaire, tandis que la philosophie de Malebranche en offrait l'extrême pointe, l'aboutissant systématique et logique rigoureux. De ce travail d'idées était sorti le cartésianisme scolastique, ce cartésianisme honnête, mais timide, lourd, refroidi, assez gauche et inconséquent, qui a régné dans les cours de philosophie des grands séminaires et des collèges pendant tout le XVIIIe siècle et que les Sulpiciens enseignaient encore avec tranquillité ou tout au plus avec une pointe d'inquiétude, au beau milieu du XIXe. Là gisait la vraie raison de la plainte élevée contre eux par des esprits ardents qui avaient l'instinct de sentir, sinon toujours la lucidité de voir, combien cette alliance de la philosophie cartésienne et du dogme était devenue compromettante pour le dogme. N'était-ce pas de cette même philosophie que le rationalisme incrédule et le naturalisme négateur, dont la diffusion avait été si grande depuis le XVIIe siècle, avaient logiquement tiré leurs prémisses ? La donner, comme on

faisait, pour support et pour cadre rationnel à la foi, n'était-ce pas exposer la foi à en être envahie et détruite, à en être asservie et appesantie tout au moins comme par un poids lourd qu'on y eût suspendu, en vue de la consolider, et qui n'eût réussi qu'à lui rompre les ailes et à lui couper l'essor ? Les Sulpiciens n'étaient pas, sauf exception, malebranchistes. Ils avaient un faible pour Malebranche. Or la théorie de Malebranche, trouvant dans les seules lumières naturelles de la raison la vision intuitive et primitive de Dieu (c'est cela qui constitue l'ontologisme) est difficilement conciliable avec l'affirmation d'un ordre surnaturel, tel que l'Église l'entend. Malebranche est le philosophe que Renan a le plus lu au grand séminaire et les sentences philosophiques sur lesquelles il se fonde pour nier le miracle, c'est à Malebranche qu'il les emprunte. Les Sulpiciens ne voyaient pas ces abîmes. Ils s'en tenaient à leurs vieux cahiers, à leurs manuels d'autrefois. De plus, il y a dans la manière cartésienne de raisonner une solidité, une carrure, une rectitude, trop rigides sans doute, mais très françaises, qui s'harmonisaient singulièrement à leur caractère et à leur tradition morale.

Les motifs pour lesquels Renan a perdu la foi étaient d'ailleurs tels que, contrairement à une hypothèse rétrospective trop optimiste de Mgr d'Hulst, une éducation philosophique thomiste n'y eût pas plus fait échec que cette éducation mi-cartésienne. Mais le débat de son esprit eût dû être, je le crois, conduit d'une autre façon. Et les idées qu'il se fût faites du contenu de la foi et de la théologie, après en avoir rejeté, pour son compte, les fondements miraculeux, auraient été un peu différentes.

Quant à l'accusation de rigorisme, c'est un autre cas. Il ne s'agit pas d'une hérésie dogmatique, mais d'une hérésie morale, ayant sa manifestation pratique dans l'administration des sacrements et la direction des âmes. Ici, la Compagnie de Saint-Sulpice, avec sa mission spirituelle et morale plus qu'intellectuelle, se trouve sur son terrain;

elle n'est pas à la suite, mais *sui juris*, elle a ses vues, son génie propre.

Juste ou injuste ou exagérée, cette plainte était ancienne. Et les polémistes du XIXe siècle, qui voulaient la mort de Saint-Sulpice, ne faisaient que la reprendre. On trouvera dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve des témoignages de l'époque sur la dureté des confesseurs de la Compagnie, leurs tracasseries, leurs obsessions, leurs mises en scène persécutrices, leurs cruautés morales au chevet des mourants. « M. de Liancourt m'a dit, rapporte l'un d'eux, que M. Olier le menaçait, à cause du jansénisme, que Dieu lui ôterait sa femme et il disait de même à la femme que Dieu lui ôterait bientôt son mari : et ni l'un ni l'autre n'osaient se rapporter cela, de peur de s'effrayer. » Il disait aux serviteurs de ces pestiférés que continuer de les servir était un cas de damnation. Ce sont là des récits jansénistes, suspects d'hyperbole et de fanatisme. Mais voici un autre témoignage d'où il semble bien ressortir que le sombre zèle de ces messieurs dépassa souvent les exigences de la religion la plus stricte. C'est celui de l'abbé Huvelin, ancien normalien, que beaucoup de nos contemporains ont connu et qui n'était pas précisément un prêtre relâché. Dans un écrit tout plein d'admirative ferveur pour le fondateur de Saint-Sulpice, il reconnaît que « les Sulpiciens étaient certainement des directeurs sévères », et que, « s'il y avait quelque chose contre M. Olier, au point de vue de la canonisation, ce serait plutôt la sévérité trop rigide de sa doctrine » (1). On concevra que je me défende de toute impression personnelle sur une telle matière et que je m'en réfère aux dires et aux rumeurs de l'intérieur. Cependant je ne puis, en lisant les *Examens particuliers* de M. Tronson, n'être point frappé de certains traits qui impliquent une idée féroce de la justice divine. Ainsi, au chapitre sur « les fausses vocations », l'auteur met en garde les aspirants au sacerdoce contre les pièges de Dieu lui-même,

(1) *Quelques directeurs d'âmes au* XVIIe *siècle* (Paris, 1911).

qui, les ayant destinés à la plus cruelle damnation, pourrait bien les aiguiller exprès vers ce saint état, afin qu'ils y trouvent l'occasion de plus horribles péchés que les simples laïques n'en peuvent commettre.

N'aurions-nous point sujet de craindre que nous ne soyons du nombre de ceux qui sont élevés à l'état ecclésiastique par un effet terrible de la justice de Dieu, qui, étant irrité contre eux, ne permet leur élévation que pour leur faire mieux ressentir la rigueur de ses jugements ?

Comme M. Tronson, n'étant ni calviniste, ni janséniste, ne professe pas, avec ces sectes, que certains individus sont damnés de toute éternité par une volonté gratuite de Dieu indépendante de leurs démérites, ou qui plutôt les voue à démériter (si telle eût été sa doctrine, il aurait eu beau être lui-même l'homme le plus doux du monde, il aurait bien dû admettre de tels effets, de tels mécanismes d'action de la divine colère), ne devons-nous pas voir ici comme l'emportement d'une sombre imagination répressive qui s'enivre de sévérité ?

Voilà des indices (et l'on en pourrait relever d'autres) de l'aveugle rigueur attribuée aux Sulpiciens. Il faut voir cependant — outre ce que j'ai déjà noté sur le caractère tendancieux des anecdotes jansénistes — la contre-partie favorable ou du moins très atténuante.

A la vérité, je ne suis pas fort impressionné par l'argument de M. Bertrand, l'historien littéraire de la Compagnie, quand il défie ses détracteurs de citer dans les écrits sortis d'elle aucune proposition qui contienne les thèses du rigorisme, telles que l'école les définit (1). Il ne s'agit pas d'école et de théorie, mais de pratique ; et les détracteurs pourraient dire que ces bourreaux des âmes auront bien pris garde à ne pas se découvrir et se dénoncer eux-mêmes. Ce qui me frappe davantage, c'est que pendant tout le XVIIIe siècle les Sulpiciens se sont montrés molinistes et même, s'il faut en croire Renan, molinistes à l'ex-

(1) Bertrand, tome I, p. 215.

cès. Sans doute leur désir de se placer à l'antipode des jansénistes et de ne pas se laisser dépasser en anti-jansénisme par les Jésuites ne fut-il pas étranger à cette attitude, s'il n'en n'offre même pas l'explication principale. Mais ne doit-on pas, en bonne psychologie, appliquer ou plutôt renverser en leur faveur l'observation de Pascal sur les rapports de la doctrine et de la pratique chez les Jésuites ? D'après Pascal, les Jésuites sont molinistes parce qu'ils sont relâchés ; c'est la couverture et le prétexte de leur relâchement. (Le molinisme est, comme on sait, la thèse théologique qui fait le plus de confiance à la nature humaine et la moindre part à sa perversion innée.) N'est-il pas vraisemblable que le molinisme ait,à son tour, déteint sur les Sulpiciens qui l'avaient adopté, les conduisant, je ne dirai pas au « laxisme », mais à un adoucissement humain de l'impitoyable rigidité d'Olier et de leur outrance primitive. Pour l'exemple que j'ai pris chez M. Tronson, je crains d'en avoir un peu parlé comme un polémiste anticlérical. Il convient de le situer dans le temps. Il y avait alors (grâce, pour une part, à la réforme sulpicienne), comme aujourd'hui, beaucoup de saints et dignes prêtres dans le clergé séculier de France. Mais il y en avait passablement (ce qui ne saurait plus exister) qui entraient dans les ordres pour avoir des bénéfices et mener bonne vie. Il est tout à fait présumable que M. Tronson songe à ceux-là. Et comment être surpris, dogme à part, qu'il ne trouve rien de trop fort pour les terrifier ? Enfin, sans fouiller davantage un problème sur lequel l'insistance serait désobligeante de ma part, je m'en rapporte à Renan, aux portraits parfaitement concordants qu'il fait de ses maîtres dans ses *Souvenirs* et dans ses lettres du séminaire. Il les peint comme des hommes d'une admirable discrétion, qui ne gouvernent, commandent, reprennent ou blâment que par le silencieux exemple de leur vertu, revêtue de simplicité et d'aménité, ayant le respect le plus délicat de la conscience individuelle, sans étroitesse, inquisition ou

minutie odieuse dans la règle. Plus significative encore la manière dont ils ont été envers lui,à l'occasion des crises, d'esprit et de volonté qui préparèrent chez lui la grande crise finale et dont la profondeur ne fut peut-être, comme il le dit, perçue que par le seul M. Gottofrey, mais dont tous sentirent bien le caractère inquiétant. Que de bonté, que de tempéraments, que de largeur pratique! Des rigoristes eussent, au premier signe de vacillation, brandi le spectre de Satan. J'ai pu lire la lettre inédite par laquelle M. Baudier, le directeur de notre séminariste, répondit à celle où le jeune clerc, en vacances et déjà résolu à rompre, lui faisait l'aveu total de son incrédulité. Combien l'interprétation, compétente,je pense, de M. Baudier diffère de celle d'un écrivain catholique récent qui, ayant étudié de la manière la plus superficielle le travail d'esprit qui se fit chez Renan pendant ses quatre années de cléricature, croit pouvoir le résumer, le définir par cette formule : « la culture de la tentation ». Certes,M. Baudier déplore comme le plus grand des malheurs pour son jeune ami qu'il ait perdu la foi! Il ne le lui impute pas à crime; il ne le trouve pas coupable. Que l'auteur dont je parle accuse M. Baudier de laxisme! Il en résulterait au moins que le rigorisme ne fleurissait pas seul à Saint-Sulpice; et la vérité est probablement qu'il y avait dans ce milieu très hostile au jansénisme, né pourtant dans l'atmosphère janséniste, à la fois un courant de rigorisme et un courant de modération plus humaine dans l'application de la règle chrétienne et de l'idéal ecclésiastique.

On pourrait peut-être trouver, aux origines de Saint-Sulpice, les sources de ces deux esprits. La première viendrait d'Olier en personne. La seconde, de l'entourage dont le bon sens a modéré et comme aplani les inspirations intempérantes du mysticisme et de l'ascétisme d'Olier.

Il ne s'agit pas d'amoindrir la part d'Olier dans l'œuvre de Saint-Sulpice. L'entreprise, désirée par les grands réformateurs catholiques du temps, vint de lui. Elle se heur-

tait à de complexes obstacles qu'il ne put vaincre que grâce à beaucoup de ténacité, à de réelles qualités d'action. Néanmoins, quand on lit ses écrits spirituels (tâche qui, pour être soutenue longtemps, demanderait beaucoup de courage),on se dit que l'esprit qui y est répandu n'eût pu suffire pour fonder une institution pratique, une école ecclésiastique destinée à former des prêtres, par légions, pour tous les besoins du siècle. Cet esprit semblerait plutôt propre à former une société de contemplatifs très peu nombreux, très repliés et refermés sur eux-mêmes, plus ou moins enclins aux visions. Des visions, Olier en avait fréquemment. Jésus, la Vierge,les anges se montraient à lui et lui dictaient les démarches qu'il avait à faire. Il eut plusieurs fois l'apparition d'une religieuse de son époque, la vénérable Agnès de Jésus, dominicaine, prieure du monastère de Sainte-Catherine de Langeac, qui venait aussi le conforter de ses conseils. Je dois dire qu'il ne manquait pas, dans le voisinage d'Olier, d'excellents chrétiens à qui ces phénomènes faisaient un effet de bizarrerie et de maladie bien plus que de sainteté, encore que nul ne contestât la sainteté de M. Olier. Sainte-Beuve rapporte le témoignage d'un Sulpicien des premiers temps, l'abbé de Cambrac,qui quitta la Compagnie parce qu'il ne croyait pas à ces révélations et en avait la tête irritée. Nicole, que son jansénisme ne rend point partial, puisqu'il reconnaît en Saint-Sulpice « un des premiers ouvrages de France », s'étonne que cet ouvrage soit le fait d'un visionnaire et « tire son origine de visions » ; ce sont là, songe-t-il, les voies singulières de Dieu. Ne serait-il pas d'une psychologie plus juste de penser que Dieu, pour fonder « les grands ouvrages », suscite comme causes secondes la ferveur passionnée, le zèle dévorant, l'enthousiasme apostolique et que ces dispositions, agissant sur des organes fragiles et mal équilibrés, peuvent susciter, à leur tour, des visions où il serait plus qu'injuste de ne voir qu'un cas de pathologie ?— Visions à part, l'esprit d'Olier

avait réalisé un prodigieux degré d'absorption habituelle dans les mystiques objets de la dévotion catholique. Il y était littéralement perdu. Il était toujours près de l'extase. Aux derniers temps de sa vie (il mourut à l'âge de quarante-huit ans), on le trouvait, au dire de ses biographes, en perpétuel « état d'oraison », si bien que ses amis se relayaient auprès de lui pour le distraire de cet état épuisant où la volonté n'avait plus de part. Que devons-nous penser de ces ravissements ou de ces évanouissements spirituels? Devons-nous en former une opinion plus favorable que ne faisait des apparitions matérielles M. de Cambrac ?

La question nous entraînerait un peu loin. Elle supposerait une opinion religieuse, philosophique ou scientifique préalablement adoptée sur le problème si débattu de la nature des états mystiques en général, sujet que nous n'avons pas l'intention d'aborder ici. Ce que tout le monde admettra, c'est que ces états, quand ils sont sincères, sentis et non pas simplement mimés, comme il arrive, par le langage d'une rhétorique dévotieuse, portent en eux une certaine qualité de poésie, lumineuse ou sombre, éthérée ou trouble, faite de rayonnement platonicien, de richesse imaginative et morale, ou, au contraire, de la désolation d'une âme qui se repaît de son propre vide et réalise en elle une espèce de néant, qu'elle se figure contenir l'éternel. Il serait donc intéressant de se demander si Olier est poète et quelle qualité de poète il est. La facilité intarissable, torrentielle, avec laquelle il mettait sur le papier des effusions, dont la moindre semblerait supposer une véritable secousse de l'âme, pourrait nous induire en méfiance. Il ne faut pas s'arrêter à cette impression. Olier est sincère ; il est dévoré, brûlé. Mais sa flamme me paraît stérile, elle ravage plus qu'elle ne réchauffe. On dirait qu'elle flotte sur un gouffre dont elle ne sert qu'à faire entrevoir les vapeurs, bien plutôt qu'elle ne se projette dans l'atmosphère supérieure pour éclairer quelques rayons au moins de l'échelle céleste. Olier est plein de Dieu. Mais son

Dieu est moins une cime splendide, pressentie au fond de l'inaccessible azur et vers laquelle il aspirerait et nous élèverait avec lui qu'un abîme auquel il s'abandonne et dont il nous donne envie d'éviter les abords ingrats. Il l'appelle sans cesse le « Tout ». « O mon Tout, que vous êtes mal connu et que vous êtes peu aimé ! » Il est plus biblique que catholique et l'on dirait parfois (quant aux images) plus bouddhiste que chrétien. Tout cela, certes, a chez lui de la grandeur. On déplore que cette grandeur voisine avec des petitesses difficiles à qualifier d'un mot moins dur. L'effort de l'âme individuelle pour s'identifier à Jésus, pour s'identifier à lui dans ses épreuves, ses souffrances, ses joies, dans les expériences de toute sorte qui forment le tissu de sa vie idéale, cet effort est l'objet même et comme le terme de la piété chrétienne. Et l'on sait assez quels fruits de désintéressement, de résignation, de douceur, de finesse morale une telle application a produits dans les meilleures races du genre humain. De ces fruits, un homme comme Olier a eu (en dépit de quelques traits de fanatisme) sa très éminente part. Je dis seulement que, dans le détail et l'explication, il la pousse jusqu'au raffinement et à la minutie, agrémentant les grands traits de l'Évangile de paraphrases chétives et recherchées et d'inventions sentimentales quasi-précieuses, amenuisant l'amitié qu'il a pour son Dieu en une espèce de tendre babillage, se mettant aux petits soins avec lui. Je m'arrête. Je laisse à M. Henri Brémond, qui ne manquera pas de rencontrer dans ses travaux la figure du fondateur de Saint-Sulpice, le soin de débrouiller et de filtrer d'une main plus experte que la mienne tout ce mélange. Mon propos, c'est qu'une mysticité aussi avancée ne pouvait, de quelque manière qu'on l'apprécie, constituer la règle et l'aliment normal d'un grand institut d'éducation. Elle y pouvait tout au plus demeurer la tradition particulière et plus ou moins hermétique d'un petit groupe à part. Et c'est ce qui est arrivé. Il fallait pour la masse (une masse qui est une

élite) quelque chose qui fût plus à la portée de tout le monde. Et voilà ce qui fut donné à Saint-Sulpice par les *Examens* de M. Tronson, « un de ces esprits froids et fermes comme la société en a toujours possédé ».C'est l'expression que Renan applique à M.Emery, qui gouverna Saint-Sulpice après la Révolution, comme M. Tronson l'avait gouverné après Olier.

Avec M. Tronson, nous nous sentons le pied sur un sol ferme.Ses *Examens* portent « sur des sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection ». Mais cette méthode en vue de la perfection est grandement intéressante pour ceux-là mêmes qui n'y viseraient pas du tout, en ce sens qu'elle est conçue et établie à partir de la nature qu'il s'agit de réformer et dont les penchants sont analysés avec une vérité, une solidité, une honnêteté qui accusent (je rapproche exprès deux âmes, deux esprits aux antipodes l'un de l'autre) un contemporain de Molière. L'auteur propose aux clercs des plans ordonnés de méditation sur soi-même au sujet de chacun des vices ou des défauts humains ; et, s'il ne manque jamais de chercher dans quelques traits de l'Évangile le modèle idéal auquel il faudrait, sur chaque point,se rendre aussi ressemblant que possible, cette référence mystique n'ôte rien à la profondeur simple d'une analyse qui en est indépendante et qui sait entrer au fond de nous-mêmes sans cette complaisante subtilité de tant de moralistes,trop enclins à prêter à notre nature plus qu'elle n'a. Cette méditation sous l'inspiration et le patronage idéal du Christ, c'est, je crois, ce qu'on appelle l'oraison, du moins la forme d'oraison, plus morale et introspective qu'imaginative et contemplative, en honneur à Saint-Sulpice. La doctrine sulpicienne, c'est que l'oraison est le principal exercice du grand séminaire, celui auquel tout doit se ramener et sans lequel rien ne vaut. Un des prêtres qui ont le plus mis du leur pour faire rendre à ce régime toute sa sévérité en ce qui les concernait,

l'abbé Huvelin, cité déjà, en décrit les effets de la sorte :

Le séminaire est-il un lieu où l'on vient étudier ? Eh bien, non; on y fait de la théologie, mais ce n'est pas précisément un endroit où l'on pâlit sur les livres ; il semble même que, malgré sa régularité, la vie n'y soit pas du tout organisée pour l'étude... On commence les journées par une heure d'oraison faite debout ou à genoux ; cela fatigue l'esprit, cela le réduit et le met à bas. Et puis la Sainte Messe, et puis une suite d'exercices assez courts, mais qui laissent peu de temps à soi. Il faut quitter le travail au moment où l'idée commençait à venir ; il y a là beaucoup pour l'âme, pas beaucoup pour l'esprit. L'avantage qui en ressort, c'est que la volonté est brisée, mortifiée, assouplie. Par là, on évite les trop longues rêveries, les longues mélancolies. Comme un torrent saigné par une multitude de prises d'eau devient un canal paisible, ainsi la pensée s'écoule entre les diverses heures de prière. Le but du séminaire se ramène à deux choses : la mortification du vieil homme et l'union avec Notre Seigneur.

Ces lignes significatives montrent l'erreur de ceux qui, jugeant de la chose sur le mot, prendraient l'oraison pour un exercice exclusivement chrétien. L'oraison est chrétienne en tant qu'elle se tourne vers le Christ, pour lui demander la grâce, qui, d'après le christianisme, fait l'homme nouveau. Comme retour systématique sur soi-même, en vue de se critiquer et de s'épurer, elle a été cultivée dans toutes les religions, écoles, sectes philosophiques où est apparue une élite désireuse de réaliser la sagesse, quelque idée d'ailleurs qu'elle s'en fît. Il y a l'oraison du bouddhiste, du musulman, du platonicien, de l'épicurien, du spinoziste. Comment faire régner en soi une certaine discipline intérieure, si l'on ne prend la peine de s'examiner et de se replacer fréquemment en présence des hautes idées qui la recommandent ? Comment pratiquer cet examen, sinon dans le silence d'une retraite spirituelle, abritée contre les tourbillons de l'action ? Le gouvernail de l'âme est fragile. Elle n'a pas longtemps navigué sur les flots de la vie, qu'il est faussé. Il faut se remettre dans une anse tranquille ou le redresser avant de repartir. Dans la mesure

où l'on veut se rendre sage et maître de soi, on n'échappera point à la nécessité de faire oraison.

Quant à la forme de sagesse et de perfection où M. Tronson veut conduire ses élèves, chacun en jugera selon sa façon de juger le christianisme, la morale de l'Évangile, l'état ecclésiastique en général. Ce type commun a cependant de grandes variétés de physionomie dont il serait bon que les esprits du dehors fussent mieux informés. Au XVIIe siècle, le christianisme moral avait, sans y rien perdre de son élévation ni de ses élans, quelque chose de rassis et de raisonnable qu'il a pu perdre plus ou moins dans l'ambiance romantique d'une époque plus récente. D'autre part, la notion naturelle et profane de l'honnête homme comportait un degré d'attention à la tenue de l'âme, aux nuances des sentiments, dont la rapidité brutale des mœurs modernes ne laisse plus de loisir. Par là, ces deux domaines de la morale philosophique et de la morale surnaturelle se rapprochaient, sans se confondre, et il ne serait pas toujours facile de marquer, chez M. Tronson, le point où expire l'une, où commence l'autre. Son manuel d'ascétisme renferme un excellent traité de l'honnête homme dans toutes les positions, depuis celles qui en gagent les plus hautes responsabilités jusqu'à celles du niveau moyen. Écoutons cette anecdote célèbre des *Souvenirs* de Renan :

> L'écho des discussions passionnées du temps franchissait parfois les murs de la maison ; les dicours de M. Mauguin (je ne sais pas bien pourquoi) avaient surtout le privilège d'émouvoir les jeunes. Un jour, l'un de ceux-ci lut au supérieur, M. Duclaux, un fragment de séance qui lui parut d'une violence effrayante. Le vieux prêtre, à demi plongé dans le Nirvana, avait à peine écouté. A la fin, se réveillant et serrant la main au jeune homme : « On voit bien, mon ami, lui dit-il, que ces hommes-là ne font pas oraison.» Le mot m'est dernièrement revenu à l'esprit, à propos de certains discours. Que de choses expliquées par ce fait que probablement M. Clemenceau ne fait pas oraison !

Ce nom vient mieux que ne pouvait le prévoir Renan

pour illustrer le récit. Si le Clemenceau terrible et stérile de 1883 ne faisait pas oraison, il y a sûrement eu plus d'un quart d'heure d'oraison sur le chemin par où le grand vieillard d'à présent s'est élevé à la hauteur d'âme qui a fait de lui l'homme du destin. Il y a beaucoup d'oraison sous une grande œuvre, quel qu'en soit l'objet. On ne l'accomplit pas sans avoir longuement appris à mépriser beaucoup de choses en soi-même, à laisser dépérir dans son âme un monde de mauvaises herbes et de végétations inutiles et folles.

Dans un ordre plus familier, ceux-là qui, sans « s'avancer dans la perfection », y voudraient faire quelques petits pas, trouveront merveilleusement à s'instruire chez M. Tronson : par exemple, sur « les défauts qu'il faut éviter dans les maladies » et qui n'ont pas moins d'insanité chez un athée que chez un chrétien, sur ceux « qu'il faut éviter dans la conversation » et qui, dans un salon, comme à Saint-Sulpice, offensent la discrétion, la bonne grâce, la politesse. Il n'y a pas jusqu'aux prescriptions les plus ascétiques dont un laïque, simplement désireux de vivre selon la raison, ne trouvât quelque application à se faire : ainsi celle relative au « quatrième degré de la vertu d'humilité [il y en a un cinquième !] qui est d'être bien aise que notre abjection soit connue ».

Quand on s'est aperçu que nous n'avions pas tant d'esprit et de jugement, tant de prudence, de science et de talent qu'on se l'était imaginé, et que nous avions peut-être tâché de le persuader, ne l'avons-nous point souffert avec beaucoup de peine et de chagrin ?

Il est parfaitement déraisonnable d'en avoir du chagrin, si c'est vrai. Nous devrions nous sentir soulagés qu'on le sût. Cela nous épargnerait la fatigue et la honte de nous enfler.

— Vous en parlez à votre aise, me dit quelqu'un. Cette illusion qui s'est formée, que j'ai favorisée au sujet de mon mérite, est devenue le fondement d'un édifice qui ne sau-

rait être détruit sans faire d'innocentes victimes : mon épouse, accoutumée à être Madame la Présidente et saluée bien bas, ma fille qu'attend un brillant établissement, moi-même à qui la reconnaissance pour l'injustice dont je bénéficiais a inspiré beaucoup de bons sentiments et d'actions obligeantes au service d'autrui, mes obligés, mes clients réduits au rôle de penauds ou d'ingrats, sans parler du public dont la foi nécessaire à la juste attribution des titres, places et croix d'honneur va recevoir un coup terrible de ma déconfiture.

Il est vrai. Et je me reconnais naïf. J'allais laïciser M. Tronson ! Du moins, poussais-je beaucoup trop loin le conseil d'oraison à l'adresse des profanes. Les Sulpiciens que nous peint Renan suivent la pure vertu, libres de tous ces impedimenta. Ni famille, ni distinctions, ni ambitions même justifiées : l'égalité, l'impersonnalité, l'anonymat éternel. Ils ont quitté la perfide forêt du monde où, sous le coup d'une tempête incessante, tout s'entremêle et s'enchevêtre, le bien tourne en mal et le mal en bien, pour s'engager dans une plaine calme et dénudée, où l'horizon ne ménage aucune surprise, où les routes n'ont pas de de détours, où les choses restent fidèles à leurs noms et où ils vont, le long de leur vie, soutenant, dans une atmosphère d'innocence, le combat de la volonté idéalement réglée avec la nature réduite à son expression la plus simple. Dans toutes les religions, la pratique ascétique, qui a reçu du christianisme des interprétations supérieures, n'a pu se poursuivre que dans des asiles fermés au jeu de la vie. Mais la vie eût été encore plus folle et surtout plus brutale qu'elle n'est sans l'influence de ces écoles de vertu. Il en est de celles-ci comme des poids de platine que l'on conserve à Sèvres, comme étalons. Ces poids s'oxyderaient si l'on s'en servait, et, en ce sens, ils n'ont pas d'utilité propre. Mais, s'ils n'existaient pas, l'audace des malfaiteurs pour fausser les mesures s'en trouverait fort accrue et le respect du poids juste risquerait de s'affaiblir par-

tout. La conscience morale, quelle qu'en soit l'autorité, n'est pas aussi idéalement juste et pure dans ses données que se plaisent à l'imaginer les Kantiens. Nul discours, nulle homélie, articulée ou intérieure, qui vaille le fait, l'exemple réalisé. Des moines ont fourni le modèle d'une patience angélique qu'ils ne fussent peut-être point parvenus à obtenir d'eux-mêmes, s'ils avaient été les époux de la femme de Socrate. Socrate n'eût point fondé sa vie conjugale sur le principe de la patience à toute épreuve, si la prouesse de ces célibataires n'eût excité son émulation et fait de lui, en le séduisant à l'idéal de cette vertu, moins impraticable de leur part, un héros et presque un saint du ménage.

Cette Compagnie de Saint-Sulpice, peu nombreuse ayant pour règle de ne pas briller, plus exempte que d'autres congrégations catholiques de l'esprit de corps, c'est avec raison, je crois, que Renan nous la représente comme le lieu religieux le moins accessible à l'intrigue humaine.

Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. Je n'ai rencontré dans le siècle qu'un seul homme qui méritât d'être comparé à ceux-là, M. Damiron. Ceux qui ont connu M. Damiron ont connu un Sulpicien. Les autres ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité (1).

Relevons ce qu'il dit de ses maîtres dans ses lettres à Liart, tandis qu'il est entre leurs mains et vit dans leur intimité, autant du moins que ce mot est applicable à Saint-Sulpice. Ces traits sur le vif sont loin de le céder en intérêt à la peinture élargie et aux perspectives profondes que tout le monde a lue dans les *Souvenirs*.

(1) *Souvenirs*, p. 222.

Cet Issy, dont on se faisait des monstres à Saint-Nicolas, est une maison où l'on est mille fois mieux qu'à Saint-Nicolas...On y vit dans une honnête liberté,sous le régime d'un règlement assez large, et sans la moindre gêne ni contrainte. C'est même ce qui caractérise Issy. Chacun y marche comme il veut, sans qu'on se mêle de lui, au moins en apparence. D'abord, cela m'a semblé un peu froid ; mais ensuite j'en ai senti les avantages. MM. les Sulpiciens sont tous d'une bonté et d'une politesse extrême. Le plus petit élève est traité comme un homme raisonnable, jamais on ne vous dit rien,quand même on vous trouverait en opposition flagrante au règlement. Tu trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela, il suffit que je me sache *forcé* au bien pour que ce bien me soit pénible. M. le Supérieur (M. Gosselin) est un homme d'une finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirable, jointe à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition ; c'est une vraie forêt de choses. Aussi ce qu'il dit est d'une rare solidité,toujours appuyé sur l'Ecriture Sainte ou les Pères. Il ne s'échauffe pas comme M. Dupanloup, mais sa logique est plus serrée et le fonds est bien plus riche (1).

Renan insiste à mainte reprise sur ce contraste entre la fermeté intellectuelle de Saint-Sulpice et la mollesse de pensée du catholicisme oratoire. Opposition tout à fait analogue à celle qu'il trouvera, dans le milieu universitaire, entre la méthode consciencieuse et serrée de Victor le Clerc et des rédacteurs de l'*Histoire littéraire* et l'insolente légèreté, la fastueuse étourderie de Victor Cousin.

L'avantage que je trouve ici,c'est d'être dirigé par des hommes d'une bonté, d'une simplicité, d'une solidité d'esprit admirable ; et cela est sans exception. Il y a sans doute parmi eux des degrés pour les talents, la capacité, et même je t'avouerai franchement qu'à part deux ou trois, qui sont remarquables, il est très facile de trouver ailleurs des professeurs plus forts ; mais je n'en connais pas un seul qui n'ait cette candeur, cette bonté, cette patience, ce sérieux (2).

Ce que dit Renan sur l'absence d'une réglementation étroite au grand séminaire, sur la grande liberté d'action

(1) *Fragments intimes et romanesques*, p. 177.
(2) *Fragments*, p. 223.

laissée à chacun, n'est point inspiré par les latitudes qu'il aurait personnellement prises à l'égard de la règle, mais répond à la conception, à l'intention générale des directeurs de Saint-Sulpice. Ses observations sont confirmées par la doctrine que nous expose, en un autre langage, M. G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice et éminent interprète de la Compagnie. « Ces jeunes gens manifestent le désir de vivre comme de véritables clercs de Jésus-Christ; ils doivent être traités avec le respect qui est dû aux clercs de Jésus-Christ... Une discipline vraiment sacerdotale a formé des clercs sachant agir par principe de conscience; on peut assurer qu'au moins, en France, jamais une discipline de collège n'aurait élevé le jeune clergé à une telle hauteur morale (1). » M. Letourneau oppose ce viril respect de l'individu qui caractérise l'éducation ecclésiastique séculière française à la discipline scolaire qui règne dans les séminaires d'Italie, et qui est plutôt faite pour des enfants.

C'est cette largeur de pratique qui permet à Saint-Sulpice de recevoir toutes sortes de sujets.

Il y a ici une étonnante variété d'hommes et d'esprits, car, comme on y vient de tous les pays... il y en a de toutes les couleurs. Nous avons parmi nos condisciples d'anciens professeurs et, chose curieuse, des journalistes qui ont quitté le métier... ... On vit avec des gens qui ont été dans toutes les positions, avocats, médecins, journalistes, poètes à élégies, quasi romanciers ; cela apprend à connaître les hommes, sinon toujours à les estimer... Ceci s'applique surtout à la maison de Paris... D'après ce que j'ai pu en juger par les promenades du mercredi, où ces messieurs viennent nous rendre visite, son caractère propre, c'est un incroyable mélange de tous les esprits et de tous les caractères. Chacun peut y trouver son goût ; c'est une vraie tour de Babel, aussi bien pour la confusion des langues, car il y en a de tous les pays, que pour celle des esprits. Et au milieu de tout cela, ces impassibles Sulpiciens, qui sont la patience personnifiée. Aussi je les respecte plus que je ne saurais le dire... Ils sont d'une bonté et d'un dévouement admirables, si humbles et si modestes qu'il

(1) G. Letourneau, *La Mission de Jean-Jacques Olier*, p. 173.

est impossible de les distinguer des élèves, à moins qu'on ne soit averti.

L'intérêt de la formation jésuitique, c'est qu'elle imprime une certaine marque commune à tous les sujets. L'intérêt de la formation sulpicienne, c'est qu'en dehors de la vertu sacerdotale elle ne cherche point à donner la marque de Saint-Sulpice,qui, pour ainsi dire,n'existe pas, ne veut pas exister. Toutes les directions, toutes les familles d'esprit que peut abriter le catholicisme s'y recrutent.

Cependant ces impassibles Sulpiciens ne planent pas dans l'éther de la méditation, inattentifs à ce qui se passe autour d'eux. Ce peuple de clercs qu'ils gouvernent, ils l'observent à merveille ; mais ils l'observent avec une discrétion infinie. Sans atténuer la moindre de ces louanges, notre séminariste en vient à des remarques d'un genre plus froid :

> ... Il y a pourtant une chose que je n'aime pas ici, quoique je sente qu'elle soit nécessaire ; c'est qu'on vous examine beaucoup pour vous connaître sous tous les rapports, et qu'on ne vous témoigne jamais rien, si on est content ou mécontent. Dût-on vous renvoyer le lendemain, on vous ferait aussi bon visage et aussi bon accueil la veille. Je sens que c'est nécessaire avec de grands jeunes gens comme le sont la plupart, surtout ceux de Paris, qui ne demandent pas à être traités comme des enfants: néanmoins, il y a en cela je ne sais quoi de politique et de caché qui ne me plaît pas du tout. A part cela, il est sûr que Saint-Sulpice serait le plus délicieux des séminaires,surtout sous le rapport des directeurs ... (Ceux-ci) sont fins comme des merles, il leur passe tant de sujets entre les mains, qu'ils ne sont pas longtemps à vous connaître à fond pour les talents, l'esprit, le caractère.

L'affection,le dévouement qu'ils vous témoignent sont parfaits, mais ont quelque chose d'impersonnel, et par là même de moins échauffant. Il est à noter que c'est vers le début de sa seconde année que Renan communique à son ami les impressions suivantes où perce une certaine amertume tempérée par la raison.C'est le revers de la médaille.

> Ce sont des égards parfaits, et même on est d'abord surpris du

décorum qui règne dans le ton de la maison ; ce peu de familiarité a même un avantage ; c'est que par là sont exclues des conversations toutes les petitesses, qui en font le sujet ordinaire quand on est du même pays et qu'on se connaît dès l'enfance ;mais je t'assure, et tu peux bien le sentir, cela laisse un grand vide ; sans doute,si on se trouve avec des parfaits, ils vous témoignent beaucoup d'affection,mais on voit que c'est une affection de commande, et pour satisfaire à un règlement. Or, dire à quelqu'un : je vous aime, parce que c'est la règle, c'est à peu près lui dire : je vous aime, mais je ne vous aime pas. D'ailleurs, les directeurs ne devant avoir aucune relation avec leurs élèves après leur sortie de la maison et en voyant tant passer sous leur main, font cela par devoir, ont pour vous toute sorte de soins, des attentions même, auxquelles on ne s'attendrait pas ; mais, au fond, on sent que c'est comme mécanique et qu'ils en feront tout autant au premier venu.

Quelle que soit la sage et nécessaire impersonnalité sulpicienne, il me semble que le Breton à écrit cela en un jour d'humeur et que la vérité y est légèrement dépassée. Si j'en juge ainsi, c'est d'après les documents que va nous fournir sa propre histoire et d'après les « attentions » dont il a été l'objet au cours de la crise qui allait le séparer à jamais de ses maîtres.

Tel est,dépeint sous tous les aspects que j'ai pu parvenir à m'en représenter, le milieu où Ernest Renan a passé quatre années de sa jeunesse, occupées par le drame intérieur le plus émouvant, milieu dont il devait écrire, quarante ans plus tard, alors que la masse catholique détestait et flétrissait en lui l'auteur de la *Vie de Jésus*, que « l'esprit en était resté la loi la plus profonde de son développement intellectuel et moral ». Tels les yeux qui le suivirent et s'appliquèrent à pénétrer ce qui se passait en lui au cours des quatre années.

Et lui, quelles dispositions apportait-il au grand séminaire ? Des dispositions bien différentes, à coup sûr, de celles de l'abbé Huvelin, qui venait chercher là plus de nourriture pour « l'âme » que pour « l'esprit ».Ernest Renan est entré à Issy, avide de nourriture pour l'esprit, et plus

curieux d'y faire sa philosophie que de faire oraison. Nous savons comme la rhétorique nicolaïte lui avait laissé l'estomac creux. Ne doutons pas d'ailleurs de la sincérité, de l'intégrité de sa piété juvénile. La moindre feinte à cet égard n'eût pu abuser ses nouveaux maîtres. M. l'abbé Cognat, critiquant les *Souvenirs*, se rappelait même que, quand son condisciple entra à Issy, « sa piété devint plus sérieuse et plus fervente ». On le voyait « à la chapelle et dans les exercices religieux, absorbé dans la prière, se délectant dans le sentiment d'une piété simple et instinctive... » Instinctive ! il me semble que c'est bien le mot. La foi du cœur, sans être des plus ardentes, ne manque pas d'élan et n'hésite pas. La foi de l'intelligence est dormante. A peine si d'imperceptibles inquiétudes ont effleuré son sommeil. Elle n'a pas pris conscience d'elle-même. Elle ne s'est pas encore interrogée, elle ne s'est pas encore connue. Voici que la philosophie, la théologie vont venir à coups redoublés la tirer de cette torpeur adolescente, la sommer de se mettre debout, de s'affirmer, de se déployer, ferme sur ses bases, de donner jeu à toutes ses articulations. Or, chez notre Breton, l'effet de ce premier choc est de l'étonner, puis de l'ébranler et de l'ébranler encore, jusqu'à ce que, de vacillation en vacillation, de position perdue en position perdue, elle s'écroule entièrement et ne soit plus que poussière.

Il faut suivre cette histoire, que nous n'aurions pas pris tant de peine à scruter, si elle n'était que l'histoire d'un individu. Mais l'intérêt en est singulièrement plus vaste. Toute la crise religieuse de l'Europe moderne s'y reflète.

PIERRE LASSERRE.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

—

Parmi les grands dirigeants de l'éducation physique il en est assez peu, convenons-en, qui soient des pratiquants. Théoriciens, universitaires, commerçants, politiciens, dramaturges ou poètes, on trouve, parmi eux, beaucoup d'hommes de valeur qui admirent l'éducation physique en spectateurs ou en illusionnés, mais qui, ne l'ayant point pratiquée, la connaissent plutôt mal. Par un contraste singulier, les hellénistes les plus distingués, qui, par conséquent, ont pu apprécier, par leurs études mêmes, la valeur de l'éducation physique chez le peuple grec, n'ont presque jamais cultivé les exercices gymnastiques ; et si quelques-uns d'entre eux, — espèce rarissime (comme le regretté recteur Çouat) — les ont préconisés avec persévérance, ils ne s'y sont point eux-mêmes méthodiquement exercés.

Tel n'est pas mon cas. J'ai pratiqué successivement depuis une trentaine d'années : d'abord, étant potache, les exercices athlétiques des lendits académiques girondins, puis le football, la bicyclette, l'alpinisme, le tennis, la courte paume. Je ne suis pas encore à la retraite, je défends volontiers ma chance avec les moyens de mon âge, quand le temps me le permet et que l'occasion se présente.

Ayant étudié la question, non seulement d'après mon expérience personnelle, mais aussi en la contrôlant d'après de nombreuses expériences collectives, il semblerait que je fusse à même d'apporter, sur ce sujet, des vues très nettes et des conclusions fermes. Or, je suis au regret de confesser qu'il n'en est rien. Je trouve que l'éducation physique est une question très difficile et qui n'est pas encore au point,

en ce qui me concerne. Tant pis pour moi. Tant mieux pour les idéalistes, les empiriques ou les malins qui, plus savants et mieux documentés sans doute, régissent l'éducation physique avec une compétence péremptoire que j'avoue ne point avoir.

Je me bornerai donc, en attendant mieux, à tenter une sorte de mise au point critique de l'éducation physique, telle qu'elle se présente aujourd'hui devant l'opinion.

I. — QU'EST-CE QUE L'ÉDUCATION PHYSIQUE ?

Et d'abord, qu'est-ce que l'éducation physique ? — Ce n'est pas aux documents officiels, même récents, qu'il faut le demander. Ils ont l'air d'ignorer à peu près complètement ce dont ils parlent. Exemple :

1° Selon l'article 3 de la loi votée par la Chambre des députés, en mars 1921, l'éducation physique a pour but : 1° d'assurer, par des exercices appropriés, le développement du corps et de donner à chacun le maximum de santé, de force et de résistance qu'il est susceptible d'acquérir ; 2° de préparer l'organisme à supporter les entraînements spéciaux en vue d'une fonction professionnelle, militaire ou autre.

En quoi consistent ces exercices, cette préparation, ces entraînements spéciaux ? Quelle est au juste cette fonction professionnelle, militaire ou autre ? Sans doute, quelque jour, espérons-le, un règlement d'administration publique nous l'apprendra. En attendant, nous sommes dans l'ignorance totale.

2° Selon l'article 1er de la même loi, l'éducation physique est obligatoire : pour les jeunes gens, depuis l'âge de 6 ans révolus jusqu'à leur incorporation dans les armées de terre et de mer ; pour les jeunes filles dans l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, conformément aux lois et règlements spéciaux de l'instruction publique.

Sans insister sur cette affirmation, pour le moins curieuse, qu'il existe des jeunes gens dès six ans révolus, on notera le vague concernant l'obligation de l'éducation physique

chez les jeunes filles : en vertu de leur précocité traditionnelle, gageons qu'elles seront taxées jeunes filles dès l'âge de cinq ans, peut-être quatre !

3° On parle d'unité de méthode, a dit M. Gaston Vidal ; il ne peut y avoir d'unité de méthode dans l'éducation physique. La méthode est variable suivant les régions, suivant les professions, suivant l'âge de ceux auxquels elle s'applique.

Cette loi d'adaptation, que n'ignorait point Hippocrate et que Montesquieu a longuement étudiée plus tard dans son *Esprit des Lois*, est sans doute intéressante ; mais si, au lieu d'une seule méthode, il y en a plusieurs, il serait élémentaire qu'on nous fasse savoir en quoi elles consistent... Et de cela, qui est pourtant la seule chose qui compte, il n'est encore nullement question.

4° Nous avons la volonté très nette de ne pas séparer la santé du corps de celle de l'esprit. Notre ambition est de donner à l'âme humaine un cadre sain, dans lequel elle puisse évoluer vers les cimes des progrès intellectuels, moraux et sociaux, sans être constamment menacée dans son libre essor par les défaillances du corps.

Ces paroles ailées de M. Henry Paté ne sont qu'une paraphrase, dans le style bien connu du Comice agricole de Gustave Flaubert, du *mens sana in corpore sano*. On peut louer la « volonté très nette » de l'orateur, mais on serait encore plus heureux de savoir à quel programme défini, et surtout *réalisé* elle s'adresse.

Nous pourrions, hélas ! multiplier les citations de ce genre. Et nous en trouverions d'analogues, non seulement dans les discussions parlementaires, mais dans les règlements les plus officiels : aussi le mieux est-il d'essayer de réfléchir par soi-même.

En réalité, *l'éducation physique a pour but essentiel de donner à l'homme les moyens de développer son corps conformément au type physique normal.*

Par une curieuse étrangeté, les programmes, les règle-

ments, les instructions des divers enseignement sont établis pour le développement intellectuel; ils sont à peu près muets encore aujourd'hui en ce qui concerne le développement physique. On a bien essayé de coordonner une doctrine, mais l'incertitude règne toujours en maîtresse. Gymnastique grecque ou gréco-romaine, amorosienne, allemande, suédoise, française, rationnelle, esthétique, analytique, synthétique, naturelle, eurythmique — tous les systèmes chevauchent les uns sur les autres, s'entrechoquent et se mêlent dans une lamentable confusion.

Essayons de voir clair en remontant d'abord aux sources mêmes dans un rapide historique : cela nous évitera de découvrir des choses, soi-disant nouvelles, qui existaient déjà il y a 25 siècles et davantage.

II. — L'ÉDUCATION PHYSIQUE A TRAVERS LES AGES

Un officiel convaincu, dont j'ai oublié le nom, a fait connaître le plus sérieusement du monde quelle était sa compréhension personnelle de l'éducation physique. La voici en substance : jusqu'à six ou sept ans, période des jeux ; de six à sept jusqu'à 17 ou 18 ans, période d'éducation physique proprement dite ; à partir de 17 ou 18 ans, période de préparation militaire et des sports.

Cette opinion, toute récente, n'a qu'un défaut : c'est qu'elle remonte aux temps de Platon, et même de Pisistrate et de Solon, et probablement plus haut encore. Aux ve et vi^e^ siècle avant J.-C., dans tous les cas, cette compréhension des exercices physiques était classique en Grèce.

1° Jusqu'à six ou sept ans, l'enfant grec ne fréquente pas l'école ; il reste à la maison, dans le gynécée, confié à sa mère où à sa nourrice. C'est l'âge des jouets : chariots, chevaux à roulettes, poupées articulées, osselets principalement ; et c'est aussi celui des amusements avec les animaux : chèvre, daim, canard, et surtout chien qui poursuit fillettes et garçons dès qu'ils ont un gâteau à la main. Des documents authentiques nous indiquent également que de leurs doigts

agiles les enfants façonnent avec l'argile des maisons et des chars, tandis qu'ils tirent du bois des bateaux primitifs, qu'ils font flotter sur l'eau avec ravissement.

2° A partir de sept ans jusqu'à 12 à 14 ans, le pédagogue apparaît dans l'éducation : d'abord, avant le v[e] siècle, il n'est question que du cithariste ; c'est lui qui apprend au jeune enfant, avec l'art de jouer de la cithare et de la flûte, les rudiments de l'écriture et de la lecture ; puis, avec le v[e] et surtout le iv[e] siècles, le maître de musique est doublé du grammairien, qui est chargé exclusivement de la lecture, de l'écriture, du calcul, des exercices de mémoire (poésies et fables à faire apprendre par cœur).

3° Entre 12 et 14 ans, jusqu'à 17 ou 18 ans, — époque de la puberté, — le professeur de gymnastique, ou pédotribe, commence l'éducation physique de l'enfant : à la formation de l'âme, à l'aide de la musique et de la grammaire, selon le mot des philosophes grecs, vient s'adjoindre dorénavant la formation du corps à l'aide de la gymnastique. Ces exercices corporels ont lieu dans la palestre, annexée ou non à l'école intellectuelle, sous l'œil attentif du pédotribe à la baguette fourchue. Les exercices auxquels sont entraînés les sujets sont très variés : mouvements d'assouplissement, avec ou sans haltères ; exercices avec la pioche, avec le cerceau poussé au moyen d'un bâton ; jeux de balles et ballon et leurs diverses variétés ; on leur apprend enfin la lutte, la course, le saut, le lancement du disque et du javelot, qui constituent les cinq exercices du pentathle, base esentielle des concours olympiques.

4° A partir de 17 à 18 ans, jusqu'à 20 ans, c'est la période de l'éphébie, ou de préparation militaire. C'est aussi la période où l'adolescent quitte définitivement la palestre pour aller s'exercer au gymnase proprement dit, qu'il a commencé à fréquenter vers la 16[e] année. L'entraînement au pentathle est plus régulier, plus sérieux qu'auparavant. Depuis l'âge de 18 ans, au moins du v[e] au iii[e] siècles, il est au service de l'État obligatoirement pendant deux ans. C'est l'époque

où les jeunes Grecs, coiffés du πέτασος, large chapeau tressé, et de la sombre chlamyde, apprennent à se servir de la lance et du bouclier, à avancer ou reculer en bon ordre, à monter à cheval et manier la rame; ils sont encore les hoplites, et constituent cette brillante cavalerie, élégante parure et gloire d'Athènes, dont Aristophane a chanté les mérites. Ce sont eux, en fin de compte, qui, au bout d'un an de préparation, campent en pleine campagne, se retranchent, construisent des baraquements, font la police, vont monter la garde dans les forts le long de la frontière; bref, sont capables, en couchant à la belle étoile et se nourrissant de peu, comme de simples paysans, de défendre et de sauver, le cas échéant, la patrie en danger.

D'une façon générale pour les Grecs— contrairement à ce qu'on croit—les enfants allaient à la palestre et au gymnase, non pour devenir des athlètes, mais pour y acquérir une santé robuste. Les philosophes, les médecins, les hommes d'État n'ont guère varié sur ce point et ont habituellement partagé les idées que Lucien met dans la bouche de Solon, quand ce dernier s'adresse au Scythe Anacharsis lors de sa visite d'un gymnase grec.

> Notre principale attention, affirme-t-il, est de veiller à ce que les citoyens portent une âme vertueuse dans un corps plein de vigueur, persuadés que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre et lui conserveront son honneur et sa liberté. La première éducation des enfants est aux mères et aux nourrices, aux pédagogues qui jettent dans leur âme les premières semences de la vertu. Mais aussitôt qu'ils ont acquis la connaissances des choses honnêtes, dès que la pudeur, le respect, la crainte, le désir des récompenses se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps plus formés et plus robustes paraissent capables de supporter le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'âme, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature : son corps et son âme ont également besoin des secours de l'éducation qui, seule, peut améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu

recevoir en naissant, et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités.

Mais le côté pratique et utilitaire a été principalement compris par les Romains. Les exercices physiques leur apparurent surtout comme un moyen de préparation au service militaire; et pendant longtemps, fidèles à l'exemple de Caton, ils s'entraînèrent au Champ de Mars : ainsi l'escrime à l'épée de bois, la course, le saut, l'équitation, la natation, les mouvements avec les haltères étaient les exercices préférés des jeunes Romains. Leur éducation athlétique, au sens des Grecs, semble avoir été fort négligée; et s'il exista jamais — ce qui n'est pas certain — des palestres pour les enfants, elles n'apparurent qu'avec la décadence ; elles furent d'ailleurs privées, closes, et très peu répandues. Comme distraction, après le bain, ou par hygiène, le lancement du disque, les jeux de balle, de ballon et de paume furent à peu près les seuls d'un usage courant. Galien les conseillait, et l'on sait que Jules César, Auguste et Alexandre-Sévère furent des joueurs de paume passionnés.

Au VIe siècle de notre ère, au temps du poète Ausone et de son petit-fils Paulin, le jeu de balle est toujours en honneur — même à Bordeaux — et fait partie des amusements qui doivent entrer dans l'éducation des fils de famille. Paulin raconte dans sa confession: « Je voulus un beau cheval avec un plus riche harnais, un écuyer de haute taille, un chien agile, un bel épervier, une balle bondissante et dorée envoyée exprès de Rome pour servir à mes jeux, un vêtement plus recherché et souvent renouvelé et parfumé des douces senteurs de l'Arabie. J'aimais à courir, porté toujours sur un coursier rapide (1). »

Ainsi, au moment où vient de se terminer l'histoire politique de Rome et où la période du moyen âge s'annonce, l'éducation athlétique, telle qu'elle était comprise par les Grecs, et telle qu'elle paraît encore exister à cette époque (les jeux Olympiques n'ont cessé d'avoir lieu qu'en 394 de

(1) Cité par Camille Jullian, *Histoire de Bordeaux*, p. 59.

l'ère chrétienne), n'a pas fait école. Les Romains, même de la décadence, n'en ont jamais accepté pour eux le rôle de formation éducative : du jour où ils eurent une armée de métier, l'importance militaire elle-même de ces exercices diminua, et ils n'en retinrent que le côté purement récréatif. Les peuples de la Gaule, soumis à leur influence, semblent, à ce point de vue, avoir adopté leurs idées, mais en y ajoutant un caractère local, essentiellement original, qui fait prévoir déjà, avec l'intéressante citation du petit-fils d'Ausone, les goûts particuliers de la société féodale des siècles prochains.

Le chevalier du moyen âge est surtout instruit physiquement, lui aussi, dans le sens militaire : ce qui est alors de première nécessité ; mais il l'est encore dans le sens de divertissement : le vieux mot français *desport* — d'où les Anglais ont tiré plus tard *sport* — signifie précisément « divertissement » et s'applique à tous les jeux de distraction physique ou d'émulation corporelle. Jusque vers sept ans, dès l'âge le plus tendre, le futur chevalier joue à la paume, à la raquette, à la pelote ; à partir de dix ans, il s'exerce à monter à cheval ; puis il apprend l'escrime à la lance et à l'épée, le maniement de la masse d'armes, la chasse et le tir — exercices de fauconnerie et de vénerie qu'il perfectionne comme écuyer avant d'être sacré chevalier vers la vingtième année. Les joutes et pas d'armes, la quintaine, même la lutte font également partie, suivant les époques, de son éducation.

Mais si les chevaliers et plus tard les nobles font des exercices physiques de façon intensive et même parfois si exagérée que notre vieux poète Eustache Deschamps leur reproche, au XIVe siècle, de ne pas s'occuper suffisamment de la culture de leur intelligence, leur nombre est, somme toute, petit par rapport à l'ensemble de la société qui les entoure.

Or cette société, même celle qui est instruite, sous l'influence grandissante du clergé, ignore à peu près totale-

ment l'éducation physique. Dans les écoles, qui commencent à paraître au XIIIe siècle et dont l'importance et le chiffre ne cessent de croître de siècle en siècle, les exercices physiques ne figurent point sur les programmes. Malgré la Renaissance et la reprise prodigieuse des idées de l'antiquité, les écrits de Rabelais et de Montaigne, même les traités spéciaux en faveur de la gymnastique — tel celui de Mercuriali — les collèges sont muets à leur sujet. Au temps de Montaigne, les élèves se lèvent à 4 heures et se couchent à 8 ou 9 heures, selon la saison : ils ont 2 heures de récréation (de 7 à 8 et de 2 à 3) : on leur donne cependant à Paris, le mardi et le jeudi, une demi-journée de liberté, qu'ils utilisent en promenades et en jeux (au Pré-aux-Clercs ou dans les champs de la rive gauche). En fait d'exercices physiques, ils sont frappés de verges ou du fouet, et roués de coups par des maîtres sévères et brutaux.

On peut bien dire que cette méthode éducative n'a pas beaucoup changé jusqu'à la Révolution. Sans doute, certains exercices physiques ont été plus ou moins à la mode selon les époques : ainsi il est parfaitement exact qu'aux XVIe et XVIIe siècles le jeu de paume jouit d'une immense vogue ; les Français y sont maîtres, ce qui explique le mot de l'Anglais Robert Dollington, en 1604 : « qu'ils naissent une raquette à la main » ; alors les « balles de Paris », comme celles de Rome jadis, sont les plus répandues dans toute l'Europe. Mais, en réalité, il s'agit d'un divertissement, surtout pratiqué chez les riches, et non d'éducation physique véritable.

D'ailleurs, au XVIIIe siècle, même dans les classes aisées, les exercices au grand air sont de plus en plus délaissés, malgré les conseils des philosophes et des médecins : d'Alembert et Diderot, Rousseau, Dr Andry, abbé Coyer. Et à part les jeunes gens, surtout nobles, qui se destinent à la carrière des armes et qui continuent, fuyant les collèges, à suivre les cours des Académies et des Ecoles militaires, et par conséquent à pratiquer les exercices du corps, —

la jeunesse de France ignore de plus en plus l'entraînement physique.

Son rôle purement utilitaire revient au premier plan avec les guerres de l'Empire ; mais, là encore, comme les armées ne sont nullement démocratiques et ne se recrutent que dans une faible partie de la nation, la culture physique n'a rien de général.

Le grand mouvement provoqué de 1830 à 1848 par Amoros en faveur de la gymnastique semble lui-même n'avoir eu qu'une influence superficielle et passagère. Il n'en constitue pas moins un effort intéressant. Contrairement à ce qu'on a prétendu, il n'est point une simple copie du système de l'allemand Jahn (de Berlin). Ce *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale* (plus de 1.000 pages en 2 volumes) est un véritable compendium de tout ce qui a été fait sur la gymnastique depuis les Grecs jusqu'à l'époque où il a paru : l'influence française, notamment celle des Encyclopédistes et d'Andry, y est certainement prépondérante ; on y retrouve jusqu'à des figures du célèbre ouvrage l'*Orthopédie*, d'Andry.

« La Gymnastique, dit l'auteur dans son avant-propos, est la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos mœurs et le développement de toutes nos facultés... Le but de la gymnastique doit être de développer les facultés morales aussi bien que les facultés physiques. »

La gymnastique générale comprend : des exercices élémentaires avec mouvements gradués et chants ; marche, saut, art des équilibres (portique, barrières, murs, fossés, etc.) ; lutte, assaut, natation, port de corps pesants ; jeux de paumes, balles, ballons ; art de lancer ; tir, escrime, équitation et voltige, danses.

Il y a plusieurs gymnastiques spéciales : civile et industrielle ; terrestre et maritime ; scénique, médicale enfin, comprenant elle-même la gymnastique hygiénique ou prophylactique, thérapeutique, des convalescents, orthopédique.

L'auteur voulait que chaque sujet ait sa « feuille physiologi-

que » d'examen et en donne un modèle ; il indique également le cours de « physiologie gymnastique » professé, à cette époque, par Casimir Broussais et qui comprend 14 leçons élémentaires d'anatomie et physiologie avec des exercices d'application ; il insiste en dernier lieu sur l'importance capitale de la musique et des chants pour l'exécution des mouvements.

On voit par ce rapide aperçu que les agrès, qu'on a tant reprochés à la méthode d'Amoros, ne jouent qu'un rôle plutôt effacé dans l'éducation physique préconisée par lui ; en revanche, l'importance qu'il donne au chant prouve que la gymnastique respiratoire lui était *pratiquement* connue (1).

Evidemment, ce sont surtout les Sociétés de gymnastique, — dont le mouvement a commencé à se manifester en France par l'Alsace à Guebviller en 1860, puis a gagné Reims en 1867, Paris en 1868, et s'est brusquement décuplé après la guerre de 1870, — qui ont utilisé les agrès avec une certaine exagération : encore est-il équitable de dire que les gymnastes faisaient aussi des exercices sans agrès, et que le mal dont on les a tant accusés n'a certainement pas été aussi considérable qu'on l'a prétendu.

Ce sont elles, reconnaissons-le sans parti pris, qui ont préludé à la renaissance contemporaine de l'éducation physique. Mais l'essor véritable a suivi la publication du livre célèbre de Paschal Grousset, *La vie de collège en Angleterre*, surtout quand l'auteur, continuant son apostolat en menant une campagne énergique en faveur des jeux scolaires, fonda, en octobre 1888 à Paris, la *Ligue nationale de l'éducation physique*.

A la même date, en octobre 1888, Philippe Tissié, aidé de quelques amis dont Maurice Martin, créait à Bordeaux la *Ligue girondine de l'éducation physique*, dont le premier président fut Addison, professeur d'anglais au lycée

(1) Et Rabelais n'a-t-il pas dit que Gargantua « pour s'exercer le thorax et les poulmons crioit comme tous les diables : je l'ouy une fois appelant Eudemon depuis la porte Sainct-Victor jusques à Montmartre... » ?

de Bordeaux, et qui doit être considéré comme un des plus ardents précurseurs du mouvement actuel.

Soulignons une fois de plus que la plupart des exercices physiques et des sports, si prisés aujourd'hui, ont pris naissance ou trouvé leur apogée dans la région du Sud-Ouest, qu'il s'agisse de vélocipédie, d'aérostation ou d'aviation, de luttes, de foot-ball, de boxe ou de simples exercices gymnastiques, ou bien d'éducation physique scolaire — cette dernière implantée énergiquement dans l'université de Bordeaux et son ressort académique par l'actif et regretté recteur Couat.

Si l'initiative de Couat, puissamment secondé par Tissié, a été arrêtée en 1903 par la suppression des lendits scolaires, il n'est pas moins certain qu'elle aura joué un rôle considérable dans l'histoire moderne de l'éducation physique.

Certes, depuis, la méthode de Ling, mieux connue en France à la suite des missions de Tissié en Suède, a montré que les méthodes jusqu'à présent préconisées n'étaient pas parfaites. Sous l'influence de critiques sont nées d'autres méthodes : éclectique naturelle, rationnelle, etc..., mais il n'existe pas encore de corps de doctrine bien net ; le choix n'est pas fait et demain, quand l'éducation physique sera déclarée obligatoire, on peut se demander sur quelles bases on s'appuiera pour assurer cet enseignement.

En tous les cas, à l'heure actuelle, ce n'est encore qu'un projet ; n'oublions pas que depuis 1852 — c'est-à-dire depuis bientôt 70 ans, — la gymnastique est enseignée dans les lycées et les écoles ; mais, en réalité, elle ne figure sur les programmes que pour la forme (une demi-heure environ par semaine) et nous en sommes toujours, à peu de chose près, au même point qu'au moyen âge. Voilà le fait brutal qu'une réforme totale, presque une révolution dans l'enseignement sont seules succeptibles de changer. Or, fera-t-on vraiment cette révolution ? Toute la question est là.

III. - L'ÉDUCATION PHYSIQUE DE DEMAIN

Cette revue de l'éducation physique à travers les temps nous montre qu'au point de vue pratique, malgré les progrès effectués dans ces trente dernières années, nous n'en sommes pas encore arrivés à l'éducation physique véritable — telle qu'elle a existé en Grèce, où les enfants du peuple comme ceux des riches allaient l'apprendre à la palestre et au gymnase.

Tout le monde parle en France d'éducation physique; beaucoup de personnes de tout âge et de toute condition pratiquent les exercices gymnastiques et les sports; mais l'exercice physique ne saurait être considéré comme faisant partie de l'éducation moderne. Il ne suffit même pas de voter une loi qui déclare l'éducation physique obligatoire pour qu'elle le soit nécessairement : tout dépend de la façon dont l'application en sera faite.

L'essentielle condition de réalisation effective est de modifier radicalement les programmes d'enseignement actuel; il faut courageusement supprimer un certain nombre d'heures d'étude dans les matières purement intellectuelles et les remplacer par l'enseignement de données théoriques et surtout pratiques consacrées à l'instruction physique.

Je n'aime pas beaucoup à tracer des programmes : je l'ai dit bien souvent, surtout dans nos milieux latins, c'est un pur jeu d'esprit. Plus un programme est brillant, séduisant, plus celui qui l'a proposé s'en contente en rêve et moins il s'empresse de le réaliser, de crainte, sans doute, d'en détruire la magnifique ordonnance et l'idéale beauté. Dans le cas particulier, je n'ai malheureusement pas d'autre moyen d'exposer mon opinion. Voici donc comment, en quelques mots, je conçois ce programme en partant de la définition donnée au début, à savoir : *L'éducation physique a pour but essentiel de donner à l'homme les moyens de développer son organisme conformément au type physique normal.*

Un programme d'études envisagera nécessairement un

enseignement théorique (écrit et oral) et un enseignement pratique.

1° L'enseignement théorique devrait comprendre l'étude du corps humain avec des notions élémentaires d'anatomie, de physiologie, d'hygiène. Ces notions pour les jeunes enfants seraient de plus en plus complètes au fur et à mesure qu'ils graviraient l'échelle des classes.

Je n'entre pas dans le détail, mais je remarque simplement que dans les matières de l'enseignement primaire et surtout secondaire l'étude du corps humain est à peu près complètement sacrifiée. En revanche, on y apprend beaucoup plus de zoologie, botanique, minéralogie, etc. N'est-ce pas absurde quand on y réfléchit ? N'est-il pas plus utile que notre jeunesse soit instruite de la forme, de la constitution et de la physiologie du cœur de l'homme que de celui du poulet ou de l'amphioxus ?

Il serait indispensable qu'il y ait un enseignement de la croissance, des divers âges de la vie, en insistant en particulier sur la puberté, cet âge ingrat si important et capital dans l'évolution humaine. Par rapport à l'âge, on envisagerait le développement physique, poids et taille, mensurations thoraciques, indices et coefficients. On y adjoindrait des notions d'alimentation et de régime, d'hygiène de la toilette et des vêtements, des notions aussi sur les exercices musculaires et jeux récréatifs, sur la discipline corporelle générale.

Ainsi à l'étude du développement progressif intellectuel correspondrait l'étude du développement progressif physique. Cet enseignement théorique (écrit et oral) devrait demander une heure par jour, il serait obligatoire et pris évidemment sur le temps consacré actuellement aux matières des programmes scolaires — qu'il *remplacerait*.

2° Cet enseignement théorique serait doublé d'un enseignement *pratique*. Il faudrait établir, par rapport à l'âge et au développement de l'enfant, du jeune homme ou de la

jeune fille considérés, des exercices de difficulté progressive d'éducation physique.

Quelles méthodes préconiser ? — Je ne veux pas envisager ici ce côté du problème. Les conditions générales d'adaptation sont d'ailleurs reconnues par tous les éducateurs selon les principes suivants : à l'enfant jusqu'à six ou sept ans, les jeux maternels ; au collégien ou au primaire jusqu'à la puberté, les exercices de perfectionnement et de souplesse, c'est-à-dire l'éducation physique proprement dite ; à l'adolescent et au conscrit, l'éducation physique militaire complétée par des exercices de force, d'athlétisme et de sports.

Nous en revenons une fois de plus à la vieille formule grecque ; mais avec des données beaucoup plus scientifiques. La gradation dans les exercices pourra se faire aujourd'hui en se basant sur des notions d'anatomie et de physiologie plus exactes, et en tenant compte de facteurs mieux déterminés.

Les jeux ou certains exercices particuliers ne développent que certains muscles ou certaines fonctions organiques. Il faut, pour arriver au développement harmonique des formes et surtout pour leur faire donner le meilleur rendement utile, entraîner avec soin tous les muscles et groupes musculaires associés, surveiller de près les viscères thoraciques (cœur et poumons), le système nerveux, l'appareil digestif, les émonctoires (reins en particulier). A ces conditions seules on pourra rapprocher le physique du sujet considéré du canon physique humain idéal correspondant à l'âge donné.

Un travail de synthèse dans les méthodes actuellement appliquées paraît s'imposer. Ce que j'ai vu est peu encourageant. L'école de Joinville commande, mais les maîtres changent et les exercices avec eux ; il ne semble pas y avoir encore d'unité de méthode bien établie. Les maîtres et instituteurs en sont plus ou moins réduits à suivre leur inspiration et à choisir au petit bonheur les mouvements à

exécuter parmi les innombrables exercices indiqués dans les manuels mis à leur disposition. Les exercices ainsi imposés aux enfants sont peu nombreux, extrêmement variables d'une école à l'autre; s'il y en a quelques-uns bien réglés, la plupart sont inutiles, beaucoup sont ridicules. L'éclectisme est la note dominante, ce qui nuit à l'ordre et à la discipline d'une méthode bien comprise. Mon impression nette est que la méthode suédoise devrait être à la base de la rénovation des exercices physiques ;mais je ne suis pas toutefois de ceux qui la considèrent comme un article de foi, en dehors de laquelle il n'y a point de salut.

De toute façon, quelle que soit la méthode employée, le temps consacré à l'éducation physique appliquée est actuellement dérisoire : ce n'est pas avec une demi-heure par semaine qu'on arrivera à un résultat. Il faut compter, là encore, une heure par jour, qu'on peut prendre, en partie, sur les récréations ; en plus, les après-midi des jeudi et samedi devraient être exclusivement utilisées dans ce but. Le dimanche devrait être jour de repos, aussi bien pour l'enseignement physique que pour l'enseignement intellectuel.

J'indique les réformes indispensables et facilement réalisables sans bouleversement total des études françaises; mais le mieux serait encore de s'inspirer nettement du règlement scolaire suédois qui prévoit les heures de classe le matin jusqu'à concurrence de cinq heures (en y comprenant 10 à 15 minutes de repos par heure), c'est-à-dire pour les élèves de 6 ou 7 à 10 ans. Les heures d'études supplémentaires, pour les écoliers plus âgés, se font entre 16 et 19 heures. En somme, même pour les élèves à la veille de passer des examens sérieux, la plus grande partie de l'après-midi est consacrée à l'éducation physique. Il s'agit, bien entendu, d'exercices corporels de délassement pour lesquels il importe d'éviter la fatigue. Car la pratique des exercices sportifs, par l'émulation qu'elle provoque, est souvent préjudiciable au développement de l'individu.

IV. — LE ROLE DU MÉDECIN EN ÉDUCATION PHYSIQUE

L'éducation physique ne saurait se concevoir sans médecin. Et c'est là encore une observation qui n'avait pas échappé aux Grecs. En dehors du pédotribe qui surveillait les exercices des enfants et des jeunes gens, il y avait un médecin qui dirigeait leur entraînement et les empêchait de se fatiguer. Galien fut médecin du gymnase de Pergame.

Cette direction éclairée n'a pas beaucoup besoin de s'exercer dans les première et deuxième enfances et même une partie de la 3e enfance, c'est-à-dire jusqu'aux approches de la puberté. Plus l'enfant est jeune, moins il dépasse les forces dont il peut disposer. Il est trop instable, versatile, changeant. Ce qui fatigue, c'est la continuité dans l'effort, dans le même effort. Or, ce n'est guère avant douze à quinze ou seize ans que ce phénomène de volonté, d'esprit de suite apparaît réellement. Et c'est pourquoi le surmenage, aussi bien physique que psychique, ne se montre guère que vers la puberté, période critique à tous les points de vue.

A ce moment, par suite des transformations considérables qui se produisent dans l'organisme, certaines maladies ou difformités font leur apparition : la colonne vertébrale se dévie latéralement (scoliose) ou se courbe en avant (cyphose) ; les os et le périoste s'enflamment (ostéites, ostéomyélites de croissance) ; les articulations souffrent (coxalgie, rhumatisme) ; la tuberculose pulmonaire augmente de fréquence ; le cœur s'hypertrophie et se dilate ; les troubles digestifs s'accentuent (gastralgie, dyspepsie, ulcère de l'estomac) ; le sang perd fréquemment sa coloration et ses qualités normales (anémie, chlorose des jeunes filles) ; souvent l'albuminurie accuse des troubles du côté des reins. Le système nerveux est particulièrement éprouvé ; les maux de tête, les névralgies, les crises convulsives, les tics, la danse de Saint-Guy, l'épilepsie, la neurasthénie sont parmi les réactions morbides de cette époque les plus habituellement observées.

On conçoit, par ces exemples, l'influence fâcheuse que peut

avoir l'éducation physique, mal dirigée, sur le développement de toutes ces misères ; on en saisit d'autant mieux le rôle considérable du médecin.

Et cependant, si sa tâche est ingrate, elle l'est encore relativement moins qu'à l'âge suivant de l'adolescence. A la rigueur, en effet, on peut avoir une action sur le pubère : se sentant mal à l'aise, troublé, fatigué, désorienté, il s'en remet, pour une part, aux conseils qu'on lui donne ; mais l'adolescent, plus âgé, a retrouvé son équilibre ; entre 18 et 25 ans, particulièrement, il n'écoute plus personne ; fréquemment cet état d'indépendance dure même plus tard. C'est pourquoi les vrais surmenés physiques se rencontrent principalement à partir de 18 à 20 ans jusqu'à 25, 30 ans et au delà.

Mon expérience personnelle est caractéristique à ce point de vue. Les études que j'ai poursuivies pendant de longues années sur les joueurs de foot-ball, les lutteurs, les coureurs, les cyclistes, les athlètes de façon générale, prouvent combien sont fréquents chez eux les signes de fatigue, surtout cardiaque. Dans nos recherches sur le mal des aviateurs — que nous avons les premiers décrit en 1911, avec René Moulinier — nous sommes arrivés à des conclusions sensiblement identiques.

Certes, ces constatations ne sont pas nouvelles. Les Anglais ont signalé depuis cinquante ans le surmenage physique de leurs athlètes (rameurs, nageurs, footballeurs, coureurs, etc.) ; en France, ces faits ne sont pas ignorés non plus, depuis surtout que les exercices physiques sont revenus en vogue. Mais ils ont été mentionnés depuis bien plus longtemps par les Anciens eux-mêmes. Les Egyptiens, selon Diodore de Sicile, avaient déjà remarqué que les exercices de la palestre, loin de fortifier la santé des jeunes gens, ne leur procuraient qu'une énergie factice et passagère. Euripide, Plutarque ne sont pas tendres non plus pour les athlètes. Galien principalement, sans doute parce qu'il était médecin et les avait examinés de plus près, en parle avec encore moins de ménagement.

Il accuse les exercices athlétiques d'accroître l'embonpoint, de rendre le corps moins robuste que massif et visqueux. Les uns, dit-il, perdent la voix, les autres meurent d'apoplexie pour avoir violenté la nature. Maintes fois il s'est trouvé lui-même beaucoup plus fort que certains athlètes de réputation, ayant remporté des prix. Ces athlètes ne peuvent résister ni aux fatigues d'un voyage ni à celles de la guerre, ni aux travaux agricoles.

Leur voracité était proverbiale, surtout pour la viande — et même les gâteaux (Théocrite a cité notamment le cas de l'athlète Egon qui absorba goulûment à la file 80 gâteaux — et ce n'était pas de minuscules gâteaux comme ceux de nos jours). Ils étaient grands dormeurs, engourdis, paresseux. « Un gros ventre, écrit Galien à leur propos, ne rend point l'esprit délié... Comme les bêtes, ils savent à peine s'ils ont une âme, bien loin de soupçonner que cette âme soit raisonnable et d'avoir quelque idée des biens de l'esprit. »

Sujets aux vertiges et aux maladies, ils étaient presque toujours très pâles ; et Galien dit qu'il était rare de trouver un athlète en qui la même vigueur se soutînt plus de cinq ans.

Nous avons aujourd'hui des moyens de pousser plus loin encore que les anciens les observations fort judicieuses qu'ils avaient faites ; nous pouvons non seulement noter les signes de la fatigue, mais parfois même les prévoir et, par conséquent, les empêcher. A ce point de vue, les recherches biologiques et les expériences de laboratoire nous ont rendu de précieux services. L'examen des urines, les rayons X, les renseignements fournis par le pouls et la tension artérielle, enfin l'utilisation du critère oscillométrique, introduit dans la pratique par le professeur Pachon (de Bordeaux), ont permis de faire des progrès indéniables.

Ces études ne sont, d'ailleurs, qu'à leur début ; et l'on comprend qu'on ait annexé aux écoles de Joinville, de Lorient et dans tous les centres militaires régionaux d'éducation physique un laboratoire de recherches avec tous les instruments de physiologie, de psychologie, de chimie, de mécanique et de clinique générale susceptibles de faire progresser l'éducation physique. C'est, en effet, dans ce sens,

que doit se faire l'orientation, et non inversement, comme l'essai est en train d'être tenté à la Faculté de Médecine de Paris. Pas plus, en effet, en éducation physique qu'en n'importe quelle partie de la médecine, le laboratoire ne doit manœuvrer l'observation clinique ; il doit être manœuvré par elle. L'éducation physique ne peut donc pas être transportée dans une Faculté, même de Paris, et confiée à un physiologiste — aussi savant qu'il soit ; c'est la Faculté avec son laboratoire et son physiologiste qui doit s'adapter et être annexée à un enseignement physique beaucoup plus étendu et général. Je ne voudrais pas qu'on puisse croire que je suis l'ennemi des laboratoires ; il y a longtemps que j'ai montré combien nous étions en retard à ce point de vue, sur les pays étrangers (1) ; et j'en ai réclamé énergiquement la création ; mais j'ai toujours protesté en même temps contre l'importance vraiment exagérée et anormale qu'on leur donne, surtout en Allemagne, où le bon sens médical, le seul guide sûr, a fini par complètement sombrer dans des discussions théoriques brumeuses et des interprétations de la plus abracadabrante obscurité.

En conclusion, la pratique de l'éducation physique offre des difficultés, présente des dangers ; c'est principalement aux médecins qu'est dévolu le soin de veiller jalousement sur elle et d'écarter les écueils qui se dressent à chaque instant sur son chemin ; mais pour aboutir, nous venons d'en montrer les raisons, il faudra aux réformateurs une volonté inflexible et une persévérance durable.

Bien que dans la loi sur l'éducation physique obligatoire votée par la Chambre, par une étrange constatation, il ne soit question nulle part du médecin, il est forcé qu'on ait recours à lui si on veut en assurer le régulier fonctionnement.

Et il ne s'illusionne pas sur les durs obstacles qu'il aura

(1) R. Cruchet, *Les Universités allemandes au début du XXe siècle*. Armand Colin, éditeur, avril 1914.

à surmonter. Non seulement les pouvoirs publics l'ont accoutumé à l'attitude indifférente qu'ils professent à son égard, quand elle n'est pas agressive ; mais il sait qu'il aura à lutter contre les préjugés séculaires de la jeunesse elle-même.

Les jeunes gens sont peu enclins à écouter les conseils qu'on leur donne. D'autre part, beaucoup d'instructeurs d'éducation physique, et même de médecins, veulent formuler des conseils sans avoir aucune compétence pour se faire écouter. Ceci encore n'est point nouveau, témoin cette appréciation que je relève aussi dans Galien :

« Le sort réservé, écrit-il dans *Le bon médecin est philosophe*, à la plupart des athlètes qui, tout en aspirant à remporter la victoire dans les jeux olympiques, ne veulent rien faire pour l'obtenir, attend également la majorité des médecins ; ces derniers, en effet, louent Hippocrate, le regardent comme le premier dans l'art de guérir, mais ils font tout, excepté ce qu'il faudrait faire, pour lui ressembler. »

La sévérité du jugement de Galien nous montre quel est notre devoir réciproque. Que ceux qui sont décidés à profiter des ressources de l'éducation physique veuillent bien écouter les bons conseils ; d'autre part, que les médecins et, d'une façon générale, tous ceux qui ont quelque prétention à diriger, développer ou enseigner l'éducation physique, s'efforcent de faire l'apprentissage indispensable et nécessaire pour que leurs conseils soient les meilleurs et les plus sûrs.

Dr RENÉ CRUCHET.
Professeur à l'Université de Bordeaux.

LA GRANDE INQUIÉTUDE DES HOMMES

—

Cette pensée qu'il ne connaîtrait pas les circonstances et les suites de sa mort devint insupportable à M. Boule.

Il décida de procéder à des recherches qui lui permettraient peut-être de les établir, et il fit l'achat, pour commencer, d'une carte des cinq parties du monde, qu'il étudia.

La question du lieu se posait la première. Oui, mais où diriger ses recherches parmi tant de points du globe?

M. Boule réfléchit cependant que s'il se résignait à ne pas quitter la France dorénavant, la certitude se formait qu'il trouverait la mort dans son pays natal. A la ville qu'il habitait : Paris, il appliqua cette déduction ; et à son quartier : les Champs-Elysées. Il abandonna la carte, et il fixa comme but à ses recherches la partie des Champs-Elysées susceptible d'être le théâtre de son agonie. Il ne possédait pas l'optimisme des gens heureux qui éloignent comme impossible toute supposition d'accident ou de crime. Un taxi-auto pouvait fort bien l'écraser, estimait-il, autant qu'un apache l'assassiner.

M. Boule repéra donc les coins de son quartier les plus propices à favoriser le virage imprudent d'une limousine ou le revolver sans pitié d'un drôle. Il interrogea les familiers de la rue : agents, marchands des quatre-saisons, garçons de café, filles publiques et camelots. Il redouta de le faire auprès des wattmen et des surineurs eux-mêmes, et se rattrapa en consultant certaines statistiques du commissariat de police — cette indiscrétion grâce à de sérieuses influences politiques. Un plan de l'arrondissement à la main, il mar-

qua au crayon bleu les endroits où s'étaient produits plus particulièrement, au cours de l'année, les accidents et les crimes.

Mais il se disait bien que les uns et les autres s'exerceraient demain en tel endroit jusque là réputé tranquille, et il se lassa de traverser en mille et un sens un arrondissement qu'il avait toute la vie pour fréquenter.



M. Boule, célibataire, et sans domestique quoique fortuné, s'ouvrit de ses recherches à un camarade, qui répondit simplement :

— Si tu tiens à être fixé, suicide-toi, et laisse par testament le règlement des instants qui succéderont à ta fin volontaire.

— C'est trop facile, protesta M. Boule.

— Alors, paie un bourreau qui te tuera, et qui...

— Pas davantage. Ai-je le droit d'intervenir en ma destinée? Je lui appartiens. Elle seule détient le secret de l'ultime étape de ma vie.

— Interroge les tables tournantes.

Mais M. Boule ne croyait pas aux esprits.

— Consulte une voyante.

Mais M. Boule ne croyait pas au marc de café.

— Alors, conclut son camarade, bois, mange, ris, dors, aime, bref : vis, et laisse là ta curiosité.

— Je ne peux pas, gémit M. Boule. Cette curiosité est en réalité le reflet de la grande inquiétude des hommes. L'angoisse de l'individu et des foules se synthétise dans la pensée dont je souffre. Je suis une victime.

Et il baissa la tête.

— Tu devrais voir un médecin, conseilla le camarade.

M. Boule congédia cette âme simple. Il s'adonna de nouveau à ses recherches. Le mieux était de constituer des dossiers de plusieurs lieux parmi lesquels il élirait celui qu'un surcroît de recherches l'autoriserait à préférer.

Il nota : croisement des rues A.... et L... (accident), la cité S.. (crime), qui portaient chacun dans leur genre le maximum de morts violentes, et il ajouta, fruits des recherches intérieures qu'il cueillit spontanément sous la poussée d'un élémentaire instinct : mon lit (maladie), le fauteuil de ma salle à manger (indigestion).



Les jours passant, il étouffait sous le fardeau de sa hantise, lorsqu'il rencontra, à l'Alcazar d'Eté, une certaine Blanche-Camille dont il fut naguère l'amant. Elle habitait à deux pas. Elle l'invita à venir la voir, et bientôt il sonna à sa porte. Elle l'accueillit avec tendresse, et dans son sein M. Boule s'épancha. Elle ne comprit pas grand'chose à son discours, mais elle l'accabla d'attentions. Avec belle humeur, M. Boule accepta de goûter, d'un doigt de thé et de deux petits fours, et n'évoqua pas pour cela la mort par empoisonnement, preuve de la distraction de son cerveau. Il prêta volontiers un billet bleu à Blanche-Camille, qui se plaignait des embarras inhérents au coût de la vie, et il la quitta non sans promettre qu'il reviendrait.

Allègre et béat, il posait le pied sur l'avant-dernière marche de l'escalier, lorsqu'il buta, tomba et s'évanouit.

Quand il revint à la compréhension, les concierges qui le relevèrent et le couchèrent sur leur matelas, le docteur qu'ils mandèrent et Blanche-Camille qu'ils prévinrent, surprirent que ce blessé paraissait bien heureux.

— N'ai-je pas manqué me tuer ? demanda M. Boule, de qui la pensée avait travaillé dans les brumes de l'évanouissement.

— Si fait, répliqua le chœur.

Et le docteur expliqua :

— Vous vous en tirez avec une insignifiante entaille, mais votre front a heurté le sol de telle façon qu'à un millimètre près vous aviez la tempe ouverte.

Blanche-Camille poussa d'affreuses clameurs, provoquées

par ses nerfs. M. Boule les attribua à son amour. Il la flatta de la main, et s'adressant aux concierges :

— Mais à quoi dois-je imputer ma chute ?

— Hélas ! monsieur, s'excusa le mari, c'est à une ouverture de l'avant-dernière marche de l'escalier. Le bois a joué, et la pointe de votre pied s'engagea tout naturellement dans l'ouverture coupable. Chaque pied de chaque personne qui descend l'escalier est victime de cette ouverture, même celui des locataires — n'est-ce-pas, madame Blanche-Camille ? — même le mien. Heureusement, jusqu'à ce jour l'on en fut quitte pour parvenir un peu trop vite au bas de l'escalier. Je ne sais pas comment il se fait que pour vous ç'ait été pire.

— La Science nous l'apprend ! intervint le docteur.

Et il prouva par un raisonnement digne d'un calculateur éminent que les proportions du corps de M. Boule l'entraînaient mathématiquement à faire une chute grave.

M. Boule souriait. Ah ! qu'il souriait, M. Boule ! Son visage s'assombrit pourtant lorsque le concierge parla de remédier d'un coup de rabot au défaut de la marche.

— Mais, dit-il, et M. Boule reprit son sourire — cette maison est l'objet de chicanes entre deux candidats à sa propriété, et tant que la loi n'en donnera pas jouissance à l'un ou à l'autre, nul ne sera en droit d'y apporter des réparations pourtant utiles. A toucher cette marche, je risquerais d'encourir une amende.

— Parfait, parfait... acquiesça M. Boule. Et les assistants ne doutèrent pas qu'au contact du sol il eût perdu de son intelligence.



Ainsi donc, monologuait M. Boule une fois dans la rue, la destinée me découvre son secret. Je suis certain de mourir par la faute d'une marche d'escalier ; je sais le lieu, les circonstances. Il ne me reste plus qu'à tenir la date, et les suites.

Car il ne doutait pas qu'ayant échappé à la mort dans des conditious quasi miraculeuses, il ne lui échapperait pas une seconde fois. A un millimètre de la tempe!

Sa conscience gronda. Puisqu'il savait le danger inhérent à l'avant-dernière marche d'escalier, il ne tenait qu'à lui de l'éviter. S'il ne l'évitait pas, il recherchait la mort, et c'était le suicide, ce moyen que récemment il repoussait comme trop facile.

M. Boule essuya les difficultés d'un débat tout intérieur, certes, mais passionné, avec sa conscience.

Il sortit triomphant, disant :

— Il n'y a pas là suicide, mais destinée. La destinée m'a placé sur le chemin de ma fin. Je dois suivre ce chemin — c'est-à-dire descendre l'escalier.



Chez lui, il mangea d'un fort bon appétit, à l'aise dans le fauteuil de la salle à manger où il savait qu'aucune indigestion ne l'immobiliserait. Puis il consulta son calendrier, afin d'examiner à quelle date il décéderait.

— Demain est trop tôt... après-demain aussi... je ne serais pas prêt... Jeudi?... Heu! j'ai rendez-vous avec mon ami Ulysse Patacoque; je ne lui refuserai pas la partie de billard à laquelle il m'a convié; d'ailleurs, je le reverrai volontiers une dernière fois, ce bon Ulysse. Par exemple! je ne lui révélerai rien. C'est un sentimental. Il se jetterait à mes genoux en plein café, devant tout le monde. Vendredi? Blanche-Camille sort chaque vendredi, m'a-t-elle dit : elle va en visite chez son vieil oncle. Oh! cela ne l'amuse guère. Mais elle a le respect de la famille, l'exquise petite!... Samedi? veille de fête... pas bon... Dimanche, je n'en parle pas. C'est jour de repos, on croirait que je l'ai fait exprès... Lundi, alors?... Hé, oui! va pour lundi! On m'enterrera le mercredi.

Et M. Boule répéta plusieurs fois cette date dont la netteté l'éblouissait:

— Lundi 24 mars.

Il la souligna d'une croix. Ensuite il alla se mettre au lit, en ce lit qui décidément ne deviendrait pas son premier tombeau.

Les jours qui suivirent, M. Boule fut très occupé.

Il rédigea son testament, instituant Blanche-Camille sa légataire universelle, à charge pour elle d'assurer à ses concierges une petite rente.

Il détruisit les lettres d'amour qui encombrèrent les postes restantes au cours de sa jeunesse, quelques photographies et mèches de cheveux adéquates, et le manuscrit de vers galants qu'il avait écrit sans prétention littéraire, et qu'à la différence des auteurs à la veille de classer leurs œuvres posthumes il soustrayait à la postérité.

Libre de rompre le cadre qu'il s'était fixé lors du début de ses recherches, maintenant qu'il portait la certitude du lieu précis de sa fin, il visita plusieurs de ces vastes jardins que les morts se partagent avec les fleurs, apprécia les ombrages de celui-ci, la situation de celui-là, se détermina à un troisième à cause que le romarin y abondait et que M. Boule aimait le romarin.

Mais il voulut être renseigné sur le confortable du lieu, et il avisa le gardien.

— Ça va, chez vous ?

Le gardien répondit, sans s'étonner :

— Ça ne va pas mal.

— Tant mieux, mon Dieu ! On y est heureux ?

— Comme je vous dis.

M. Boule désigna du geste deux tombes qui voisinaient sans beaucoup d'espace :

— Un peu à l'étroit, cependant ?

Le gardien, du menton, montra la petite maison qu'il habitait.

— Sans doute. Mais on s'arrange.

— Ah ! on s'arrange ? dit M. Boule, qui flairait quelque

liberté administrative préjudiciable à l'isolement des corps. Comment cela?

— Ben! je couche les petits avec le plus grand.

— Sacrilège! s'exclama M. Boule, sacrilège!

Le gardien le toisa avec méfiance.

— Qu'allez-vous chercher? répliqua-t-il. Deux gosses peuvent très bien tenir au dodo avec un troisième sans avoir de mauvaises pensées pour cela! Les voilà, tenez!

Trois beaux enfants sortaient de la petite maison; ils dévoraient des tartines de pain à la confiture, témoignant ainsi qu'ils étaient pleins de vie.

M. Boule n'osa insister, et revenant à celui des jardins qu'il avait remarqué pour sa situation en rapport avec tous les moyens de communication connus, il donna à un gardien indifférent des précisions sur l'endroit où il désirait d'être inhumé.

— Vous comprenez, dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Lui savait ce qui arriverait, précisément. Mais il jouissait de ce mensonge, savoureux dans sa bouche.



De là, il se rendit aux bureaux de la Maison Bourru et Cie (spécialité pour enterrements).

Un employé le reçut. C'est la question de la bière que M. Boule aborda la première. Il trouva d'excellent goût d'indiquer un bois assorti à celui de l'escalier qui provoquerait sa fin.

Au sujet des dimensions:

— Tout juste les miennes, dit M. Boule.

— Votre malheur est pitoyable, monsieur, remarqua l'employé. Vous avez perdu un frère jumeau?

— Je naquis fils unique, dit M. Boule.

Il commanda une seconde classe... Il remit le texte de la lettre de faire-part, et il conclut:

— Je vais vous régler tout de suite.

— Nous attendrons, monsieur, protesta l'employé avec une parfaite courtoisie.

— C'est que je ne peux pas attendre, voyez-vous.

Doucement, il caressa de l'index son nom calligraphié sur la lettre de faire-part :

— Je suis M. Boule lui-même.

L'urbanité de l'employé s'effaça pour laisser place à une familiarité sans borne.

— Farceur ! s'écria-t-il. Et sa dextre sonna sur l'épaule de M. Boule.

Celui-ci insista pour connaître le montant de sa note. L'employé riait aux larmes. M. Boule, impatienté, cueillit dans son portefeuille un billet de mille francs ; il le déposa dans la main de l'employé, qui gloussait :

— Elle est bonne ! elle est très bonne !

Avec un surcroît de rire, il dit :

— Si vous devez quitter bientôt ce monde, monsieur, est-ce la peine que je vous rende votre monnaie ?

C'était sa manière de collaborer à ce qu'il appelait une blague. Mais, sans rancune, M. Boule répondit :

— Je vous en prie.

Alors l'employé s'arrêta de se tordre. Il pleurait maintenant d'abondance, il jurait que M. Boule était le meilleur des hommes, et que lui tirerait un chagrin inconsolable de sa mort.

Il implora de ce grand citoyen l'honneur de lui serrer la main, et affirma entre deux sanglots qu'il se ferait un devoir d'organiser les obsèques de son bienfaiteur, et certes ! d'y assister. La cérémonie par ses soins aurait l'éclat d'un chef-d'œuvre de grand style.

— Comptez sur moi, monsieur. Vous serez content.

Et lorsque M. Boule se retira :

— Bonne chance, dit l'employé.



Aux saintes gens de l'église où il commanda une messe,

M. Boule, par respect de l'endroit, ne révéla pas que cette messe serait la sienne. Mais à l'issue d'une confession où il n'omit rien de ses faiblesses, il implora le prêtre de bien prier pour le repos de son âme. Le prêtre pensa que ce repenti anticipait, mais il promit, pour ne pas entraver ce qu'il croyait être une extase.

M. Boule passa chez la fleuriste, à laquelle il commanda des roses rouges disposées en couronne. Il ne résista pas au plaisir de dicter cette formule : « A moi-même, bien sincèrement », tant il se découvrait de sympathie pour sa propre personne. Il confia sa tête aux mains expertes d'un coiffeur ; il se plut aux délices d'un bain complet. Et il alla retrouver Ulysse Patacoque devant le tapis vert. Il gagna toutes les parties de billard.

— Je ne t'en veux pas, disait le vaincu, car tu es un bon ami, Boule.

A cette déclaration si cordiale, M. Boule demanda :

— Et si je venais à mourir, cela te ferait-il de la peine ?

— Bien de la peine, Boule.

— Merci. Suppose que lundi soit mon dernier jour, et que le surlendemain on célèbre mon enterrement. Irais-tu ?

— J'arriverais avant tout le monde, Boule ! s'écria spontanément Ulysse Patacoque.

Mais il corrigea aussitôt :

— Tiens, non... le surlendemain serait un mercredi, et j'ai loué un fauteuil pour une matinée qu'une troupe polonaise donne à l'Eldorado, et qui sera très amusante, dit-on.

M. Boule éprouva le peu de fidélité que portent les hommes à leurs amitiés ; son bonheur se nuança d'une pointe de malaise. Et brusquement :

— Adieu, dit-il.

Ce mot, sur ses lèvres, prenait tout son sens.



Lundi, 24 mars.

M. Boule mit quelque lenteur à se lever. Il eût prolongé volontiers son repos.

— Je me rattraperai avec le repos éternel, pensa-t-il.

Il n'en regretta pas moins la tiédeur des draps. Lorsqu'il eut bu à lentes gorgées son chocolat — quel délicieux chocolat ! — il en savoura un second, et à la petite cuillère.

Dehors, il se sentit possédé de multiples désirs. Il eût voulu embrasser toutes les femmes, et respirer toute la Nature.

— Voici donc s'écouler l'ultime journée de ma vie, soupira M. Boule.

Car M. Boule, devenu mélancolique, soupirait. Il interrogea sa montre, compta combien d'heures le séparaient de l'après-midi — il s'accordait jusqu'à l'après-midi pour se rendre chez Blanche-Camille et descendre l'escalier — puis reporta ses yeux sur une horloge pneumatique. Sa montre avançait de quatre minutes. Il apprécia ce détail, et ramena ses aiguilles à une plus juste estimation du temps.

Mais le temps passe. Qui ne l'a remarqué ? Sur les trois heures, M. Boule était dans la loge des concierges.

— Monsieur ne se ressent plus de son accident ? s'enquirent ces braves cœurs.

— Du tout. Mais....

Et avec effort :

— Je vais chez Mme Blanche-Camille. Au quart de trois heures, je redescendrai l'escalier.

— Faites bien attention, surtout ! s'écria le concierge. Vous tomberez, c'est sûr. Au moins n'allez pas donner de la tête sur le sol. Dégagez patiemment le pied, et vous n'aurez rien qu'un peu de froissement dans la cheville.

— Vous oubliez ce qu'a dit le docteur, répliqua sèchement M. Boule. Mes proportions, mon poids...

Le concierge l'interrompit :

— Un tourneur de phrases, ce docteur ! Moi, je vous répète qu'il vous suffira d'être prudent.

— Je mourrai, reprit M. Boule. Oui, je mourrai, la destinée l'exige. M'entendez-vous ?

Le concierge regarda sa femme comme pour signifier : « Le pauvre homme est resté marteau, depuis sa chute ! » Mais pour ne pas contrarier M. Boule, il demanda :

— Et que ferai-je de votre dépouille ?

— Aidé de votre femme, vous la déposerez, avec tout le respect qu'on doit aux morts, chez Mme Blanche-Camille.

— Le pourrai-je ?

— Une récompense, comptez-y, vous sera remise.

— Oh ! il ne s'agit pas de cela, monsieur. Je réfléchissais que la loi ordonne, sauf erreur de ma part, que quiconque trouve la mort autre part que chez lui soit transporté à la Morgue.

En était-il convaincu ? Il espérait surtout ramener M. Boule à plus de bon sens.

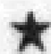
Ma foi, M. Boule frissonna à cette évocation.

Mais il dit, superbe d'aplomb :

— Vous répondrez que vous m'avez cru blessé, voilà tout, et que la logique s'imposait de me conduire chez Mme Blanche-Camille, qui est de mes relations.

— Parfaitement, dirent les concierges, résignés.

M. Boule monta l'escalier.



Blanche-Camille lui ouvrit avec aménité. Elle aussi s'inquiéta de son bobo.

— Laissons cela, dit M. Boule. J'ai à vous entretenir de choses graves. Vous rappelez-vous notre conversation touchant certaine hantise ?

Et il lui dévoila tout son plan.

— Tendre ami, murmura Blanche-Camille, vous vous ressentez encore d'être tombé la tête en avant. Il faut prendre des cachets, et transpirer.

M. Boule protesta qu'il avait toute sa raison. Elle s'accrocha alors à son vêtement, et elle le supplia de renoncer à son plan, avec des cris, avec des larmes.

— J'oubliais de vous dire, reprit M. Boule, que je vous ai proclamée par testament ma légataire universelle.

Blanche-Camille se moucha et se tut.



M. Boule, seul, commença de descendre l'escalier. Il ne se hâtait pas. Il trichait plutôt avec les marches.

Comme les étages se succédaient, comme il descendait le tout dernier, il sentit qu'une sorte de frayeur le glaçait. Il avança, cependant, toujours plus lentement. Il parvint à la marche qui précédait la marche fatale.

Il ferma les yeux. Connaître les circonstances et les suites de sa mort lui suffisait. Il ne voulait pas les *voir*.

Sur l'avant-dernière marche il posa le pied.

Des tableaux empruntés à son enfance, puis à sa jeunesse, luirent de leurs séduisantes couleurs dans l'obscurité à laquelle M. Boule se condamnait. Un vent de détresse, surgi de l'intangible, souffla dans son âme.

— Est-ce déjà l'au-delà ? marmotta M. Boule.

Ses oreilles toutefois n'avaient point perçu le fracas de sa chute. Il distingua le bruit de la porte qu'ouvrait Blanche-Camille, toute prête à recevoir le corps que les concierges lui amèneraient. Le pied en avant, M. Boule attendit de mourir.

Il attendit plusieurs secondes. Son pied alors s'anima, puis l'autre pied.

Quand M. Boule rouvrit les yeux, il était au bas de l'escalier, debout.

Les concierges apparurent.

— Vous avez raboté la marche ? s'écria M. Boule.

— Non pas, dit le concierge. Les candidats à la propriété de la maison continuent leurs chicanes. Mais, ajouta-t-il, que vous avez donc d'adresse, monsieur ! Votre pied ne buta pas même, tant vous le maniez avec précaution.

— Avec précaution..., répéta M. Boule.

Alors, seulement, il découvrit que l'instinct 'avait emporté sur la volonté.

— Et j'ai de moi-même échappé à ma mort! constata M. Boule.

Les concierges offraient le spectacle de leurs bonnes figures. Blanche-Camille, qui survint, lui parut une bien jolie créature. La rumeur de Paris, du dehors, battait de sa houle la loge, l'escalier. Tout disait la joie de vivre.

M. Boule ne fréquentait pas les salons où l'on danse. Pourtant il esquissa un pas de gigue dont plus d'un connaisseur sérieux eût admiré le bel entrain.

GASTON PICARD.

POÉSIES

—

PETITS POÈMES LOINTAINS

I

Laissons chanter les vers comme de verts roseaux
et laissons-les bondir comme de blanches lames ;
le canot caraïbe, au rythme gai des rames,
ô charme, nous porte au loin vers l'Ile-des-Oiseaux.

II

Sous le ciel merveilleux qui sans fin se déploie
nous aurons, je le sens, d'incomparables jours ;
ah ! dans le grand désert sauvage de l'amour
il est des oasis adorables de joie.

III

Que le grand vent qui souffle aux quatre coins des cieux
emporte aux portes d'or des étoiles mon rêve,
je veux le voir monter à l'horizon des grèves
vers les hauts archipels des astres lumineux.

IV

Les oiseaux de l'aurore annoncent la lumière ;
la clef d'or du soleil brille au portail du jour,
le feuillage est heurté d'une brise légère,
je m'éveille et je vois vos yeux, mon jeune amour !

V

Quand nous allons tous deux écouter sur la grève
les complaintes du flot et les lyres du vent,
je sens mon cœur chargé d'un bonheur émouvant ;
les îles de vos yeux sont douces à mon rêve.

VI

J'aime les clairs de lune où miroitent les âmes,
mais préfère les nuits où voltigent vos feux,
lucioles, berçant à l'heure du silence
vos douces lampes d'or dans les grands arbres bleus.

VII

La vérandah laissait rentrer l'heure laiteuse
et la lune dorait l'île de sa clarté ;
toute la claire nuit nous avons écouté
ton frais roucoulement, tourterelle amoureuse.

VIII

Montagne couronnée et de lune et de rêve,
c'est vers vous cette nuit que voyagent mes vœux ;
non point pour vos splendeurs qu'on voit de cette grève,
mais parce que vos bois me cachent ses yeux bleus.

IX

Mille parfums de fleurs annoncent que le miel
sera bientôt porté vers les ruches ardentes,
et plus de cent essaims d'abeilles bourdonnantes
de leurs voyages d'or éblouissent le ciel.
Mon esprit, travaillez loin des sombres demeures
devant le beau visage étincelant des jours,
pour qu'en vers lumineux comme les rayons lourds
vous condensiez l'essence impalpable des heures.

—

LE CHANT BLEU DU RUISSEAU

L'eau d'un ruisseau vert
courant vers la mer
disait ce chant dans la lumière.

Et plus pur qu'une voix automnale d'oiseau,
plus frais que le soupir des flûtes de roseau

m'a semblé la chanson rapide de cette eau
qui voyageait vivante et claire.

« Je suis lasse d'avoir changé plus de cent fois,
vapeur ou rosée, averse ou nuage,
d'être le miroir flou du paysage,
de bondir, de heurter les racines des bois.
Je suis lasse, parmi les forêts monotones,
d'être toujours en plein exil ;
je fus aux nuits d'hiver le givre au pâle fil
et la pluie aux soirs de l'automne.
Serpent vert des prés lumineux,
blanche crinière des cascades,
je descends vers les golfes bleus
où sont les thons et les dorades.
J'ai jailli d'une source en face du matin,
j'ai coulé sous de noirs ombrages,
j'ai traversé mille villages,
je suis au bout de mon destin.
Encor quelques heurts, encor quelques bonds
et ce sera la plaine unie,
la grande plaine infinie.
Par un matin vibrant et léger, loin des monts,
où j'ai gémi durant d'inexorables lieues,
je verrai tout à coup mon grand pays : la mer ;
et joyeuse, mirant ta coupole, ciel clair,
vague je danserai parmi les vagues bleues !

—

L'OISEAU LOINTAIN

Par ce soir de mélancolie,
quel est l'oiseau qui chante au loin,
qui chante si bien
au cœur de la forêt fleurie ?
Charme étrange et mystérieux,
quel est l'oiseau délicieux

dont la flûte grave module
des notes d'or au crépuscule ?...
Que t'importe ;
écoute le chant
qui vient mourir devant la porte,
à l'heure du soleil couchant.
C'est peut-être la flûte de Pan,
c'est peut-être la voix du printemps.

—

LE SOUVENIR

Je veux encor aller revoir la mer changer
de couleur, rire,
comme en délire,
et mourir, vague molle au pied de l'oranger.
Je veux aller revoir la maison blanche
au bord des flots,
où jadis le chant bleu des mers et leurs sanglots
se mêlaient au cantique adorable des branches.
Je serai seul sur le rivage harmonieux ;
et dans la brise,
sur la mer grise,
des vols d'oiseaux seront comme de noirs adieux.
Ah ! ce n'est plus le temps fleuri de la jeunesse !
vous m'étiez chers,
soirs bleus, soirs verts,
vous étiez beaux,
soirs si nouveaux,
où chaque flot chantait un hymne d'allégresse.

DANIEL THALY.

L'AME NOIRE

—

L'ORGANISATION SOCIALE

LA TRIBU, LE VILLAGE, LA FAMILLE

—

LA TRIBU

Cette classification des races africaines en familles, peuplades ou tribus perd chaque jour de sa signification à mesure que les subdivisions démographiques du sol africain cessent de correspondre à des groupements ethniques rigoureusement circonscrits et purs de tout mélange. Seules ont encore conservé une autonomie relative les familles assez puissantes pour ne se point laisser entamer, puis disloquer par les courants migrateurs ou celles dont les mœurs et le caractère farouche ont découragé toute velléité de fusionnement chez les envahisseurs. Tel a été le cas pour les A'Zandés, les Mondjimbos, les M.Fangs. Encore, parmi ces trois grandes familles, une seule, la tribu des A'Zandés, avait pu demeurer, jusqu'à ces dernières années, un groupement homogène, un bloc compact, grâce à l'autorité de chefs intelligents et énergiques : les sultans Rafaï, Mopoï, Semio et Tamboura.

Je trouve dans un copieux travail de compilation dû à l'administrateur des colonies Bruel (1) la proposition suivante :

Depuis des siècles, mille forces centripètes agissent sur nous, alors qu'au Congo ce sont les actions centrifuges qui se sont fait sentir.

(1) Bruel : *L'Afrique équatoriale française*, Laroze, éditeur, 1918, p. 303.

La première partie de cette proposition renferme implicitement une conclusion qui me paraît, tout au moins, contestable,en ce sens que les prétendues forces centripètes n'ont été,dans notre vieille Europe,que les résultantes de combinaisons politiques, d'ambitions éphémères, arbitraires groupant des éléments disparates qui hurlent de se trouver assemblés.Par contre, il est parfaitement exact que les familles africaines primitives n'ont jamais cessé d'être soumises à des influences dissociatrices innombrables.

Il faut faire intervenir en première ligne : les courants de migration qui ont sans cesse entraîné et entraînent encore, pour des motifs divers, des groupements importants d'un point vers un autre du continent noir. Ces migrations ne se sont jamais produites par grosses masses d'invasion se jetant brutalement sur des populations plus faibles et se substituant à elles après les avoir exterminées ou asservies. Ce processus violent qui a été celui des grandes invasions européennes aurait, du moins, laissé subsister une certaine cohésion parmi les peuples envahisseurs. Ici,au contraire, par suite du manque d'unité de direction,ce fut un mode de cheminement lent par infiltrations partielles et progressives, soit que le sol devînt impuissant à pourvoir à leur subsistance, soit qu'elles dussent reculer sous la poussée d'agglomérations plus fortes, soit enfin qu'elles cédassent à des suggestions mystérieuses qui hantent sans trêve les cervelles noires,des peuplades ou des fractions de peuplades se sont déplacées, souvent, sans aucun but préconçu. Elles ont cheminé, à l'aventure, essaimant tout le long de leur trajet, combien capricieux, des noyaux d'agglomérations qui marquent les étapes successives de ces lents cheminements, les hésitations,les obstacles par quoi leur cours à été modifié...

C'est ainsi qu'en parcourant une région habitée par une tribu on est tout surpris d'y trouver un village, plusieurs villages appartenant ethnologiquement à un autre grou-

pement souvent très éloigné. Et ces déplacements d'importance variable se renouvellent assez fréquemment pour que, malgré l'absence de tradition écrite, il soit presque toujours possible, par les témoignages oraux, de fixer la date relativement récente à laquelle une collectivité indigène est venue se fixer dans une région.

Au demeurant, notre occupation a singulièrement favorisé cet émiettement des différentes peuplades. Avant notre arrivée en ce pays, les rivalités féroces entre tribus, entre villages, l'état d'insécurité de la brousse ne laissaient la possibilité de semblables migrations qu'à des groupes assez nombreux pour se défendre. La terreur que s'inspiraient réciproquement les indigènes les maintenait prudemment dans les limites de leur tribu ou de leur village. Lors de notre exploration entre le Chari et la Sanga, en 1900, nous trouvions sans trop de difficultés des guides qui consentaient à nous accompagner sur leur propre territoire. Mais, dès que nous abordions la zone inculte, *le No man's land* de trois ou quatre kilomètres d'étendue nous séparant de la peuplade voisine, notre homme nous faussait compagnie régulièrement, malgré nos plus alléchantes promesses. On conçoit que, dans ces conditions, les déplacements individuels ou limités à quelques unités étant, pour ainsi dire, impossibles, il en résultait, pour chaque groupement, un état de relative fixité de sa personnalité ethnique. Cela d'autant mieux que, pour les mêmes raisons, les cas d'exogamie étaient, quoi que l'on puisse prétendre à ce sujet, exceptionnels.

Notre occupation a profondément modifié tout cela. Grâce à la présence de compagnies de tirailleurs ou de forces de milice dans chaque colonie, grâce à la discipline instituée par notre administration, les indigènes peuvent maintenant circuler librement en dehors du territoire de leur tribu, sans courir le risque d'être pris comme esclaves ou mangés. Il subsiste bien quelques villages Mondjimbos qui se réapprovisionnent, aux dépens les uns des autres,

en captifs et en chair humaine. Il existe bien encore, dans certaines régions forestières, des peuplades impénétrées sur lesquelles notre action est à peu près nulle. Mais ce sont là des cas d'exception. Or, il faut connaître le caractère vagabond, la monomanie ambulatoire des nègres pour se rendre compte des modifications profondes qui devaient se produire et se sont produites, sous ce nouveau régime, dans la constitution des diverses agglomérations.

C'est maintenant un chassé-croisé ininterrompu d'individus se rendant d'une tribu à l'autre, quand ce ne sont pas des groupements entiers qui émigrent avec la même facilité. Si l'on ajoute à cela les mariages maintenant fréquents entre indigènes d'origine différente, on concevra que l'homogénéité de ces tribus centre-africaines ait été singulièrement altérée par un semblable régime.

Par contre, notre intervention n'a en rien modifié leur organisation administrative ou politique, de tout temps inexistante. A l'exception des peuplades A'Zandés constituées en sultanats, aucune tribu n'était pourvue d'un pouvoir centralisateur groupant sous son autorité les collectivités secondaires. Il n'existait pas, à proprement parler, de chefs de tribus, car on ne saurait raisonnablement donner ce titre à deux ou trois roitelets Gabonnais ou Batékés abrutis par l'ivrognerie et sans aucune autorité. Il y avait si peu de cohésion entre les éléments constitutifs de ces groupements familiaux que les membres d'une tribu n'étaient pas toujours très exactement renseignés sur l'importance numérique et les limites territoriales de cette tribu. La seule unité administrative et politique était le village, chaque village réglant ses propres affaires comme il l'entendait, à ses risques et périls, ne faisant appel qu'exceptionnellement à ses voisins. En un mot, la tribu constituait une unité ethnique, mais non pas une unité politique. Elle ne constitue même plus maintenant un rameau authentique d'une famille déterminée. Les croisements incessants avec d'autres peuplades tendent

de plus en plus à adultérer ses caractères distinctifs et à fausser sa formule anthropologique infiniment variable suivant les individualités. Il n'est plus possible de dire maintenant, par exemple : « La robuste et intelligente tribu des Banziris. » Cette appréciation ne vaudra que pour quelques individus considérés en particulier ou, peut-être encore, pour leurs congénères appartenant au même village et partageant les mêmes conditions d'existence. D'autres indigènes de cette même peuplade choisis dans des localités différentes présenteront souvent des caractères tout à fait opposés. D'ailleurs, en tout état de cause, la fragilité de la constitution physique et psychique du nègre si aisément influençable par les conditions de climat, d'habitat, d'alimentation et de milieu recommande la plus grande circonspection quand on est appelé à les apprécier : nous en avons la preuve chaque jour à l'occasion des opérations de recrutement.

§

Toutefois, il subsiste encore, pour une même tribu, de vastes étendues de son territoire primitif qui sont demeurées comme le *Sol national* de la tribu. Lorsqu'on parcourt le *pays Bakongo*, on y rencontre une foule d'indigènes appartenant à des peuplades différentes, mais ce sont les Bakongos qui constituent l'élément dominant ; ce sont leurs traditions et leurs coutumes qui ont présidé à l'organisation de tous les villages. Ceci nous amène à la très curieuse et très significative constatation que voici. Quel que soit le manque d'homogénéité de ces tribus, quelle que soit l'absence de cohésion, de relations entre les divers groupements qui les forment, on n'y retrouve pas moins les mêmes croyances, les mêmes coutumes religieusement conservées. L'âme collective de la race les suit partout, immuable, maintenant entre eux, à travers le temps et l'espace, un indissoluble lien. Une poignée d'émigrants égarés au milieu d'une peuplade y reconsti-

tuent comme une réduction de la tribu originelle, sans rien emprunter au nouveau milieu. Il en est de même d'un émigrant isolé que l'on ne verra jamais prendre part aux cérémonies cultuelles, aux réjouissances ou aux tam-tams avec les habitants du nouveau village. Il se considère, pourrait-on dire, comme le dépositaire de l'âme ancestrale et lorsque, d'aventure, des voyageurs appartenant à un village quelconque de sa tribu traversent sa résidence, il les accueille avec enthousiasme, même sans les connaître, et leur offre la plus large hospitalité. Nous avons constaté l'absence totale de cohésion entre les divers groupements faisant partie d'une peuplade. En revanche, ces mêmes individus manifestent un esprit de caste et des sentiments de solidarité très développés dès qu'ils se retrouvent en présence sur une terre étrangère. Il est à remarquer que nous trouvons en France, parmi la caste la moins intellectuellement développée, chez les paysans, le même antagonisme de sentiments : d'une part, un individualisme poussé à ses dernières limites, d'autre part, un développement extraordinaire de l'esprit familial de terroir. Il n'y a pas de Français plus éloigné des principes mutualistes que le paysan: chacun vit par soi et pour soi sur sa terre ! Que, par contre, deux paysans du même département, du même village gascon, normand ou breton se retrouvent dans un régiment uniquement composé de Parisiens ou de Bourguignons, la rencontre est émouvante jusqu'aux larmes. Le plaisir d'un ouvrier ou d'un intellectuel reconnaissant, dans les mêmes conditions, un ancien camarade d'atelier ou de collège n'est pas comparable à la joie délirante d'un paysan découvrant un *pays*. Il semble que la terre dégage de mystérieux effluves unissant indissolublement tous ceux qui communient en elle.

Peut-être aussi est-ce là, dans notre vieille Europe, une des dernières manifestations de la solidarité, qui est un sentiment instinctif de défense collective tendant à s'affaiblir à mesure que progresse la civilisation et que

chaque individu s'exagère l'importance de sa personnalité. Le paysan, à tout prendre, n'est pas plus férocement égoïste que le bourgeois, mais il l'est plus ouvertement, plus naïvement.

Chez les employés, les ouvriers, les intellectuels eux-mêmes, les sentiments apparents de solidarité, dont la plus forte expression est le syndicalisme, ne visent, en dernière analyse, qu'à assurer la prééminence d'une classe sociale cherchant à écraser les autres. C'est là moins une généreuse explosion de solidarité désintéressée qu'une brutale manifestation d'égoïsme collectif.

Mais je reviens à nos tribus de l'Afrique Equatoriale qui ont cessé d'exister, en tant qu'unités politiques, perdent, chaque jour, de leur homogénéité, au point de vue ethnique et ne subsistent plus guère qu'à l'état de familles spirituelles, grâce à la persistance des traditions et des coutumes ancestrales. Le morcellement de ces collectivités en petits groupements ne dépassant pas l'importance du village est dû, en grande partie, à l'apathie de ces noirs primitifs. Il est dû surtout à l'absence d'un levier puissant soulevant toutes ces forces isolées qui s'ignorent. Les millions de Musulmans avec qui le monde chrétien doit compter aujourd'hui n'étaient, avant la déflagration de l'idée religieuse, avant Mahomet, que des millions de pauvres hères aussi isolés et impuissants que nos fétichistes actuels. Le jour approche où ces derniers, grâce à notre influence éducatrice et civilisatrice, grâce aussi à de rapides moyens de communication facilitant les relations entre les tribus, les villages les plus éloignés, commenceront à prendre conscience de leur nombre et de leur force. La docilité de ces nègres et leurs sentiments de confiante affection à notre égard nous sont un sûr garant qu'ils ne resteront pas moins nos collaborateurs fidèles. Cela dépend uniquement de la fermeté, de la prudence, de la modération que nous apporterons dans l'accomplissement de notre mission de civilisateurs.

LE VILLAGE

Le *village* est maintenant, en Afrique centrale, la seule unité politique et administrative, en attendant que notre système compliqué de circonscriptions, de subdivisions soit entré dans les mœurs des indigènes. Chacun de ces villages forme une petite république indépendante bien close, réfractaire à toute ingérance étrangère dans l'organisation de sa vie intérieure. Nos administrateurs, dans le but de faciliter la collection de l'impôt, ont bien essayé de grouper plusieurs villages sous l'autorité d'un *Chef de terre*, mais il ne semble pas que cette tentative de centralisation ait été favorablement accueillie par les indigènes. En raison de la pauvreté du sol que les cultivateurs ne savent ni fumer ni amender, il est impossible de concentrer une agglomération importante sur un même point. Aussi, chaque village doit-il se fractionner en plusieurs hameaux, parfois assez éloignés les uns des autres, placés respectivement sous la direction de sous-chefs qui dépendent, eux-mêmes, du chef du village.

L'autorité des chefs, même dans ces collectivités minuscules, est à peu près nulle, la cessation presque complète des conflits armés entre villages tendant à leur enlever de plus en plus de leur importance. Ils n'en sont pas moins les agents responsables de l'agglomération. Mais, le plus souvent, le chef, mis en cause pour une faute commise par les gens de son village lève les bras au ciel en s'écriant : « Ce n'est pas ma faute ! Ils ne veulent pas m'obéir ! » Il sait bien, d'autre part, que s'il essaie d'éviter les sanctions de l'administrateur en faisant exécuter ses ordres, il sera en butte aux fureurs autrement redoutables du féticheur, des sorciers et des vieillards qui ont la rancune tenace et le poison facile. Aussi, n'hésite-t-il pas à braver la colère du Blanc dont les interventions sont d'ailleurs assez rares, en dehors de la perception de l'impôt. Partout et toujours, en Afrique, le féticheur a été le prin-

cipal détenteur de l'autorité qu'il exerce sans contestation et sans appel au nom des *Génies*. Son influence est toujours prépondérante, qu'il s'agisse des déplacements de la collectivité, de l'instruction des crimes, des relations avec les villages voisins, des mesures à prendre contre les maladies épidémiques, les agressions des lions et des panthères, la sécheresse, les inondations et autres calamités menaçant le groupement. Il ne reste plus guère aux chefs de village, en dehors des relations officielles avec l'administration européenne, que l'initiative des mesures de détail concernant l'existence matérielle du village.

Le régime de la propriété foncière indigène a suivi les progrès de l'évolution de chaque agglomération. Chez les plus primitives, le régime exclusivement en vigueur est le collectivisme. Les terres appartenant au village sont cultivées par tous les habitants. Les récoltes sont partagées entre les familles par les soins du chef de village et de vieux notables. Le chef en est, en quelque sorte, le gestionnaire ; les individus qui, pour diverses raisons, n'ont pu contribuer aux travaux d'entretien des plantations doivent lui remettre, sous une forme quelconque, une indemnité déterminée, s'ils veulent participer au partage des récoltes.

Chez les autres peuplades plus civilisées, le régime collectiviste n'a pas tardé à succomber sous l'influence de divers facteurs,qu'il est particulièrement intéressant d'étudier, parce qu'ils sont la démonstration des inconvénients et des impossibilités qui sont à la base d'un semblable système, dans un milieu civilisé. Le premier facteur réside dans l'affaiblissement des sentiments de solidarité intimement liés à l'instinct de conservation collective, à mesure que les individus libérés de la craintive ignorance de l'état primitif sortent de leur isolement farouche pour rentrer en contact plus intime avec les agglomérations voisines et s'élèvent, à leur suite, dans la hiérarchie humaine. Chacun d'eux prend conscience de sa personnalité

en tant qu'organisme complet capable de réaliser, par lui-même, son développement normal, indépendamment des autres membres de la collectivité. Cette tendance à l'autonomie individuelle, à l'égoïsme ne fait que croître avec le développement intellectuel. Elle s'hypertrophie à ce point chez les peuples complètement civilisés que cette manifestation transcendante de l'esprit de solidarité, le patriotisme,s'assoupit,en temps normal,dans la pénombre du subconscient de chaque individu pour ne se réveiller qu'à l'occasion de circonstances exceptionnellement graves mettant en danger l'existence de la collectivité.

Nous savons, d'autre part, que les primitifs encerclés dans l'étroit horizon de leur milieu ancestral, asservis aux seuls besoins naturels, ne connaissent rien, ne désirent rien que la nature ne soit en état de leur fournir abondamment. Tous sont également pauvres, également riches et également heureux. Rien, autour d'eux n'est susceptible de provoquer l'éveil dusentiment de la propriété individuelle. Mais l'idéale félicité de cet âge d'or s'est évanouie le jour où, entrant en relations avec leurs voisins plus civilisés, puis avec nous, leur convoitise a été excitée par des objets, jusque-là inconnus, dus au génie créateur de l'homme et que la savane ou la forêt voisines ne pouvaient plus leur fournir. Alors, pour se les procurer, ils ont pensé à les échanger contre desproduits leur appartenant et dont ils pourraient disposer sans l'assentiment de la collectivité. Alors, l'exemple de leurs voisins aidant, leur est apparue la nécessité et a germé en eux le besoin de *posséder*. Ce sentiment de la propriété individuelle s'est d'abord limité à ces objets de peu d'importance faciles à acquérir : des animaux domestiques, des armes, des instruments, des ornements en cuivre ou en fer. Puis, insensiblement, les besoins augmentant, il s'est étendu jusqu'à la terre et le régime collectiviste a cessé de vivre. Enfin, à mesure que les individus s'éloignaient de l'état

primitif et se familiarisaient avec le sentiment de la liberté individuelle ont germé dans leurs âmes des ferments contre la lourde discipline inséparable du régime collectiviste.

Leur instinctive paresse y a aussi puissamment contribué. Chaque individu, dès qu'il a eu la libre possession de son coin de terre, s'est empressé d'en imposer la culture à ses femmes, se bornant, lui, à bénéficier des récoltes. Mais, à un degré d'évolution plus avancé, les femmes, à leur tour, prenant conscience de l'importance de leur rôle dans la collectivité et favorisées, au surplus, par leur supériorité intellectuelle, ont revendiqué la juste rétribution de leur travail et arraché aux hommes la propriété de la terre et de ses produits.

Qu'est devenu le rôle du chef de village à la suite de ces transformations successives de la propriété ? Il se borne, de plus en plus,à servir d'intermédiaire entre ses congénères et notre administration. C'est lui qui perçoit et remet à l'administrateur le montant des impositions incombant à son village. C'est lui qui préside aux transcriptions commerciales entre le village et les commerçants européens. Et c'est tout. Il n'est pas à plaindre pour autant.Ces deux fonctions suffisent à lui assurer de beaux bénéfices. Je voyais récemment,dans un pauvre village complètement ruiné,le chef retirer d'une cassette amplement garnie des liasses de billets et les remettre à mon interprète avec mission de lui rapporter des factoreries de Bangui tout un assortiment de marchandises somptueuses : complet de toile, chapeau de paille, eau de Cologne, savonnettes,etc... Cet obscur magistrat nègre nourrissait, sans aucune éducation préalable, dans son âme primitive, des sentiments de fermier général. Ces prélèvements illicites punis par nos lois n'émeuvent pas les indigènes qui n'ont jamais vu opérer différemment depuis que l'on collecte l'impôt. Ils considèrent cela comme un des avantages normaux de la fonction et qui en constitue tout le prix. Mais il me tarde

d'en finir avec l'exposé fastidieux de l'organisation administrative de ces bourgades pour étudier la vie intime des indigènes dans les villages, passer en revue leurs occupations et leurs plaisirs.

§

La disposition des villages situés, en général, le long d'un cours d'eau varie suivant les tribus. Mais tous sont protégés par un rempart de brousse épaisse derrière lequel, en cas d'alerte, la population entière s'évanouit, à l'exception des vieillards impotents et des malades. Les habitations entourées de barricades en branchages sont entassées sans ordre ou, au contraire, alignées par doubles rangées bordant des avenues encombrées d'immondices dont l'enlèvement est laissé aux bons soins des chiens et des vautours. Au milieu du village s'étend une place ombreuse ornée, suivant les croyances, tantôt d'arbustes fétiches couverts de gris-gris, tantôt de petits édicules en chaume consacrés aux Génies. C'est l'agora, le forum, le temple religieux, le parlement, le tribunal, le marché, le bal champêtre et la pointe aux blagueurs. Là, résident à la fois l'âme, le cerveau et le ventre de la collectivité. Les cases diffèrent de forme et de dimension suivant les milieux : coniques, rectangulaires, demi-cylindriques, très vastes dans les régions chaudes, étroites et basses dans les régions froides, partout enfumées et puantes. Les meubles sont en harmonie avec l'immeuble : des lits faits de nervures de palmiers superposées ; parfois une simple natte, le mortier à mil, un tam-tam, des marmites en terre, des victuailles corrompues puissamment malodorantes, des quantités de choses innommables qui croupissent là, de génération en génération.

Il est six heures du matin. L'aube se lève. Les vautours en chasse poussent leur plainte brève, les chiens errants se battent et hurlent sur les tas d'ordures, des cabris cabriolent et bêlent ; les coqs chantent, des enfants pleu-

rent, le village s'éveille. Eveil lent, laborieux, le nègre ayant le sommeil très lourd et recouvrant sans hâte l'entière possession de ses facultés. Il met le nez à la porte de sa case, étroite ouverture infranchissable par les fauves, à peine suffisante pour permettre à un homme de se glisser, en rampant, au dehors. Pour peu que le temps soit froid ou pluvieux, il rentre bien vite chez lui, tel l'escargot se recroquevillant au fond de sa coquille. Si, au contraire, la journée s'annonce radieuse, notre homme, à plat ventre, émerge de sa case et, encore assoupi, ahuri par la brusque clarté du jour, s'attarde longuement, accroupi sur ses talons, devant sa demeure. Cependant, plus alertes, les trois ou quatre femmes que possède tout honnête homme sortent, à leur tour, de leurs cases respectives, traînant après elles un cortège de bambins tout nus et tout heureux de revivre. Peu à peu, avec l'invasion de ces petites meutes glapissantes, le village reprend son animation, sa physionomie normale, mais pour quelques instants seulement.

Entre le lever et le coucher du soleil, ces bourgades africaines désertées par les habitants offrent l'aspect de nécropoles silencieuses. Il n'y reste plus que les infirmes ou les vieilles barbes empoignées par quelque palabre passionnant. La population valide s'égaille aux alentours, sollicitée par des impulsions diverses. Les femmes, grevées de la plus lourde part de travaux et de responsabilités, ne se déplacent jamais qu'en vue d'une tâche ou d'une mission déterminées. Les hommes, au contraire, sans occupations régulières, se laissent guider par les caprices de leur inspiration. Les uns vont, dans un hameau voisin, évoquer une fois de plus un palabre en suspens depuis vingt ans, ou tout simplement bavarder. D'autres se promènent, errent dans la brousse, indolents et rêveurs, insouciants de la fuite des heures qui s'envolent. D'autres encore s'égarent dans le bosquet de palmiers le plus proche, escaladent un arbre en cours de consommation et se

gorgent de vin de palme jusqu'à complète ivresse. Il arrive parfois que les tout jeunes hommes, cédant à de pressantes sollicitations, consentent l'effort de se rendre à la pêche ou à la chasse. Mais encore convient-il de préciser le sens que j'entends donner ici aux termes : pêche et chasse. Il y a bien, le long des cours d'eau poissonneux, quelques noirs poussés par le besoin qui pêchent activement, de jour et de nuit, soit à l'épervier, soit au harpon. Mais, le plus souvent, la pêche consiste tout simplement à aller recueillir le poisson, capturé pendant la nuit dans de vastes barrages interceptant presque complètement toute la largeur d'une rivière.

Il en est de même de la chasse. Antérieurement à notre occupation, les indigènes, au nombre de plusieurs centaines, cernaient à grand renfort de tams-tams un fourré contenant un troupeau d'une centaine d'éléphants et incendiaient la brousse tout à l'entour : pas un de ces infortunés pachydermes ainsi conservés dans un cercle de feu n'échappait au massacre. Quelques autres, plus adroits et plus braves, attaquaient hardiment l'éléphant à la sagaïe. Mais, en dehors de ces cas exceptionnels, la chasse consistait et consiste encore à aller chercher dans la brousse les bœufs, sangliers ou antilopes pris aux pièges.

Quoi qu'il en soit des occupations ou des longues flâneries de ces nègres disséminés par les savanes et par les bois, tous s'empressent de rentrer prudemment au logis à l'heure crépusculaire où sortent de la profondeur des fourrés les fauves affamés et où rôdent les âmes inquiètes des trépassés. A ce moment le village libéré de l'écrasante chaleur du jour est dans son animation. Devant les cases, dans l'intérieur des cours, pétillent de grands feux clairs au-dessus desquels bouillonnent les marmites en terre contenant la soupe d'herbages ou le ragoût à l'huile de palme. Les femmes, affairées, s'agitent à l'entour et glapissent à tue-tête. Les bambins, eux aussi, très excités, font chorus

en hurlant éperdument : chiens, moutons, cabris en quête de quelque aubaine bêlent, jappent, détalent en des steeples effrénés, bondissent au milieu des foyers, renversent les marmites, culbutant les petits négrillons effarés. Et, dominant ce tumulte, c'est le bruit sourd, régulièrement rythmé des lourds pilons de bois broyant le manioc au fond de troncs d'arbres évidés. De loin en loin, sur le seuil d'une case, une guitare indigène gémit une mélopée plaintive qu'accompagne une voix traînante et molle, attristante jusqu'aux larmes.

Tous les gestes ordinaires de la vie s'accomplissent ainsi au grand air, hors de la case qui n'abrite guère ses hôtes que pendant leur sommeil et quand il pleut. C'est dans les petites cours entourant les habitations, en intimité avec les porcs et les volailles, que les femmes font le ménage, procèdent à l'agencement compliqué de leur chevelure, lavent et épouillent leurs rejetons. C'est là que l'on reçoit les visiteurs, que l'on fabrique les marmites et les jarres en argile, que l'on tisse les pagnes en rafia. C'est là que l'on mange. Bien que l'alimentation se retrouve à la base de toutes les préoccupations du nègre et soit le pivot de son existence, ce nègre n'est pas gourmand, encore moins gourmet.

Les repas ne constituent pas pour lui, comme pour nous, une impressionnante cérémonie comportant une mise en scène appropriée, des attitudes savantes, un jeu d'appareils étranges et incommodes qui nécessitent, pour l'accomplissement de cet acte naturel, toute une éducation préalable ; ce n'est pas non plus une jouissance raffinée que l'on s'ingénie à prolonger en l'assaisonnant de propos vifs et enjoués ; ce n'est pas davantage l'occasion de proclamer, entre deux chenilles grillées, en brandissant une calebasse de vin de palme, la fraternité des tribus et de souhaiter des jours heureux à un grand chef voisin. Les repas des noirs sont simples et rapidement expédiés, les convives accroupis sur leurs talons autour du

4



ragoût de porc faisandé où chacun puise démocratiquement, avec ses doigts. La seule sensation recherchée est la sensation de plénitude obtenue à l'aide d'aliments choisis moins par leur saveur que pour leur valeur nutritive révélée par l'instinct. La plupart des indigènes ne font qu'un repas par jour, le soir, avant la nuit. Par contre, aux jours de réjouissances publiques, la partie la plus intéressante du programme est l'engloutissement ininterrompu, pendant plusieurs jours, de viandes diverses copieusement arrosées de bière de mil ou de vin de palme. Mais pas plus à l'occasion de ces fêtes publiques qu'au cours de la vie normale, l'élément féminin n'est admis à participer aux repas des hommes. Les femmes mangent avec les enfants près de la case qui leur est affectée; aussi ne voit-on pas dans cet exposé de l'existence ordinaire du nègre primitif la part faite à ce que nous appelons : la vie de famille. Il reste encore la nuit ; mais alors intervient cet objet de l'unique passion du noir : le *tam-tam*.

Paresseux et mou tout au long de sa vie monotone, le noir africain semble réserver toute son activité pour la danse qui,avec la musique et l'alcool, possède la propriété de l'exciter. Peut-être, ces indigènes, en général inactifs, recherchent-ils là instinctivement une dépense d'énergie nécessaire à leur développement physique. J'ai voulu voir en outre,dans ces danses naïvement réalistes,une tendance au rapprochement des sexes. Mais, dans certains cas, les danses exécutées par des individus de même sexe ne présentent plus rien de lascif et ne sont pas moins prisées, pour autant. Par contre, elles comportent toujours un ensemble de gestes, fussent-ils indéfiniment répétés, fussent-ils obscènes, qui sont représentatifs d'une émotion, d'un désir, parfois d'une idée. C'est déjà une supériorité sur la polka, le fox-trott ou le boston.

Quoi qu'il en soit, le tam-tam rentre dans la catégorie des tendances innées du nègre et de ses besoins. Les tout

petits enfants assistent, béats d'admiration, aux scènes de tam-tam, reproduisent tous les gestes des danseurs avec une gravité comique, empoignés par le rythme, la musique, et les chants. Car il y a de tout cela dans le tam-tam et nous savons que les nègres, dépourvus de tout sens esthétique, montrent, par contre, d'étonnantes dispositions pour la musique. Des porteurs, harassés par une longue étape, retrouvent encore une réserve d'énergie pour danser entre eux pendant une partie de la nuit. Les femmes, astreintes, chaque jour, aux plus durs travaux, sont encore, le soir, les plus ardentes au tam-tam. Quelques-unes, venues là comme simples spectatrices, leur nourrisson en croupe, sont bientôt possédées par la *furia* chorégraphique et entrent dans la danse sans égards pour le pauvre gosse horriblement secoué, comme emporté par une cavale en furie. Le vin de palme aidant, la danse commencée au déclin du jour se poursuit de plus en plus ardente, enfiévrée, jusqu'à l'heure où les derniers rayons de la lune disparaissant à l'horizon par delà les cimes des grands arbres font place à l'aube naissante. Alors, chaque noir regagne sa demeure, suivi par ses femmes encore frémissantes, grisées par les danses et les chansons. Pendant toute cette journée qui commence, les indigènes terrassés par l'alcool et la fatigue demeureront plongés dans un lourd sommeil, un silence profond que troublent seuls les bêlements des chèvres haletant sous la chaleur torride et la plainte aiguë des grands aigles roux tournoyant lentement au-dessus du village désert.

§

Telles sont, dans les villages primitifs, les occupations habituelles des noirs, tel est le bilan de leur activité. Ne croyez pas pour autant que ces longues journées de flâneries sans préoccupations ni soucis au bord du fleuve ou dans la brousse laissent place à l'ennui : les nègres ne connaissent pas l'ennui. Je me trompe, d'ailleurs, en disant

qu'ils n'ont ni préoccupations ni soucis. Ils se sont déchargés, il est vrai, des graves responsabilités matérielles sur les femmes, sur le chef de village et sur le féticheur dont c'est l'affaire d'enrayer les maladies, la sécheresse et la disette, en intervenant comme il convient auprès des Génies tout puissants, Mais il leur reste, pour les occuper et les passionner, tout le précieux stock des *palabres* en suspens qu'ils laissent s'éterniser, beaucoup par indécision, mais peut-être beaucoup aussi parce qu'ils seraient complètement désorientés s'ils n'avaient plus cette hantise familière de tous les jours qui ne nécessite plus aucun effort et qui suffit comme ration d'entretien au faible potentiel mis en circulation par le rendement minimum de leur cerveau. Ils ont encore de petites haines, de petites rancunes, de petites combinaisons d'envoûtement, d'empoisonnement en collaboration avec le sorcier. Ils ont enfin, comme tous les grands désœuvrés, cette inestimable faculté d'hypertrophier les incidents les plus insignifiants et d'y trouver matière à s'intéresser indéfiniment. C'est ce qui explique que, malgré la monotonie de leur vie et la pauvreté de leur imagination, deux nègres en tête à tête causent pendant toute une nuit, manifestent par des éclats de rire ou une mimique extrêmement active les émotions successives que ce passionnant entretien éveille dans leurs âmes : il s'agit de la fuite éperdue d'une antilope rencontrée dans la brousse ou d'un rapt de nourriture perpétré par un chien.

§

De cet exposé succinct de l'existence normale des nègres les plus primitifs ressort une des composantes les plus caractéristiques de leur mentalité : je veux parler de leur tendance à s'extérioriser, de leur instinctive aversion pour la solitude. Ils n'utilisent leur demeure que pour y dormir. Mieux encore : dans plusieurs tribus, les hommes n'éprouvent même pas le besoin de posséder une

habitation personnelle et, la nuit venue, vont reposer dans la case d'une de leurs femmes... Ils vivent, autant qu'ils le peuvent, mêlés à leur groupement, en communion intime avec lui.

L'adoption du régime collectiviste par toutes les peuplades sauvages est une claire manifestation de l'incapacité de ces noirs à vivre et à se suffire à eux-mêmes par leurs propres ressources, mais elle a aussi pour effet d'exagérer encore cette propension à l'effacement de la personnalité, à sa résorption complète dans le sein de l'agglomération. La communauté des biens et la limitation de la propriété individuelle à quelques objets sans importance affranchissent déjà chaque indigène de toute initiative individuelle, de tout effort de réflexion, de détermination et de volition. D'autre part, le complet abandon des enfants à la mère jusqu'au jour où ils sont affranchis et admis à prendre rang parmi les hommes du village, le libère des moindres soucis familiaux. Il ne cesse, depuis son enfance, d'être en tutelle, ne sortant des bras de sa mère que pour être nourri par ses femmes et s'abandonner comme un corps inerte à la tyrannie de son groupement. De plus, il se produit en lui, par suite de l'abolition de la vie intérieure autonome, par suite de son immersion permanente dans la collectivité, une complète inhibition de sa constitution mentale propre amalgamée au creuset de la mentalité collective. Il n'est pas, enfin, jusqu'à son caractère, cet élément pourtant le plus stable des individualités, qui, en se réduisant, à son tour, au type convenu, ne confirme le définitif annihilement de sa personnalité. Il arrive à ne plus pouvoir se singulariser et se différencier de ses semblables que par certains signes extérieurs : ornements divers, tatouages, etc..., auxquels il attache une importance considérable.

Seuls, peuvent échapper à cette inéluctable déchéance les féticheurs et sorciers, redevables à une hérédité particulière, à leurs fonctions, d'un esprit plus indépendant et

d'une certaine supériorité intellectuelle, mais encore tournant toujours dans le même cercle de traditions et de coutumes séculaires. Aussi bien, leur nombre est trop infime et leur mentalité trop routinière pour qu'ils puissent exercer, dans ce cas particulier, une influence appréciable. Nous nous trouvons donc, parmi ces peuplades sauvages centre-africaines isolées, jusqu'à ces dernières années, au fond de leurs forêts, sans contact avec aucun élément civilisé, nous nous trouvons, dis-je, en présence de groupements humains doués d'une constitution mentale parfaitement homogène et chez qui la pérennité d'une âme collective immuable n'a jamais été menacée par aucune réaction individuelle dissidente. Chacun des individus composant les diverses agglomérations est comme l'atome qui est l'exacte représentation des corps qu'il constitue.

Connaissant cette fusion totale des individualités dans l'âme collective enchaînée elle-même étroitement par les traditions et les coutumes ancestrales, nous comprenons maintenant comment les primitifs, ayant, une fois pour toutes, pourvu à leurs besoins essentiels, se sont ensuite immobilisés pendant des siècles dans le même état de torpeur intellectuelle sans plus progresser dans la voie de leur évolution. Ils suivent depuis une époque extrêmement reculée les mêmes errements établis par de lointains ancêtres et transmis intégralement de génération en génération. Malheureusement, ce lourd héritage, cette parfaite homogénéité de la constitution mentale collective exclusive de différenciations individuelles confère à la race un caractère d'immuabilité profondément préjudiciable à son perfectionnement ultérieur. C'est pourquoi alors que nous pouvons espérer, grâce à l'extrême docilité de nos protégés, obtenir le développement relativement rapide de leurs facultés intellectuelles n'existant actuellement, pour la plupart, qu'à l'état latent, ce ne sera, par contre, qu'après plusieurs siècles indispensables à la

transformation du caractère de la race qu'ils pourront prétendre à une assimilation complète avec nous.

—

LA FAMILLE

C'est surtout ici qu'il importe de ne pas considérer les milieux indigènes à travers le prisme déformateur de notre mentalité et de notre affectivité. Nous allons faire des constatations en opposition complète avec nos idées et nos conceptions.Le régime collectiviste, qui a été à la base de l'organisation sociale primitive de tous les groupements centre-africains, tend nécessairement à l'effacement,à la désagrégation des familles au profit de la grande famille représentée par la collectivité tout entière. Il devait donc inévitablement, en connexité étroite avec l'infériorité sociale de la femme, avoir la plus grande influence sur les relations entre l'homme et ses épouses ou ses sœurs, entre le père et ses enfants. Aussi, le sentiment de la famille, qui a évolué diversement suivant les milieux, est-il redevable au régime collectiviste d'une tare indélébile, caractérisée partout, à des degrés variables, par un amoindrissement considérable de l'affectivité.

A travers toutes les évolutions qu'a pu subir le sentiment de la famille chez les indigènes de toutes les races, il est un facteur demeuré immuable : l'amour maternel, l'attachement passionné, indéfectible de la mère pour sa progéniture, partout et toujours. La mère a, seule, la charge de ses petits pendant leur première enfance et sa sollicitude les suit pas à pas jusqu'à l'âge où ils peuvent voler de leurs propres ailes. Et encore ne cesse-t-elle pas, pour cela, de veiller sur eux et de les protéger, de les consoler quand la vie leur est trop dure. Il existe encore quelques villages perdus au fond des forêts et affranchis de notre domination où les enfants assez vigoureux pour travailler sont achetés comme esclaves par les tribus voisi-

nes. Seule, leur mère intervient pour les défendre, et si la résistance demeure vaine, elle n'hésite pas à les suivre en esclavage. Dans toute l'Afrique fétichiste, la mort de la mère laisse les enfants en bas-âge dans une situation matérielle effroyable, abandonnés par le père et toute la famille ; sans aucun soutien, sans abri, encore incapables d'exploiter les ressources du sol ou de la forêt voisine, ils vivent, comme les chiens errants, de ce qu'ils trouvent sur les tas d'ordures. J'ai entendu condamner récemment à Fort-Crampell une brute de nègre convaincue d'avoir enterré vivant un orphelin de cinq ans qu'il accusait de lui avoir jeté un mauvais sort et d'avoir ainsi causé la mort d'une de ses chèvres. Dans cette sombre Afrique, où les faibles sont sans défense contre la brutalité du plus fort, où la pitié est inconnue, la mère est l'ange capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices, la femelle farouche prête à défendre ses petits au péril de sa vie. Par contre, nous allons avoir ici la preuve que l'affection paternelle, essentiellement inconstante et variable chez les primitifs, est loin d'être un des sentiments primordiaux de l'humanité.

Chez les êtres les plus primitifs, chez les Quarrés, par exemple, vivant isolément, par famille, dans les profondeurs des forêts, on retrouve encore un peu de l'instinct de l'animal qui veille sur sa progéniture et assure sa subsistance. Mais cet instinct est déjà très affaibli. Où le lion se fait tuer auprès de ses petits, le Quarré, dès que le danger devient trop pressant, abandonne femme et enfants pour fuir plus rapidement et leur conserver un père. Sa sollicitude cesse de se manifester dès que le jeune rejeton est en état de subvenir à ses besoins ; alors même, sans transition, il exploite cette jeune force pour se faire nourrir à son tour. Puis, l'enfant devenu adulte disparaît un beau jour, emmenant avec lui une femme rencontrée, épousée la veille au creux d'un fourré, et jamais plus ne reparaît.

Il en est à peu près de même de beaucoup d'indigènes vivant à l'état grégaire. La mère est l'unique soutien des enfants. Le père ne les considère, les filles en particulier, que comme capital en herbe négociable seulement à l'époque de la puberté. En attendant, il s'en remet entièrement à la mère du soin de les nourrir et de les soigner. Parmi les enfants mâles, seul, le fils aîné de la première femme, l'héritier présomptif, l'intéresse, dans les tribus qui admettent le principe de la propriété individuelle et de l'héritage en ligne directe. Le sort de ses autres fils le laisse à ce point indifférent qu'il n'en connaît pas toujours le nombre exact. J'ai conté ailleurs l'aventure de ce jeune administrateur qui, ayant tué, par mégarde, un enfant juché dans un arbre et qu'il avait pris pour un singe, s'acquit, grâce à une légère indemnité, la reconnaissance éternelle du père de la victime.

Il existe, par contre, de grandes tribus, les Fangs, les Bavalis, les Bandas, les A'Zandés, qui ont conservé le culte des ancêtres et chez lesquelles le père semble bien mériter le titre de chef de famille dans le sens que les Gréco-Romains attachaient à ce vocable. Il exerce effectivement son autorité sur le groupement familial comprenant les femmes, les enfants et les esclaves. Il en est aussi le chef religieux : chaque famille a ses fétiches particuliers auxquels il adresse des requêtes et fait des offrandes, en de certaines circonstances, au nom de tous les siens. Dans certaines régions africaines difficilement accessibles aux courants d'invasion et bénéficiant d'une sécurité relative qui permet la constitution de très faibles groupements, chez les Dinkas du Bahr-el-Ghazal, par exemple, chaque famille isolée sur son coin de terre constitue un petit état dont le père est le chef souverain, armé de tous les pouvoirs. Mais, dans ces deux cas, toujours en raison de l'empreinte collectiviste, chaque groupement familial est moins une famille qu'une raison sociale dont tous les membres, depuis la première des femmes, depuis l'aîné

des fils ou des filles jusqu'au dernier des esclaves, ne sont, entre les mains du père, que des instruments dociles courbés sous sa domination et travaillant pour lui. De semblables associations, quelque domination qu'on leur donne, sont édifiées beaucoup plus sur l'intérêt que sur des sentiments d'affection réciproques. Si j'ajoute que les enfants mâles employés, en dehors du domaine paternel, par des étrangers sont tenus de rapporter fidèlement au père la totalité de leurs salaires et que celui-ci trafique de ses filles nubiles au même titre que de vulgaires marchandises, on ne pourra manquer de voir dans cette conception de la famille autre chose qu'un esclavage déguisé. Partout, en Afrique, où le père peut encore user de droits paternels, ce n'est que pour en bénéficier avec une âpreté sordide. Nous voici loin, je crois, de notre conception de la paternité ne comportant que des devoirs et des sacrifices.

Abordons maintenant les tribus encore soumises au régime collectiviste. Ici, les enfants mâles, laissés à la charge de la mère jusqu'à l'âge de sept ans, sont incorporés à partir de ce moment à la collectivité. Ils sont armés de sagaies, d'arcs et de flèches et accompagnent à la chasse ou à la pêche les hommes de la tribu. Les fréquentes périodes de disette qui désolent le pays ont fait entrer dans le programme d'éducation de la jeunesse la connaissance de toutes les ressources vivrières que recèlent la forêt et la savane : racines, feuilles, fruits, reptiles, insectes. Et, pendant les soirées sans lune peu propices aux ébats chorégraphiques, les vieux du village, entourés d'un cercle de gamins attentifs, leur racontent les traditions et les légendes qui permettent de reconstituer l'histoire de la tribu. Enfin, certains adolescents, choisis par le Grand Féticheur, sont initiés aux mystères religieux et aux danses rituelles.

Entre la mère, qui a la charge de l'enfant pendant ses premiers ans, et la collectivité qui s'en empare dès l'âge

de sept ans, le rôle du père apparaît considérablement simplifié. Il se console d'ailleurs facilement de la perte de ses droits sur ses fils qui ne peuvent plus lui être, pratiquement, d'une grande utilité, puisque la collectivité pourvoit à ses besoins matériels. Mais il n'en est pas de même de ses filles, qui représentent, au même titre que les animaux de sa basse-cour, une valeur mobilière sur laquelle le village n'a aucun droit. Pendant leur enfance, elles ne l'intéressent qu'autant qu'elles représentent, avec ses femmes, sa part de collaboration aux travaux de la communauté : il n'a, au fond, pour elles que la sollicitude de notre paysan pour un jeune pommier qui ne doit donner ses fruits que dans un avenir encore lointain. La voix du sang chante, pour la première fois, allègrement dans son cœur le jour où un épouseur dûment agréé franchit le seuil de sa demeure en portant sur le dos ou en traînant après lui le montant de la *dot*, représenté par des animaux et des marchandises diverses. Le sentiment paternel apparaît déjà réduit ici à sa plus simple expression. Nous allons le voir s'évanouir complètement en même temps que les mobiles intéressés qui en étaient, jusque-là, le principal soutien.

Voici, en effet, que dans un grand nombre de tribus représentant une population extrêmement importante, les droits et les devoirs de l'homme à l'égard des enfants qu'il a procréés deviennent complètement inexistants. Les vocables de paternité avec la signification que nous leur prêtons en Europe ne répondent plus à aucune entité et n'ont pas de synonymes dans les dialectes de ces tribus. Le rôle du père se borne uniquement à féconder la mère. Cet acte accompli, il ne s'occupe plus de sa progéniture en aucune circonstance, est dépouillé de tous droits et affranchi de toutes obligations à son égard. Ses rejetons ont échappé à sa possession en même temps et au même titre que les autres biens matériels.

Dans ces groupements indigènes, les hommes sont par-

venus à un tel degré de paresse et d'indolence qu'après avofr refusé toute participation aux travaux agricoles et avoir en revanche, abdiqué tout droit de propriété sur les terres entre les mains des femmes, ils ont encore reculé devant les dernières obligations qui pouvaient leur incomber : les devoirs de la paternité et renoncé à leurs droits paternels. L'institution du mariage se borne, pour le mari, à prendre, moyennant un prix convenu, une femme qui devra en échange, pendant tout le temps que durera leur union, assurer sa nourriture quotidienne et se prêter à la satisfaction de ses besoins sexuels. La femme possède en toute propriété les terres qu'elle cultive ; le mari garde par devers lui les bénéfices qu'il peut réaliser de son côté. Aucune communauté de biens, aucun lien entre eux. Le mari ne fait pas plus partie de la famille de sa femme que celle-ci ne fait partie de la famille de son mari. Les enfants issus du mariage appartiennent exclusivement à la mère, et, en cas de décès, à sa famille.

Cette conception négative du sentiment de la paternité, commune, je le répète, à plusieurs tribus africaines primitives, n'est, en somme, que la confirmation de ce que nous n'avons cessé de noter tout au long de ce chapitre concernant la fragilité de ce sentiment. Ce qu'il en subsistait parmi les autres tribus était si bien subordonné au seul intérêt personnel que nous l'avons vu, ici, s'évanouir complètement dès que les femmes ont pu s'approprier les avantages matériels qui s'attachent à la possession des enfants.

§

La mentalité et les coutumes de ces primitifs, nos ancêtres, soulèvent notre réprobation indignée dès qu'elles sont en opposition avec notre propre mentalité et nos propres coutumes, parce que nous les considérons au travers de notre sensibilité hypertrophiée de civilisés au lieu de les étudier avec notre seule raison. Il est logique (abs-

traction faite de l'amour maternel) que les sentiments familiaux, dérivés secondaires de l'instinct de conservation collective, s'effacent devant l'intérêt personnel, émanation directe de l'instinct de conservation individuelle. Ainsi s'expliquent, en ne tenant compte que du seul point de vue de l'intérêt personnel, les transformations successives des liens affectifs unissant le père à ses enfants et aussi la dépossession du père de ses droits paternels au profit de la mère et des frères de celle-ci. Nous savons que la femme représente surtout pour le noir soit une marchandise d'échange, soit un capital négociable par la voie du mariage. Il était naturel qu'à l'occasion de chaque opération commerciale de ce genre les frères de la jeune épousée tressaillissent de douleur fraternelle en voyant ce capital sortir de la famille pour devenir la propriété d'un étranger, il était naturel qu'ils s'ingéniassent à conserver des droits de possession, sinon sur leur sœur elle-même, puisque son mari en avait acquitté le prix, du moins sur ses enfants. Et c'est ainsi que, dans beaucoup de tribus, les enfants issus d'un mariage appartiennent non plus au père, mais à la mère et à sa famille. Le mari, de son côté, a dû renoncer assez aisément à ses droits paternels, puisqu'il lui restait la ressource de récupérer sur ses propres sœurs ce qu'il perdait sur ses filles. De là également l'origine de la substitution très fréquente chez les noirs de l'héritage collatéral à l'héritage en ligne directe.

Ces immondes trafics exercés aux dépens des femmes quelles qu'elles soient, épouses, sœurs ou filles, impliquent déjà, à eux seuls, en dehors de l'incapacité passionnelle de l'homme, l'impossibilité de tout lien d'affection entre les deux sexes. L'homme ne peut aimer cette créature faible, reléguée par la tradition au rang des esclaves et qu'il n'apprécie qu'au point de vue des bénéfices qu'il en peut retirer. Elle n'arrive à prendre de l'empire sur lui et à le dominer que par la crainte née de sa supériorité intellectuelle. Mais il n'y a de place, il ne peut y avoir de

place entre eux pour aucun sentiment tendre, quel qu'il soit. La femme, à son tour, épouse, sœur ou fille, n'a pu être, pendant des siècles, dédaignée et tyrannisée par le mâle sans qu'aient germé en son âme de puissants ferments de haine aggravés de tout le mépris que lui inspirent l'infériorité intellectuelle de cet homme, sa mollesse et sa couardise. Plus passionnée, plus sensuelle que lui, elle peut être sujette à des crises passionnelles intermittentes, exaspérées par l'appétit sexuel ou la jalousie, mais à l'exclusion de toute affection sincère et durable. Il est dès lors facile de concevoir la nature des sentiments qui peuvent exister entre les frères et les sœurs, alors que n'intervient même plus le puissant facteur de l'attirance sexuelle.

Par contre, j'ai trouvé dans toutes nos possessions africaines, aussi bien au Sénégal qu'à la Côte d'Ivoire et même au Congo, de fréquents exemples d'affections fraternelles sincères, sinon toujours durables. Le noir primitif, incapable d'éprouver un sentiment passionnel, inaccessible à la pitié, n'est pourtant pas complètement dépourvu de sensibilité affective. L'amitié entre indigènes, éphémère, il est vrai, et basée, le plus souvent, sur des échanges de services, n'est pas rare. Alors, à plus forte raison, ce primitif peut-il et doit-il, en dehors même de toute intervention de ce que l'on dénomme vulgairement la *voix du sang*, s'attacher à ceux de ses congénères avec lesquels il a vécu, en une constante intimité, sa première enfance. En outre, les rares manifestations de la sollicitude paternelle, l'insignifiant appui que peut leur prêter la mère, après leur émancipation, doivent inconsciemment inciter ces enfants à s'unir et à s'entr'aider.

Quoi qu'il en soit, autant il est rare d'entendre un nègre primitif parler de son père, autant il est fréquent de recueillir les manifestations de son attachement à un frère, surtout quand il peut légitimer son affection par cet argument décisif : « *Nous deux, même père et même mère.* » Cette

précision est, d'ailleurs, loin d'être superflue. La polygamie et l'inconstance féminine aidant, la grande majorité des frères et des sœurs n'ont de commun qu'un seul ascendant. Il existe aussi des indigènes qui se proclament grands frères ou petits frères d'individus auxquels il ne sont unis par aucun lien de parenté.

Tout récemment, au cours d'une halte en forêt, mon attention était attirée par les bruyants sanglots et les chants funèbres d'un de mes porteurs effondré au bord du sentier et hurlant sa douleur à tous les échos d'alentour. Je m'enquis affectueusement de la cause de son chagrin :

— C'est — clama-t-il entre deux hoquets — grand frère pour moi y en a crevé !

Ce grand frère si malencontreusement passé de vie à trépas était un nègre d'un village voisin complètement étranger à sa famille et qu'il connaissait uniquement pour avoir dormi auprès de lui, lors de son dernier passage en ce pays. Je ne fus d'ailleurs aucunement surpris de voir, l'instant d'après, ce même porteur riant et jouant avec ses camarades, son grand chagrin déjà complètement oublié.

Il me reste enfin à parler des *frères de sang*. Un beau jour, deux individus appartenant à des familles différentes, mais attirés l'un vers l'autre par une communauté d'intérêts ou de mystérieuses affinités, se font sur le bras ou la poitrine une légère incision et boivent mutuellement de leur sang. Ils se considèrent désormais comme aussi étroitement unis que s'ils avaient une commune ascendance ou que s'ils étaient nés, tout au moins, du même père. Le rôle du père se bornant à contribuer, d'un peu de sa substance, d'un peu de son sang, à la naissance d'enfants dont il n'a ensuite que peu ou pas souci, il est assez naturel que deux individus estiment, de bonne foi, avoir accompli l'équivalent de cette formalité physiologique et

créé entre eux des liens tout aussi légitimes en s'inoculant réciproquement un peu de leur sang.

§

Ce tableau descriptif de la famille africaine primitive serait incomplet si je n'y faisais rentrer les esclaves. Je ne parle ici, bien entendu, que des esclaves de cases, les seuls qui subsistent uniquement encore dans quelques tribus à peine soumises. Ce sont soit des fils d'anciens esclaves, soit de nouveaux captifs achetés ou pris dans une tribu voisine ou qui deviennent la propriété d'un village ou d'une famille. A l'exception de quelques détails de toilette insignifiants : légères cicatrices, bonnet à poil ou queue de panthère en sautoir, rien ne permet de les distinguer des hommes libres dans le cours normal de la vie collective. Ils n'en constituent pas moins une main d'œuvre parfois surmenée à laquelle incombent les travaux pénibles que les hommes libres se refusent à accomplir. Ce sont eux qui supportent le plus lourd fardeau des corvées imposées par les Européens : le portage, en particulier. Ce sont eux encore qui sont régulièrement désignés pour absorber le poison d'épreuves et être offerts, comme victimes expiatoires, aux Génies en vue d'écarter quelque imminente catastrophe. Ils font partie de la famille collective, mais, tout de même, à titre de parents pauvres, de boucs émissaires du village.

§

En résumé, parmi l'ensemble des sentiments familiaux du nègre primitif africain, qu'est-il resté de constant, d'immuable, au cours des phases successives de son évolution ? L'amour maternel ; pilier unique, rempart ultime de ce temple branlant, précairement édifié sur l'intérêt personnel qu'est la famille au pays noir. Je pense ne pas blesser nos admirables mères françaises en proclamant

que les merveilleux trésors d'énergie et de tendresse contenus dans leur âme n'ont jamais été surpassés que par le dévouement maternel des femmes noires primitives, qui participe encore de toute la violence farouche de l'instinct.

DOCTEUR LOUIS HUOT.

UN OUBLIÉ
FRANCIS POICTEVIN [1]

—

Au mois de mars 1920, M. Pierre Lièvre publiait dans *les Marges* un article remarquable consacré à M. Robert de Montesquiou et à son œuvre. Au cours de cet article, il se demandait si le poète des *Hortensias bleus* avait servi de modèle pour le des Esseintes d'*A rebours*. Une lettre de M. Guy Lavaud suivit, également dans *les Marges*, l'article de M. Lièvre et l'auteur de cette lettre racontait une anecdote qui ferait pencher pour l'affirmative.

M. de Montesquiou aurait bien réellement servi de modèle à J.-K. Huysmans.

Comment se fait-il qu'aucun de ceux qui ont jusqu'ici agité cette question du prototype de des Esseintes n'ait encore nommé Francis Poictevin ? Des amis intimes de J.-K. Huysmans m'ont affirmé que, beaucoup plus exactement que M. de Montesquiou, Poictevin avait été portraituré par le maître d'*A rebours*.

Je ne me charge pas de résoudre la question dont l'intérêt est secondaire. Je crois simplement que plusieurs personnages de l'entourage de Huysmans ont été utilisés par lui et seulement quant à leurs excentricités, car les manières de penser et de critiquer du baudelairien Floressas sont, avant tout, celles de Huysmans lui-même.

Mais il y a une conclusion à tirer de cette histoire, c'est

(1) Je dois à Mme Poictevin la communication de précieux détails biographiques. M. Maurice Barrès et M. Georges Landry ont bien voulu répondre à mes questions concernant Poictevin. Enfin, Mme Paul Adam m'a très particulièrement aidé en m'adressant les carnets inédits. Je les prie de vouloir bien agréer mes respectueux remerciements.

R. M.

que Francis Poictevin est, hélas ! peu lu et trop oublié. Et c'est une injustice étrange, car les meilleurs critiques de son temps ont parlé comme il fallait de Poictevin et de ses livres.

M. Gustave Kahn fait débuter son ouvrage *Symbolistes et Décadents* par un chapitre où l'art de Poictevin est très complètement expliqué et analysé. Une note de M. Kahn, précédant l'article, dit,ceci en 1902, *qu'on oublie trop Poictevin,* juste avertissement dont on n'a guère tenu compte depuis dix-huit ans.

Remy de Gourmont, dans *le Livre des Masques*, a, lui aussi, écrit, à propos de Poictevin une de ses pages les plus exquises :

Il est très difficile, dit-il, de persuader à de certains vieillards — vieux ou jeunes — qu'il n'y a pas de sujets. Il n'y a, en littérature qu'un sujet, celui qui écrit, et toute la littérature, c'est-à-dire toute la philosophie, peut surgir aussi bien à l'appel d'un chien écrasé qu'aux exclamations de Faust interpellant la nature.

N'était-ce pas proclamer, chez celui dont il traçait la silhouette littéraire, la distinction et la rareté de la forme ?

Ces qualités n'ont pas suffi pour faire accorder à Poictevin la place qui lui était due, une des premières assurément, entre Huysmans et Mallarmé.

Il était né à Paris en 1854 et fit ses études à Louis-le-Grand. De très bonne heure, il se singularisa par des dépenses que lui permettait sa fortune et que nécessitaient son amour de l'art et son exceptionnelle générosité.

Il avait un tuteur qui pourtant s'en effrayait et entreprit avec Francis Poictevin de fréquentes luttes où le poète eut assez souvent le dessus, à propos d'achats de livres, de tableaux ou de gravures. Rembrandt avait ses préférences ; il en possédait les eaux-fortes en exemplaires magnifiques.

Son grand amour des pauvres était encore, pour Poictevin, l'occasion de discussions avec l'homme sévère qui gérait ses biens. Cet amour ne se traduisait pas seulement

par des dons, mais aussi par une politesse exquise et une singulière déférence.

Francis Poictevin était un excellent homme qu'on accusa souvent d'exagération, parce qu'il était sensible, et, pour la même raison, d'égoïsme raffiné : le mot est de J.-K. Huysmans et n'était peut-être qu'une taquinerie.

A vingt-deux ans, Poictevin écrivait déjà ; à vingt-quatre il voulait publier un roman. Ses premières admirations sont pour E. de Goncourt, A. Daudet et Zola ; mais s'il les considère tels que des maîtres, il ne se joint pas aux naturalistes, ne fréquente ni le Grenier, ni Médan. Aussi ne débute-t il pas à la manière de Huysmans pour rompre quelques années plus tard avec son groupe. Dès son premier livre, il est le mystique Poictevin de ses futures œuvres.

La Robe du moine, paru en 1882, montre son inaptitude à construire un roman. Le sujet est l'histoire du P. Hyacinthe Loyson, de ses démêlés et de sa rupture avec l'Eglise. On dit que Poictevin eut à cette époque des relations suivies avec l'ex-dominicain.

Il y a du Goncourt dans *la Robe du moine*, mais cela forme la partie la moins attrayante du roman. Poictevin y a décrit l'essentiel, laissé voir l'attrait qu'ont pour lui la liturgie et l'ornement religieux.

Il connaît alors J.-K. Huysmans et déjà la similitude de leurs goûts est frappante ; elle se développera dans l'avenir et bientôt ils s'inspireront l'un et l'autre, de leurs conversations et de leurs communes recherches.

P. 116 de *La Robe du moine*, il y a une de ces descriptions de songe dont Huysmans multipliera les effets dans plusieurs de ses livres. Le prochain auteur d'*A rebours* observe son ami ; et les méditations subtiles de Poictevin me semblent avoir contribué à l'évolution de Huysmans.

La Robe du moine est dédié à Alphonse Daudet qui avait accueilli Francis Poictevin avec bonté et l'encourageait sans le deviner :

Vous avez, lui écrivait-il, une sacrée tarabiscote qui emportera votre talent...

E. de Goncourt fait à Poictevin le même reproche :

Vous avez un tempérament d'écrivain, peut-être avec un désir et une recherche trop aigus de la petite bête, mais, avec le temps et la production, l'équilibre se fera et, avec l'équilibre, l'artiste tout à fait maître de lui.

Il faut noter que ces observations sont faites à propos de *Ludine*, le second ouvrage de Poictevin, qui,d'après ses correspondants, ne doit pas être aussi prometteur que le précédent. Je n'ai pu me procurer *Ludine*, épuisé depuis longtemps. Verlaine, après l'apparition de *Ludine*, fit entrer Francis Poictevin dans les *Hommes d'aujourd'hui* de chez Vanier. Il dit, dans cette très courte biographie, que l'imitation de Goncourt est, dans *Ludine*, trop apparente, et ce mot de Verlaine est encore confirmé par Léon Bloy qui, avec un article du *Chat Noir*, intitulé « L'extrémité de la queue », éreinta *Ludine* : « C'est à croire, écrit-il, que l'auteur de *La fille Elisa* est devenu son propre séide et qu'il s'assied sur ses propres genoux pour se féliciter lui-même d'avoir pris un pseudonyme... »

Et Léon Bloy avoue, dans le même article, avoir admiré *La Robe du moine*.

Avec *Songes*, le style de Francis Poictevin se dégage des influences ; avec *Seuls* et surtout *Paysages*, paru en 1888, il devient tout à fait personnel.

L'amitié de Poictevin et celle de Huysmans ont grandi pendant toute cette période qui contient *A rebours*. Les deux écrivains se voient alors très régulièrement deux fois par semaine. Ils avaient de longues conversations sur la peinture et la philosophie, aimaient Spinoza, admiraient les Primitifs et, parmi les modernes, Gustave Moreau.

Poictevin goûtait mieux que Huysmans la musique ; il détestait la mélodie italienne ; ses compositeurs préférés étaient Schumann et Schubert.

C'est peut-être en se souvenant des goûts musicaux de

Poictevin, que Huysmans fit admirer à des Esseintes *Les plaintes de la jeune fille*. En lisant leurs livres, il est d'ailleurs assez difficile de déterminer auquel des deux écrivains appartient tel point de départ d'une admiration et d'un choix, car leurs goûts s'avèrent identiques.

Poictevin a dans ses œuvres peu de ces observations cocasses auxquelles se complaît si souvent J.-K. Huysmans et encore moins de descriptions caricaturales ; et cependant les rares passages où il a voulu amuser révèlent une pareille manière de regarder et une tentation d'employer les mêmes procédés, avec moins de dureté et plus de finesse.

Il faut lire dans *Paysages*, après l'avoir lue dans *Certains*, la description du tableau du Louvre « La vierge de Bianchi » pour découvrir leurs entretiens fréquents et leurs échanges d'idées.

A propos de *Paysages*, Georges Rodenbach écrivait à Francis Poictevin :

... Vous n'avez pas la maladie du mot, comme les myopes pourront dire, vous avez l'amour du mot et l'enragement pour lui du collectionneur ébloui de sa quotidienne trouvaille. A côté de cela une *foi informulable*, comme vous l'avouez vous-même, et qui est plus des yeux que de l'âme...

Et quand Remy de Gourmont écrira, vers le même temps, à propos de Huysmans : « Le mysticisme lui est entré plus avant dans l'œil que dans l'âme », on peut conclure. L'analogie entre les deux artistes est, si différentes que soient leurs façons de s'exprimer, certaine.

Je ne crois pas que Huysmans ait jamais révélé à Poictevin qu'il avait songé à lui en créant des Esseintes, peut-être parce que Poictevin, tout en admirant *A rebours*, n'aimait pas le héros du livre. Les audaces dans l'immoralité lui répugnaient. Lorsqu'ils en discutaient ensemble, la discussion finissait toujours par cette exclamation de J.-K. : « O Poictevin, vous êtes un naïf ! »

Quoi qu'il en soit, et malgré la vie simple et le caractère

sociable de Poictevin, sa sensibilité excessive en fit assez souvent un excentrique.

Lié avec tous les écrivains de son temps, il était avide d'une critique de ses livres et l'implorait de la manière la plus singulière. Il se présentait le matin, pour être plus certain de le rencontrer, chez un maître du roman, Goncourt ou Maupassant, et c'était à genoux qu'il lisait les passages qu'il voulait que l'autre jugeât. Puis il s'écriait du ton le plus implorant : « Oh ! dites, dites-moi... ce que vous pensez !... »

Il usait, du reste, avec beaucoup de circonspection des conseils qui lui étaient donnés et fort heureusement, car ce ne sont pas les naturalistes qui, comme je l'ai dit plus haut, l'ont compris.

Quand Villiers de l'Isle-Adam, au contraire, lut les *Paysages*, il ne reprocha pas à Poictevin de chercher la petite bête, mais le définit d'un mot : « C'est, dit-il, d'un dilettante qui sait écrire. »

Et ce mot de dilettante fait encore penser à des Esseintes.

Verlaine, à propos du même livre, fit à l'auteur une confidence littéraire.

Hôpital Broussais, 4 mars 1888.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre hier soir.

J'avais lu vos *Paysages* et me disposais à vous en témoigner toute mon admiration pour l'infinie perfection de rendu intellectuel et comme cordial des aspects de la nature.

Aussi pour les quelques figures humaines d'une vérité mille fois plus amusante que si elles se mouvaient dans la frénésie ou la longueur d'une action arbitraire.

J'eus dans le temps une idée aussi de paysages purs et simples, d'un *Robinson* sans Robinson ni Vendredi.

C'eût été en vers et s'est appelé l'*Ile* sur des derrières de couvertures.

J'ai abandonné ce projet, mais votre livre me l'a magistralement rappelé, presque comme un devoir. Car, n'est-ce pas, vive

la nature de Dieu toute belle — et toute bonne à le bien prendre.

Mille sympathies, mon cher confrère,

P. VERLAINE.

Paysages avait paru à la *Revue indépendante* en un gracieux volume orné d'un portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche.

Le portrait, une des meilleures œuvres du maître, c'était l'avis de Degas, est charmant et ceux qui ont le mieux connu Poictevin l'affirment très ressemblant.

Il était juste que la physionomie inquiète de Francis Poictevin précédât ce volume, qui n'est que le prélude d'une série de chefs-d'œuvre, mais qui les annonce et en fait prévoir le type. Aux *Paysages* s'ajoutent, dans le même volume, quelques chapitres, *Nouveaux songes*, d'une perfection que l'auteur ne dépassa que rarement depuis. Ce mot de *Songes* est en somme le titre véritable de son œuvre. Poictevin le sait ; aux *Songes* succèdent les *Nouveaux songes*, puis viendront les *Derniers songes* et son livre inédit s'intitule *Songes posthumes*.

Les Derniers songes montrent l'auteur tout à fait à l'aise dans ses notations, dédaigneux de toute composition, de liaison même, cherchant des impressions fugaces, des sensations envolées ; il saura retenir un frisson, une secousse nerveuse, sûr de lui pour formuler l'imprécision de l'effet qu'il a ressenti, exemple :

Mon pantalon cette nuit m'a inquiété, resté jeté sur un fauteuil. J'avais rallumé la bougie.

Ces jambes : déviation, affaissement, vertige factice non pas tant peut-être de mes personnelles jambes disparues que d'une forme différente se dénaturant, déséquilibrée, imprécisément suggestionnée (1).

Double parut en 1889. Remarquer l'analogie lointaine des titres de Poictevin avec ceux de Huysmans, et *Double* donne, plus qu'aucun autre livre, raison à Villiers. Si un

(1) *Derniers songes*, p. 69 de l'éd. or.

dilettante, des Esseintes par exemple, écrivait, on ne serait pas étonné de trouver sous sa plume des phrases comme celle-ci :

Dans un magasin de vin, la voix de la marchande me semblait sentir le bouchon et concorder à la peau terne de cette bourgeoise de quarante ans assez soignée.

ou encore :

Ecoles d'Italie du xve siècle. Des sourcils recourbés, point touffus, assez longs, abritant le regard dardé, du nez aquilin, vraiment praedal, dont les ailes accentuent leurs cernes, on reste moins surpris, en face de ce puissant crâne hypertrophiquement inaltéré de vieillard, que de la barbe non pareille. Elle entrelace de filamenteuses cornes, elle les tresse quasi, non sans netteté dans une sorte de blondeur grise. Et elle s'étale magnifique sur le manteau à plis amples d'où exsurge cette tête survivante.

C'est à propos de *Double* que M. Maurice Barrès écrivait à l'auteur :

Je suis depuis longtemps grand admirateur de votre inquiétude d'artiste qui vous livre parfois des sensations d'une rareté telle que là vous êtes unique — et qui toujours vous fait si intéressant pour des nerveux.

Tous les maîtres se rencontrent dans une commune admiration pour l'artiste et le définissent d'un mot qui rappelle ou l'observateur inquiet ou le dilettante amoureux d'épithètes rares.

Toujours le même délice, mon cher Poictevin, lui écrit Mallarmé, œil ingénu que vous êtes sur des choses et les laquant de vision...

Le peintre Eugène Carrière montre à quel point l'auteur de *Double* sait donner une âme aux plus petites choses qu'il a vues et qu'il décrit :

Tout remue par vous dans un paysage, écrit Carrière, et je crois que rien ne donne plus l'idée qu'il n'y a pas de natures mortes, dès qu'un être vraiment pénétré est présent, que vos livres...

Ajoutons que pour le subtil artiste que fut Poictevin une pensée toute philosophique s'anime aussi facilement qu'un paysage ; voici un curieux extrait de *Presque :*

L'abstrait nous fuyant de sa nudité pourtant toute renfermante, il resterait à découvrir un emblème selon l'unité universelle. Extrême tangente non refondue encore dans l'essence. Des bords de lune mortuairement féminisée par Odilon Redon seraient d'une étrangeté élargissante, mais même cette célébration astronomique de l'infécondité finale paraîtrait trop précise. La forme à la fois diffuse et exiguë que je suppose filtrerait vitreuse en une immobilité mensongère ; en cette profondeur abstruse se concevrait l'initiale vie revoilée, larveusement spirante. Et il semblerait que ce point infime à l'infini doive garder à jamais dans sa prunelle une trace du dérangement qu'il cause à l'immuable. L'indéchiffré moment continu de la création se syncrétiserait dans cette goutte trouble baignant en l'inexorable bleu d'ombre (1).

J'avoue préférer de beaucoup les livres du genre de *Presque*, qui n'est en réalité qu'un journal d'une forme absolument personnelle, qu'il s'agisse de l'écriture ou de la qualité des observations, aux romans, tels que *Seuls*, où l'affabulation et l'histoire apparaissent in iles.

Comme l'a justement dit M. Kahn

L'historiette qui fait le fond du roman est, en général, quasi superflue et Poictevin arrive en ce livre *Paysages* à la supprimer et se fier à la juxtaposition des sensations pour évoquer, par leur série, le symbole d'une année de vie sans incidents autres que les déplacements de Paris à divers littorals (2).

Francis Poictevin était grand voyageur. Il aimait la mer et, tous les ans, il passait quelques jours ou quelques semaines à Saint-Malo, excursionnait à la Chesnais, à Mordreux, à Dinan, connaissait toutes les chapelles et tous les villages de la France, vivait des instants de ravissement

(1) *Presque*, p. 59.
(2) G. Kahn, *Symbolistes et décadents*, p. 76.

dans la rade de Solidor, dont le charme tout intime le pénétrait.

Quoique le mot de Remy de Gourmont : « Il n'y a pas de sujets... » soit plus vrai pour Francis Poictevin que pour tout autre, il ne faudrait pas en conclure que cet observateur s'arrêta indifféremment à des sujets quelconques, sûr toujours de ramener l'intérêt par sa vision ou ce que cette vision lui pourra suggérer.

Il discerne, au contraire, avec un rare bonheur, les coins séduisants et les êtres dignes d'attention.

Dans *Presque*, il a su réunir en une page tout l'intérêt de Solidor, tout ce que contient la vieille rade bretonne, depuis les géraniums et les mimosas qui bordent les terrasses, jusqu'aux curiosités historiques, sans oublier le personnage principal, M. Malard, qu'il n'a point nommé, m... que reconnaissent tous les habitués du faubourg maritime d'il y a trente ans, s'ils lisent Poictevin.

Et de ce que l'excursion à la Souaitié lui causa une désillusion, il n'y supplée en aucune façon par des réflexions que sa mentalité de mystique lui fournirait volontiers et à point.

Non, il note ce qui l'a déçu, sans en rien omettre, avec une exactitude digne d'un naturaliste expert et clairvoyant.

Avec les livres qui suivent, *Tout-Bas* (1892), *Heures* (1892), *Ombres* (1894), Poictevin, sans rien perdre de son génie d'écrivain, devient de plus en plus mystique.

Ce ne sont plus des notations, mais des méditations qu'il écrit : « Le seul mérite de mes pauvres livres, dit-il à un ami, sera d'avoir été une offrande adorante à Dieu. »

Il ne lit d'ailleurs que les mystiques : sainte Hildegarde, sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, le bienheureux Suzo. Chaque matin, il assiste à la messe et le plus souvent à Notre-Dame. Mais il est moins *en route* que Huysmans. La piété de Poictevin ne va pas encore sans un panthéisme qui fait sa prière, quoique fervente, tout intérieure.

Et cependant Huysmans est alors le seul ami qu'il ait, du

moins parmi les gens de lettres, car il connaît aussi M. Landry, auquel il écrit affectueusement.

Paris, 9 octobre, après-midi.

Mon cher monsieur,

Je ne sais comment vous bien exprimer ma joie intime de votre très belle missive. Vous aimez mon ami le vieillard de Menton ! C'est pour moi, cet homme, une des douces présences si rares de ma pauvre vie.

Je constate là heureusement, de vous à moi, un courant manifeste d'âme, courant caché que, dès la première fois que je vous ai vu chez Huysmans, j'ai pressenti.

Je regrette au fond, tout de même, cette lettre de vous, en ce sens que son amabilité si particulière me fait penser combien votre coup de sonnette à ma porte eût été bienvenu. Enfin, cette lettre est un lien nouveau entre nous, bien cher monsieur. Il faudra nous rejoindre avant peu. Et puis que vous êtes donc gracieux de vous souvenir de mon désir très vif des « arabesques d'un tapis » de d'Aurevilly l'admirable !

Votre touché,

FRANCIS POICTEVIN.

Et encore, ces lignes écrites longtemps après, de Menton :

Ce mardi matin.

Mon bien cher Landry,

Votre lettre reçue hier soir nous a charmés, Alice et moi, et ce matin, au réveil, je reprenais mon Baudelaire, pour relire cette *mort du pauvre* que si bien vous vantez. Merci de m'avoir fait retoucher admirativement le grand poète des « ivresses funèbres », car je ne lis guère plus que les livres purement théologiques et métaphysiques. J'ai tant hâte de me rendre non trop indigne de la grande comparution mystique devant Dieu. Vous savez combien mon unique désir est la *bonne mort*, afin de rejoindre mes chers Nazaréens dans ces sentiments à peu près où se passait la vie contemplative, à Béthanie. Causez quelquefois de moi avec le cher Huysmans, dont j'attends impatiemment le livre nouveau sur Verlaine, de si précieuse et endolorie mémoire.

Mon respect à madame votre femme et de la part d'Alice et de la mienne un fervent souvenir !

Votre affectueux et pieux,

FRANCIS POICTEVIN.

A partir de 1893, Francis Poictevin séjourna de plus en plus à Menton. Il continuait de correspondre avec Huysmans, qui lui écrivit des centaines de lettres, que leur caractère confidentiel m'interdit de reproduire.

En voici une, purement documentaire et qui répond d'une façon qui ne surprendra point à ce désir de la mort exprimé plus haut dans la lettre à Landry, désir dont Poictevin entretenait également Huysmans :

Paris, 14 août.

Mon cher ami,

Je vous écris deux lignes avant mon départ pour Lourdes où je retourne passer une quinzaine.

Lourdes est une ville mystérieuse et qui a des antécédents au moyen âge à quelques lieues d'elle. Je suis une piste des itinéraires de la Sainte-Vierge — là et ailleurs. — C'est prenant et suggestif en de longues rêveries. — A prendre depuis N. D. des Victoires à Paris, en passant par la Salette et en notant dans les Pyrénées les mêmes faits passés il y a quelque cent ans — bergère — source — miracles, c'est affolant les villégiatures de la Madone en France.

Vous parlez du désir de la mort. Il n'est permis, je crois, qu'après des fournaises d'épuration subies par quelques saints. Hors de là il ne faut pas en avoir la convoitise, mais la préparation — la hantise craintive tempérée par beaucoup d'espoir en la miséricorde — *quis ne sustinebit ?*

La vie est suffisamment grossière, suffisamment embêtante pourque nous la gardions — sa prolongation, si nous suivons les effets de la grâce, est notre meilleur passe-port pour l'au delà.— Laissons-la timbrer par le cachet douloureux des années. Résignons-nous, ne désirons rien et prions — c'est la sagesse.

J'espère qu'Alice est en bonne santé, je prie en tout cas pour elle et ne vous oublierai pas à Lourdes.

Bien affectueusement à tous deu .

J.-K. HUYSMANS.

Dans les dernières années de sa vie, Poictevin rencontra une nouvelle amitié et un nouvel admirateur.

Un des écrivains les plus lus au moment où s'accentuait chez l'auteur de *Tout-bas* ce goût du mysticisme qui de-

vint bientôt exclusif, Paul Adam, entreprit avec lui une correspondance suivie.

On sait le charme qu'exerçait Paul Adam auprès de ceux qui eurent le bonheur de le fréquenter. Cet homme vraiment bon était le plus séduisant des maîtres.

Quand Poictevin le connut, il était à l'apogée de sa réputation ; c'était au moment du succès de son roman *La Force*, qui venait, après le *Mystère des foules* et *La bataille d'Uhde*, affirmer ses qualités d'écrivain militaire, qualités qui n'étaient qu'une des faces de ce génie aux conceptions multiples, et on verra plus loin, dans une lettre de Paul Adam, que les préoccupations mystiques de Francis Poictevin pouvaient non seulement l'attirer, mais devenir pour lui une occasion d'études passionnées.

Comme Poictevin, il était de ceux pour lesquels il n'y a pas de sujets, non qu'il lui ressemblât par ailleurs, plus attentif au déploiement des masses, au fonctionnement des psychologies diverses, qu'à l'arrangement des mots rares et au raccourci délicat des phrases.

Je veux citer de Paul Adam quelques lettres charmantes, toutes adressées à Poictevin :

Mon très cher ami,

J'ai été vivement ému en recevant votre bonne et indulgente appréciation sur mon *Enfant d'Austerlitz*. Vous êtes l'homme que j'admire le plus, qui avez su fixer en des phrases lapidaires le passage de la sensation à la conception, de l'objectif à l'hyperphysique, le lien entre le monde des faits et le monde des idées, qu'ils figurent ici-bas. Heureux suis-je d'avoir pu retenir un instant votre attention précieuse.

Je vais étudier les saintes que vous me recommandez. Cela fut toujours dans mes desseins d'écrire une vie mystique d'élue. Puisque vous me désignez la personne glorieuse, je vais penser plus étroitement à cette tâche. Merci de me l'avoir facilitée.

Je vous adresse mes vœux de santé, de bonheur en vous priant de ne m'oublier pas auprès de madame Poictevin.

15 avril 1902.

Fidèlement à vous,

PAUL ADAM.

Mon bien cher et admiré ami,

Que vos lettres admirables donnent à mon esprit une nourriture fortifiante et suave, vous n'en doutez point, n'est-ce pas ?

Au milieu de mes rudes besognes, un mot de vous, une réflexion, une pensée, ce sont des clartés et des joies sans ombres.

A votre souhait de l'an nouveau mon souhait s'allie bien fervemment.

Esclave de la vie je ne puis, hélas, suivre les voies salutaires, mais rien ne me vaut de la paix comme le spectacle d'un esprit qui comprend ainsi que vous les subtilités des rapports entre notre monde, notre nature et les puissances de l'inconnaissable harmonie qui nous régissent. Je veux que cette année nouvelle vous donne toute la somme de félicités dignes de votre foi et de votre mentalité sans égale.

De grand cœur à vous

décembre 1902.

PAUL ADAM.

Mon cher ami,

Que vos belles lettres lues souvent en comité nous ravissent tous! Votre admirable imagination religieuse nous invite à tout essayer pour savoir le suprasensible et le divin. J'envie votre soif héroïque de l'infini, votre goût du par delà, que votre sensibilité perçoit de façon tellement subtile et sûre ! Merci de votre bon salut presque quotidien et qui me donne la joie de causer avec votre esprit très sublime, très subtil et très fort.

A votre dévotion ; votre reconnaissant,

mars 1903.

PAUL ADAM.

Cher et admirable ami,

Si j'ai tant tardé à vous écrire, c'est que je ne sais point, comme vous, mettre dans un message un trésor d'idées rares et somptueuses. Il m'est impossible de rivaliser avec vous sur ce point. Chaque semaine je reçois ici dans mon coin de Bretagne, devant la mer ineffable et changeante, le précieux verbe de votre pensée qui peut être lu dans ce décor infini de l'océan et du ciel, qui doit être lu seulement là, si l'on veut en pénétrer tout le sens et toute la force.

Votre immense désir d'infini m'est une admirable leçon que

j'aime entendre, puis méditer de longues heures. Je conserve toutes vos lettres comme je conserverais celles d'un nouveau Pascal par qui seront instruites les âmes futures; j'aurai du moins été bon à cela, de garder religieusement vos notations.

Comment vous dire notre félicité en parcourant la lettre où vous parliez si délicatement de Mme Paul Adam et de moi entrevus sur la photographie reproduite dans un magazine. Merci pour les moments heureux que je vous dois et que nous vous devons. Que ce mot vous trouve en élicité. Qui pense comme vous ne peut plus souffrir.

Je vous admire et je vous envie.

Votre

Le Pouldu, août 1903.

PAUL ADAM.

Cher et admirable ami,

Vous savez avec quelle piété je recevrai le dépôt précieux de vos pensées, avec quelle religion j'en prendrai connaissance, avec quelle dévotion je vous servirai en cela. Aucune preuve de sympathie ne pouvant m'être plus glorieuse ni plus chère. Je respecterai scrupuleusement vos volontés et tout sera comme vous voulez bien me l'ordonner. Merci toujours, merci davantage pour les flambeaux que vous faites luire dans ma pauvre nuit de labeurs vains. Et comme je vous envierais si je n'étais heureux de votre bonheur mental.

Septembre 1903.

PAUL ADAM.

Le dépôt précieux auquel Paul Adam fait allusion est une suite de vingt-quatre petits carnets, écrits entièrement au crayon, suite de réflexions d'un caractère presque absolument mystique, que Poictevin confiait à son ami pour qu'il s'en imprégnât, sans doute dans l'intention de la vie de sainte dont Paul Adam avoue plus haut le projet.

En marge du dernier carnet, comme s'il était certain que ce fût là son dernier livre, Poictevin a écrit *Songes posthumes*, indiquant ainsi le titre qu'il voulait et la publication possible de cet ouvrage digne des meilleurs qui l'ont précédé.

Osons espérer que des circonstances plus favorables permettront à Mme Poictevin d'ajouter ce livre posthume à l'œuvre de son mari.

Puissent aussi les lettres que j'ai publiées ici montrer en quelle estime Francis Poictevin fut tenu par les maîtres écrivains de son temps et aider à la réparation de l'injustice que fut le long silence autour de cette œuvre extraordinaire. Francis Poictevin mourut à Menton en 1904 ; il avait cinquante ans et était devenu tout à fait catholique romain après un long stage dans une sorte de panthéisme qui le ferait ressembler par la pensée seulement à cet autre amoureux de la nature que fut Maurice de Guérin.

Le dernier mot prononcé par Poictevin fut celui de Gœthe : « De la lumière ! »

Toute sa vie fut entièrement consacrée à la littérature ; il ne s'interrompit d'écrire que les huit dernières années, encore est-ce pendant cette période de souffrances qu'il écrivit les vingt-quatre carnets que Paul Adam avait pieusement gardés.

Je crois que la prose de Poictevin est d'un intérêt sans égal dans l'histoire du symbolisme et que nulle autre, même celle de Mallarmé,ne contient autant de science,d'originalité et de charme.

Ce que j'ai cité et les appréciations de ses amis forment un ensemble de critiques suffisant pour la définir.

Et, puisque j'ai commencé par rappeler les pages de Remy de Gourmont, c'est par lui que je finirai. Les lignes qui suivent synthétisent complètement l'art de Francis Poictevin :

Oui, écrit de Gourmont après une citation, que c'est subtil et pourquoi ne pas écrire « comme tout le monde »? Hélas ! cela lui est défendu — parce qu'il est un mystique, parce qu'il sent entre l'homme et les choses et Dieu des rapports nouveaux et parce que, voilé de la douloureuse perfection d'une forme où la grâce se perle en minutie, M. Poictevin est un spontané. Que de choses, sans doute, il n'a pas transcrites, n'osant pas, doutant

d'avoir trouvé l'expression vraie, la seule, la très rare, l'inédite...

Et j'entends la voix de des Esseintes indigné et criant : « Ça ne m'amuse pas, moi, les plaisirs des autres ! » Ajoutons que si Poictevin n'a pas transcrit toutes choses, il en a transcrit beaucoup, assez pour mériter l'admiration des plus difficiles et des plus délicats.

RENÉ MARTINEAU.

LE GRAND SAIGNEUR [1]

—

VII

La croyance aux *vampires* humains, c'est-à-dire à la survie animale des cadavres... *mal morts*, si on peut s'exprimer ainsi, remonte à la plus haute antiquité.

Presque toujours une légende repose sur un mystère animal ou une aventure inexplicable que la crédulité populaire explique à sa façon, qui n'est pas toujours la bonne. Les sirènes furent des femmes-poissons et sont encore des poissons; le lamentin, par exemple, le plus doux des phoques, a des yeux ombragés de longs cils qui lui donnent l'air de la plus rêveuse des jeunes filles, n'étaient ses formes un peu lourdes. Les faunes furent des hommes aux pieds de chèvre, et, aux temps des naïvetés sexuelles, quelques créatures eurent des faiblesses coupables pour un bouc ou, simplement surprises, qui mirent au monde le dieu chèvre-pied. Quant aux centaures, il put y avoir d'assez bons cavaliers faisant corps avec leur cheval et... illusion !

Pour le *vampire* animal, c'est une grande chauve-souris, de l'espèce dénommée : *roussette*. Le corps est de la grosseur d'un gros rat, mais les ailes atteignent jusqu'à soixante-quinze centimètres d'envergure. Cette bête, fort paisible, que l'on rencontre dans l'Amérique tropicale et les Indes, d'apparence complètement endormie le jour, se réveille la nuit et fait la chasse aux insectes, aux petits animaux, quelquefois, *très rarement*, s'attaque aux hommes qu'elle trouve plongés dans le sommeil et leur

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 560 et 561.

fait de petites plaies, relativement insignifiantes, par lesquelles on s'imagine qu'elle peut sucer leur sang. En réalité, dans les pays très chauds, ces plaies s'enveniment et déterminent ou une grave infection ou la mort. La légende s'est emparée d'une très ancienne histoire de reine, enterrée encore vivante dans un de ces tombeaux souterrains comme on en trouve sous les Pyramides, une jeune reine qui put se traîner hors de sa couche funèbre et que l'on découvrit baignant dans son sang, alors vraiment morte, ayant été saignée *à l'orteil* par un vampire qui habitait aussi sa chambre funéraire. L'oiseau, que l'on guetta, probablement, revint chercher le corps et on le vit se remettre à son hideux festin, en éventant la pauvre suppliciée de ses ailes; mais il eut vite fait de s'apercevoir que le sang ne coulait plus et que la décomposition commençait. Ce qui fit croire, sans doute, que le vampire d'Egypte aime le sang des jeunes filles encore capables de ressentir les souples caresses de leurs ailes.

Un vampire aime normalement le sang de n'importe quel individu, pourvu qu'il puisse être encore *chaud*, et on a vu un animal de ce genre éventer de ses ailes silencieuses une simple génisse endormie qu'il mordit à la cuisse, et dont il suça une quantité relativement énorme de sang tout en agitant ses ailes au-dessus de la bête passive pour l'étourdir ou la maintenir dans un état d'agréable sommeil.

M. de Gasparin prétend que dans les pays désolés par le vampirisme (?) on devient *vampire* en mangeant de la viande que les vampires ont infectée et il ajoute... que le vampirisme est contagieux. Ici nous entrons en pleine superstition et il ne serait pas mauvais de faire remarquer, aux lecteurs soucieux de s'instruire, que le mot : *vampire* nous vient d'Allemagne, malgré que le *vampirisme* remonte, en tant que croyance populaire, beaucoup plus haut et plus loin que la nation allemande. La supers-

tition allemande, bien allemande celle-là, veut, en outre, que certains morts *mâchent comme des porcs* dans leur tombeau et qu'il est facile de les entendre grogner quand ils sont en train de dévorer. Cette croyance était si généralement établie, qu'au siècle dernier, deux Allemands, très érudits, comme ils le sont tous, publièrent chacun un *traité sur les morts qui mangent dans leur sépulcre.* Ils prétendent que la voracité de certains morts (?) va jusqu'à se dévorer eux-mêmes ; aussi dans quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met une motte de terre sous le menton.

(Il serait peut-être de très mauvais goût d'insister, ici, sur la goinfrerie de nos ennemis, qui les porte naturellement à... rêver qu'ils mangent encore, même durant leur sommeil éternel !)

Certainement les gens enterrés vivants (et il en est, hélas, de tous les pays !) et qui dans leur désespoir avaient dévoré un de leurs membres ont pu donner naissance à cette croyance populaire.

Le *vampire spectre* (mammifère) est d'un brun roux et a la tête allongée du rat, mais beaucoup plus grosse. La feuille sus-nasale, propre aux phyllostomes, est ovale et creusée en entonnoir. Les dents canines sont fortes. L'aspect de l'animal est hideux, mais c'est à cause de l'étrange mélange d'animalité et d'humanité qui le caractérise. La chauve-souris n'est répugnante que parce qu'elle est à la fois un oiseau et une souris. De tous les temps, les êtres de complexion hybride firent mauvaise impression. Mais, lorsqu'on examine attentivement l'animal soyeux et silencieux qu'est le *vampire spectre*, on lui découvre une grâce à nulle autre pareille; ses yeux, profondément enfoncés sous leur fourrure frisée, sont d'une merveilleuse luminosité, car ils concentrent la clarté du jour pour s'en servir la nuit et parfois leur cri, guttural, s'adoucit jusqu'à la plainte amoureuse. Un chasseur, qui tua, de jour, un de ces animaux, lui vit croiser ses ailes sur sa

poitrine *comme deux voiles de deuil* et des larmes véritables coulèrent de ses yeux d'une admirable nuance d'or et qui passèrent en un instant, par toutes les couleurs du prisme ou du spectre solaire. Les femelles portent souvent leurs petits accrochés à leurs ailes, intérieurement, et quand elles les ouvrent, on peut apercevoir ces minuscules réductions de la mère pendues autour d'elle, comme un étalage de poupées sur un manteau.

Maintenant, il ne sera pas inutile de lire un extrait du célèbre ouvrage de Don Calmet : *Le traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires.*

Auguste Calmet, 1672, théologien et historien, professeur de théologie, entra chez les bénédictins à Moyen-Moutier 1698, passa plusieurs années à Paris 1706-1714, fut prieur de Nancy. C'est un érudit consciencieux, mais qui voit, naturellement, les choses comme on les voyait de son temps. En tous les cas, il nous renseigne avec une redoutable précision sur les faits et gestes des vampires humains, qu'il désigne ainsi: « Mort qui sort de son tombeau, spécialement la nuit, pour tourmenter les vivants, le plus souvent en les suçant au cou et d'autres fois en leur serrant la gorge au point de les étouffer.» Il paraîtrait que du temps de don Calmet, l'Illyrie, la Pologne, la Hongrie, la Turquie et une grande partie de l'Allemagne (qui n'existait pas en qualité d'Allemagne) étaient infestés de ces vampires humains ayant été de leur vivant mordus par un vampire animal ou par une personne ayant mangé de la viande infectée par la morsure du vampire animal. Nous laissons la parole, et toute responsabilité, au prieur de Nancy :

Il y a environ cinq ans qu'un certain heïduque, habitant de Medieiga, nommé Arnold Paul, fut écrasé par la chute d'un chariot de foin. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la manière que meurent, suivant les traditions du pays, ceux qui sont molestés par les vampires. On se ressouvint alors que cet Arnold Paul avait souvent raconté

qu'aux environs de Cassova, et sur les frontières de la Serbie turque, il avait été tourmenté par un vampire turc (car il croit aussi que ceux qui ont été vampires passifs pendant leur vie le deviennent actifs après leur mort, c'est-à-dire que ceux qui ont été sucés sucent aussi à leur tour), mais qu'il avait trouvé moyen de se guérir, en mangeant de la terre du sépulcre du vampire et en se frottant de son sang ; précaution qui ne l'empêcha pas cependant de le devenir après sa mort, puisqu'il fut exhumé quarante jours après son enterrement et qu'on trouva sur son cadavre toutes les marques d'un archi-vampire. Son corps était vermeil ; ses cheveux, ses ongles, sa barbe s'étaient renouvelés, et ses veines étaient toutes remplies d'un sang fluide et coulant de toutes les parties de son corps sur le linceul dont il était environné. Le hadnagi (bailli du lieu), en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert dans le vampirisme, fit enfoncer, selon la coutume, dans le cœur du défunt Arnold Paul un pieu fort aigu, dont on lui traversa le corps de part en part, ce qui lui fit, dit-on, jeter un cri effroyable, comme s'il était en vie. Cette expédition faite, on lui coupa la tête et l'on brûla le tout. Après cela on fit la même expédition sur les cadavres de ces quatre autres personnes mortes de vampirisme, crainte qu'elles ne fissent mourir d'autres personnes à leur tour. Toutes ces expéditions n'ont cependant pas pu empêcher que vers la fin de l'année dernière, c'est-à-dire au bout de cinq ans, ces funestes prodiges n'aient recommencé et que plusieurs habitants du même village n'aient péri malheureusement. Dans l'espace de trois mois, dix-sept personnes de différent sexe et de différent âge sont mortes de vampirisme, quelques-unes sans être malades et d'autres après deux ou trois jours de langueur. On rapporte, entre autres, qu'une nommée Stanoska, fille du heïduque Jotuctzo, qui s'était couchée en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, en faisant des cris affreux et disant que le fils du heïduque Millo, mort depuis neuf semaines, avait manqué de l'étrangler durant son sommeil. Dès ce moment elle ne fit que languir, et, au bout de trois jours, elle mourut. Ce que cette fille avait dit du fils de Millo le fit d'abord *reconnaître* pour un vampire, on l'exhuma et on le trouva tel. Les principaux du lieu, les médecins, les chirurgiens, examinèrent comment le vampirisme avait pu renaître après les précautions qu'on avait prises auparavant. On découvrit enfin, après avoir bien cherché, que le défunt Arnold Paul avait tué non seulement les quatre personnes dont nous avons parlé, mais aussi plusieurs bestiaux dont les nouveaux vampires avaient mangé et

entre autres le fils de Millo. Sur ces indices, on prit la résolution de déterrer tous ceux-qui étaient morts depuis un certain temps. Parmi une quarantaine, on en trouva dix-sept avec tous les signes les plus évidents du vampirisme. Aussi leur a-t-on transpercé le cœur et coupé la tête et ensuite on les a brûlés et jeté leurs cendres dans la rivière.

Après le *vampire*, pur et simple, si on peut dire ! dont il vient d'être question, existe, au seul point de vue superstitieux, un autre *vampire* d'une espèce plus compliquée parce que touchant de plus près la croyance religieuse et par conséquent plus sacrée, sinon plus consacrée. Il s'agit du : *broucolaque.*

Les Grecs modernes ont désigné les vampires sous le nom de *broucolaques.* Les Grecs sont persuadés que les excommuniés ne peuvent se putréfier dans leur tombeau, qu'ils apparaissent la nuit comme le jour, et que leur rencontre est très dangereuse. Un voyageur du XVIe siècle affirme que, dans l'île de Chio, les habitants ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois, persuadés que les broucolaques ne peuvent les appeler qu'une seule fois. Quand un broucolaque appelle une personne vivante et que celle-ci répond, le broucolaque disparaît, mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. Il n'est qu'un moyen de se garantir des broucolaques, c'est de les déterrer et de les brûler après avoir récité sur eux des prières: le corps ainsi réduit en poussière ne reparaît plus jamais. Un voyageur qui parcourut le Levant dans le XVIIe siècle rapporte l'anecdote suivante : un homme étant mort excommunié fut enterré sans cérémonie dans un lieu écarté et non en terre sainte. Les habitants furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions, qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On se décida à ouvrir son tombeau, et l'on trouva le corps enflé, mais sain et bien dispos. Ses veines étaient gonflées du sang que le vampire avait sucé. On reconnut, à n'en pas douter, que c'était un broucolaque. On délibéra sur ce qu'il y avait à faire et l'on résolut de couper ses membres et de les faire bouillir dans du vin, moyen employé depuis un temps immémorial contre l'influence des broucolaques. Les parents obtinrent, à force de prières qu'on différerait l'exécution ; et ils envoyèrent en hâte à Constantinople demander au patriarche l'absolution du défunt. Pendant ce temps, le corps fut mis dans l'église, où l'on faisait tous les jours des prières pour son repos. Un matin, pendant

le service divin, on entendit tout à coup une forte détonation dans le cercueil ; on l'ouvrit, et l'on trouva le corps dissous, comme doit l'être celui d'un mort enterré depuis sept ans. Tournefort raconte, dans le récit de ses voyages, un incident tout à fait semblable dont il fut témoin dans l'île de Mycone, avec cette différence que le broucolaque ne fut pas si traitable, qu'il fallut le déterrer un nombre illimité de fois, et que pendant plus d'un mois les habitants furent obligés de déguerpir de leurs maisons dans lesquelles le spectre se permettait mille licences, excepté toutefois dans celle du consulat, où logeait Tournefort.

Les Grecs et les Turcs s'imaginent que les cadavres des broucolaques mangent pendant la nuit, qu'ils se promènent pour faire leur digestion, en un mot qu'ils se nourrissent réellement. Ils racontent qu'en déterrant ces vampires on leur trouve un coloris vermeil, que leurs veines sont gonflées de la quantité de sang qu'ils ont sucée et qu'on n'a qu'à les ouvrir pour le voir couler aussi frais que celui d'un jeune homme de 20 ans.

Toutes ces superstitions, ou ces phénomènes d'hallucination,répandus par des érudits de différentes croyances religieuses ou scientifiques, ont été bien capables de laisser dans l'âme humaine, toujours crédule, une place pour le désir, sinon la terreur de la *survie* animale. On a connu des malades, doués d'une imagination trop vive, qui, frappés par une violente commotion cérébrale, ne concevaient plus l'acte d'amour que sous l'empire de l'idée fixe de voir couler du sang et devenaient des *sadiques*, malgré leur propension à la plus romanesque des pudeurs.

VIII

Marie Faneau demeura plusieurs jours comme prostrée sous une menace affreuse. A quel genre de mystification appartenait-elle, cette menace ? Qui était cette espèce d'homme remplaçant les caresses par les morsures ? Et qui, n'ayant jamais imploré d'elle aucune privauté, jusqu'à un certain point permise entre deux fiancés complètement libérés des préjugés de la famille, osait un tel baiser de fiançailles, le premier, le plus tendre, le plus chaste ?

Elle ne parlait pas, faisait mettre, dans un coin obscur, d'où leurs parfums ne pouvaient pas venir la troubler, les bouquets merveilleux qu'elle continuait à recevoir chaque matin et elle essayait de terminer une commande pour un album de collection absolument comme si elle eût eu le plus pressant besoin d'argent.

D'autre part, les couturières, les modistes, les marchands de meubles, les bijoutiers en renom venaient, dès son petit lever, l'assurer de leur bonne volonté à recevoir ses ordres et elle était souvent obligée de calmer les colères de la pauvre Ermance, personne économe, qui criait, en bas, de sa cuisine :

— Quand on vous dit qu'on n'a plus besoin de rien ! Vous nous mangeriez le vert et le sec, vous autres.

Ah ! si Marie avait pu recevoir la visite du marchand d'oubli et lui en acheter pour le restant de ses jours !...

Ce fut un soir, devant le pastel achevé péniblement et dont elle était mécontente, qu'elle se mit à pleurer, l'orage crevant en elle, la livrant sans défense à toutes les hallucinations d'un cerveau surmené.

Son frère, debout, derrière elle, comprit qu'il leur fallait enfin se confier l'un à l'autre, s'expliquer :

— Marianeau, murmura-t-il très ému, j'attendais ça. Rends-moi cette justice : je n'ai pas provoqué l'explosion, mais j'en suis content, parce que ça doit te faire du bien. Tu n'es pas tendre, toi, et tu ne peux pleurer que si tu te le permets.

Elle se renversa en arrière, se tordant les bras :

— Michel, je suis à bout de force. Je deviens folle !

— Veux-tu que nous tâchions de raisonner ? Moi, c'est entendu, je ne vaux pas grand'chose, mais c'est justement pour ça que je peux arriver à te prouver qu'il n'y a pas de quoi perdre le nord.

Elle se leva, jeta fiévreusement ses crayons dans la boîte ouverte près d'elle où ils se brisèrent en mille mor-

ceaux et courut se réfugier dans l'ombre du divan, suivie de Fanette, qui pleurait aussi.

Michel s'assit près d'elle :

— Mon Marianeau, je crois que le plus sage, si tu as peur de cet homme, or, il y a de quoi, c'est de rompre. Ça fera le scandale que ça voudra, tant pis !

— Michel ! Je suis hantée par la plus atroce des idées. Ça ne s'analyse pas et tu peux me faire enfermer si tu veux...Je m'imagine... ça me tourmente la nuit, obstinément, parce que je ne dors plus, je m'imagine que cet homme *est mort*.

Michel éclata d'un rire un peu forcé.

— Allons, bon ! Nous voici dans l'occultisme jusqu'au cou ! Comment, toi, Marie,la plus raisonnable et la plus courageuse des grandes sœurs, toi, mon aînée en sagesse et en force, tu vas nous raconter des histoires de l'autre monde ?

— Oui, je sais bien que ça ne souffre pas l'examen. C'est une obsession... Mais il sort, lui, du livre des *revenants*.

— En effet ! Il revient... de la guerre. C'est tout dire.

— Suppose que le bouleversement de cette immense catastrophe ait produit de nouvelles lois, que tant de jeunes chairs immolées en pleine puissance de passions et de volontés aient enfin essayé de réagir, de se révolter en découvrant le secret d'une espèce de végétation, d'une autre vie, et qu'*il* ne distingue plus l'amour de la souffrance, qu'il ait pris l'appétit de la douleur comme on aurait l'appétit de la chair. Ou mort vraiment, ou privé de cœur...

— Ma pauvre Marianeau, tu déraillles, et le pire, c'est que tu l'aimes encore, puisque tu lui cherches des excuses.

— Non, je ne l'aime pas. J'en ai peur.

— C'est bien ça, Marianeau. L'amour sincère, c'est la peur, car on n'aime que celui qui vous domine, vous jette à genoux sans même la possibilité d'imposer son désir...

Et il n'y a qu'un moyen pour secouer ça... seulement, il n'est pas à la portée des femmes honnêtes !

— Michel, pourquoi sais-tu des choses que j'ignore et parles-tu ainsi tristement, toi, le mauvais sujet ?

Elle souriait d'un sourire navré, le regardant de ses yeux clairs, pourtant aveugles.

— Ah ! Marianeau, soupira le jeune garçon dont le joli visage de fat se convulsait de rides subitement creusées, je ne souhaite pas que tu le comprennes maintenant, ni jamais ! Je crois que tout peut se réaliser... à la condition de ne pas être amoureux. Ton Monsieur n'est qu'un habile prestidigitateur qui a besoin de t'amener, de jongleries en jongleries, jusqu'à devenir son esclave, parce que tu lui représentes ce qu'il il y a de plus parfait dans la beauté féminine : la santé, la simplicité unies à une indomptable énergie. Maintenant, il y a un excellent procédé pour te prouver qu'il existe, c'est de le crever d'un bon coup de couteau entre les deux épaules ! Quant à me mesurer avec lui au pistolet ou à l'épée, merci bien ! Il en est à son cinquième duel, et Janou, le dessinateur qui fréquente les salles d'armes, prétend qu'on ne la lui fait pas à ce jeu-là. C'est un friand de la lame, comme ils disent dans leur vieil argot. Il va à la Grande Roue pour un oui et pour un non. Le bruit court que ça l'amuse et que les questions d'honneur ne sont pas les principales pour lui. Rien ne transpire que ces légendes, car plus il y a de légendes et moins on débrouille la vérité. Il y a surtout, hélas, l'argent, sa très réelle fortune qui lui permet d'étouffer tous les scandales, de payer tous les dommages et de passer haut la tête dans un monde chic où le plus riche est toujours le plus libre. Ajoute à cela qu'il est un authentique aristocrate et qu'en France, à Paris, en pleine République vénale, on a le respect de ces nobles, qui font sourire dans la purée, parce qu'ils ne savent rien fiche, mais qui reprennent tout leur prestige dès qu'ils ne tripotent que leurs cartes ou leur politique. Il va donc s'of-

frir la grande ouvrière que tu es pour l'unique plaisir, bien sadique, de lui casser, moralement, les deux bras.

Marie Faneau songeait, ne pleurant plus.

— Pourquoi n'est-il pas revenu, *ce revenant ?*

— Peut-être parce qu'il commence à avoir peur de toi... ou de moi... crainte qui serait, pour lui, le commencement de la sagesse.

— Que faire, Michel ?

— Il n'y a que deux façons d'en sortir, Marie... La seconde, c'est de l'épouser, puisque tu l'aimes.

— Je t'en prie, ne plaisante pas. La première ?

— Que j'aille le trouver, ce que je voulais faire sans te le dire, et que je lui propose un pacte : je ne quitterai jamais ma sœur, parce que *je sais tout.* Arrangez-vous comme vous voudrez. Amant ou mari, vous aurez toujours un témoin, dans la mesure des circonstances... et de la pudeur. Remarque bien, Marianeau, que je ne sais rien, au fond, de positif, à part ce que j'ai vu. Je m'en fie au vieux dicton : trop poli pour être honnête. Et puis, il y a son meilleur ami, ce jeune docteur méditatif. Celui-là, je m'en souviens,a laissé échapper un tel mouvement de réprobation vers la fin de la fable de l'oiseau nocturne que je voudrais le questionner. Encore un Breton, un renfermé. Où le joindre ?... Je ne m'abuse pas sur mon premier moyen. C'est une espèce de chantage intellectuel.

Marie, soudainement attendrie, passa ses deux bras au cou de son frère.

— Ce n'est pas du chantage, cela, Michel. C'est presque du dévouement, car, toi, tu as ton avenir à faire, et l'existence du manoir de Pontcroix ou la course perpétuelle en auto, les fameux voyages dans tous les pays lointains, dont il parle sans cesse, ce n'est peut-être pas le rêve pour un jeune homme de ton âge qui aime le plaisir et n'a pas du tout l'envie de comparer le mystère des légendes bretonnes aux féeries parisiennes.

— Tu oublies que je partagerai, que je partage déjà le

luxe de ce Monsieur, ton luxe de fiancée ou ta fortune de femme légitime ! Va, mon rôle n'est pas beau, mais j'ai le cynisme de l'accepter avec une réelle tranquillité d'âme. Je ne crois guère aux beaux rôles désintéressés dans cette comédie de l'existence. (Il ajouta, plus bas, noyant ses lèvres dans les cheveux fauves de sa sœur :) Je ne crois qu'aux passions qui, bonnes ou mauvaises, font de nous d'inconscients héros.

Ils se levèrent, les mains dans les mains :

— Va donc le voir, mon Michel, et décide pour moi. Je ne sais plus ni ce que je veux, ni ce que j'aime. Je suis étonnée qu'on veuille m'épouser pour m'éloigner de tout. Je te donne plein pouvoir. N'importe quelle solution, mais pas devenir folle ! Ah ! Ça fait trop de mal ! Je n'ai pas l'habitude, moi, d'avoir peur. Si je te disais que, la nuit, je commence à regarder ma fenêtre pour y guetter le fameux oiseau qui... évente les femmes avec ses ailes !...

Pendant que le jeune homme descendait de l'atelier pour aller s'habiller, il murmura :

— Ça... ou les coups ! On ne les a qu'avec ces deux systèmes, très peu perfectionnés ! Et ma sœur, cette merveille, ne vaut pas mieux qu'une autre devant l'amour ! Ce Monsieur-là va me payer cher cette vérité. Du diable si je n'étrangle pas cette brute ! Moi aussi, je vois rouge.

Au *Majestic*, Yves de Pontcroix habitait un appartement d'un luxe banal de grand hôtel, en attendant le mariage qu'il avait fixé au printemps pour aller passer leur lune de miel, soit au château breton, soit en un voyage aux pays lointains : l'Asie ou l'Amérique.

Dès qu'on lui annonça la visite de son futur beau-frère, il ordonna de le faire entrer.

Le salon, attenant à sa chambre à coucher avait un aspect de bureau ministériel, d'un confortable sobre, destiné à produire une impression de gravité, sinon de froideur, vous maintenant à distance.

Le marquis, resté assis devant une table chargée de

papiers, en veston de chambre fort simple, semblait un peu souffrant, l'œil fiévreux et les traits tirés, mais il fut immédiatement affable, quoique sans tendre la main. Presque aussi maître de lui que de coutume, il lui dit de sa voix sourde :

— Je vous attendais, Michel. J'étais bien sûr que vous viendriez me faire des excuses... de cet inconcevable moment d'oubli. Vous êtes si drôlement mal élevé, mon cher enfant !

— Je ne suis pas un enfant, monsieur, et je ne viens pas m'excuser, car, le moment d'oubli, ce n'est pas moi qui l'ai eu, avouez-le.

Cela débutait mal.

Yves se dressa, les yeux lumineux comme ceux d'un fauve qu'on réveille.

— Prenez garde, Michel. Souvenez-vous que vous ne pouvez être protégé contre moi que parce que vous êtes son frère.

— Je le sais bien et je me propose d'en abuser, monsieur de Pontcroix : ma sœur n'a plus l'intention de vous épouser, voilà ce que je suis venu vous dire.

Il s'assit sur le fauteuil de cuir en face de la lourde table-bureau, calculant que c'était là une barrière suffisante à la violence de certains gestes.

Pontcroix se croisa les bras en jouant machinalement de son index droit sur sa manche gauche.

Seul, ce petit mouvement fébrile indiquait la tension de son esprit.

Il aspira fortement l'air et demanda, très naturel :

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ou écrit cela elle-même, monsieur ?

— Simplement parce qu'il est plus convenable que je vienne vous l'apprendre.

— Ah ! Vous savez au juste, vous, ce qui est convenable ou non ?

— J'ai l'habitude de me fier à ma fantaisie ou à mon

instinct, cher monsieur. Moi je ne suis pas un grand seigneur... je suis libre.

Pontcroix tressaillit, car ce que son adversaire venait de lui dire là était une incontestable vérité. On n'est jamais libre quand on a accepté le joug de la naissance et qu'on peut craindre le scandale. Il se rassit, examina longuement le blond visage pâle qui ressemblait tant *à l'autre*, à celui qui dominait la situation, et murmura, tout à coup câlin, de cette étrange câlinerie qui déroutait après ses cruautés de langage ou de mouvements :

— Michel, avez-vous déjà aimé sincèrement une femme ?

— Oui,répondit Michel, dont la voix sombra. Je l'aime encore et je sais jusqu'où on peut aller sur ce terrain-là.

— Michel, j'aime sincèrement votre sœur. Je veux l'épouser parce qu'il me la faut pour toujours. Je vous assure que je suis incapable de lui manquer de respect. Ce qui s'est passé n'était incorrect que... parce que vous l'avez vu et que nous nous trouvions dans le monde...ou à peu près.Elle est très belle,très réservée. Elle a surtout pour moi cet attrait de la grande artiste, d'une sorte d'idole qu'on ne peut approcher qu'avec l'encens des grandes phrases, et, à la fin d'une soirée où l'on a des nerfs parce qu'on a un peu trop respiré l'odeur de certaine chevelure, raconté des histoires funèbres qui, vous le saurez peut-être un jour, sont un piment effroyable joint au champagne, il arrive qu'on ne mesure plus ses actes,qu'on a envie de mettre les morceaux doubles et pour aller plus vite, prouver davantage *tout en ne cessant pas d'être correct...*

— On se conduit comme...

Pontcroix l'interrompit d'un geste furieux.

— Taisez-vous ! Ne répétez pas cela ou je ne réponds plus de ma patience !

— Moi aussi, monsieur, je vais aller plus vite et prouver davantage : vous n'épouserez pas ma sœur, parce

qu'elle a peur de vous et que je ne vous le permets plus.

— Michel, cria Pontcroix perdant toute mesure, vous êtes venu ici pour me poser vos conditions. J'accepte tout d'avance; je ne peux pas aimer votre sœur sans l'épouser... c'est impossible. Je la veux entièrement.

— C'est-à-dire, cher monsieur, qu'il vous la faut loin de tout secours, dépouillée de toutes garanties sociales, sans défenseur, sans témoin et surtout consentante, vous aimant assez pour sauver l'honneur du nom, s'il y avait lieu, ce dont elle est fort capable ?

Pontcroix se pressa les tempes de ses deux poings :

— Vos conditions ? fit-il sans daigner protester, parce qu'il ne pensait qu'à la profonde immoralité de son ennemi.

— La très simple promesse que, devenu son amant ou son mari, vous ne me séparerez pas d'elle.

Il leva un peu ses yeux, férocement durs :

— Cent mille? gronda l'homme pris au piège par un gamin.

— Non, monsieur de Pontcroix. Son luxe, le vôtre, le ménage à trois, mais, parfaitement, très purement correct. Moi aussi j'aime la correction dans le vice ! Car je ne suis que le frère, et ma sœur est une très honnête fille qui vous aime. Je refuse toute fortune en dehors de la sienne. Je ne suis à vendre qu'en qualité d'esclave, le sien.

Yves de Pontcroix couvait le jeune homme de son regard fixe et brûlant.

S'il comprit, il ne voulut rien en laisser paraître, car il dit, subitement très affectueux, de son ton redevenu câlin, attendri :

— Vous êtes un frère vraiment très dévoué. Je n'aurais jamais deviné cela de votre part en vous voyant danser l'autre soir avec toute la grâce canaille d'une demoiselle des Folies-Bergères ! Comme on se trompe ! Mais, mon cher ami, qui vous a raconté que je veux vous éloigner de notre ménage ? Ne m'empêchez pas d'arriver à

le former... même à trois ! Nous pensions tout naturel, Marie et moi, de vous rendre votre liberté de jeune homme, au moins durant notre voyage de noces, mais, puisque vous désirez nous suivre, j'en suis ravi. Elle a peur de moi ? J'ai été trop hardi après avoir été trop timide, je le confesse. Je me suis trop complu à une imagination poétique, soit. Tout est remis dans l'ordre, ou le sera par ma promesse formelle de vous admettre chez moi, aussi longtemps qu'il vous plaira d'y rester... ou qu'elle consentira à vous admettre elle-même. Les nouvelles mariées sont si différentes, souvent, des anciennes fiancées ! Ne redoutez-vous point que ce puisse être elle qui vous trouve un jour un peu ridicule... dans ce rôle de... gardien du sérail ?

Michel Faneau se leva, à son tour, souriant :

— Oh ! fit-il avec une farouche insolence, le bon droit reste toujours au plusfort dans votre monde, c'est une puissance brutale que je ne conteste pas, mais il n'est pas prouvé que votre force, à vous, soit celle de l'amour. Nous allons donc savoir qui aimera le mieux, du mari vainqueur ou du frère prisonnier. Un bon conseil, marquis ! Tâchez de faire votre cour plus simplement, car... tout est à recommencer. Vous êtes allé trop loin... ou pas assez. Une femme qui a peur n'est heureuse que si on la rassure par des moyens naturels.

Le marquis reconduisit le jeune homme en riant.

— Vous êtes le garçon le plus intelligent que je connaisse. Nous deviendrons les meilleurs amis du monde, Michel. Voulez-vous prévenir Marie, ma chère fiancée, que je l'attends au Ritz, tout à l'heure, pour le thé ? Amenez-la-moi, nous dînerons n'importe où cela lui agréera, en public, avec toutes les lumières, tous les témoins, toute la musique. Ce sera charmant ! Et n'oubliez pas que je suis à votre entière disposition pour tout ce qu'il vous plaira de me demander, *mon frère*.

Il appuya sur le mot.

Mais ils ne se tendirent pas la main. Ni l'un ni l'autre n'en ayant réellement envie.

Marie Faneau n'en revenait pas ! C'était une transformation complète ou... la mystification qui continuait, mais combien plus agréable! Yves de Ponteroix était tendre, d'une tendresse absolument respectueuse. Il avait su demander pardon. Il embrassait les mains qu'on lui abandonnait avec un très visible effort pour ne pas les mordre ou les tordre ; cependant il y arrivait, et quand ses yeux brillaient de leur terrible luminosité fixe, il les éteignait en baissant les paupières à propos. Cette partie de l'époque des fiançailles fut un rêve nouveau pour Marie, car le grand oiseau noir s'était envolé de devant sa fenêtre et il ne demeurait plus, de son souvenir néfaste, que le doux froissement d'éventail de ses ailes ou, mieux, l'illusion de l'avoir absolument apprivoisé.

Michel n'avait pas parlé de son entrevue orageuse qui lui avait laissé, à lui, un léger trouble. Il avait joué pour gagner le bonheur du moment et non pour s'assurer un avenir plus sérieux. Et amateur du *qui vivra verra* il n'insistait pas sur les moyens à employer pour donner au jour le jour le plus de chatoiements possibles. D'ailleurs, quel est le terrible pécheur que l'amour ne convertit pas ?

Marie se laissait conduire par l'expérience un peu spéciale de son frère qui semblait connaître toutes les fatalités des mauvaises passions et ne lui prêchait pas précisément la morale. Assez femme pour désirer être aimée, pas assez femme pour savoir très bien comment, elle ne dirigeait plus sa vie, parce qu'elle était un peu fatiguée. Sous la conduite de ce chevalier servant, très ingénieux, aussi jaloux que le fiancé, elle ne sentait pas le besoin de l'isolement avec l'être préféré, ne sachant plus de quel côté était le véritable amour ou le véritable danger.

On allait de fête en fête, négligeant le travail d'art et le métier. Se couchant tard, il n'était pas facile de se mettre à l'ouvrage de bonne heure. Si Marie touchait encore vo-

lontiers à ses pinceaux, Michel perdait complètement de vue son atelier et étonnait les camarades par le luxe princier de ses habitudes. Yves de Pontcroix déclarait ne plus pouvoir vivre sans lui. Il l'envoyait chercher chez Fusard avec l'auto, et quand on ne l'y rencontrait point, le chauffeur avait l'ordre de se rendre cour de Rohan, d'où on le ramenait presque toujours avec la fiancée.

Déjeuners au Bois, promenades si le temps le permettait, goûters dans les thés en renom et dîners dans les restaurants fastueux (toujours pleins malgré le renchérissement scandaleux des denrées) et rendez-vous aux théâtres où l'on rencontrait la cour habituelle de la reine: Gompel, Henri Duhat, de la Serra, souvent ce brave notaire breton qui, en sa qualité de vieux beau, ne dédaignait point les parties fines. L'éducation du fiancé, son titre et son argent faisaient disparaître le genre un peu bohème de Michel sous un aspect d'originalité amusante. On finissait même par ne plus très bien distinguer si c'était le grand seigneur qui déteignait sur le petit mauvais sujet ou le contraire. Michel, du reste, savait maintenant s'arrêter à temps dans une plaisanterie... et ne fumait plus devant sa sœur, parce que le marquis de Pontcroix ne prenait jamais cette licence.

— Ne trouves-tu pas que nous abusons ? questionna un jour Marie Faneau en retirant le très beau manteau de fourrure, présent de la corbeille, qu'elle avait consenti à mettre sur ses épaules parce qu'elle comprenait, maintenant, pourquoi les femmes pauvres s'enrhument quand elles se permettent le décolletage.

— Abuser... de quoi ?

— De ses largesses, car, enfin, je ne suis pas encore sa femme et nous vivons sur un tel pied que c'est tout comme. J'ai horreur de porter des vêtements qui ne m'appartiennent pas. C'est terriblement lourd...

— Pour qui veux-tu qu'il dépense son argent, sinon pour celle qu'il aime ? Ne sommes-nous pas toute sa fa-

mille ! Lourd ? Marianeau, sage Marianeau, si tu étais franche, tu avouerais que tu crains de t'y habituer.

— Eh bien, oui. Je n'aime plus le froid simplement parce que je ne sais plus me lever tôt.

— Marianeau, nous te pervertirons... mais j'espère que tu retrouveras toute ta vertueuse vaillance quand il te faudra affronter ce cher marquis... déchaîné.

— Justement. Si un soir je devais me fâcher pour tout de bon, Michel ? Ni pour une couronne, encore moins pour une fortune, je ne céderais à un fou. Je ne l'aime que parce que je le crois sain, quoique violent.

— Oh ! tant que je serai là...

Et Michel acheva sa pensée en faisant claquer ses doigts comme, la nuit des fiançailles Yves, avait fait claquer les siens pour rappeler son médecin à l'ordre.

Les promenades en auto étaient surtout un enchantement pour Marie, qui avait eu une première jeunesse un peu sédentaire. Elle y glissait dans un songe délicieux lui rappelant la course au pont de Saint-Cloud, si étrange, dans la nuit profonde, avec ces deux buées blanches comme le souffle d'un dragon fantastique l'emportant au pays des chimères... dont elle ne voulait plus revenir !

— Et bientôt nous irons voir Pontcroix, Marianeau, disait le marquis gaîment, car il la nommait, lui aussi, Marianeau, unissant au petit nom, un peu simple, de la jeune femme le diminutif de sa signature d'artiste.

— Les travaux marchent ?

— Je crois. Mais je veux la tour mise en état, les terrasses très fleuries, la chapelle restaurée et le dîner possible dans la grande salle des gardes, quand nous sortirons de la cérémonie parisienne.

Ils devaient se marier à Paris, bien entendu, dans tout l'éclat d'une pompe mondaine dont Gompel disait d'avance toutes les splendeurs. On commençait à les recevoir dans la colonie américaine où personne ne pouvait s'étonner de rencontrer une jeune fille avec son fiancé, même si

elle n'eût pas été accompagnée par son frère. Michel devenait le flirt de toutes ces demoiselles raffolant de tangos endiablés, et assez souvent on invitait ce grand fauve un peu taciturne pour avoir ce singe amusant, son meilleur ami, un faiseur de tours des plus sympathiques.

— Michel, confia Marie, rentrant une nuit très lasse et très heureuse. Je voudrais te voir fixer ton choix pour plus tard ; je veux te doter, avec la permission d'Yves qui m'en a déjà parlé, et te faire épouser une belle miss. Tu as le goût de tous les luxes. Maintenant, toutes les ambitions te sont permises. Tu fais la noce à corps perdu, *ça, nous le savons* ! Il vaudrait mieux songer à t'établir convenablement... pour la vie.

Il se mit à rire, d'un rire douloureux :

— Qui t'a renseigné sur ce genre de noce que je fais en dehors de la noce mondaine ?

— C'est Yves qui prétend que tu brûles ta santé. Il devrait te suffire de nous suivre partout où l'on s'amuse convenablement sans y ajouter les aurores non vertueuses des rentrées à cinq heures du matin... Tu finiras par tomber malade. Tu ne dors jamais. Tu me ramènes ici et tu ressors... ce n'est pas normal.

— Plût à Dieu que tout le monde fût aussi normal que ton serviteur, Marianeau !

— Tu ne vas pas lui en vouloir parce qu'il s'inquiète de ta santé !

— Non, certes, mais dis-lui donc, de ma part, que je n'ai ni envie de me marier ni envie de rester chaste. Moi, les gens trop vertueux me dégoûtent ! Après moi le déluge de larmes, si tu daignes me pleurer !

— Ce que tu es méchant !

Elle était en train de lui préparer une tasse de tilleul, pour ne pas réveiller la bonne Ermance.

— Je mets deux cuillers de ta potion, Michel, et tu vas dormir chez toi, en te couchant. Je te défends de t'endormir ici, tout habillé. Ce n'est pas sain.

— Je préfère m'échouer ici que risquer de t'éveiller quand je rentre... à des heures louches. Nous sommes en bas trop près l'un de l'autre ; je t'entends rêver... ou la chienne se met à te prévenir, c'est agaçant.

— Mon Dieu, que tu es donc scrupuleux... tout ça pour pouvoir m'échapper facilement, beau masque !

— Oui, Marianeau, te fuir... Va-t'en vite avec ce chien qui m'exaspère de ses caresses. Il n'y a plus de feu et tu vas t'enrhumer, toi aussi, décolletée comme tu l'es.

Il se tournait contre le mur, le front dans les coussins, toussant ou sanglotant, on ne savait pas bien. Brusquement, il la rappela.

— Marie, répète-moi cette phrase : *Nous le savons.* Comme tu as bien dit ça ! Tu n'as donc plus peur de cet homme ? La bête est domptée, hein, elle ne mord plus ?

— Michel, ne plaisante pas sur ce qui m'a fait tant de mal !... Mon fiancé a eu un instant d'égarement. Il m'a demandé pardon et m'a avoué même qu'il était content de votre discussion à mon sujet,parce que cela lui a permis de te mieux apprécier.

— Ah ! Ah ! Il m'apprécie... à ma juste valeur ? Mon silence ou ma complicité, combien cela peut-il valoir ? T'a-t-il dit un chiffre ?

— Voyons, Michel, ne t'emballe pas. Encore ta fantaisie outrancière qui s'en mêle. Ni lui, ni moi, ne voulons aliéner ta liberté ! Tu es fou ! Notre maison sera la tienne et notre fortune aidera le plus loyalement du monde à faire ta fortune. Tu pleures? Mais non, tu as la fièvre. Tes mains sont brûlantes.

— Marianeau, Marianeau la vertueuse, tu aimes follement, ingénument un homme que tu ne connais pas ! Prends garde à toi ! Je n'y serai pas toujours. (Puis, il ajouta, ivre d'un chagrin mystérieux :) Va-t'en ! Laisse-moi dormir ici... Moi non plus, tu ne me connais pas.

IX

— Ce rêve est tellement beau, cher monsieur, pour ma sœur et pour moi, que je trouve assez naturel de m'en étonner, avec modestie, au moins de ma part.

Henri Duhat fumait silencieusement son cigare en attendant son client qui s'habillait, là-haut, chez lui, et il faisait les cent pas dans le hall du *Majestic* pendant que Michel, renversé sur un fauteuil, le suivait des yeux, ne perdant pas une expression de sa physionomie.

— Mlle Marie Faneau mérite tous les bonheurs et tous les honneurs, monsieur Michel.

C'était respectueux pour la sœur, mais un peu sec pour le frère.

— Marianeau est en effet une de ces créatures d'élite qui appellent les grandes passions. Je déplore qu'elle puisse demeurer si enfant, malgré son intelligence. Ma parole, elle est envoûtée par le marquis. Ne m'a-t-elle pas déclaré, un soir, qu'elle le prenait pour ... un *revenant*, un mort !

Le docteur Duhat tressaillit, s'arrêta, secoua sa cendre d'un doigt nerveux et regarda Michel.

— Les femmes ont des intuitions déconcertantes.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien... que faire une réflexion médicale, cher monsieur.

— Souvenez-vous de l'histoire du *vampire* et de cette étrange façon de concevoir l'amour d'outre-tombe !

— Oh ! simple entraînement d'imagination ! Le marquis, que je connais depuis notre enfance, est un contemplatif, un poète à l'occasion, puisqu'il exagère volontiers. Je lui en ai entendu raconter bien d'autres.

— Alors, pourquoi cette brutalité de gestes, cher docteur ? J'ai, par hasard, assisté à une scène rien moins que poétique dans un... dancing où une certaine jeune per-

sonne très empanachée a reçu certaine leçon de *jiu-jitsu* qui lui a beaucoup rapporté.

— Ah ! vous étiez là ? Je comprends vos inquiétudes. Yves est un peu vif. Il a un réel mépris pour ce genre de femmes. Songez donc ! Élevé dans la sévère morale catholique par des professeurs très au-dessus des idées charnelles, il n'admet aucune privauté.

— Oui, oui, je conçois ça... Moi-même, j'ai été fort bien élevé. J'ai fait aussi ma première communion et vous voyez ce qu'il en reste !... Votre marquis, au lieu de les prendre avec des gants, les prend avec des pincettes ! Ça lui coûte cher, malgré qu'il ne regarde pas à la dépense. Monsieur Duhat, répondez-moi franchement : vous trouvez ça drôle ?

— Non, répondit laconiquement Henri Duhat, comme ayant peur de donner une appréciation motivée.

— Et si cela lui arrive souvent, ne craignez-vous pas qu'un jour il aille plus loin que le poste ?

— Ça ne lui arrivera plus, monsieur Michel, parce que je crois que mon ami est trop sérieusement épris pour s'égarer chez les filles.

— Hum ! Et les autres histoires... de femmes ? Car enfin vous n'imaginez pas que votre chaste breton n'a rudoyé que celle-là ?

— Vous savez l'autre histoire ? murmura Duhat en se rapprochant de Michel, parce que des étrangers venaient de s'introduire dans le hall.

— Bon ! pensa Michel. Il y a d'autres aventures et je m'en doutais. (Il reprit, tout haut :) Dès qu'un grand mariage est annoncé, il pleut des prospectus et des lettres anonymes. J'ai coupé la communication avec ma sœur pour les lettres anonymes et j'ai appris des détails fort scabreux, ma foi... et des noms... presque propres.

Michel s'arrêta pour étudier l'effet produit par sa phrase sur le jeune breton *renfermé*. Celui-ci lui fit un signe lui enjoignant de baisser la voix.

— J'ai toujours redouté pour l'avenir les esclandres de cette sorte. D'abord parce que les prétendues victimes amplifient, ensuite parce que l'argent est quelquefois inutile à la réparation. Vous voulez parler de Lucette Gerval ?

— Justement.

Henri Duhat commanda deux Porto à un garçon d'hôtel qui passait et les deux jeunes gens s'isolèrent devant une petite table.

— Écoutez-moi, Michel Faneau, et ne vous indignez pas, car cela non plus n'en vaut pas la peine. Je ne veux pas déprécier le caractère de mon meilleur ami, qui m'a rendu d'inoubliables services. Nous sommes du même pays où ma famille fut, jadis, au service de la sienne. Moi, je ne suis pas *envoûté*, mais j'ai pour Yves un profond attachement. Je le plains beaucoup plus que je ne le blâme. Chacun entend sa vie d'amour à sa façon. J'ai dû faire quelques observations à mon client, que j'ai soigné depuis la guerre pour ses fièvres, qui l'ont fait réformer, sans aucun dommage, veuillez le croire, pour l'intégrité de ses mœurs; mais il est évident qu'il est dangereux pour lui, sinon pour sa femme, de se marier. Vous êtes très intelligent, Michel, et vous cherchez à mieux connaître votre futur beau-frère, parce que vous n'avez jamais habité le même monde et qu'une barrière, en s'ouvrant, ne nivelle pas deux terrains. Ça n'est pas très grave. Laissez-moi remettre les choses au point, je vous en prie ! Lucette Gerval a grand tort de continuer à se plaindre, surtout en face d'un mariage. Elle est toujours vierge, donc on ne lui a causé aucun préjudice. On lui a donné à elle et à sa famille tout ce qu'elle a exigé. On ne lui doit plus rien... puisqu'elle s'est laissé condamner pour chantage... alors ?

— Lucette Gerval ! répéta machinalement Michel, ahuri par la tournure que prenait cette confidence. Et qu'est-ce que c'est, comme valeur morale ?

— Mon Dieu, la petite bourgeoise de province s'émanci-

pant à Paris pour y lutter contre la vie chère. Elle était dactylo ou demoiselle de magasin, je ne me souviens plus trop. Un soir, elle a suivi le grand ténébreux, l'élégant flâneur, ce Monsieur qui possède le moyen d'enjôler toutes les petites filles d'aujourd'hui parce qu'il les fait monter dans la très belle limousine, le carrosse de la féerie moderne, et elle est revenue, plus tard, chez ses parents, toute en larmes. Et elle a raconté des blagues comme elles font toutes pour se disculper ! Devant le juge, elle s'est rétractée, déclarant qu'elle était amoureuse folle et qu'elle ne se rappelait plus rien. Elle est sans doute encore amoureuse, puisqu'elle écrit des lettres anonymes ou les fait écrire. Je préviendrai discrètement le marquis.

— Non, docteur. Je désire m'occuper de cela moi-même, puisque c'est à moi qu'on s'adresse.

— En ce cas, un conseil : prenez garde aux parents. Ils sont bien plus enragés que la petite.

— Elle demeure encore chez ses parents ?

— Mais oui. Ces gens-là sont tous venus de leur province pour... se jeter dans la gueule du loup, de ce même loup que leur fille avait vu... Et à présent, ils vivent tous de leurs rentes.

Michel, dans un mouvement de vivacité dont il ne fut pas le maître, renversa son verre de Porto en se levant.

Yves de Pontcroix entrait dans le hall. En habit, sous sa pelisse ouverte, il avait tellement l'apparence d'un homme comme il faut, malgré la dureté de son masque et le triomphe sauvage de ses yeux, que Michel se demandait, avec un léger effroi, lui, si sceptique, s'il n'était pas la victime d'un autre envoûtement ? Cette silhouette élégante lui devenait non seulement sympathique, mais encore il cédait peu à peu à ce besoin d'admirer la force qui est inné chez tous les faibles. Ah ! s'il n'y avait pas eu sa sœur, la belle Marianeau, la meilleure force, la puissance de la bonté et de la beauté réunies, comme il s'en serait moqué des prétendues victimes !

— Que tout ceci demeure entre nous ! murmura Michel. Vous êtes médecin et un peu confesseur, monsieur Duhat.

— Il y a le secret professionnel, monsieur Faneau, répondit avec une certaine naïveté Henri Duhat.

— Oh ! votre secret professionnel ! Est-ce qu'il devrait exister devant un mariage menaçant l'avenir d'une femme ? gronda le jeune homme impatienté. Alors, quoi ? C'est un malade, votre client ?

— Non, mon cher. Il est guéri, puisqu'il aime. Il brise volontiers tout ce qu'il touche pour s'amuser... Ce fut un soldat superbe, il est encore un orgueilleux... j'attends, pour prononcer un dernier diagnostic, que l'amour en fasse un homme, un homme qui ne joue plus !

Et un sourire mélancolique erra sur les lèvres d'Henri Duhat, le Breton fataliste.

Les trois jeunes gens réunis, il ne fut plus question que de la fiancée.

— Nous n'allons pas la chercher ? interrogea le marquis.

— Ma sœur vous prie de l'excuser ce soir, déclara Michel, qui prenait sur lui ce refus. Elle est un peu souffrante et moi je suis obligé d'aller à un rendez-vous... que je n'ai pas fixé moi-même, hélas !

— Quel mauvais sujet incorrigible ! soupira Pontcroix contrarié, mais indulgent.

— Je vous jure que ce n'est pas un rendez-vous agréable, mon cher futur beau-frère ! Il s'agit d'une demoiselle qui se plaint de vous. J'espère qu'il ne va pas falloir la consoler à votre place !

Et vire-voltant sur ses talons, absolument comme s'ils eussent été rouges, Michel se retira, bien résolu à courir chez tous les commerçants parisiens pouvant employer une demoiselle du nom de Lucette Gerval.

Le flegme de ce médecin l'exaspérait.

— Puisque nous venons de rouler celui-ci, pensait-il,

nous roulerons les autres ! Je veux tout savoir ! Il est peut-être encore temps.

— Que signifie ? demanda péremptoirement Yves de Pontcroix, quand Michel eut disparu.

— Pas grand'chose. Il a reçu quelques menaces anonymes, des racontars sans importance. Vous vous y attendiez.

— Je m'attends à tout... mais il n'empêchera rien. Remontons chez moi, voulez-vous, Duhat, pour pouvoir y téléphoner tranquillement ?

Une fois chez lui, Pontcroix prit l'appareil et se fit donner la communication avec son cercle.

— Les deux Messieurs qui sont venus vers deux heures ont-ils dit pourquoi ?

Après les tergiversations de rigueur, on répondit que ces Messieurs avaient demandé l'adresse personnelle du marquis, mais que, selon l'usage de la maison, on ne l'avait pas donnée à deux inconnus.

— Envoyez-les-moi, s'ils reviennent ! ordonna Pontcroix.

Puis, quittant son pardessus, ôtant ses gants, il jeta des cartes sur une table de jeu placée près de son lit.

— Henri, tenez-moi compagnie en attendant. Car ils viendront. Maintenant, je sais. Tant mieux. Je commençais à m'ennuyer.

Et il se mit à fumer rageusement.

Henri Duhat ne risqua aucune objection.

Rien qu'à le voir manier les cartes, en des gestes fébriles et expérimentés, on devinait que le pauvre garçon retrouvait, lui, la seule distraction capable de lui faire oublier les soucis inhérents à sa qualité de médecin bien mondain. Pontcroix ne s'intéressait pas énormément à ce qu'il faisait et il causait, entremêlant son récit de termes rituels qui le dénaturaient le plus bizarrement du monde :

— Ça date d'hier soir, chez les Legoff. J'y ai rencontré

un dessinateur, un artiste que je ne connais pas du tout, un de ces farceurs amenés par la princesse Lucie Norat, qui traîne ces gens-là pendus à ses jupes. On a parlé de mon portrait et on a célébré le talent de Marie Faneau — vous en voulez, mais je refuse—seulement, on a déblatéré sur le frère en déclarant qu'il avait des mœurs douteuses — oui,toute la couleur que vous voudrez.—Moi, je n'ai pas voulu entendre, car ces gens ignoraient ma qualité de fiancé—je marque le roi.—Mais, en y réfléchissant, ces deux Messieurs sont envoyés par l'artiste en question parce que... — je prends tout — l'ayant rencontré au vestiaire je lui ai envoyé je ne sais plus quoi à la figure.Cet après-midi, ça ne me disait rien. Ce soir, j'ai envie de me battre pour ce garçon qui ne sait pas tenir une épée et qui doit être lâche comme une couleuvre. — Votre revanche quand vous voudrez.

Henri Duhat laissa tomber les cartes.

— Vous voulez vous battre pour Michel ? Quel étrange caractère vous avez.Moi qui croyais que vous le haïssiez ? Je m'y perds, positivement.

— Oui, vous avez perdu ! fit Pontcroix riant de son rire cruel. On perdrait toujours avec moi si je n'étais pas beau joueur ! Et puis, il faut bien tuer le temps, surtout quand il devient insupportable comme ce soir.

— Voulez-vous que nous allions la retrouver ensemble? Vous avez promis à Michel de ne pas forcer la consigne, mais je puis remplacer le frère,au moins pour vous permettre de demander de ses nouvelles.

— Non, je ne profiterai pas de l'occasion... pour le trahir. Nous attendrons les témoins.

Et il éclata d'un rire terrible, se mit à marcher de long en large, ivre d'une impatiente fureur.

— Je vous en prie, mon cher Yves, calmez-vous, murmura le médecin, très inquiet, surtout depuis qu'on ne jouait plus. Songez à tout ce que vous accumulez de dangers sur votre tête. Si encore la publicité ne s'en mêlait

pas... Tout concourt à vous signaler à l'attention. Un nouveau scandale et vous sombrez. Yves, puisque vous l'aimez tant...

— De quoi vous a-t-il parlé, Michel ? interrompit Pontcroix. Est-ce qu'il vous a dit que nous nous étions disputés ?

— Non. Il ne fait que votre éloge, au contraire. Il me paraît très jaloux de la bonne réputation de sa sœur. Ne risquez pas... certaines tentations. Des lettres anonymes, c'est sans importance. Quand on est le marquis de Pontcroix et qu'on possède votre fortune, on ne se marie pas impunément. Cela rallume des rivalités, des appétits. Ah ! Yves, à votre place je ne me serais pas marié.

— A ma place ? Vous oubliez, mon cher, qu'entre nous, il y a des *différences*.

Le malheureux joueur savait probablement très bien à quelles *différences* on faisait allusion, car il tordit nerveusement son paquet de cartes.

— Vous êtes un ami généreux, Yves, seulement je me demande si pour vous rendre service, aujourd'hui, je ne devrais pas vous empêcher... d'aller à je ne sais quelle catastrophe. Cette jeune femme n'est pas une femme ordinaire.

— Elle m'aime. Son frère lui raconterait... qu'elle ne le croirait pas, au moins sans preuves à l'appui. Elle aime beaucoup son frère... Elle l'abandonnera pour me suivre... oui, quand je voudrai.

— Elle vous aime ? Alors, Yves, je souhaite.. sa guérison par la vôtre... car au-dessus de vous il y a, en effet, la nature.

Et le docteur Duhat, avec un soupir de lassitude, se remit à cartonner.

Les deux Messieurs inconnus vinrent, le soir, après dîner et ce fut Henri Duhat qui les reçut en leur apprenant que son client avait constitué deux autres témoins. Cette affaire s'arrangerait sans doute, aux environs de Paris,

à l'entière satisfaction de tout le monde. Un témoin essaya bien de démontrer que, depuis la guerre, le duel était mal porté et qu'il semblait antédiluvien de se mesurer pour des querelles purement individuelles, mais quelqu'un déclara, non sans raison, que la victoire générale ne suffisait pas à venger les injures particulières.

Pendant ce temps, Michel cherchait Mlle Lucette Gerval, qu'il ne découvrit pas et à laquelle il renonça, parce que les événements se chargèrent de lui prouver que les femmes, comme les nations, finissent toujours par adorer leurs bourreaux.

Marie Faneau attendait son frère pour aller rejoindre son fiancé et se mourait d'inquiétude. Le grand garçon si fort et si singulièrement insensible était alité, disait son dernier pneumatique, avec un peu de fièvre : « Voulez-vous, grande Amie, venir me voir ? Mon médecin, Henri Duhat, autorise une heure de conversation et il craint des complications morales si vous me refusez cette joie. » Marie ne tenait plus en place. Lorsque son frère arriva elle lui montra le pneumatique tout en achevant sa toilette.

— N'attendons pas son auto. Partons tout de suite, je t'en supplie.

— Il est blessé ou vitriolé ! Est-ce que, par hasard, il y aurait une providence ? dit Michel, qui commençait à avoir assez de son rôle de personnage en tiers dans une comédie aussi dramatique.

Dans la très somptueuse chambre à coucher du *Majestic* Yves était étendu sur une chaise longue, le bras droit en écharpe. On avait baissé les stores et un flatteur demi-jour atténuait la dureté de son visage. Il semblait plus calme, surtout plus gai. Deux jeunes gens serraient les mains du médecin se retirant devant la visite de la fiancée, lui laissant discrètement le champ libre après avoir arpenté l'autre champ, selon toutes les lois du code de l'honneur.

Michel risqua une plaisanterie de mauvais goût:

— Vous avez l'air d'une marquise! Il vous manque des mouches !

— Celle qui m'a piqué pour vous, cher ! lui jeta dédaigneusement Pontcroix en se soulevant pour baiser la main de Marie.

Il ne voulut pas en expliquer davantage, au moins lui-même.

Marie était navrée. Encore un mystère ! Le médecin consentit à la rassurer :

— En effet, une piqûre insignifiante, Mademoiselle. Ne vous alarmez pas. Le pauvre adversaire ne s'en tirera pas si bien, d'autant moins bien qu'il manque d'habitude.

D'un commun accord, Michel, qui espérait en savoir davantage et Henri,qui avait l'ordre de lui en dire un peu plus, passèrent dans le salon d'à côté.

Marie avait une robe de printemps, un voile de soie bleu sur un satin plus clair, et un immense boa de plumes d'autruche de deux tons azurés l'entourait en faisant ressortir sa tête pâle de rousse sous un large chapeau de velours uni. Elle était toute septième ciel ! Ses yeux fleurissaient, derrière sa voilette de tulle, comme deux fleurs tendues vers la lumière. Elle osa s'asseoir sur le bord de la chaise longue.

— Yves, murmura-t-elle, vous n'avez donc aucune pitié de votre amie,puisque vous la bouleversez ainsi sans lui faire la grâce du mot de l'énigme ?

— Chérie, je suis tellement heureux de vous revoir que j'ai tout oublié.

Il serrait ses poignets avec toute la vivacité de quelqu'un qui n'a pas perdu énormément d'énergie.

— Je ne peux pas connaître le motif de ce duel ?

— Une discussion ridicule à propos... de sport.

— Ou d'une dame ? fit-elle timidement.

— Non, pas tout à fait.

à l'entière satisfaction de tout le monde. Un témoin essaya bien de démontrer que, depuis la guerre, le duel était mal porté et qu'il semblait antédiluvien de se mesurer pour des querelles purement individuelles, mais quelqu'un déclara, non sans raison, que la victoire générale ne suffisait pas à venger les injures particulières.

Pendant ce temps, Michel cherchait Mlle Lucette Gerval, qu'il ne découvrit pas et à laquelle il renonça, parce que les événements se chargèrent de lui prouver que les femmes, comme les nations, finissent toujours par adorer leurs bourreaux.

Marie Faneau attendait son frère pour aller rejoindre son fiancé et se mourait d'inquiétude. Le grand garçon si fort et si singulièrement insensible était alité, disait son dernier pneumatique, avec un peu de fièvre : « Voulez-vous, grande Amie, venir me voir ? Mon médecin, Henri Duhat, autorise une heure de conversation et il craint des complications morales si vous me refusez cette joie. » Marie ne tenait plus en place. Lorsque son frère arriva elle lui montra le pneumatique tout en achevant sa toilette.

— N'attendons pas son auto. Partons tout de suite, je t'en supplie.

— Il est blessé ou vitriolé ! Est-ce que, par hasard, il y aurait une providence ? dit Michel, qui commençait à avoir assez de son rôle de personnage en tiers dans une comédie aussi dramatique.

Dans la très somptueuse chambre à coucher du *Majestic* Yves était étendu sur une chaise longue, le bras droit en écharpe. On avait baissé les stores et un flatteur demi-jour atténuait la dureté de son visage. Il semblait plus calme, surtout plus gai. Deux jeunes gens serraient les mains du médecin se retirant devant la visite de la fiancée, lui laissant discrètement le champ libre après avoir arpenté l'autre champ, selon toutes les lois du code de l'honneur.

Michel risqua une plaisanterie de mauvais goût:

— Vous avez l'air d'une marquise! Il vous manque des mouches !

— Celle qui m'a piqué pour vous, cher ! lui jeta dédaigneusement Pontcroix en se soulevant pour baiser la main de Marie.

Il ne voulut pas en expliquer davantage, au moins lui-même.

Marie était navrée. Encore un mystère ! Le médecin consentit à la rassurer :

— En effet, une piqûre insignifiante, Mademoiselle. Ne vous alarmez pas. Le pauvre adversaire ne s'en tirera pas si bien, d'autant moins bien qu'il manque d'habitude.

D'un commun accord, Michel, qui espérait en savoir davantage et Henri,qui avait l'ordre de lui en dire un peu plus, passèrent dans le salon d'à côté.

Marie avait une robe de printemps, un voile de soie bleu sur un satin plus clair, et un immense boa de plumes d'autruche de deux tons azurés l'entourait en faisant ressortir sa tête pâle de rousse sous un large chapeau de velours uni. Elle était toute septième ciel ! Ses yeux fleurissaient, derrière sa voilette de tulle, comme deux fleurs tendues vers la lumière. Elle osa s'asseoir sur le bord de la chaise longue.

— Yves, murmura-t-elle, vous n'avez donc aucune pitié de votre amie,puisque vous la bouleversez ainsi sans lui faire la grâce du mot de l'énigme ?

— Chérie, je suis tellement heureux de vous revoir que j'ai tout oublié.

Il serrait ses poignets avec toute la vivacité de quelqu'un qui n'a pas perdu énormément d'énergie.

— Je ne peux pas connaître le motif de ce duel ?

— Une discussion ridicule à propos... de sport.

— Ou d'une dame ? fit-elle timidement.

— Non, pas tout à fait.

Et il rit, puis il se mit plus près d'elle, l'enveloppant de son bras resté libre.

— Marianeau, fit-il de sa voix sourde, tout à coup passionnée, je gagne à ce coup d'épée la joie de vous avoir un peu toute à moi. Vous n'avez pas peur parce que je suis blessé. Ces sortes de situations attendrissent les plus sévères et moi je ne crains pas de vous... froisser, car je suis fatigué, pas ma blessure, Dieu sait que j'en ai reçu d'autres, mais parce que j'ai dû me lever de bonne heure et j'ai horreur de ça... (Il lui baisa les mains.) Marianeau, vous êtes belle dans vos soieries célestes, mais vos cheveux sentent l'enfer ! Non, ne vous révoltez pas. Je resterai très doux. Je voudrais me blottir dans vos jupes comme Fanette, que vous me préférez. Aussitôt guéri, dans une semaine, je vais en Bretagne pour voir où en sont les travaux. Maître Mahaut m'écrit que tout se termine lentement parce que... journées de huit heures et incapacité. Comme il est regrettable que nous ne puissions revenir au bon temps où l'on ne bâtissait pas une tour ou un rempart sans d'abord murer un ouvrier dedans, histoire de donner une âme à la pierre ! Marie, ne protestez pas, je plaisante ; seulement, jadis, c'était sérieux... Ma chérie, aimez-vous toujours les fleurs que je vous envoie ? Puis-je cueillir à votre ceinture cette rose rouge ? Vous commencez à aimer cette couleur, dites ? Aimez-vous aussi ces fraises qui sont venues d'Espagne et sont presque aussi rouges que les œillets de ce pays?... Marie, je suis heureux, mais je suis impuissant à vous plaire, parce que je ne sais pas me plier à l'amour humain. (Il ferma un instant les yeux, comme prêt à se trouver mal.) Et tu attends de moi l'amour humain. Tous ceux qui t'approchent doivent en rêver, de cet amour qui donne la vie. (Il semblait vraiment sur le point de s'évanouir et déchirait la rose pourpre sous ses ongles. Elle eut la sensation qu'il souffrait, mais que ce n'était pas physiquement.) Non, non, ne m'embrasse pas. J'ai le

dégoût de tous les baisers! Souviens-toi que tu as livré tes lèvres à un autre. Tu as beau me plaire, je ne l'oublie pas. Crois-tu donc que je puisse te pardonner ?... Je ne pardonne jamais rien. Non, l'absolu ce n'est pas cela.

Elle se leva, désolée.

— Vous avez encore la fièvre, monsieur de Pontcroix ?

— J'ai toujours la fièvre. (Il ajouta plus bas, comme un aveu :) Mais ce matin, chérie, j'ai vu la vraie couleur du sang; ce n'était ni la rose, ni les fraises, ni ta bouche, c'était quelque chose comme le torrent de tes cheveux que j'aurais voulu arracher à la blessure de cet homme.

— Oh ! Yves, qui êtes-vous ? Il n'est pas possible de penser tout cela sans avoir le cerveau malade, je vous assure...

Il se redressa et lui mit les mains sur les épaules en la regardant droit dans les yeux :

— Je ne suis pas plus fou que ceux qui songent à l'amour tel qu'on le parle en votre langue humaine, Marie. Osez donc y songer un seul instant, là, dans mes bras, en me regardant bien en face !... (Marie Faneau, interdite, demeura immobile, son teint se colora, sous son regard brûlant, sa pudeur, malgré elle, monta jusqu'à ses joues, venant du plus profond de son être. Comment se faisait-il que ce fou furieux, qu'elle n'aurait pas dû écouter, ni daigner contredire, la tenait sous le charme effrayant de certaines phrases qu'elle finissait par admettre, sinon comprendre ? Elle entendait cela comme un chant indistinct, sans parole...)

— Oui, je sais, tu voudrais bien appeler ton frère pour te garer de mes divagations... en écoutant les siennes ! Il t'aime bien, ton frère, et c'est pour cela que je l'aime aussi. Marie, tu seras ma femme, et nous serons trois, la plus étrange des trinités passionnées. Tout ce que la terre peut porter de plus ardent et de plus inouï. Je veux tout ce que tu voudras et je m'incline d'avance devant ta douceur de belle résignée. (Il la jeta irrésistiblement à ses pieds, la

faisant tomber sur les genoux du seul effort de sa main demeurée libre.) Voilà ! Tu ne peux même pas résister à un homme blessé. Maintenant, tu vas pleurer, ce qui me consolera, me guérira, car, enfin, tu m'aimes... et que m'importe de quel amour !

— Non, Yves, je ne pleurerai pas. J'ai seulement une peine infinie à vous voir si malheureux, vous si fort. J'ai entrepris de vous guérir de vos vertiges et j'y parviendrai en vous aimant... comme il vous plaira que je vous aime. Je supporterai tout, parce que je crois que vous m'aimez à votre manière. De tout votre cerveau, sinon du cœur que vous n'avez plus. Qui donc m'a volé votre cœur, Yves, mon fiancé ?

Il la respirait, ravi, les yeux clos, la tenant par les deux poignets d'une seule main, sans essayer de lui faire du mal.

— Quand je pense que je pourrai peut-être la convertir à ma religion ! murmura-t-il.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Vous croyez en Dieu, Yves, et vous vous imaginez, naturellement, que je suis une païenne parce que je suis une artiste ?

— Je crois, moi, en un Dieu qui n'est pas le bon, petite fille trop tendre et trop simple. Je crois, et la guerre, et surtout la paix d'aujourd'hui autorisent cette croyance au ciel renversé, que la seule puissance qui gouverne le monde est une puissance mauvaise, détruisant ou corrompant tout ce qu'elle honore de son attention. Je crois que c'était peut être Gilles de Rais qui avait raison. Malheureusement, on ne laisse pas aux inventeurs ou aux savants le temps de mettre leur invention au point. Le seigneur de Laval n'a pas fait plus de vivisection que nos sombres tourmenteurs des laboratoires modernes, s'il était plus riche et plus élégant. Je voudrais bien savoir pourquoi une matière vivante et innocente serait plus innocente ou plus vivante qu'une autre ? Il n'y a que la réalisation de l'absolu qui compte. Pauvre Marianeau, à qui je ne peux pas

parler le langage humain et qui m'écoutes! Ah! Marianeau, tes cheveux, tes cheveux couleur de sang... que j'aurais tant voulu arracher de la poitrine de cet homme que j'ai failli tuer ce matin et que je ne connais pas!

Marie échappa vivement à son étreinte pour aller faire signe à Henri Duhat, qui la rejoignit sur la pointe des pieds.

— ... De la fièvre ? Vous croyez ? C'est bien possible, chuchota-t-il anxieux. Étant donné votre présence, oui, car le médecin trop doux envenime la plaie. Alors, chère mademoiselle, je vous donne congé. Quant à Michel, calmez-le à son tour. Lui aussi est fort ému.

L'auto les attendait devant l'hôtel pour les reconduire chez eux. Marie, en y montant, dit, tremblant encore :

— Est-ce que tu as appris la vérité, mon petit ?

Celui-ci s'écria, transporté :

— Ton fiancé est le plus chic type que je connaisse. Il est de toute évidence que c'est un détraqué, mais je le tiens pour un homme tout à fait gentil... je veux dire : un vrai gentilhomme. Il s'est battu parce que cet imbécile de Janou, le dessinateur, a prétendu, dans un salon, que j'avais des mœurs douteuses ! Des mœurs douteuses ! (Et Michel pouffa.) Mais je n'ai jamais eu de mœurs du tout ! Ton fiancé me donne là une très bonne leçon de politesse et je ne m'occupe plus de sa vie privée. Ah ! Marianeau, c'est tout de même épatant de clouer la langue des gens avec une épée pour les faire taire !

— Jusqu'au jour où l'autre vous cloue le cœur avec la sienne! Je ne serai plus tranquille, maintenant. Il a raison, il faudrait fuir... le langage humain.

— Comme tu l'aimes !

— Michel, c'est malgré moi, c'est plus fort que moi... et que toi.

X

Yves de Ponteroix, parfaitement guéri de son insigni-

fiante blessure, parlait de ce voyage en Bretagne avec une étrange ardeur :

— Puisque vous ne trouvez pas convenable de venir chez moi avant notre mariage, soit, je me résigne, mais donnez-moi au moins votre frère pour m'y accompagner ! Il connaît vos goûts, vos habitudes et me dira ce que je peux avoir oublié dans ma liste envoyée à Me Mahaut. Là-bas, il n'y a que des domestiques tellement ordinaires... et si vous alliez vous y déplaire de toutes les façons ?... Puisque vous devez y vivre avec moi !... Voyons ! Consentez à venir vous-même, je vous en conjure ! Nous irons tous les trois.

Il tenait ses mains, les pressait convulsivement, ne la quittait pas de son regard noir et dur qui étincelait.

— Non ! Non ! je n'irai là-bas que votre femme. N'insistez pas. Même avec mon frère cela pourrait sembler un peu hardi aux voisins.

— Il n'y a pas de voisin.

— Alors, au personnel.

— Le personnel est à cent lieues de nos existences de mondains ou d'artistes. Il ne voit ni n'entend et conserve la bonne habitude des gens de jadis. Il se croit né pour obéir.

Michel, qui se roulait, avec la petite Fanette, dans l'atelier, interrompit leur dialogue pour déclarer :

— Moi, j'en suis. Marianeau, je vais savoir si l'atelier de la Tour Prends Garde sera aussi bien que celui de la cour de Rohan.

Il rampa jusqu'aux genoux de sa sœur, les entoura de ses bras et dit, tendrement :

— Pourquoi ne veux-tu pas venir ? Nous resterons à peine huit jours et tu seras de retour pour l'ouverture des Salons.

— Non, Michel. (Elle ajouta, gracieusement :) J'aurai la surprise complète, puisque, tous les deux, vous m'y préparerez tout le bonheur de notre futur foyer.

— Oh ! si tu te mets à faire des phrases, toi aussi, c'est que tu es très vexée d'avoir à me laisser y aller seul. Tant pis pour toi ! Marquis, quand partons-nous ? En chemin de fer ou en auto ?

Yves eut un sourire presque aimable :

— Demain, si vous voulez .En auto, bien certainement. J'ai horreur de me mettre aux ordres d'un chauffeur de train. Votre heure sera la mienne.

— Comme dans les duels de la *Comédie Française ?*

— Oh ! je t'en prie, Michel, qu'on ne me reparle jamais de duel ! fit Marianeau de mauvaise humeur, sans savoir pourquoi.

Et, dès ce soir-là, refusant de sortir avec eux pour aller dîner au restaurant,elle s'occupa de la valise de son frère, criblant Ermance de recommandations maternelles au sujet des vêtements, des menus objets et surtout des nombreuses potions à ne pas oublier.

—LaBretagne,au printemps, ce doit être froid. Iltousse la nuit et s'obstine à courir les rues. Ce qui me console, c'est que,là-bas, il se couchera de bonne heure, puisqu'on n'y voit personne.

Le lendemain, Yves amena Henri Duhat pour le présenter comme nouveau garde du corps à Marie Faneau.

—Je mets mon meilleur ami à vos ordres, ma très belle, et j'espère que vous n'en aurez nul besoin; mais si vous ne m'écriviez pas, lui me donnerait de vos nouvelles tous les jours, il l'a juré.

Elle se mit à rire.

— Pourquoi ne vous écrirais-je pas ?

— Vous avez tellement peur de vous compromettre ! fit-il ironiquement.A propos : je prends la limousine parce qu'elle peut être conduite de l'intérieur et que nous voyagerons du soir au matin. Je vous laisse le petit coupé avec Lucot, gaillard qui n'a pas les yeux dans sa poche et à qui vous pouvez vous fier en toutes circonstances. Même si l'envie vous prenait de venir nous rejoindre... Mainte-

nant, je vous supplie de vous distraire... absolument comme si je n'étais pas là.

— Je vais donc enterrer ma vie de garçon ? railla-t-elle, osant le taquiner pour essayer de le forcer à rire.

Il l'attira tendrement contre lui :

— N'oubliez pas que je suis atrocement jaloux. Ma jalousie est peut-être ma meilleure manière d'aimer.

Elle l'embrassa très courageusement parce qu'il y avait chez elle deux autres hommes qui souriaient et qu'elle aurait eu peur de le faire en dehors d'eux, seule avec lui qui ne souriait pas.

Pontcroix fut relativement gai au dîner, puis il partit, abandonnant Michel aux petits soins de sa sœur, pour aller chercher l'auto.

— Tiens tes cigarettes, Michel. Inutile de dissimuler que tu fumeras dès que je n'y serai plus.

Elle lui tendit la petite boîte de métal, sa provision de *Muratti's*.

— Merci, chérie. Je suis content. On n'aura pas le temps de s'endormir, car je pense que le marquis va mener ça d'un train d'enfer. Non, Ermance, pas de couverture de laine et encore moins de pardessus ! J'ai toutes les fourrures de mon beau-frère, ça suffira bien. Au revoir, ma petite Fanette. Reste ici. Là-bas il y a des chiens-loups qui te casseraient les reins... d'une façon ou d'une autre. Dis donc, Marie, faut-il que je m'occupe sérieusement de la tour au point de vue de l'atelier futur ou crois-tu qu'il t'empêchera de travailler ?

— De travailler, non. De gagner de l'argent, oui. Il permettra tout, pourvu que je ne fasse plus de portrait. Or, j'ai une envie folle d'étudier le paysage. Après tout, l'art n'a pas qu'une corde à son arc.

— Hum ! fit Michel. Lui n'a qu'une flèche au sien, mais elle pique terriblement ! Marie, je te fais mes adieux. Je crois, moi, que ce n'est pas la peine d'installer ma cham-

bre là-bas. Tu me mettras sûrement à la porte quand tu seras marquise.

Elle faillit se fâcher. Il la serra très fort en l'embrassant :

— Je ne peux pas vivre sans toi, Marie, tu le sais bien, et je sais aussi bien que tu ne te passerais pas de mes sottises.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, car il ne se séparait jamais d'elle, il bondit comme un clown vers l'escalier et disparut dans le déhanchement de son fameux pas espagnol.

Marie songeait :

— On se demande quel est le plus fou des deux ! Et cependant, je préfère... l'autre folie. On n'épouserait tout de même pas Michel.

La traversée des rues de Paris se fit assez lentement. C'était l'heure des théâtres et Pontcroix, malgré son assurance qui égalait celle d'un professionnel,redoutait, ou semblait redouter les accidents au milieu de cette cohue de voitures de toutes provenances, de piétons bourdonnant comme les mouches de tous ces coches.

Michel,installé sur les coussins du fond,fumait, béatement heureux de cette randonnée au clair de lune. Il faisait beau et doux. Dès qu'ils eurent dépassé l'octroi et qu'ils furent sur la route, Yves parla de l'itinéraire :

—Nous allons à Quimper, ou mieux à Pontcroix, par Alençon. Vous me suivez, Michel ? Allumez donc votre lampe pour voir la carte, si cela vous intéresse. Nous serons, vers minuit,dans l'Orne... et nous prenons là une bien jolie route qui monte en corniche,domine un torrent et redescend dans les bois. C'est très pittoresque, le jour. Nous y verrons poindre l'aurore. Est-ce que vous savez dormir en auto ? Je vous préviens que nous ferons du cent. La nuit, avec de bons phares, on est libre.

— Je ne sais plus dormir nulle part, depuis quelque temps. J'adore me promener la nuit, surtout être mené,

parce que j'ai la peur de toute espèce de responsabilité. Marie prétend qu'elle trouverait cela plus amusant si elle conduisait. Elle aime à connaître son but. Moi, je m'en fiche. On arrive toujours. Cette course aux abîmes est délicieuse.

Ils n'étaient séparés que par les dossiers des sièges de devant et Michel s'appuyait sur le drap gris perle qui feutrait leur voiture,une somptueuse limousine pourvue de tout le confort désirable.

Yves de Pontcroix portait une lourde veste de fourrure noire. Tête nue, ses cheveux lui faisaient comme un bonnet d'une autre fourrure plus lisse, plus noire encore. Par instant on voyait briller ses yeux qu'illuminait la lueur fuyante d'un bec de gaz. Ses mains, gantées de clair, tenaient le volant avec le calme que donne une volonté que rien n'entravera, unie à la force physique, cette force qui lui procurait la sensation d'être toujours le maître de la situation.

— Vous n'avez jamais eu d'accident ? demanda Michel.

— Si. J'ai failli m'écraser contre un arbre en conduisant des vivres du côté de Verdun. (Il se mit à rire de son rire sourd.) Ce n'était pas pour mon plaisir comme ce soir, je vous l'assure. J'ai dû faire une terrible embardée sous des éclats d'obus et j'ai perdu les deux camarades accrochés au marche-pied, plus toute une caisse de... confiture ! On faisait tous les métiers en ce temps-là. Je n'étais pas là pour ça, mais le conducteur expirait, basculé par-dessus le volant. Or, conduire un camion en course... c'est impossible. La confiture, de la groseille,je crois, ruisselait de tous les côtés à travers la bâche et les entrailles des pauvres diables coulaient le long des roues d'avant. On ne savait pas ce qui paraissait le plus rouge de toute cette marmelade.

— Et vous ? questionna Michel dans un frisson nerveux qu'il ne put réprimer.

— Moi, j'ai continué. Je suis arrivé au poste de ravi-

taillement couvert d'une liqueur qui poissait vraiment trop... et on m'a offert ma première citation. Entre nous, ce n'était pas la peine.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aime le rouge, fit laconiquement le marquis.

— Oui, je sais. En ce moment, vous parlez la langue verte, je veux dire l'argot, plaisanta Michel. Une terreur de barrière ne s'exprimerait pas autrement pour dire qu'elle aime le sang !

— Je n'ai pas encore fréquenté chez les terreurs de barrière et j'ignore l'argot. Toutes mes excuses.

Michel éclata de rire.

— Ah! que vous êtes donc susceptible! mon cher frère. Tout de même ne racontez pas cela le soir de vos noces à Marianeau. Et c'est toujours parce que vous aimez le rouge que vous vous êtes battu pour moi, Yves ? ajouta d'un ton plus bas le jeune homme en rallumant sa cigarette.

Chose étrange, le marquis, à cette question, se tourna brusquement, malgré sa prudence de chauffeur émérite, comme attiré par le regard un peu trouble de son interlocuteur. Cela suffit pour faire obliquer la voiture du côté d'un abreuvoir qui stagnait entre deux petits murs de pierre.

On entendit un fracas de vitre ou de métal.

La voiture s'arrêta dix mètres plus loin.

— Vous venez de nous rendre louches ou borgnes. Un de nos phares est brisé. Nous ne voyagerons plus que d'un œil et de travers, fit-il agacé. Et il eut encore son rire sourd, son inexplicable raillerie *en dedans* qui lui donnait l'attitude de quelqu'un qui se moque aussi de lui-même.

— Je suis désolé, murmura Michel.

— Oh ! ce n'est pas de votre faute... si je me suis battu pour vous sans vous le dire et sans vous prendre à té-

moin d'une affaire d'où, vraiment, l'honneur n'avait pas grande chance de sortir très brillant, je tenais à vous prouver que le frère de ma femme ne peut pas déchoir, au moins devant moi.

Il reprit son volant et la voiture fila, dardant un œil unique sur une route blanche qui devenait presque neigeuse bordée d'arbres noirs.

Michel, si bavard, n'avait plus envie de causer. Ce diable d'homme le glaçait en dépit de toute la courtoisie de ses manières. Il n'en avait plus peur pour sa sœur, car il le sentait, le croyait sincèrement apprivoisé, dompté par l'amour, mais il aurait bien voulu percer les ténèbres qui environnaient tous ses actes.

Un froid singulier s'emparait maintenant du jeune névrosé. Il remonta les fourrures autour de lui, s'efforça de s'endormir.

La route semblait se précipiter sur lui, entrant par le grand pare-brise d'avant, droite, unie comme un ruban d'argent qui s'enroule autour d'une énorme bobine. La puissante machine l'avalait, littéralement. Les murs ou les arbres s'écartaient ou se rejoignaient en une interminable sarabande. Par moment, la perspective, dans une forêt, montrait les branches cernant, à perte de vue, une espèce de colonne, une pyramide en marbre qui atteignait le ciel noir, et cela était si fantomatique, si réellement irréel, si fatigant, que l'on pouvait s'imaginer à chaque seconde qu'on allait se briser contre elle.

Michel voulut fermer les yeux, surtout pour ne plus voir. Il laissa tomber sa cigarette dans le porte-cendre et, bercé par les roulements presque silencieux de la voiture, peut-être finit-il par s'endormir...

Il fut réveillé en sursaut par le brusque arrêt de l'automobile.

La voix de son compagnon de route lui sembla plus sourde, plus *morte* que jamais. Est-ce qu'on lui parlait en rêve ou était-on enfin arrivé ?

— J'ai dormi ? Vous croyez, Yves ? Mon Dieu, comme tout est noir ici ! Où sommes-nous ?

— En face d'un ravin de l'Orne. Et il est bien dommage qu'il fasse encore nuit, car l'endroit est merveilleux. Je suis obligé de m'occuper un peu de ce qui se passe dans ma machine. Il y a quelque chose qui ne marche plus.

— Vous savez ce que c'est ?

— Je m'en doute. Un chauffeur doit toujours connaître son métier... surtout quand ce n'est pas son métier.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Non, puisque vous n'y entendez rien.

Michel sauta sur la route à son tour et sentit, au sortir des fourrures qui l'enveloppaient, glisser sur ses épaules comme un linge mouillé. Une bise humide soufflait, on percevait le murmure d'une eau qui coulait très bas, très loin, au pied d'une montagne boisée dont les arbres touffus empêchaient de distinguer le cours, fleuve, rivière ou torrent.

Le phare, leur unique phare s'éteignit.

— Comme l'autre est brisé, nous n'avons plus que ma lampe de poche pour trouver la réparation qu'il faut entreprendre. Vraiment, Lucot a-t-il négligé ce détail, lui, si consciencieux ? gronda l'automobiliste déçu.

Le marquis de Pontcroix, comme un simple conducteur de taxi, avait ouvert le capot et examinait l'intérieur fumant de sa machine. Il sortait de là des vapeurs brûlantes qu'il recevait en plein visage sans s'en émouvoir autrement. Cet énorme monstre mécanique, en face de cet autre monstre humain, couvert d'une sombre peau d'ours comme un habitant des cavernes de la préhistoire, faisait de plus en plus l'effet d'un cauchemar à Michel, qui se mit à claquer des dents.

Très petit garçon devant l'austérité nocturne de la nature qu'il ne connaissait pas et intimidé par cette espèce de haut fantôme aux yeux luisants, dont il ne voyait guère que la main gantée de clair qui plongeait dans les flancs

de la bête, il eut une impression d'horreur irraisonnée.

Où était-on ?

Pourquoi ce presque soudain silence et cette effarante obscurité ?

— Pourquoi ne rallumez-vous pas le phare ? cria-t-il involontairement. Cette nuit sans lune et cette voix mystérieuse de l'eau qui pleure, c'est à vous donner des nerfs.

— Vous êtes décidément très femme ! fit le marquis en refermant son capot d'un geste brutal. Remontez donc dans la voiture, hein, et tâchez de vous y rendormir tout à fait. Moi, j'y vois la nuit. Je n'ai pas besoin de lumière pour savoir où nous en sommes.

Michel obéit passivement, glacé par une terreur superstitieuse. Il avait peut-être eu tort de mettre sa confiance en ce personnage énigmatique *aimant le rouge.*

Et des réflexions bizarres l'assaillaient, malgré son caractère léger, son allure de frondeur qui croit que la plaisanterie est l'essence même de sa raison de vivre.

Pourquoi était-on parti sans Lucot ? Pour le laisser, avec le coupé, à Marie ? Oui, certainement. Mais pourquoi marchait-on, maintenant, tous les phares éteints ? Parce qu'on en avait brisé un au départ, était-ce une raison pour que l'autre s'éteignît ? Peut-être ! Et surtout, pourquoi s'arrêtait-on dans un site merveilleux qu'on ne pouvait pas contempler, puisque la lune était couchée et qu'il n'y avait pas moyen d'allumer des lanternes ?

Il pressa le bouton de la lampe électrique du plafonnier qui ne fonctionna pas.

Le moteur marchait toujours, mais au ralenti. On ne distinguait qu'une sorte de râle étouffé alternant avec celui de la rivière invisible. Vaguement, il put s'apercevoir aussi que la voiture n'était plus dans le sens normal de la route. Elle se trouvait placée en travers, ses roues d'arrière accotées à la montagne. Il sentait, par la portière ouverte, l'odeur sauvage des fougères naissantes et des herbes formant un rideau derrière elle.

Devant, c'était la route large, un drap blanc étalé, puis une ligne très sombre, un talus de mousse, un garde-fou la séparant de l'abîme.

Quel abîme ? La nuit ? Les arbres de la forêt ? Et sûrement, au bas de la pente boisée, le torrent qu'on entendait mugir, donnant l'idée lancinante d'un grand vide, d'un trou profond d'où montait l'intolérable plainte.

Halluciné par son habituelle nervosité, Michel Faneau s'y abandonna, comme il s'abandonnait toujours tout entier à ses impulsions bonnes ou mauvaises. Il fouilla fébrilement dans ses poches pour y chercher sa boîte de cigarettes et son stylo. Alors, péniblement, à tâtons, il écrivit sur le papier qui enveloppait les *Muratti's*, juste au-dessus de l'inscription en anglais : « *Young Ladies Gold Tipped* », trois ou quatre mots...

C'était un acte insensé. Pour rien au monde il n'aurait voulu crier cela, ni demander la moindre explication à son futur beau-frère.

— Comme il se moquerait de moi, ajouta-t-il mentalement, s'il pouvait se douter de ma frayeur ! C'est pour le coup qu'il ne me prierait pas de lui servir de témoin !

Il remit plus tranquillement le stylo et les *Muratti's* dans ses vêtements, s'enroula de ses couvertures, très calme, à présent, parce que le marquis de Pontcroix lui criait :

— Fermez donc votre portière, nous repartons.

Il obéit en poussant un soupir de bien-être. Quand même, il avait confiance dans cette force, lui le faible. Singulier cauchemar que ce doute abominable ! Ah ! oui, se rendormir et tout à fait, cette fois, au milieu de l'exquise tiédeur des fourrures......

... Alors, l'énorme limousine glissa, démarra doucement. Il n'eut que le temps de voir passer devant lui, encadré par la glace de la portière, droit et noir, immobile comme le tronc d'un arbre, le marquis de Pontcroix qui, lui, demeuré sur la route, venait de lancer sa voiture dans le ravin.

La limousine exécuta un bond formidable, fit d'abord un tour complet sur elle-même, puis, brisant les branches, déracinant les arbustes, broyant des rochers, renversant tout, elle alla s'écraser à trente mètres au delà de la rivière. Il y eut un bruit effrayant de moteur éclatant, rugissant, de machine hoquetant comme pour hurler à la mort du puissant animal de fer et tout se tut peu à peu.

Aucun cri, aucune plainte humaine, pas une parole de douleur ou de désespoir ne sortit du gouffre. Seul, le cours d'eau continua de sangloter, très loin, de son même sanglot, monotone, indifférent.

L'homme, penché sur cet abîme, les deux poings crispés au garde-fou de la route, guetta un moment, qui dut lui paraître long ! Ses yeux, qui voyaient la nuit, fouillèrent les ténèbres d'où pouvait surgir un spectateur de ce drame, c'est-à-dire l'ennemi. Quand l'écho, répercutant le fracas de la chute, se fut apaisé, l'homme se rassura. Il n'y avait personne dans la campagne. Pas de lumière au flanc des collines. Pas de maison à proximité. L'endroit était admirablement choisi.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à descendre par le chemin que ce bolide venait de tracer... par le même chemin, pour ne pas laisser d'autre trace ! Et de son pas souple et en se traînant souvent sur les genoux, s'accrochant aux arbres brisés ou les escaladant, il descendit. La terre paraissait nivelée comme par un gigantesque rabot et la pente était si raide que, par place, il glissait avec les pierres et les racines tordues; mais, au bout d'une heure de ces exercices vertigineux, il se trouva tout près de la rivière, qu'il entendait couler rapidement, ce qui indiquait qu'elle était peu profonde.

La voiture, relancée par un mur, une falaise de rocs, y avait pratiqué une large brèche et était allée se fracasser de l'autre côté, dans une sorte de prairie, de clairière, au milieu des arbres. Il n'hésita pas, entra dans l'eau, qui ne vint même pas jusqu'au bord de sa veste, la traversa

sans perdre pied, puis il atteignit enfin cette masse plus noire que la nuit, le monstre réduit en miettes, répandant une atroce odeur d'essence, d'huile chaude et de caoutchouc crevés, mais qui ne flambait pas.

— Michel ! appela-t-il à voix basse en s'approchant de l'endroit où il voyait dépasser un lambeau de fourrure.

Le silence était absolu.

Il tira sur ce lambeau ; le corps vint à lui, tellement aplati qu'il ne le reconnut pas. Il n'y avait plus ni figure, ni tête ! Rien qu'une effigie, ressemblant, dans cette ombre du ravin, à une de ces silhouettes fabriquées avec des échalas sous des vêtements percés, qu'on met dans les champs pour effrayer les oiseaux. Michel Faneau, le joli pantin des bazars de Paris, le joyeux danseur de l'atelier Fusard, était mort, bien mort, plus que mort, vide !

— Pauvre diable, murmura le marquis de Pontcroix, il n'a pas eu le temps de souffrir !

Il s'assit à côté de lui et alluma machinalement un cigare. Il savait qu'il aurait à attendre vraisemblablement la pointe du jour avant de voir venir quelqu'un, paysan ou garde forestier.

Ce qui le préoccupait c'était... *qu'il n'y avait pas de sang*. Michel avait dû être broyé entre les deux parois de la carrosserie, se soudant pour ainsi dire sur lui, puis s'ouvrant ensuite dans les bonds successifs pour le laisser rouler, exsangue, hors de son linceul de fourrures.

Le jour parut. Pontcroix, fatigué de sa veille, s'étira longuement. Il avait envie de dormir comme un fauve qui revient de la chasse ! Un peu grelottant de froid, parce que ses habits mouillés commençaient à lui coller à la peau, il tira tout à fait les couvertures de voyage pour s'en envelopper à son tour; mais, alors, ses yeux se dilatèrent, plus luisants, ses mains, dégantées, se convulsèrent de douleur ou de joie : les fourrures secouées rendaient le sang qu'elles avaient bu ! Et l'aurore, qui pénétrait jusqu'à cet horrible amas de ferrailles, révélait le mas-

sacre, en faisant éclater la couleur vermeille, toute la pourpre du crime.

Le marquis, comme pris de folie furieuse, se jeta sur cette pourpre dont il fit son lit.

Le passant qui, du haut de la route, aperçut ces deux hommes, les crut morts tous les deux. L'un, petit, mince, étalé, face au ciel, les bras en croix, avait bien l'air d'un martyr. L'autre, plus grand, ne bougeait pas davantage, couché sur le ventre, le visage enfoui dans une mare de sang, évanoui ou dormant, tel un second cadavre.

Les secours furent très longs à organiser. Le plus proche hameau ne possédait ni poste, ni médecin. Des ouvriers, employés à une scierie voisine de la route, apportèrent des échelles et des cordes. On fabriqua deux brancards, et par un chemin plus facile quoique beaucoup plus détourné, on se rendit sur le lieu de l'accident, en amenant le garde champêtre de la localité.

On fut bien étonné, en pénétrant dans la clairière, d'y retrouver l'un des deux morts debout, le plus grand. A la vérité, celui-là leur parut *très frappé*, tellement ses yeux brillaient singulièrement. Quand on lui demanda s'il pouvait marcher, il se mit à rire, d'un rire sourd qui leur fit peur :

— Je peux même l'emporter dans mes bras, si vous voulez, car il ne pèse pas lourd !

Respectueusement, on l'examina. S'il ruisselait de sang, il n'avait rien d'apparemment cassé. Ses façons mirent tout le monde à ses ordres. On pensait qu'il pouvait en être devenu fou, mais qu'il avait sûrement l'habitude de commander.

— C'est du monde cossu. Faut s'attentionner à ce que l'on fait ici, déclara le garde champêtre, solennellement.

On renonça à fouiller les restes de la voiture et on se borna à l'arroser copieusement de l'eau de la rivière pour qu'elle n'eût pas l'idée de brûler encore de l'essence.

— Un morceau pareil, dit sententieusement le méca-

nicien de la scierie, ça va, aujourd'hui, dans les soixante mille !

Parvenu au sommet de l'autre versant, Pontcroix, remis d'aplomb par l'air pur, eut tout le loisir de répondre aux questions d'usage.

Son nom et son titre, surtout ses billets de banque, produisirent leur effet habituel sur la police rurale, le médecin de campagne et les quelques braves paysans qui avouèrent avoir engrangé leur plus belle récolte en ramassant ce grand Monsieur tombé du ciel dans leur champ.

On le laissa rédiger en paix le télégramme qu'il devait adresser à Marie Faneau :

« Ma pauvre chérie, nous avons été précipités dans un ravin avec la voiture dont les phares ne fonctionnaient plus.

« Je regrette de ne pas être mort... aussi. »

En disant tout, cette phrase pouvait laisser entrevoir un état grave pour lui-même. Marie, le lisant, n'eut qu'un cri, le cri de l'amour, ce royal égoïste :

— Vivant ! Il est encore vivant, lui !

A l'éclair de cette passion, la pauvre Ermance se signa, comprenant bien que l'autre était mort...

RACHILDE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Noël du Fail : *Propos rustiques*, Introduction et notes de Jacques Boulenger, Bossard. — Julie Berliet : *Les amis oubliés de Port-Royal*, Dorbon aîné. — Jean Hankiss : *Philippe Néricault Destouches, l'Homme et l'Œuvre*, Hegedüs et Sándor, Debreczen. — Alfred Berthier : *Xavier de Maistre*, Libraire Catholique, Emmanuel Vitte.

Les hommes de ce temps qui n'acquerront point une culture littéraire seront véritablement répréhensibles, car jamais peut-être les éditeurs ne leur en ont fourni tant de moyens. De toutes parts affluent les réimpressions. Celles des grands écrivains pullulent, et beaucoup parmi elles sont excellentes. Et voici que l'on met peu à peu sous presse les œuvres des écrivains mineurs qui se signalèrent à l'attention par la singularité de leurs idées ou le pittoresque de leur style. C'étaient généralement les plus difficiles à rencontrer à cause de leur rareté et de leur cherté. Désormais elles fourmilleront. Ne nous en plaignons pas. Lisons : c'est le plus ineffable plaisir de la vie.

Parmi ces écrivains de second ordre, Noël du Fail mériterait de tenir une place meilleure. Peu de gens le connaissent en dehors des spécialistes du XVIe siècle. Son nom ne figure même pas dans les dictionnaires. On a retrouvé peu de renseignements sur sa vie. On sait qu'il naquit aux environs de Rennes entre 1520 et 1528, qu'il fut à Paris un écolier turbulent, en Italie un fantassin sans gloire, dans diverses universités un élève plus habile à faire des dupes qu'à méditer Cujas. En 1553, il se maria richement et, peu après, acheta une charge de conseiller au présidial de Rennes, puis de conseiller au Parlement de la même ville. Il recueillit et publia les « arrêts notables » de ce Parlement, prit ensuite sa retraite, partagea ses loisirs entre la ville et les champs et mourut le 7 juillet 1591.

C'est en pleine maturité d'esprit, et bien avant d'avoir abandonné la tâche judiciaire, que Noël du Fail écrivit ses *Discours d'Eutrapel* et ces délicieux **Propos rustiques**, dont M. Jac-

ques Boulenger vient de nous restituer le texte d'après l'édition originale de 1547 en l'accompagnant d'une agréable Introduction, de notes historiques et philologiques. Noël du Fail procède directement de Rabelais, dont il continue, mais en l'édulcorant, la verve pittoresque et la belle gaieté. D'un style allègre, il met en scène, dans leurs diverses manifestations de vie, les paysans de son pays natal. Rien ne lui a échappé de leurs coutumes. Ses divers chapitres, pleins d'animation et de bons propos, sont calqués, avec une étonnante maîtrise, sur la réalité. Point de poésie, mais une connaissance admirable des choses rustiques, un sens aigu de l'observation, un naturel de conteur qui plaît et qui enchante. Sous cette plume, deux villages d'autrefois ressuscitent à nos yeux. Un récit, entre autres : *La Grande bataille de ceux du village de Flameaux et de ceux de Vindelles où les femmes se trouvèrent* nous montre, avec une particulière netteté, que les haines collectives de bourgade à bourgade existèrent de tout temps. Ce récit est traité d'une manière remarquable.

Chez ces vieux maîtres, nos écrivains contemporains auraient intérêt parfois à chercher des méthodes et surtout à étudier par quels moyens on parvient à exprimer le sentiment de la vie. Les historiens de la littérature croient à tort que leur rôle consiste à aligner des faits et non point à ressusciter des images. Ils veulent à tout prix rester dans le domaine de la science et ils répudient l'art au lieu d'allier l'un à l'autre. Sans doute fort souvent n'ont-ils point ce pouvoir de synthèse qui rend l'histoire si captivante.

Mme Julie Berliet aurait, par exemple, rendu singulièrement plus sympathiques ses **Amis oubliés de Port-Royal**, si elle s'était efforcée de leur rendre la vie. Elle connaît bien, et elle vénère surtout, ce milieu où règnent tant d'idées étouffantes de dogmatisme. Avec quelque peu d'émotion artistique elle aurait pu en traduire l'atmosphère de douloureuse et extatique béatitude. Son style habile à formuler des nuances le lui eût permis. Elle ne l'a point voulu.

Son livre est un fragment d'une étude de plus grande portée. On y trouvera des détails, surtout empruntés à des correspondances imprimées, sur les relations qu'entretinrent saint François de Sales et la mère Angélique, la mère Angélique et sainte Jeanne de Chantal, sainte Jeanne de Chantal et M. de Saint-Cyran. Ces relations sont tout imprégnées de religion, d'ascétisme, et, chose

étrange, d'une amitié qui prend maintes fois pour s'exprimer le langage de l'amour.

Mme Julie Berliet ne se défend point de combattre en faveur de ces élus injustement attaqués à son avis par des gens de parti pris. Elles les voudrait laver de la cruelle accusation d'avoir suscité, sous le nom de jansénisme, une hérésie au sein du catholicisme. Elle a entrepris là une tâche bien ingrate et, au surplus, presque inutile. Mais son goût pour la famille Arnauld l'incite à la lutte. Espérons qu'en étudiant davantage ces Arnauld, dans leur vie plutôt que dans leurs œuvres (la mère Angélique exceptée), elle s'en désillusionnera. L'abbé Henri Arnauld eut sérieusement besoin de changer d'âme pour occuper avec fruit un siège épiscopal. Simon Arnauld, le carabin, était un homme bien futile et qui termina sa vie marié à une notable gourgandine. Et quant à Antoine, le grand Arnaud, c'est pour lui que Boileau eût écrit avec une justesse certaine le vers fameux :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

N'essayons pas de convaincre Mme Julie Berliet. La lecture de son livre nous a laissé quelque langueur dans l'âme. Nous aurions eu besoin, pour nous délivrer de cette langueur, de nous plonger dans un sujet plus souriant. Malheureusement les publications du moment ne le permettent guère. M. Jean Hankiss, professeur hongrois, nous a adressé, de son université de Debreczen, un lourd volume sur **Philippe Nericault Destouches**. L'absorber n'est pas une médiocre tâche.

C'est un ouvrage synthétique où l'auteur apporte une consciencieuse érudition, beaucoup de méthode et de soin, de la minutie même, le souci de dégager la vérité de la légende et d'étudier plutôt l'œuvre que l'homme. Le style en est clair, sans prétention, émaillé, malheureusement, de-ci de-là, de quelques fautes de français et l'impression de nombreuses coquilles. Aucun document inédit ne nous est offert en partage.

Il faut néanmoins savoir gré aux écrivains hongrois de s'intéresser si favorablement à notre littérature. Plusieurs déjà ont produit, sur divers sujets du xvie et du xviiie siècles, des travaux largement dignes de soutenir la comparaison avec ceux que publient nos professeurs de Sorbonne. Le *Destouches* de M. Jean Hankiss, malgré les critiques que nous lui adressons, mérite toute notre attention.

La vie de l'auteur comique est traitée en une soixantaine de pages nourries de faits. M. Hankiss donne son opinion sur la question controversée de Destouches acteur dans un théâtre nomade. Il lui paraît indubitable, d'après des lettres fort claires, qu'à l'origine de sa carrière Destouches endossa les hardes du comédien. Son existence fut traversée par maints déboires. C'est seulement dans sa jeunesse, à l'époque surtout où il batifola parmi les fols qui entourèrent, à Sceaux, la duchesse du Maine, et dans sa vieillesse qu'il travailla pour le théâtre. Son rôle de diplomate en Angleterre est très bien étudié dans des pages nettes et précises.

M. Jean Hankiss fait de Destouches le disciple le plus convaincu et le plus respectueux des classiques. De fait, cet auteur ne se trouva vraiment dans son élément que lorsqu'il écrivit des comédies de caractère. Il disposait de peu de verve et de peu de vivacité. Son esprit était enclin à l'observation et à la méditation. On ne connaît guère de lui, à notre époque, que le *Glorieux ;* mais le *Philosophe marié*, parmi ses autres bonnes pièces, intéresserait bien davantage, par ses qualités d'originalité et de fraîcheur, les curieux de notre ancien théâtre. En somme, Destouches fut un moraliste. Il finit d'ailleurs sa carrière en théologien, combattant les philosophes et leurs doctrines.

Si M. Alfred Berthier ne s'était consacré, en bon Savoyard, à exalter les gloires de sa petite patrie, il eût aimé, nous en sommes convaincu, reconstituer une image vraie de Destouches ; car Destouches, par sa vie, sinon son œuvre, ressemble comme un frère à ce **Xavier de Maistre** dont il vient de publier, d'après d'abondants documents inédits tirés d'archives publiques et privées, une excellente biographie.

On ne peut guère reprocher à M. Alfred Berthier, écrivain pittoresque, plein d'humour, que son exubérance. Il enveloppe trop souvent son héros de mille faits et observations qui interrompent, en l'allongeant inutilement, son récit, mais il faut l'en excuser. M. Alfred Berthier révère la Savoie et les Savoyards qui l'illustrèrent. Il écrit en sympathie sur un milieu sympathique. D'où ses digressions qui ont la Savoie pour objet ou pour prétexte.

Nul, d'ailleurs, parmi les historiens locaux, n'excelle, mieux que lui, à reconstituer l'ambiance et l'atmosphère où vécurent ses personnages. Toute l'enfance de Xavier de Maistre, dans son livre, est embaumée par ce doux parfum de terroir retrouvé à travers

les textes et les estampes. Le séjour de Xavier à Turin, où fut écrit *le Voyage autour de ma chambre*, est aussi un beau tableau de la vie de garnison en Piémont au XVIII[e] siècle.

M. Berthier, avec raison, ne commente pas les événements politiques dont le royaume de Sardaigne fut le théâtre à cette époque. Il suit en exil, en Russie, son héros qui y retrouve peu après son frère, le comte Joseph de Maistre. Il nous tient, au jour le jour, une chronique fort intéressante de leur existence souvent tourmentée par la misère et les calomnies. Le mariage de Xavier, interrompu par des expéditions guerrières contre la Perse, fournit de curieuses pages au biographe.

L'histoire de l'œuvre côtoie l'histoire de la vie. L'une n'est pas moins étonnante que l'autre, quand on connaît le caractère de Xavier, éternel flâneur, dilettante forcené, esprit d'ailleurs presque universel, passionné autant pour les sciences que pour les arts. La littérature ne fut pas pour lui une vocation, mais un moyen de formuler des idées, des sentiments, des images longtemps comprimés dans son cerveau et dans son cœur. De là, cette maigre production, charmante par endroits, mais, en général, peu profonde. Les circonstances stimulaient l'écrivain. Le *Voyage*, le *Lépreux*, la *Jeune Sibérienne* ont bien vieilli, autant certainement que *le Voyage* de Sterne, qui, à l'origine, servit de modèle à Xavier.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

André Lang : *Le responsable*, Albin Michel. — Maurice Dekobra : *Hamydal, philosophe*, Renaissance du livre. — Francis Jammes : *Le livre de saint Joseph*, Plon. — François-Guillaume de Maigret : *Le Club du bonheur*, Grasset. — Marcel Ormoy : *La Conquête*, Grasset. — Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation*, Albin Michel. — Marcel Boulenger : *Marguerite*, Albin Michel. — Alexandre Arnoux : *La Nuit de Saint-Barnabé*, Albin Michel. — Charles Derennes : *Le Renard bleu*, Albin Michel. — G. Réval : *Cœur Volant*, Ernest Flammarion. — Gaston Leroux : *Les Aventures de Chéri-Bibi*, Pierre Lafitte. — Louis Pergaud : *Les Rustiques*, Mercure de France.

Le Responsable, par André Lang. Le jeune auteur de ce roman a fait parler de lui dans la presse au sujet de « *ses voyages en zigzags dans la république des lettres* ». Ayant questionné des poètes dramatiques qui, en leur qualité d'idoles du public, ne peuvent jamais se tromper ni dévoiler autre chose que le fier sentiment de leur personnalité, il a rapporté, un peu malicieusement, leurs discours et, n'ayant pas pris la précaution de

leur faire signer leurs petites déclarations, il s'est vu renier plusieurs fois par ceux que... la liberté des propos embarrasse. J'ai fait, jadis, ce métier de reporter, en des conditions plus modestes, et j'en ai conçu une telle horreur que je suis pleine d'indulgence pour celui... qui en est la victime. Ou le visiteur, ou le visité, souvent les deux, sont aux prises avec l'envie de risquer certaines audaces, de se montrer dans un abandon piquant la curiosité qui relèvent un peu leur plat du jour d'un piment nouveau. Il en résulte un désordre voulu, lequel n'est pas toujours un effet de l'art. Mais, très régulièrement, quand ça ne va pas, on s'en prend à celui qui questionne ; il est jeune, entreprenant, il vient pour accomplir, coûte que coûte, sa mission ; c'est lui l'ennemi et il a bon dos !

Le Responsable est une étude assez cruelle de l'amour contre nature sous toutes ses formes, allant de l'amitié louche des collages de collèges à l'inceste. Je me hâte de déclarer que ce n'est pas pour faire l'éloge du vice et en démontrer la possible excuse que l'auteur en a réalisé la synthèse. Il a étudié la terrible question de l'atavisme, pesant de tout son poids sur l'enfant qui, déjà capable de s'analyser, ne peut arriver à réagir contre l'espèce de maléfice charrié par son sang. Coupable ? Est-on coupable de vivre ? Pourquoi celui-ci apporte-t-il au monde une infirmité physique et celui-là une infirmité morale ? Aucun médecin, digne de ce nom, ne condamnerait, dans un jury, le criminel reconnu cérébralement taré. Peut-on condamner, au nom d'une morale supérieure, la morale inférieure d'un individu déséquilibré ?... Ces différents problèmes exposés dans *le Responsable* me semblent beaucoup plus intéressants à examiner que l'habituelle intrigue, plus ou moins galante, le roman ordinaire où le *couchage* fait tous les frais de l'aventure. Un monsieur. Une dame. Survient un autre monsieur et une autre dame. Il s'agit d'agiter avec plus ou moins de violence, avant de les... servir. Non, ce n'est pas suffisant pour intéresser le lecteur, lorsqu'il cherche à deviner si vraiment vous en savez plus long que lui. L'auteur du *Responsable* est un jeune. Il a une écriture déjà solide, a l'air de connaître son sujet, et si son étude va un peu loin, parfois, on sent que ce n'est pas qu'il y mette la complaisance d'une perversion littéraire. Certaines pages de ce livre sont assez douloureuses pour émouvoir, heureusement, toute autre chose

que les sens du lecteur. En outre, il y a certaine satire de l'éducation des mâles qui s'adresse aux éducateurs, anciens et modernes, pour laquelle satire seule il vaudrait la peine de lire *le Responsable* d'André Lang.

Hamydal, philosophe, par Maurice Dekobra. Ce fils... de bonne maison grandi dans le sérail et en connaissant trop les détours est bien l'histoire la plus joyeuse du monde ! Cet enfant trouvé au fond d'une armoire ayant plusieurs mères et encore plus de pères, mais ne pouvant pas se dire le citoyen d'un pays libre, parce qu'il est né dans celui du libertinage cloîtré, est peut-être la plus triste des mésaventures sociales ! Il faut avoir l'esprit de Maurice ekobra pour pouvoir jongler avec tant... de maux, et de mots ! Hamydal se forge tout un système philosophique, ne manquant pas de clarté, c'est-à-dire qu'à peu près aussi obscur que les autres systèmes, il ne pèche au moins jamais par l'hypocrisie : le chameau et le chat y sont nommés par leur propre nom. L'humour de l'auteur est de la meilleure qualité. C'est un Rabelaisien tendre ! Il ne tient pas du tout à scandaliser les gens. Il dit les choses avec une aisance naïve qui lui ferait tout pardonner, même les pires inconvenances. Mais ce qui permet le pardon, c'est la philosophie, une très réelle philosophie, qui n'est pas seulement celle d'Hamydal.

Le livre de saint Joseph, par Francis Jammes. Je ne saurais trop féliciter le poète d'avoir cherché à réhabiliter ce saint ! Réhabiliter un saint paraît une anomalie, et cependant, en France, pays où l'on déclare toujours ridicule l'homme trompé, il est malheureusement certain que saint Joseph n'eut jamais une bonne presse. Avec sa délicatesse matoise, sa tendre familiarité envers Dieu, sa docilité filiale vis-à-vis de la vierge, l'auteur a entrepris cette œuvre et l'a réussie ! A la suite du bon saint il rend visite aux pauvres de ce monde, surtout aux déshérités intellectuels et aux simples d'esprit, il devine les grandeurs cachées des petits, leur rend la place qui leur est due. Par l'atmosphère sacrée d'une vie intérieure il leur restitue la vie supérieure. Cela sent bon la nature, la pure église du couvent où les nonnes innocentes ornant l'hôtel de feuillage frais et de lis blanc, se répètent l'une à l'autre, devant sa triste statue de vieux saint : « Comme il a l'air d'un brave homme ! »

Le Club du bonheur, par François-Guillaume de Mai-

gret. Satire de la société contemporaine ? Peut-être. De tous les temps, les dirigeants de la société, pour se faire pardonner leur suprématie, ont recherché le moyen pratique de rendre heureux leurs esclaves. Ils ont prêché le travail, parce que la masse, bien entraînée, doit produire. Se réservant la rêverie ou les arts, les jeux qui sont tous les sports, ils ont établi des castes où travailler doit être un plaisir et d'autres élites où s'amuser commence à devenir la plus dure des corvées. Ce chapelier phrénologue, qui étudie tous les crânes qui passent à sa portée pour savoir de quel couvre-chef on l'ornera, n'est pas sans savoir que les protubérances d'une tête décrivent ou ses vertus ou ses vices. C'est fort ingénieux, patient et compliqué comme une distribution sur table d'échecs, mais quand la redoutable anglomanie ne sévit pas trop, c'est intéressant comme le serait un problème ardu de la meilleure métaphysique. Que les dames se rassurent ! Il y a pourtant de l'amour.

La Conquête, par Marcel Ormoy. Ce roman s'ouvre sur le drame étrange des bombes de la Bertha. Un Paris calme, triste, éclairé d'un soleil qui semblait une ironie cruelle. Personne n'avait peur, simplement parce que ceux qui étaient restés volontairement étaient les braves et que ceux qui ne pouvaient s'en aller demeuraient naturellement les résignés. Cet immense défi jeté à l'humanité par la trajectoire fabuleuse d'une bombe inconnue tombant d'un ciel immuablement pur ne scandalisait plus personne. C'est en cela que la vie normale semblait à jamais désaxée. Sur un thème de détonations sourdes, le drame se noue : deux hommes entreprennent la conquête de la même femme pendant que d'autres hommes, leurs frères, s'efforcent de repousser les conquérants envahisseurs. Eux aussi, alternativement, vont essayer de recommencer la lutte. Le plus sage ou le plus raisonnable des deux succombe et il ne reste plus que le plus fort, celui qui se laisse aller à l'emportement. Et ainsi la France est sauvée et la femme est prise, parce que la véritable puissance, en amour et en guerre, est une chose qui ne se raisonne pas. Ce roman de début est une œuvre bien menée. Quand le style de son auteur se sera un peu dégagé de certains tours de phrase naturalistes, il sera plus apte à former le poème vraiment romanesque.

Thérèse ou la bonne éducation, par Marc Elder. La vie de province où l'on va du salon de sa mère ou de sa belle-mère

à certains salons d'accès plus facile, ce qui met en jeu toutes les facettes du prisme cérébral de ces Messieurs les prétendus. Les pauvres filles à marier n'ont guère le choix, et elles savent toujours où l'on va après leur avoir fait la cour le plus respectueusement du monde. Des types curieux d'une aristocratie pauvre et des parents égoïstes. Thérèse finit par devenir une bonne mère, mais je crois avoir compris que ce n'est peut-être point grâce à son mari légitime.

Marguerite, par Marcel Boulenger. Il s'agit d'un officier juif doué de l'instinct soviétique ou révolutionnaire qui n'exécute pas les ordres qu'on lui donne de bombarder des usines durant la guerre et il arrive que cette... humanité le poursuit inhumainement. Cependant, combien de fois les capitaines résistant aux ordres des généraux gagnèrent, au contraire, la bataille ? Ce roman est dominé par un vieil adultère bien mondain, l'homme père naturel contre le père légitime et le supplice d'une affection contrariée. Marguerite épouse le Juif, plus ou moins coupable, qui meurt tué dans une émeute et tous ces gens, d'apparence très unis, souffrent mort et passion parce que, mon Dieu, un adultère n'est jamais récompensé. Ce qui étonne toujours, c'est de rencontrer ces paternités excessives dans les gens les moins faits pour les comprendre et qui reportent tout simplement leur sensualité dévoyée ou empêchée sur l'enfant de la faute.

La nuit de Saint-Barnabé, par Alexandre Arnoux. Une délicieuse fantaisie à propos de la vie bien moderne se passant dans les rues de la Cité entre les enfants qui raisonnent et parlent un peu comme les hommes. On a mis à leur portée des jouets mécaniques qui sont des autos, des aéros et des exercices physiques qu'on appelle des sports, consistant principalement en application de formidables coups de poings inutiles. Leurs songes sont fériquement impressionnés par les gestes des films. L'enfance n'a plus d'ogre, car il y a eu la guerre, et le cabinet noir, devenu le métro, lui sert simplement à rejoindre le jour en passant par la nuit.

Le Renard bleu, par Charles Derennes. Les aventures sentimentales d'un soldat auxiliaire dans une petite ville du midi. Inutile d'analyser et d'essayer de démêler ces différentes intrigues. C'est ondoyant, caressant, un peu bien libre, mais très humain. Les mères, dans ce pays des amoureux, y sont aussi jolies

que les filles, et les femmes de nos amis sont si peu leurs femmes qu'on peut tromper son meilleur camarade sans qu'il en résulte un grand dommage ni même un remords. C'est la vie méridionale, paresseuse, un brin débraillée, mais sentant bon à force de soleil.

Cœur-Volant, par Gabrielle Réval. Un roman de cape et d'épée se passant sous le règne de ce despote qui dispute la belle La Vallière au fastueux Fouquet. *Cœur-Volant* est une héroïne du genre de la grande Mademoiselle, dont elle paraît descendue sur le panache bleu de son grand chapeau. Elle est plus honnête et incapable d'oublier, elle est surtout un guerrier, un cœur volant à la défense de ses amis. On nous montre un Fouquet nouveau, tendre, inconstant, mais malheureux, pour lequel, amoureux volage, Cœur-Volant se fait tuer. De belles images, de beaux duels et de très purs sentiments. De curieuses scènes chez les précieuses du temps. Il y a un maladroit foudre de guerre, le frère de l'héroïne, qui est amusant par sa fureur jalouse et ses bonds désordonnés.

Les Rustiques, par Louis Pergaud. En lisant la préface de Lucien Descaves, qui, seul, connut très bien Louis Pergaud, on saura tout sur l'homme et l'œuvre et il me paraît inutile d'y rien ajouter.

RACHILDE.

THÉATRE

THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Le mariage de Figaro* (25 octobre) : *La fraude*, drame en 4 actes de Louis Fallens (10 octobre); *Au petit bonheur*, pièce en un acte de M. Anatole France (10 octobre). — THÉATRE SARAH BERNHARDT : *La gloire*, pièce en 3 actes en vers de M. Maurice Rostand (12 octobre). — MARIGNY : *Qu'en mariage seulement*, comédie-vaudeville en 3 actes de MM. Mouézy-Eon, Nancey, Pierrefeux, etc. (24 octobre). — MAISON DE L'ŒUVRE : *La Danse de mort*, pièce en 3 actes de Strindberg (21 octobre). — THÉATRE ANTOINE : *Le dieu d'Argile*, pièce en 4 actes, de M. Edouard Schneider (27 octobre).

La vie a du bon. S'il est vrai qu'un critique doit sans cesse poursuivre la justification de ses écrits, et singulièrement de ceux qui firent scandale, il me fallait trouver celle de mon récent article sur la Comédie-Française. Je l'ai trouvée et complète.

Le soir du 25 octobre, j'assistais à la représentation du **Mariage de Figaro** donnée par le Vieux-Colombier. Les spec-

tateurs qui m'entouraient n'étaient ni des professionnels du théâtre, ni des snobs affamés de surprises, ni des ouailles de l'église coispellique, ni des ennemis avérés de nos comédiens officiels. C'étaient d'honnêtes Parisiens, qui avaient payé leur place pour entendre une comédie classique, et qui, durant les entr'actes, faisaient des comparaisons. Elles n'étaient point à l'avantage de la Comédie-Française. Que cela fâche Mme Dussane, que cela enrage M. Poizat, que cela suffoque tous les « amis de Molière », j'en suis sûr ; mais qu'y puis-je ? On a grand tort, en général, de tenir les censeurs pour des gens passionnés. Cela s'explique par la colère des gens que l'on écorche ; ils ne peuvent s'imaginer qu'on leur veut du bien. Si l'on dit aux vieux Œdipes et aux antiques Célimènes : « Ça se voit trop, allez-vous-en ! » ce n'est pas pour la joie sadique de faire pleurer des vieillards. Si l'on s'attaque aux choix du comité de lecture, ce n'est pas pour contrister les auteurs encore émus d'avoir attendri M. Fenoux et embrasé Mlle Sorel. On écrit ce qu'on pense, et ce n'est pas toujours aussi avantageux que d'agir à l'inverse. On répète ce que tout le monde dit, et ce n'est pas le fait de l'écrivain sans probité ni crânerie. Il n'est, d'ailleurs, pour en douter, que les libellistes à gages, et je dis cela pour certain pauvre valet de lettres à qui plusieurs sociétaires, attachés aux souvenirs de l'ancien régime, paient d'un dîner, d'un écu et d'un fauteuil la rédaction d'une brochure dont ils dédommagent par surcroît l'imprimeur.

Ces mœurs de ruelle, justement, me ramènent au *Mariage de Figaro* et à l'opinion des bons bourgeois qui, dans la soirée du 25 octobre, remplissaient l'humble foyer du Vieux-Colombier et s'exprimaient sans ambages. Leur opinion était que les petits moyens de M. Copeau servent mieux la gloire de Beaumarchais que ne le sauraient faire, avec tout leur équipage, les comédiens de l'illustre compagnie. C'est la vérité. Assurément la jeune troupe de la rive gauche n'est point sans défauts ; certes, on peut chicaner sur le détail de la mise en scène, mais force est de dire que, pour les « caractères et habillements de la pièce », c'est rue du Vieux-Colombier et non point rue de Richelieu qu'il faut aller chercher le respect des indications si précisément données par l'auteur de la *Folle Journée*.

Pourquoi M. Copeau a-t-il repris le *Mariage de Figaro* ? On le devine. C'est peut-être, de tout le répertoire français, l'ouvrage

qui doit le mieux enchanter ce connaisseur de textes. Sans compter que Beaumarchais, luxueux et frondeur, doit plus que tout autre atteindre le cœur de ce libertin mal entré à Port-Royal, qui se débat contre sa propre componction. Que ce concert, ce gala, ce ballet verbal, ce cliquetis de quolibets doivent donc séduire M. Copeau et les siens! L'autre soir, je pensais : ils n'ont fait leur théâtre que pour jouer cela, que pour essayer de nous rendre, dans sa hardiesse, cet éternel ouvrage d'avant-garde, avec ses lumières, sa fièvre, ses mascarades nocturnes, sa variété de lanterne magique, son jeu de phrases rapides, sa course d'images, ses raccourcis en flèche et son dévergondage de fin de régime! Et, par-dessus tout, ce qui demeure nôtre, n'est-ce pas l'air de fête, la grâce dansante qui font d'un pareil théâtre le « ballet russe » du XVIIIe siècle? Cela revient à Diderot, dit-on, comme on disait à l'auteur de *Stello* que, ses grâces, il les devait à Beaumarchais. On n'en finirait pas de descendre cette échelle. Tenons-nous donc à l'avis du vieux La Harpe : « Ce qui est à Beaumarchais, c'est d'avoir substitué aux fadeurs et aux bouffonneries qui sont tout l'assaisonnement des anciens canevas espagnols et italiens un dialogue plein de saillies et une hardiesse satirique d'autant plus piquante que personne ne s'attendait qu'on osât jamais en ce genre aller jusque-là. »

M. Jacques Copeau a fort exactement habillé la pièce. Sa compagnie l'a bien jouée, seulement un peu trop vite. Puisque j'en suis aux critiques générales, je dirai qu'à l'école professionnelle du Vieux-Colombier l'on fera bien de donner grand soin aux classes d'articulation. Il n'est rien de tel qu'un texte bien nourri pour accuser le mauvais débit des acteurs. Certains, l'autre soir, ont avalé les répliques les plus aiguës, et certaines ont disparu comme des sabres. C'est fâcheux, c'est très fâcheux; et il ne l'est pas moins que les uns et les autres aient « accroché » de-ci de-là un texte qu'ils semblaient pourtant bien posséder. Autre critique, enfin, et concernant le seul M. Copeau : il eût pu, sans inconvénient, couper une partie de l'interminable — et combien inactuel! — monologue de Figaro au cinquième acte : l'histoire de « la comédie dans les mœurs du sérail », celle du *Journal Inutile* sont au public d'à présent non moins énigmatiques que les nouvelles du gazetier Cuirassé ; la phrase, si longuement préparée : « *Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits* » est un trait de saison ; de même la boutade aux « trois censeurs ». Ils ne

furent, l'un et l'autre, insérés dans la pièce qu'au bout des quatre ans de lutte qui précédèrent la représentation ; on assure qu'ils décidèrent les « supérieurs » et leur arrachèrent l'autorisation de jouer. Nous vivons sous Léon Bérard, qui n'en demande point tant.

Le rôle de Figaro est pesant aux jeunes épaules de M. Vitray. (Sait-on que cet emploi servit de début à Constant Coquelin, en juillet 1862 ?)

Il y faut un comédien puissant, agile et dont l'expérience n'a point tari la verve. Qu'il y ait, dans la nature de M. Vitray, cette pétulance et cette vivacité que réclame l'emploi des « grands valets de répertoire », je le crois, j'en suis sûr. Mais Figaro, c'est autre chose. « Postillon de gazette, jockey diplomatique », oui. Mais, aussi bien, il incarne le ferment d'un siècle ; domestique raisonneur en qui bout le citoyen furieux de 93. Figaro, c'est l'homme des tournebrides, né d'un soufflet ou d'une mauvaise parole, et qui, dans l'ombre des grands, marche en bouffonnant vers la place de la Révolution. Figaro, depuis la Régence, suit ce chemin-là ! Il est frère de Jean-Jacques et cousin de Damiens... M. Vitray a fait vivre sous nos regards un Scapin moins bâtonné et plus insolent que l'autre ; il nous a rendu l'homme, non le politique : « Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb... » M. Vitray a dit cette phrase avec une sombre ardeur qui est d'un acteur de race. Mais l'esprit du rôle, qui, sans doute, ne lui a point échappé, me semble au-dessus de ses moyens. Le défaut de la belle Mlle Teissier, qui jouait Suzanne, c'est le désaccord d'un jeu mesuré et d'un débit pressé. Elle devrait, je pense, jouer plus lestement et parler moins vite. C'est, d'ailleurs, j'y reviens, l'erreur de toute la compagnie. A cela près, Mlle Teissier fut excellente avec des instants admirables. Beaumarchais disait du rôle de la Comtesse : « Rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au talent de mademoiselle Saint-Val cadette. » Il fait grand honneur aussi à Mme Blanche Albane ; elle a conduit magnifiquement le second acte, cette « machine compliquée » où chacun, depuis cent trente-huit ans, se fournit de rouages dramatiques. M. Œttly serait pleinement louable en comte Almaviva, s'il sacrifiait un peu d'une voix, d'ailleurs belle et prenante. Ce comédien a fait des progrès surprenants ; il ne lui reste qu'à se

montrer moins vain de ses avantages naturels ; il est assez beau et sonore pour en néglige la preuve. Mme Barbieri est fort bonne en Marceline et Romain Bouquet est au-dessus du rôle, ici sacrifié, du docteur Bartholo. Pour la première fois nous entendons un homme dans le rôle de Chérubin. Faut-il s'en louer ? Beaumarchais entendait que l'emploi fût donné « à une jeune et très jolie femme ». Mais, sans doute, l'auteur cédait-il à des préjugés plus généralement admis en son temps qu'aujourd'hui. M. Carette ne joue point avec assez de légèreté le rôle du charmant polisson. Mais il y apporte cette intelligence qui, au Vieux-Colombier, confère à toutes choses — même aux erreurs — un air prémédité qui finit par vous satisfaire en dépit de vous-mêmes. MM. Savry, Baqué, Gallaud, Vermeil, Blancard, Mlle Fernay sont de très intelligents comédiens.

Quelques jours plus tôt, le Vieux-Colombier jouait un drame : **La Fraude**, de M. Louis Fallens. C'est une pièce médiocre, mais qui ne méritait point la sévérité d'une critique d'habitude ouverte aux pires complaisances. Le même jour, M. Copeau inscrivait à son répertoire un acte de M. Anatole France, écrit dans cette langue vive, nette et pure, qui, pour reprendre un mot de M. Pawlowsky, « ne s'adresse plus à personne ». Les deux pièces furent très bien jouées. Au premier acte de *la Fraude*, M. Jouvet, qui est ici le maître des lumières, réussit un lever du jour tout à fait remarquable.

§

Les fils d'écrivains célèbres sont-ils à plaindre ? Il paraît que la célébrité paternelle est amère aux enfants. C'est à le croire que nous convie M. Maurice Rostand, auteur de **La Gloire** et reeton d'académicien. Sa pièce, qui est en vers, nous montre le désespoir d'un jeune homme en train de mourir de folie et de chagrin, parce que son père accapara toute la publicité du nom. La plupart des critiques ont trouvé cela sublime, et je ne parle pas du fretin des générales, qui positivement bavait d'extase, d'attendrissement et d'envie. Tous ont trouvé que la rivalité de Wisburn et de son fils Clarence n'était ni plus ni moins qu' « un drame éternel » et que ce drame mettait à nu le cœur des artistes. Quelle idée se font-ils donc des artistes, ceux qui ne voient, dans l'art, qu'une aspiration à la célébrité ? Possible que ce soit l'idéal de M. Maurice Rostand et de ses admirateurs ; possible que l'ar-

mée des critiques — laquelle mobilise presque uniquement des auteurs — se batte uniquement pour le succès. C'est plus que possible ; c'est probable. Et il est certain que M. Maurice Rostand n'assigne point d'autre objet à un labeur constant et par ailleurs méritoire. C'est un droit pour chacun de choisir ses aspirations. Mais c'est aller un peu vite que de nommer idéal ce qui n'est en définitive que le contraire de l'idéal. Il faut être, comme on dit, bien parisien, pour s'émouvoir d'une semblable plainte. Elle est, aux souffrances des artistes véritables, ce que les conflits de cocus, où excelle M. Bataille, sont à la vérité des soucis humains. Justement, cette ressemblance donne l'explication d'un triomphe qui fut complet. M. M. Rostand a très naturellement écrit la pièce artificielle et emphatique attendue par une assemblée qui hait autant la nature que la poésie. Toutefois, ce succès même dément la thèse de l'ouvrage, en ce sens que si M. Maurice Rostand s'appelait Maurice Dupont, ou Maurice Martin, il n'eût pu trouver à Paris, ni dans la banlieue, un seul directeur qui, ayant lu *la Gloire*, n'en eût point recommandé l'auteur au zèle de ses factionnaires. Mais cela pourrait m'entraîner à peser les avantages que trouvent, à leur berceau, les héritiers des hommes célèbres. Faire la balance de ces avantages et des inconvénients que déplore l'héritier de Cambo, c'est discuter *la Gloire*. Quitte à passer pour envieux, j'aime mieux m'en tenir à une abstention mêlée d'un peu d'écœurement. Je pense que la carrière des lettres c'est autre chose que cela. Mais cette opinion ne saurait toucher les dandys, fils, gendres et neveux de gloires officielles ; c'est l'opinion d'un écrivain dont le père n'était qu'un pauvre boulanger décoré du mérite agricole. Je ne tire point vanité du ruban de mon père ; mais j'avoue que ma carrière n'en fut ni servie ni gênée.

§

On se demande comment l'habile épicier du théâtre qui colla son étiquette sur le vaudeville : **Qu'en mariage seulement**, joué à Marigny, ne vérifia pas d'abord la qualité de la marchandise. Dans une très basse contrefaçon de la *Dame de chez Maxim*, un collaborateur empoté introduisit une figure de prêtre landais, crédule, touchant et généreux. Cet ecclésiastique promène sa soutane chez les cercleux et chez les filles. Toutefois, les auteurs (connus et inconnus) de cette drôlerie ne se sont pas

rendu compte que leur Bridaine à rebours ne servait qu'à ralentir le mouvement de leur pièce. Il le ralentit jusqu'à une allure d'obsèques. Et ce brave curé ne sera pas venu du Midi pour rien ; c'est lui qui enterrera le dernier vaudeville des établissements Mouezy-Eon and Co. Ceci servait de rentrée à l'agaçante Mlle Cassive, auprès de qui l'on voit à regret se démener un grand artiste tel que M. Jean Perier.

Le théâtre des Deux-Masques a repris la **Main de Singe**, que nous vîmes autrefois jouer par Antoine. Cette fois, le rôle est donné à Mevisto. La pièce demeure, à quinze ans d'espace, ce qu'elle était : poignante et simple. Elle est au surplus bien montée et bien jouée. Je n'aime pas le reste du spectacle.

Je parlerai, dans un prochain feuilleton, de la pièce de Strindberg, **la Danse de Mort**, qu'interprète M. R. Fauchois sur la scène de l'Œuvre. L'ouvrage, aussi bien, que sa réalisation, veulent un commentaire nombreux.

De même pour la très noble pièce de M. Edouard Schneider : **Le Dieu d'Argile** ; bornons-nous d'abord à noter l'accueil que firent à ce haut ouvrage les gens qui acclamèrent, au théâtre Sarah-Bernhardt, ce qu'ils croyaient être une « pièce d'idées ». Il fallait les voir, écoutant le poignant conflit de la solitude et du succès, l'autre soir (27 octobre), c'était à pouffer. Ils bâillaient à s'avaler les yeux ; on eût dit un concile de saumons écoutant la lecture du Coran. Je dois dire que je vis la pièce malgré la direction du théâtre Antoine, qui m'a retiré mes services. Un ami m'offrit un coupon ; assis aux côtés de cet obligeant confrère, j'ai pu voir mon fauteuil occupé par un restaurateur. Fort bien. Je n'ai pas à me plaindre. L'auteur, paraît-il, ne put obtenir une place pour M. de Curel, dont il est l'ami. Plusieurs critiques sont restés sur le trottoir.

Est-ce pour cela que le ministre des Finances exonérera les répétitions des taxes légales ? Il serait temps, au contraire, de frapper tous ces oisifs chers à certains directeurs. Si vraiment vous avez besoin d'argent, en voilà une source, intarissable comme la sottise et profonde comme la vanité. La reprise **d'Amants** au Gymnase m'inspire des réflexions analogues. J'aurais bien voulu revoir le chef-d'œuvre de M. Donnay ; toutefois le secrétaire de M. Rothschild n'a pas assez de places pour les banquiers coreligionnaires de son maître, qui aiment bien le théâtre, mais n'ai-

ment pas payer taxes et billets. Seuls les sots se figurent qu'on a inventé les « cartes rouges » pour permettre aux critiques d'exercer leur profession.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCES MÉDICALES

Les derniers travaux sur l'épilepsie. — L'anaphylaxie. — Dr Cabanès : *Le costume du médecin en France, des origines au XVIIe siècle*, Longuet, éditeur. — Dr Bienvenu : *Les goutteux célèbres*. — Dr Henri Codet : *Essai sur le collectionnisme*, Jouve, éditeur, 1921.

La guerre, par le nombre des accidents convulsifs qu'elle a créés, a mis l'épilepsie à l'ordre du jour. Le Congrès des aliénistes et neurologistes qui s'est tenu à Luxembourg du 1er au 8 août a longuement discuté un rapport du docteur Béhague ; au début d'octobre, le 30e congrès de chirurgie, de Strasbourg s'est occupé, à la suite de MM. Billet et Lenormant, du traitement de l'épilepsie consécutive aux traumatismes craniens.

La question, limitée aux troubles convulsivants de guerre, s'est suffisamment élargie pour avoir fait comme une mise au point de nos connaissances actuelles sur la redoutable névrose. Il faut mettre au tout premier plan les travaux des professeurs Claude et Sécard et les nombreuses publications du docteur Paul Hartenberg. Ce dernier, par une étude extrêmement précise et brillante, dont les points essentiels ont porté sur l'examen du liquide céphalo-rachidien, de la pression artérielle, de la température, du rôle de la strychnine, a montré d'une part que l'épilepsie n'est ni héréditaire ni incurable — ce qui avait déjà été soutenu par Maurice de Fleury, Pierre Marie, Babinski, Comby, — d'autre part qu'elle est due, non à l'excitation de l'écorce cérébrale, mais à une abolition paroxystique des fonctions de cette écorce. C'est un trouble par arrêt et non par excitation. Le cerveau supérieur étant inhibé ne réfrène plus les centres moteurs sous-corticaux et médullaires qui se déchargent et fonctionnent de façon désordonnée. La perte de connaissance et l'amnésie sont la signature de l'interruption passagère de la vie mentale.

Toutes les transitions existent entre l'épilepsie traumatique de guerre et l'épilepsie dite « essentielle », dont l'étiologie nous échappe souvent. Tout traumatisme cranien ouvert et fermé, limité ou étendu, est capable d'engendrer, à plus ou moins bref délai,

des accidents épileptiques. Cette « épilepsie traumatique » déclenchée tend à l'aggravation progressive pour en arriver à l'état de mal et la mort, après affaiblissement progressif de l'état mental du blessé. Neurologistes et chirurgiens discutent encore pour savoir si elle est justiciable d'un traitement chirurgical. Les derniers estiment, pour la plupart, avec Billet et Lenormant, que l'opération (ouverture du crâne) est indiscutablement légitime dans de nombreux cas, car elle est « peu dangereuse, souvent utile, rarement tout à fait curatrice, exceptionnellement nuisible ».

Quant à l'épilepsie dite essentielle, je me suis personnellement arrêté à la ligne de conduite suivante : 1° essayer d'abord le *bromure*, qui est encore le médicament-roi ; 2° quand le bromure n'agit pas, ou donne très rapidement du bromisme, recourir tantôt au *tétraborate de soude* associé au *véronal*, tantôt au *gardénal*. *a*) J'emploie le tétraborate de soude associé au véronal dans les cas d'épilepsie surtout « organique ». En tenant compte que l'estomac de quelques malades ne peut absolument pas le supporter, je lui dois d'excellents résultats, en particulier chez des épileptiques très fortement intoxiqués par le bromure et chez qui l'association du tétraborate, du véronal et des toniques a permis de diminuer parfois considérablement le nombre et l'intensité des crises et de relever l'état général. *b*) Je donne le *gardénal* aux épileptiques surtout « psychiques », en particulier à ceux qui ajoutent à leurs crises convulsives de l'anxiété, de l'insomnie, de l'irritabilité. Ce médicament semble prendre l'avantage sur le précédent. *c*) J'ai obtenu toujours de moins bons effets de la combinaison des trois thérapeutiques, si bien que je crois que l'épileptique est si spécifiquement sensible à l'un ou l'autre médicament, que le mélange ne fait que gêner l'action de celui dont le malade a, pour ainsi dire, la vocation. C'est cette « vocation » qu'il faut chercher.

§

L'anaphylaxie, découverte par le professeur Charles Richet, est la sensibilité que confère, vis-à-vis d'une substance déterminée l'absorption préalable d'une quantité inoffensive de cette même substance. A la suite d'une première injection, la vulnérabilité de l'organisme devient telle, que l'inoculation seconde d'une dose minime suffit à déchaîner des accidents redoutables aux-

quels on a donné le nom de « choc anaphylactique ». L'anaphylaxie joue un grand rôle en pathologie humaine ; d'une part, elle gêne certaines thérapeutiques, d'autre part elle explique bien des accidents d'origine alimentaire. MM. le professeur Fernand Widal et ses élèves, Pierre Abrami et Pasteur, Vallery-Radot, le lyonnais Péhu, ont consacré au Congrès de médecine de Strasbourg (octobre 1921) deux importants rapports à l'*antianaphylaxie*, c'est-à-dire à l'examen des moyens que l'on peut mettre en œuvre pour faire cesser dans l'organisme l'état d'hypersensibilité et pour prévenir ou pour combattre les accidents de choc. Ce domaine est à peine défriché, mais des voies nouvelles s'ouvrent sans cesse aux chercheurs. L'anaphylaxie gêne souvent le médecin dans le traitement d'une maladie par les sérums ; elle explique les hypersensibilités individuelles à certains aliments tels que les œufs, le lait et d'autres substances dont le rôle est parfois insoupçonné. Il faut la rechercher dans certaines manifestations respiratoires, dans le rhume des foins, l'asthme, dans quelques affections cutanées, dans l'épilepsie, l'éclampsie, la migraine. On peut éviter les accidents ou améliorer tels ou tels de ces syndromes morbides: *a*) soit en faisant subir à la substance perturbatrice des modifications physico-chimiques qui suppriment son influence nocive sur l'organisme ; *b*) soit en réaccoutumant progressivement le patient aux effets du poison, en lui inoculant, selon la méthode de Besredka, des doses « subintrantes », d'abord minimes, puis progressivement plus importantes. Par ce moyen on réalise une antianaphylaxie véritablement « spécifique », durable. Dans ce groupe peuvent être rangées les méthodes d'injections au malade de son propre sang ou du sérum qui en est extrait (autohémo ou autosérothérapie). Parfois on tente d'obtenir la désensibilisation par une substance protéique dont les effets se rapprochent beaucoup de ceux de divers poisons alimentaires : ainsi la peptone est ordonnée avec succès contre certaines migraines qui ont pour point de départ une auto-intoxication d'origine intestinale.

§

L'infatigable docteur Cabanès consacre une jolie plaquette au **Costume du médecin en France**, des origines au XVIIe siècle.

« L'Histoire, telle qu'on l'a écrite dans l'antiquité, dit-il avec

A. Monteil, telle qu'on ne cesse de l'écrire encore, c'est l'histoire des rois, des prêtres, des guerriers ; ce n'est pas l'histoire des paysans, des artisans, des marchands qui forment presque toujours la nation ; ce n'est pas l'histoire des divers états ; *ce n'est pas l'Histoire.* » En attendant, comme il en a l'intention, d'exposer, dans un travail d'ensemble, quelle fut la situation occupée dans la société par le médecin aux diverses époques et dans différents pays, il expose quelle fut la marque distinctive de notre profession, avant qu'une plate uniformité ait confondu toutes les classes et « que le pittoresque ait été sacrifié à notre manie égalitaire ».

Dans les **Goutteux célèbres** nous reconnaissons si bien sa manière qu'il se peut que le docteur Bienvenu soit un de ses très proches parents. C'est une originale application de la médecine historique à l'histoire médicale. Le mot *podagre*, infiniment antérieur au mot « goutte », et qui se rencontre déjà dans des manuscrits composés au ve siècle avant notre ère, ne méritait pas le discrédit dans lequel il est tombé, car son étymologie stricte (πους, pied et ἄγρον, surprise) indique bien, en effet, la rapidité avec laquelle survient l'attaque de goutte. Ce mot désignait tout d'abord le piège servant à prendre les bêtes à la chasse.

Son application à une affection morbide sera probablement née des circonstances ; un chasseur, pour désigner un mal nouveau pour lui, se sera écrié, « ποδαγρῶ », je suis pris par la patte, et *podagre* aura vu le jour.

La goutte a joui longtemps d'une mauvaise réputation. Ambroise Paré ne l'appelait que « *catarre*, parce que le nom de goutte (*sic*) est odieux, principalement aux jeunes gens ». Au temps de M[me] de Sévigné, il en était encore ainsi. C'est qu'on croyait alors, dit Cabanès (pardon ! Bienvenu), que la goutte était, dans tous les cas une conséquence de la débauche, et c'est pourquoi l'on disait des individus de mœurs relâchées qu'ils étaient des *goutte-prenants*. Il y a, incontestablement, du vrai dans cette étiologie ; elle n'avait que le tort d'être trop exclusive.

Hiéron, tyran de Syracuse de l'an 478 à 467, peut revendiquer l'honneur d'être le premier goutteux de marque signalé par les annalistes. « Si la Sicile ne fut pas la patrie originaire de la goutte, on ne peut contester qu'elle fut pour celle-ci un lieu d'élection. Parvenues à la richesse plus tôt que les villes de la Grèce proprement dite, les cités siciliennes connurent plus tôt aussi la

décadence morale et les maladies que le luxe engendre et entretient. » *Ennius*, qui fut centurion en Sardaigne et était logé aux frais de la République, fut atteint de la goutte. Il en rougissait si peu qu'il prétendait y puiser son inspiration. *Nunquam poeta nisi podager*, disait il. Petit, bedonnant, chauve, et par surcroît frileux et irascible, parmi ses nombreux maux, *Horace* a compté la goutte. Vénus et Bacchus le punirent et il n'était vraiment heureux que quand il revenait au logis trouver son plat de poireaux, ses pois chiches et ses beignets. L'empereur *Auguste* présenta de nombreux « tophi » et mourut d'une maladie d'entrailles après avoir toute sa vie souffert de prurit et de diverses rigidités musculaires. *Ovide* chercha en vain à combattre les accidents douloureux qui le rendaient parfois impotent et n'en fut que plus sceptique à l'égard de la médecine. La *Tragopodagra* de *Lucien* (de Samosate) n'est si pittoresque et ne possède un sens si juste de la vérité clinique que parce qu'elle a été écrite par un malade.

A Constantinople, qui avait hérité des grandeurs et des vices de la Rome impériale, la goutte frappa presque tous les empereurs. En France, les *Médicis* et les *Bourbons* ont été deux dynasties de goutteux. Citons encore Condé, Colbert, Turgot, Maurice de Saxe, Turenne, Conrart au « silence prudent », Saumaise, Denis Papin, Leibniz, Sydenham, Calvin, Montaigne, Lamartine, Chateaubriand, William Pitt, Rubens, La Rochefoucauld, Jules Janin, etc... Voici une salade tournée sans souci des dates et des professions, où chaque goutteux pourra, pour sa consolation, trouver des noms qui ennobliront ses douleurs. Je rappelle, en terminant, que j'ai, dans une de mes précédentes rubriques, indiqué la « cure Guelpa » des accidents de la goutte.

§

L'Essai sur le collectionnisme, du docteur Henri Codet, a frappé l'œil de beaucoup de journalistes. Ecrit par un psychiatre, il n'a pas été tout à fait compris, car on a reproché à l'auteur d'avoir considéré tous les collectionneurs comme des anormaux en marge ou dans la psychologie morbide. En réalité, ce livre, très clair et très savoureux, est avant tout une bonne étude psychologique et sociale d'un type extrêmement répandu et qui n'a rien de pathologique. Ce n'est que dans les deux derniers chapitres que l'auteur décrit les cas morbides sous les titres

« collectionnisme monomaniaque, « collectionomanie », « collectionnisme des aliénés, pseudo-collectionnismes ». Ce travail est à la fois très simple et très complet, et j'ai été très heureux de le trouver débarrassé de tout le jargon prétentieux qui alourdit les travaux des psychiatres.

Les traits psychologiques *primitifs* communs, constants, parmi les innombrables variétés individuelles sont, d'après Codet : le désir de possession, le besoin d'activité spontanée, l'entraînement à se surpasser et la tendance à classer en ordre. L'esprit de propriété est mis en évidence par ces bibliomanes qui tiennent leurs livres cloîtrés dans un cartonnage, au fond d'une bibliothèque verrouillée, d'où ils ne les font, en pratique, jamais sortir. Veulent-ils en lire le texte, qu'ils utilisent un exemplaire banal et sans agrément. Le collectionneur agit uniquement pour sa satisfaction personnelle, non par intérêt, ni ostentation — du moins le collectionneur pur. Son activité spontanée n'est jamais saturée, car une collection n'est jamais achevée, un collectionneur jamais satisfait. — L'entraînement à se surpasser explique que l'un d'eux ait pu mourir de dépit à connaître un exemplaire plus parfait que le sien qu'il croyait unique. — Enfin, la tendance au classement est une des tendances caractéristiques qui servent à différencier la passion normale du collectionnisme pathologique.

Le désir de compléter un groupement ne tient guère compte des qualités réelles de l'objet. Il faut et il suffit qu'il soit présent : La Bruyère fait dire à Démocède, le collectionneur d'estampes : « J'ai *tout Callot*, hormis une seule qui n'est pas, à la vérité, un de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir ; cela est bien rude ! » Cette tendance à la complétude entraîne la négligence et le mépris complet pour tout ce qui n'est pas la spécialité. Chacun connaît cet auteur, dit Codet, bibliophile judicieux, qui s'attache tout spécialement à réunir les diverses éditions de *Paul et Virginie*. La rareté donne un prix particulier aux objets. Le point le plus élevé où elle puisse atteindre est constitué par l'*exemplaire unique* et Codet cite ce bibliomane qui acheta et détruisit un livre ancien identique à l'ouvrage qu'il possédait, pour que celui-là restât seul.

Je lui sais gré d'avoir insisté comme il convient sur l'*extension passionnelle* que prend l'esprit de collection. Il en a montré les

paroxysmes obsédants, la véritable « toxicomanie », l' « égocentrisme » parfois extraordinaire, isolant l'individu du monde extérieur. Il cite comme exemple le fait suivant : le cortège d'un souverain étranger descendant les Champs-Elysées, et son passage n'attirant pas l'attention des collectionneurs, absorbés par leurs échanges à la Bourse aux timbres-poste. Il fait le rapprochement classique du collectionnisme et de la passion amoureuse. Le premier a l'avantage sur cette dernière d'être généralement agréable. On y retrouve « la même tendance au lyrisme pour exalter son bonheur, célébrer les charmes de sa passion, la même naïveté dans l'appréciation de ses mérites, les mêmes enthousiasmes, la même tendance au mystère, la même propension orgueilleuse à la déclarer supérieure à toutes les autres ». Cette passion est aussi exigeante que l'amour. Bonnaffé, dans son excellente *Physiologie du curieux*, écrit : « Ne lui parlez pas de contemplation pure, de platonisme; il veut posséder à tout prix. » Dans les ventes publiques le désir est tel qu'il éclipse souvent le jugement et « le fait n'est pas exceptionnel d'un amateur surexcité, couvrant sa propre surenchère, dans l'instant qui précède l'adjudication définitive ».

Il y a, à mon avis, plus que de la coloration amoureuse dans la passion du collectionneur. Elle tire si bien tout son dynamisme du sexe que chez beaucoup elle finit par l'abolir. J'ai connu des cas de ce genre sur lesquels je m'étendrai peut-être un jour, si les minutes après lesquelles je m'essouffle courent moins vite. Hier encore une dame, dont le mari est particulièrement fidèle, se désolait sur la passion que ce dernier a pour les pigeons. Il en possède un exemplaire d'à peu près toutes les races, il en perd le manger, il se lève chaque nuit. Je dis à la dame, sans essayer de la consoler : « Vous êtes, dans Toulouse, une des rares femmes sûres de ne pas être cocufiées. » C'est un avantage sérieux.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Deherme : *Un Maître : Auguste Comte. Une Direction : le Positivisme*, Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. — J.-L. Proudhon : *Du principe fédératif*, Edition Bossard. — Charles Gestre : *Production industrielle et justice sociale en Amérique*, Garnier. — Jacques Bardoux : *L'ouvrier anglais d'aujourd'hui*, Hachette. — Mauvezin : *Avant de choisir son métier ou sa profession*, Bordeaux. — Memento.

Ce sont deux grands noms en sociologie que ceux de Comte et

de Proudhon, et il faut savoir gré à M. Deherme et à M. Charles-Brun de rappeler l'attention sur eux.

Le livre de M. Deherme, **Un Maître: Auguste Comte. Une Direction: le Positivisme**, est écrit avec cette fougue généreuse qui enflammera les uns et impatientera les autres. Que Comte soit un très puissant cerveau et qu'il constitue avec Aristote et saint Thomas d'Aquin la triade des grands « synthètes » de l'esprit humain, c'est ce que l'on peut très bien admettre, mais le déplacer de là pour le situer entre Zoroastre, Moïse, le Bouddha, Mahomet, etc., c'est autre chose. D'autant que M. Deherme ajoute à cette liste d'autres noms encore, un surtout, « Un que nous ne nommerons pas, comme dit Carlyle, qu'un silence sacré médite cette matière sacrée » ! Mais remis à sa juste place, Comte est un maître incontestable et dont il sied d'écouter l'enseignement avec respect. Avec respect, mais aussi sans fétichisme ; il a d'ailleurs été assez sévère pour la pédantocratie de son temps, pour qu'on se garde d'instituer en son nom une pédantocratie nouvelle et le pouvoir spirituel que rêvent certains de ses disciples ne serait pas autre chose. On peut juger des effets néfastes que produirait le nouveau papisme quand on voit M. Deherme avancer sans sourciller que le bolchevisme est supérieur à notre régime constitutionnel. En vérité, c'est un poison bien dangereux que l'esprit d'autorité, et l'on frémit en apercevant de quoi il vous rend capable. Le vieux Tibère le disait à ses amis qui le poussaient à gouverner, gouverner, gouverner : *Nescitis quanta bellua est imperium.*

Proudhon n'est certainement pas de la taille de Comte, mais il a sur lui cette supériorité de comprendre la liberté, d'aimer la liberté et de prôner la liberté. Or, en matière humaine, le facteur humain l'emporte sur tous les autres, et ce facteur est essentiellement libre. Comte, qui haussait, paraît-il, les épaules au mot liberté de conscience : Est-ce qu'il y a une liberté de conscience en science ? n'était, socialement parlant, qu'un affectueux autoritaire qui, en dépit de son affectuosité, aurait été insupportable à tous les siens, et qui probablement l'a été, tandis que Proudhon, bien que bourru, violent et parfois dangereux, a toujours été sympathique aux autres hommes, parce qu'il les respectait et les honorait. La réédition que M. Charles-Brun a faite de son livre **Du principe fédératif** montre combien il avait foi dans les forces libres et

combien son socialisme, dont s'effaraient nos pères, se trouvait différent de la machine à comprimer et décerveler les pauvres bougres qu'est le marxisme. Au fond, Proudhon était, en dépit de ses fureurs contre les bourgeois, un libéral individualiste, et, en dépit de ses colères contre les plébiscites bonapartistes, un démocrate : il était notamment très décentralisateur et très fédéraliste, et par ceci il ne pouvait que plaire à M. Charles Brun, apôtre du régionalisme, qui lui a consacré une préface aussi pénétrante que compréhensive. Ah ! si nos socialistes pouvaient abandonner ce cuistre méchant et ignorant de Karl Marx, père très légitime de Lenine, et revenir au vigoureux, laborieux et consciencieux Proudhon !

Le livre de M. Charles Cestre, **Production industrielle et justice sociale en Amérique**, est un des meilleurs qui aient été consacrés à l'organisation du travail. L'exemple des Etats-Unis est ici tout à fait précieux pour montrer ce qu'on peut attendre de l'évolution d'un pays démocratique comparée à toutes les contraintes bolchevistes, kaiseristes ou syndicalistes. Par l'organisation scientifique de son industrie, l'Amérique anglo saxonne est arrivée à augmenter de la façon la plus étonnante le produit du travail de l'ouvrier. Par l'humanisation de son industrie, elle est parvenue à donner au travailleur la santé, le confort, le goût et le respect du labeur, le sens de la concorde sociale et de la synergie patronalo-ouvrière. Enfin, par la démocratisation de son industrie, elle est arrivée à donner satisfaction à ces besoins obscurs mais puissants que tous les hommes ont de se conduire eux-mêmes et de savoir pourquoi et pour qui ils travaillent, besoins qui ont légitimement déterminé autrefois les révolutions politiques et qui non moins légitimement aujourd'hui provoquent les progrès moraux et sociaux qui sont le meilleur antidote des poisons terroristes. A la base de ce triple mouvement, il y a des qualités morales sans lesquelles tout avorterait, la laboriosité, la sobriété, la dignité personnelle et le respect de la dignité d'autrui. *Self respect, self reliance, self-help*, tous ces mots si difficiles à traduire en français, bien que nous ne soyons pas étrangers à ce qu'ils signifient, caractérisent à merveille l'âme américaine très individualiste et très synergique à la fois, et imbue plus encore que la nôtre de l'esprit de liberté, d'égalité, de fraternité. Sans doute, qu'il y ait en tout ceci quelques réserves à faire de

temps en temps, qu'on ait exagéré les mérites du taylorisme et les vertus des conseils d'usines, c'est très possible, mais l'ensemble ne peut qu'être approuvé. Il convient notamment de louer sans réserves ces *employments managers*, qui, dans l'industrie des Etats-Unis, soignent le facteur humain comme leurs confrères soignent le facteur machine ou le facteur capital. Ces spécialistes-là, nous ne les ignorons pas d'ailleurs en France, et je crois même que c'est nous qui les avons créés ; dès l'Exposition universelle de 1889, le grand économiste Cheysson, disciple de Le Play, préconisait ses *ingénieurs sociaux* dont les *employments managers* ne sont que la transposition américaine ; mais chez nous les idées autochtones n'ont de chance de réussir que quand elles nous reviennent de l'étranger ; espérons donc que, grâce à l'étiquette américaine, nos ingénieurs sociaux seront adoptés par nos grands usiniers et que notre industrie s'orientera dans la voie libérale et démocratique, amenant la concorde, en dehors de laquelle il n'y a que contrainte, révolutionnaire ou réactionnaire, mais toujours tyrannique.

§

Du livre précédent on peut rapprocher celui de M. Jacques Bardoux : **L'Ouvrier anglais d'aujourd'hui**, qui nous donne une vue moins méthodique, mais aussi vivante du facteur humain de l'industrie britannique. L'auteur, qui avait déjà étudié avec une perspicacité singulière ce milieu ouvrier anglais dans ses *Essais de psychologie sociale*, nous donne ici des études moins collectives et d'autant plus frappantes sur des types du mouvement prolétarien d'outre-Manche, le tailleur de pierres de Mosston, le mineur-poète Skipsey, l'immigrant Duckershoff, le chaisier George Meck, les députés ouvriers Grayson et Stanley, le grand propagandiste de l'idée révolutionnaire Robert Blatchford. Qu'on ajoute à ces brèves mais lumineuses monographies des études d'ensemble sur la crise révolutionnaire d'avant guerre et celle d'après guerre, ainsi que sur les efforts d'éducation ouvrière faits en Angleterre par le Ruskin College si différent, en dépit de la communauté de but, de nos Universités populaires d'il y a quinze ans, et on se rendra compte de l'intérêt que présente le livre de M. Jacques Bardoux pour celui qui désire se faire une idée de ce nouveau monde prolétarien anglais, dont ni Taine ni Boutmy n'auraient pu soupçonner la soudaine violence. Les doctrines

ne sont jamais que des abstractions, quelquefois du verbiage, qu'elles soient échafaudées par un Karl Marx, un Proudhon, un Stirner ; ce sont les hommes qui importent, et une personnalité comme celle de Robert Blatchford ou de l'anonyme *stonesman* de Mosston est plus importante à connaître que tous les catéchismes individualistes ou socialistes du monde ; on l'a dit : il y a dans un philosophe ce qu'il n'y a dans aucune philosophie, un homme! Et c'est cette connaissance justement des individus qui permet de ne pas désespérer de l'avenir ; un bolchevisme anglais, s'il pouvait triompher, ne serait jamais le même que le bolchevisme russe, parce que l'ouvrier anglais, sobre, travailleur et consciencieux, n'a rien de commun heureusement avec le mouji russe, ivrogne, paresseux et mysti ne; comme le dit avec raison M. Bardoux, le frein social dans le Royaume-Uni n'est pas d'ordre économique, mais d'ordre psychologique, mais il n'en est que plus efficace dans sa souplesse. De ceci nous pouvons tirer leçon pour nous-mêmes ; développons partout la santé physique et morale, et tous les poisons sociaux perdront de leur virulence.

Pour n'être qu'un tout petit livre, les *Conseils aux enfants (garçons et filles), aux parents, aux éducateurs*, que M. Mauvezin intitule **Avant de choisir son métier ou sa profession**, n'en contiennent pas moins de très fines notations psychologiques dont s'honoreraient de gros traités de sociologie. Il n'est peut-être pas absolument prouvé, comme le dit l'auteur, que sur 100 personnes 2 exercent leur métier d'une façon remarquable, 20 d'une façon passable et que toutes les autres auraient mieux fait de choisir une autre voie ; mais ce qui est certain, c'est que l'orientation professionnelle qui, dans d'autres pays, comme les Etats-Unis, est si étudiée, est laissée en France dans la négligence la plus absolue. Il serait pourtant bien facile d'organiser dans chaque arrondissement, ou même dans chaque canton, une petite commission itinérante composée d'un agriculteur, d'un commerçant, d'un médecin désignés par leurs Chambres ou Syndicats respectifs, et qui iraient de commune en commune examiner, questionner et conseiller, avec l'aide du maire, de l'instituteur, du curé, etc., de chaque village, les enfants en âge de sortir de l'école primaire. Ces commissions auraient, d'ailleurs, moins à détourner les enfants du travail de la terre ou de l'usine qu'à leur apprendre la façon de tirer un bon parti de ce travail, car à ce

point de vue les 80 o/o de médiocres dont parlait plus haut M. Mauvezin n'auraient peut-être pas mieux fait dans une autre voie que dans celle où ils se sont engagés. Les conseils que donne cet auteur n'en seront pas moins très précieux. M. Mauvezin, directeur de la Chambre de métiers du Sud-Ouest, a publié déjà sur ce sujet des tracts qui ont été distribués par centaines de mille et il prépare un vaste « traité d'orientation professionnelle » intitulé *La Rose des Métiers*, qui facilitera ce travail si important d'organisation économique et sociale ; c'est dire qu'il est aussi compétent qu'homme peut l'être. Ses directives se réduisent d'ailleurs à quelques principes de bon sens et de sens moral : apprendre un métier manuel, le choisir proportionné à sa santé, l'exercer loyalement et vaillamment, et pratiquer les vertus courantes de sobriété, d'économie et de bonne humeur. Je note, un peu au hasard, quelques-unes de ses remarques : « Les jeunes gens sacrifient autant à la mode dans le choix de leurs métiers que les femmes dans la coupe de leurs vêtements. » C'est très exact et l'encombrement de certains métiers, ainsi que les déceptions qui en résultent viennent souvent de là ; depuis qu'on a monté dans les écoles primaires quelques ateliers spécialisés du fer et du bois, les enfants de ces écoles ne voient plus d'autres professions que celles d'ajusteur-tourneur et de menuisier ébéniste. — « Aucune occupation ne met aussi sérieusement l'homme à l'abri de la misère qu'un métier manuel. » « Oui, et comme un métier manuel ne s'apprend que jeune, concluons-en que tous les jeunes gens, même les futurs bacheliers, devraient en savoir un ». — « Celui qui pense qu'il en fait toujours assez pour le salaire qu'il reçoit sera toujours un subalterne, jamais un chef. » — « Veux-tu que ton patron te fasse une situation dans sa maison ? Rends-toi indispensable. » — « Moins d'ingénieurs et surtout de demi-ingénieurs et de quarts d'ingénieurs, et plus de bons ouvriers ! » — « Veux-tu savoir la valeur de l'argent ? essaie d'en emprunter. » Tout ceci, encore une fois, est très juste, et ni Karl Marx, ni Lenine n'ont dit des choses aussi exactes et aussi utiles. Je finis par un mot très sage qui montre que M. Mauvezin n'est pas un vendeur d'orvietan : « L'orientation professionnelle n'aura toujours qu'un intérêt très relatif pour les médiocres. » Oui, et comme, hélas, les médiocres sont très nombreux.... N'importe, orientons !

MEMENTO. — *Le Producteur* publie dans son dernier numéro les résul-

tats d'une très intéressante enquête sur le Crédit intellectuel. Proudhon avait bien vu que le nœud de la question économico-sociale n'est pas tant une affaire de propriété qu'une affaire de crédit, mais le dit nœud n'en est pas plus facile à dénouer. D'abord le crédit intellectuel n'est qu'une forme du crédit personnel qui ne sera jamais que d'exception, et ensuite il n'est possible que pour les professions intellectuelles qui peuvent devenir rémunératrices, ce qui n'est pas le cas de toutes. La seule solution du problème, c'est le travail ; que le métaphysicien polisse des verres de lunette comme Spinoza, que l'apôtre tisse des tapis comme saint Paul et que le rimailleur se fasse journaliste ou bureaucrate comme tant de nos contemporains. — *L'Ordre français*, journal de discussion du docteur Pineau, propose une solution, à discuter, en effet, de la question des chemins de fer : tous les réseaux étant déficitaires seraient mis en liquidation de faillite et leur administration serait confiée à une nouvelle compagnie n'ayant que des actions de 100.000 fr. que prendraient les Départements, Villes, Chambres de Commerce, Syndicats, etc., chacun de ces groupements répartissant alors parmi ses membres son action en coupures de 500 fr. ou de 100 fr. Soit ! Mais cette nouvelle Cie sera-t-elle maîtresse absolue de ses tarifs ? et si elle doit les faire approuver par l'Etat, celui-ci ne sera-t-il pas moralement lié envers les nouveaux actionnaires comme il l'est envers les anciens, qu'il y ait faillite ou non ?

ENRI MAZEL.

INDUSTRIE

L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport. — On peut dire que les engins de transport des hommes et des marchandises sont restés sensiblement les mêmes depuis la civilisation romaine jusqu'au début de XIXe siècle, tandis qu'ils ont prodigieusement progressé sous tous les rapports depuis cent ans.

En vérité, un certain progrès s'était manifesté antérieurement aux chemins de fer, notamment du jour où les forgerons ont été assez habiles pour munir les voitures de ressorts ; mais si les diligences de Charles X allaient environ deux fois plus vite que celles du Roi Soleil, cela tient surtout à l'amélioration du sol des routes par suite de l'invention du macadam, plutôt qu'à un progrès dans les méthodes de construction des véhicules.

Il nous a paru intéressant d'étudier l'influence de l'esprit de routine issu de cette longue période de stagnation sur l'invention des engins de transport modernes.

Relativement à ces inventions on peut faire deux constatations :

1°) Toutes les fois que le nouvel engin comporte une adaptation d'un mode de transport préexistant, la forme parfaite et définitive du nouvel engin a mis très longtemps à se libérer des procédés et des méthodes du passé et les progrès ont été très lents.

2°) Si, par contre, l'engin est entièrement nouveau et sans précédent, la forme définitive et adéquate au nouveau mode de transport s'est très rapidement dégagée pour arriver à une quasi perfection.

En retraçant rapidement la genèse des inventions des moyens de transport modernes, nous allons vérifier ces deux constatations.

CHEMINS DE FER. — On sait que les chemins de fer ont eu des débuts très difficiles. Bon nombre d'hommes, par ailleurs fort instruits et avisés, niaient l'importance de la découverte et ceux-là mêmes qui y croyaient ne se rendaient pas du tout compte de la révolution que les chemins de fer apporteraient dans la vie moderne. Les promoteurs eux-mêmes n'ont pas « projeté » la découverte dans l'avenir et ils ont conçu le chemin de fer comme une route spéciale sur laquelle circuleraient des voitures ordinaires, munies toutefois de roues *ad hoc*, et attelées au nouveau tracteur inventé par Stéphenson. Pour eux, la nouveauté consistait uniquement dans le mode de traction, le reste n'était qu'une adaptation de procédés connus. Ils n'ont pas vu, aveuglés par l'esprit de routine, que le mode de traction nouveau devait entraîner des solutions complètement nouvelles pour le matériel roulant. Toute leur ingéniosité s'est reportée sur le tracteur, et c'est seulement lorsque celui-ci a été mis au point qu'on s'est aperçu de la défectuosité du matériel roulant et de son insuffisance.

Aussi la locomotive est-elle arrivée assez rapidement à sa forme définitive. Dès 1855, sa vitesse et son rendement étaient très acceptables. Les plus gros progrès réalisés depuis cette époque ont porté sur la puissance des machines qui s'est considérablement accrue et sur le rendement qui a été amélioré par l'emploi des cylindres compound.

Mais on peut dire qu'entre la locomotive de 1855 et les machines modernes il n'y a pas de différence de principe, mais seule-

ment des différences d'exécution et des perfectionnements de détail (1).

Par contre, les créateurs du matériel roulant ont été fortement influencés par les méthodes et les procédés employés dans la construction des véhicules à chevaux.

Les wagons n'ont été au début que des berlines montées sur roues à bandages. Il suffit de voir des vieilles lithographies de 1840 pour s'en rendre compte. A telles enseignes que, sur certaines lignes encores inachevées (comme sur la ligne de Lyon à Bourg), les wagons étaient, en ce temps-là, de simples plate-formes sur lesquelles on hissait les diligences, qui, au point terminus, continuaient le voyage par la route.

La forme et l'agencement des wagons ont mis très longtemps à se dégager de cette routine. Il n'a pas fallu moins de 50 ans pour s'apercevoir qu'un wagon de voyageurs n'était pas une diligence et qu'à un mode de transport nouveau il fallait un engin nouveau. Les grands wagons-lits modernes, les wagons à couloir, les soufflets d'intercommunication des voitures, le montage des caisses sur boggies sont des progrès relativement très récents.

On a mis encore plus longtemps à comprendre que les portières — cause de la majorité des accidents de route — étaient dangereuses dans les compartiments et que l'accès des wagons devait se faire par le couloir à l'aide de 4 portières faciles à surveiller.

Dans mille détails de construction cet esprit de routine s'est manifesté. Pendant un temps immémorial, les loqueteaux des portières ne pouvaient se manœuvrer que de l'extérieur, ce qui est éminemment incommode et dangereux. On a paru longtemps redouter que les voyageurs n'ouvrissent les portières en route, si les loqueteaux se trouvaient à l'intérieur! Vieille méfiance de l'autorité qui traite toujours le public en petit garçon. On sait, d'ailleurs, qu'au début, les portières étaient verrouillées et il n'a pas fallu moins que la mort tragique de Dumont d'Urville pour en laisser l'ouverture à la disposition des voyageurs.

Aujourd'hui encore, les portières s'ouvrent à l'extérieur (cause d'accidents), au lieu de coulisser, comme dans le métro. Les stores, les châssis de vitres, les capitonnages sont calqués sur

(1) Il y a d'ailleurs encore en service des locomotives antérieures à 1870.

ceux des berlines antiques. La disposition même des compartiments ne révèle pas une grande ingéniosité. Aucun perfectionnement de détail n'a été apporté, sauf peut-être celui qui permet, en première classe, d'élargir la banquette pendant la nuit. Seuls les wagons-lits s'adressant à une clientèle de luxe ont à peu près rompu avec les traditions du passé.

Le chauffage à la vapeur, connu cependant depuis longtemps, n'a remplacé que tout récemment les antiques bouillotes de nos pères. (Pourquoi pas de la paille comme au XVIIIe siècle ?) Faut-il parler de l'absence des cabinets de toilette, dont la création est toute moderne ?

L'éclairage des wagons a bien suivi à peu près les progrès des découvertes récentes, mais avec un prudent décalage. Une récente catastrophe vient de démontrer les dangers de l'éclairage au gaz des wagons alors que depuis vingt ans au moins on eût pu adopter l'éclairage électrique.

Evidemment, à ces points de vue, l'esprit de routine n'a pas eu d'autre conséquence que de retarder les progrès dans le confort et la sécurité des voyageurs. Mais il en a eu une autre, infiniment plus grave et qui pèsera toujours sur l'avenir des chemins de fer. Nous voulons parler de la largeur de la voie. Quelles sont, en effet, les raisons qui ont poussé les promoteurs des chemins de fer à choisir le chiffre fatidique de 1 m. 44 ? Pourquoi pas 1m.50, 1 m.60 ou plus ?

Tout simplement parce que la largeur de 1 m.44 correspondait sensiblement à la voie d'une diligence ordinaire. Nous sommes bien certains que l'on ne s'est même pas posé la question. Pour nos grands-pères, un wagon c'était toujours une voiture et comme depuis vingt siècles les roues d'une voiture avaient toujours à peu près le même écartement (1), il n'y avait pas de raisons pour le changer.

Or, cet écartement est important, car de la largeur de la voie dépend le gabarit et par conséquent la dimension des wagons. Certes, des raisons de construction et de traction s'opposaient à ce que l'on fît choix d'une largeur trop grande. Mais il est à peu près certain que si la voie des chemins de fer était un peu plus large,

(1) Cet écartement avait été lui-même déterminé par l'espace en largeur qu'occupent deux chevaux côte à côte, si bien qu'en somme la largeur des voies de chemin de fer à été fixée par la dimension de la croupe d'un cheval.

l'exploitation serait plus économique. Tout d'abord le coût de l'infrastructure et du matériel roulant n'aurait pas augmenté dans le rapport des largeurs de voie. Tous ceux qui ont fait des travaux savent que le coût d'un ouvrage quelconque croît bien moins vite que ses dimensions.

Nous n'avons pas la prétention, dans cette courte étude, d'indiquer quelle aurait dû être le meilleur écartement de voie à adopter C'est là un problème assez ardu. Mais, à titre d'exemple, on peut aisément voir les conséquences d'un accroissement de 0 m.36 qui aurait porté la voie normale à 1 m.80.

A priori, l'augmentation de la largeur dans ces conditions n'aurait guère accru les frais de premier établissement que de 10 à 15 o/o au plus. Or la voie de 1 m. 80 aurait permis de porter la largeur extérieure du gabarit des wagons, qui est de 3 m.20 environ actuellement, à près de 4 m. avec la même stabilité. La capacité de transport des voyageurs aurait été accrue de 30 à 40 o/o et, conséquence plus importante, le poids mort par voyageur aurait diminué dans une sérieuse proportion (1). On sait, d'ailleurs, que ce poids mort, qui est actuellement de 350 à 700 kilos par voyageur, suivant les classes, est la principale cause du déficit de l'exploitation en ce qui concerne le transport des voyageurs. En effet, pour ces derniers, le rapport du poids mort au poids utile transporté est de 3/1 à 7/1, alors qu'il est de 1/2 pour les marchandises.

La capacité utile des wagons de marchandises eût été également augmentée dans les mêmes proportions pour une même longueur de wagons. Or, la tendance a toujours été d'accroître le plus possible, pour le transport des matières de peu de valeur, la capacité unitaire des wagons, afin de réduire les frais de chargement et de manutention. C'est cette raison qui a poussé à construire, ces dernières années, des wagons de marchandises de 50 tonnes sur boggies.

Est-il besoin de dire que, tant qu'il y aura des chemins de fer, la largeur de la voie ne changera pas? Le capital que représentent les voie ferrées est tellement important que l'on ne peut songer à une modification quelconque à ce point de vue. Mais ceci

(1) Ce calcul n'est donné qu'à titre d'exemple. Il est possible que, pour les conditions actuelles d'exploitation, une largeur supérieure ou inférieure 1 m. 80 eût été préférable.

prouve que l'application à une invention nouvelle d'une conception du passé peut avoir les conséquences les plus néfastes.

AUTOMOBILE. — Des réflexions du même ordre peuvent être faites à propos de l'invention des automobiles.

Alors que toute la partie mécanique de l'auto a évolué en somme très rapidement pour atteindre, 7 ou 8 ans après l'apparition des premières voitures, une perfection qui ne s'accroît aujourd'hui que dans des détails (1), la partie « carrosserie » a subi et subit encore l'influence de la carrosserie hippomobile.

Le même phénomène que nous avons constaté pour les chemins de fer s'est produit : on a commencé par mettre un moteur sur une voiture à chevaux. Peu à peu, et péniblement, on a adapté la carrosserie au châssis en lui donnant une forme plus adéquate au nouveau mode de transport. Cette évolution est loin d'être terminée. S'il y a aujourd'hui une carrosserie vraiment « automobile », les procédés de construction sont restés, à peu de chose près, ceux employés par nos pères. L'esprit de routine s'est manifesté longtemps chez les carrossiers d'une façon extravagante (2). La guerre a cependant porté un rude coup à ces procédés désuets, et, lorsque l'équilibre économique sera établi, il faudra bien innover en cette matière si on veut produire en série des carrosseries à des prix acceptables.

L'histoire de la motocyclette est aussi typique. On a mis vingt ans pour comprendre que la motocyclette était en réalité une automobile en miniature à deux roues et qu'il ne fallait pas se contenter d'adapter plus ou moins bien un moteur sur une bicyclette. Le side-car n'est que le déguisement du cycle-car à 3 roues et le scooter, le dernier né, représente évidemment la motocyclette de l'avenir, la seule qui survivra.

Par contre, la bicyclette, qui n'avait aucun ancêtre (la draisienne était un jouet et le bicycle un engin d'acrobate), a évolué vers sa forme définitive avec une extrême rapidité, dès que le pneumatique, adjuvant indispensable, a été inventé.

(1) En effet, dès 1909, le moteur d'automobile avait atteint sa forme actuelle. Les progrès, depuis cette date, ont porté surtout sur le rendement, l'accessibilité des organes, le silence, etc.

(2) Il y a cinq ou six ans nous avons visité des ateliers de carrosserie qui ne comportaient presque pas de machines-outils. On perçait les trous dans le bois de la carrosserie avec un fer rougi tout comme chez les charrons au village.

TRANSPORTS EN COMMUN. — Voyons, maintenant, ce qui s'est passé pour un engin de transport bien démocratique : le tramway électrique. Comme toujours la partie mécanique et électrique du tramway a trouvé très rapidement sa forme définitive. On a à peine hésité sur le choix du courant, sa tension, la forme des lignes de contact et du trolley, etc. En quelques années tout a été mis au point.

Par contre, la carrosserie des tramways a été longtemps et reste encore souvent celle des omnibus à chevaux. On n'a pas vu, dès le début, que le tramway électrique était un engin totalement différent du tramway à chevaux et que sa carrosserie devait présenter des dispositions spéciales pour assurer le plus vivement possible la montée et la descente des voyageurs. L'augmentation de la rapidité du transport doit être acquise, en effet, non seulement par la vitesse propre du véhicule, mais encore en utilisant sa faculté d'arrêt et de démarrage rapides. Si, par des dispositions vicieuses, on perd du temps à chaque arrêt en ralentissant la montée et la descente des voyageurs, on perd une partie du bénéfice acquis par les qualités du nouveau mode de traction.

On a mis vingt ans pour modifier (et encore à Paris seulement et dans quelques rares villes) la position des voyageurs assis en brochette sur des banquettes longitudinales, et exposés au double martyre des pieds écrasés et des courants d'air, et pour adopter la disposition des voitures à plate-forme centrale et compartiments à banquettes en équerre formant couloir de circulation. Cette disposition permet en outre d'isoler facilement le wattman des voyageurs. Mais c'est bien tout ce que l'on a fait pour ce malheureux. Lorsqu'on a construit les premières voitures, on a trouvé commode de mettre le « contrôleur » verticalement à l'avant et de placer le wattman debout à côté de lui. On l'y a laissé. Pourquoi ne pas le faire asseoir comme son confrère le conducteur d'autobus ? Tout simplement parce que les automotrices sont encore munies de l'antique frein à manivelle que l'on ne peut manœuvrer commodément que debout. Il ne manque pourtant pas de systèmes de freins à levier ou à pédales tout aussi puissants (1). Mais la routine est la plus forte.

(1) On commence pourtant à munir les voitures de tramways électriques de freins à air comprimé.

Il est remarquable de constater qu'un seul engin de transport en commun fait exception à cette règle. C'est le métro. Il a été conçu, en effet, vers 1895, c'est-à-dire à un moment où les transports en commun n'avaient pas, et de loin, l'ampleur qu'ils ont aujourd'hui.

D'autre part, à cette époque, l'industrie électrique venait à peine de naître. Il faut admirer une œuvre si largement conçue qu'après plus de vingt ans d'existence elle suffit encore aux besoins de la circulation de Paris. On peut y noter quelques solutions heureuses et nouvelles qui devraient être depuis longtemps appliquées dans les chemins de fer ; portières coulissantes et automatiques, quai au ras de l'entrée des wagons, bonne disposition des wagons qui permettrait une rapidité encore plus grande d'entrée et de sortie si les voyageurs voulaient bien se discipliner et ne pas sortir par la porte réservée à l'entrée.

Cependant on retrouve des traces de l'esprit de routine dans l'agencement des gares. Nous voulons parler de la largeur des escaliers de sortie. L'architecte qui a conçu les gares du Métro a certainement calculé la dimension de ses escaliers en pensant à ceux qu'il établissait pour des immeubles à circulation intense mais continue. Il leur a donné une largeur qu'il a estimée suffisante sans prévoir que la circulation s'y ferait par à coups à chaque débarquement de trains. Il en résulte que, dans toutes les stations importantes, les voyageurs qui sortent piétinent les uns derrière les autres dans un escalier qui serait suffisant pour les évacuer en deux ou trois minutes, mais qui est beaucoup trop étroit pour permettre un dégagement complet dans le temps normal de 20 ou 30 secondes. Il suffit de descendre à la station de la Porte-Mailiot, par exemple, aux heures d'affluence, pour vérifier la justesse de cette réflexion (1).

CONCLUSION. — Ces leçons du passé ne doivent pas être perdues. Sachons en profiter à l'heure où partout, en France, on reconstruit et où les projets d'avenir sont à l'ordre du jour. Une loi récente oblige les municipalités à dresser des plans d'extension et d'embellissement. Il serait désirable que ces plans tinssent non seulement compte des besoins présents, mais encore des besoins à venir. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir l'imagination d'un Wells,

(1) Nous devons dire que les escaliers du Nord-Sud sont en général mieux compris que ceux du Métro.

mais seulement du bon sens. Sans renier le passé où nous devons puiser des leçons de beauté, il faut en oublier les formules désuètes et transposer cent ans en avant le projet que l'on étudie.

Ce n'est pas impossible. D'autres avant nous ont vu clair et loin. Il suffit de se souvenir de l'œuvre admirable de Tourny à Bordeaux et d'Haussmann à Paris. Le plan de la cité future ne sera jamais trop hardi.

PHILIPPE GIRARDET.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

En Suisse. — En Angleterre. — En Belgique. — En Suède.

En Suisse. — La question du suffrage des femmes a agité ces temps derniers la jolie ville de Genève. Le referendum sur les droits politiques accordés aux femmes dans le canton de Genève a eu lieu le 16 octobre; remarquons, en passant, que ce referendum ne comprend que la voix des hommes et que, par conséquent, il n'est pas plus le suffrage universel que le nôtre. Donc, en tenant compte de ce fait et de la quasi indifférence où s'enlizait, en Suisse, jusqu'ici la question du vote des femmes, on ne peut qu'être très satisfait des résultats du referendum.

Par 14.000 « non » contre 6.000 « oui » Genève s'est prononcée contre le droit des femmes, mais ces 6.000 voix sont de bon augure pour l'avenir. Cette minorité imposante, parmi laquelle on compte des hommes tels que l'écrivain D. Baud Bovy, les compositeurs Jaques-Dalcroze et Gustave Doret, permet de ne considérer l'échec du 16 que comme une étape vers le but qui ne peut manquer d'être atteint.

La lutte a été âpre, un comité de femmes genevoises anti-suffragistes s'insurgea violemment par voie de presse et voie d'affiches contre des droits qu'on n'est pas, hélas ! à la veille de leur octroyer. Chose curieuse ! ces femmes refusaient leurs droits politiques voulant, disaient-elles, réserver leur temps et leur intelligence aux devoirs de la famille et aux problèmes d'ordre moral, éducatif, économique et social, ne comprenant pas que les problèmes éducatifs, économiques, sociaux sont étudiés et souvent solutionnés par les assemblées où les femmes n'ont aucun moyen de se faire entendre, et qu'en refusant leurs droits politiques les fem-

mes semblent se désintéresser de ces problèmes auxquels elles prétendent se consacrer.

En Angleterre. — En effet, à peu d'exceptions près, le programme d'une femme candidate, dans les pays où elles sont citoyennes, est un programme d'éducation et de réformes sociales. Mrs Wintringham, la seconde femme élue membre de la Chambre des Communes, en remplacement de son mari décédé, ne manque pas à ce programme.

Mon programme ? disait-elle avant les élections : travailler pour la Ligue des Nations et le désarmement, pour la santé publique, la protection des enfants, l'égalité de salaire des femmes et des hommes pour un travail égal, étudier les questions d'éducation. Voilà mon programme !

Mrs Wintringham est élue ; sa collègue, Lady Astor, bien que d'un parti politique opposé, se réjouit et l'a sincèrement félicitée : Mrs Wintringham est un renfort pour l'obtention des réformes sociales désirées et qui sont la base des programmes féminins.

En Belgique. — Le roi a nommé bourgmestre une femme, Mlle Keignarts, qui s'est occupée activement de la reconstruction de son village, Gheluvelt, qu'elle administre à présent ; mais la Chambre a repoussé le texte du Sénat accordant le droit de suffrage aux femmes dans les élections provinciales ; d'où conflit entre les deux assemblées.

En Belgique, les socialistes sont hostiles à l'extension du vote féminin ; en Suisse, les socialistes votent en sa faveur. Il serait difficile de tirer de ces indices une conclusion sur le danger clérical ou le danger bolcheviste que nous ferait courir le suffrage féminin.

En Suède. — La première femme députée au Riksdag suédois, Mlle Kersten Hesselgren, libérale, a été élue, en septembre, à Gothenburg.

THÉRÈSE CASEVITZ.

QUESTIONS COLONIALES

Le congrès pan-noir. — Je suis assez peu curieux d'anticipations, bien convaincu que je suis de l'identité éternelle de l'homme toujours même, psychologiquement, ce qui seul importe, à travers les lieux et les temps. Si, par aventure, cependant, l'humanité se transformait dans les siècles à venir, je pense que le

spectacle de notre époque ne laisserait pas de la surprendre quelque peu. Nous finissons, tant notre entraînement est intensif, par ne plus en avoir conscience, mais la plus grande partie de notre activité, tout au moins intellectuelle, s'épuise en congrès, en manifestations oratoires, ceci dans le nouveau comme dans le vieux monde, du Maroc à l'Alaska et de l'Irlande au Japon. Chose curieuse, qu'il s'agisse des séances de la Société des Nations ou d'une réunion de vétérinaires, chacun sait, par expérience, que ces manifestations sont totalement inutiles. Carlyle l'a clamé sur tous les tons, il y a bien des années. Chacun sait que ce sont là parades préparées, échanges de mots et non d'idées et que jamais une décision n'est sortie de *cela*. Chacun le sait et chacun continue cependant à s'informer des réunions du jour, à en suivre le compte rendu et à en méditer les vœux qui emplissent les colonnes des *Diurnales*. Les hommes de toutes les nations ont adopté les mœurs des Bandar-log, et ce n'est plus aujourd'hui que le héros d'Alphonse Allais pénétrant dans le PALAIS DES CONGRÈS pourrait sérieusement s'étonner de n'y point trouver des anguilles de mer évoluant en de vastes bassins. Aux congrès de toute espèce qui se sont réunis ces derniers temps, y compris ceux qui délibérèrent longuement sur la famine russe et les moyens d'y remédier, cependant que femmes et enfants mouraient par milliers aux rives de la Volga, à ces congrès est venu s'ajouter au début de septembre dernier le **congrès pan-noir**, qui tint ses assises à Bruxelles et à Paris. L'annonce de ce congrès, déclara M. Blaise Diagne (1), député du Sénégal, son président, « avait été accueillie sinon par des clameurs d'indignation, du moins avec un certain émoi. Des noirs, venus de toutes parts et se réunissant en congrès, cela ne devait rien présager d'heureux, pensait on. Pour justifier cette opinion, certains journaux signalaient, en effet, la propagande d'un de nos congénères d'Amérique, M. Marcus Garvey, originaire de la Jamaïque, qui défend et lance l'idée d'une Afrique noire rendue totalement à la race, pour qu'elle y soit seule l'arbitre de ses destinées. D'aucuns, plus inquiets encore, dénonçaient nos congénères américains venus au congrès comme les émissaires de l'Allemagne, à côté de Garvey, adepte de Moscou.... »

« Toutes ces informations, conclut M. Diagne, n'ont pas résisté

(1) *Dépêche coloniale* du 9 septembre 1921.

au spectacle même de nos réunions qui viennent de se terminer par des résolutions heureuses. Nous avons dit les imperfections des systèmes sociaux qui pèsent sur la race noire ; nous avons indiqué les solutions qui apparaissent les mieux appropriées au développement rationnel de la masse noire ; nous avons enfin proclamé notre vif désir que notre évolution se fasse dans la plus franche et étroite collaboration des races. Toute autre voie conduirait à la faillite de l'humanité consciente. Que l'opinion publique, en France et en Belgique, notamment, ait eu son attention retenue par nos efforts vers la lumière et la raison, grâce au concours de toute la presse, c'est déjà là le signe certain que le congrès pan-noir a eu une réelle importance. Il a, en effet, redressé des erreurs sur l'état d'esprit de l'élite mondiale de la race dans sa très grande majorité, et a mis les gouvernements en face des responsabilités qui leur incombent au regard même des tendances exclusivistes de la minorité rangée en Amérique, derrière Garvey... »

Je ne saurais donner ici le compte rendu détaillé des séances du congrès qui se tinrent successivement à Bruxelles et à Paris. Tout ce que je puis dire, c'est qu'à les diriger et à prévenir les diversions dangereuses le président Diagne employa une remarquable habileté. Mais, ce que je veux surtout retenir, ce sont les termes de *l'appel au monde*, du manifeste, adopté et lancé par le congrès. Il contient, en effet, des passages intéressants qui valent d'être cités. Cette entrée en matière d'abord :

L'égalité absolue des races au triple point de vue physique, politique et social est la pierre d'achoppement de la paix mondiale et du progrès humain. Personne ne nie qu'il y ait de grandes différences de dons, de qualités et de connaissances entre les individus des diverses races, mais la science, la religion et la politique utilitaire sont unanimes pour nier l'existence de races naturellement et forcément inférieures.

Que, dans le cours des âges, une collectivité d'hommes se laisse devancer industriellement et intellectuellement par une autre collectivité, que cette dernière réussisse à conquérir une place éminente par ses penseurs, par ses hommes d'action, par les buts qu'elle poursuit, tout cela prouve moins la coexistence de demi-dieux et de singes de force virile que la richesse fondamentale et la variété de la nature humaine. La doctrine de l'égalité des races n'est pas incompatible avec la liberté individuelle, elle la complète. Et de tous les préjugés qui sévirent dans le passé parmi les races humaines, il n'en est pas de plus stupide que celui qui

se base, pour apprécier la valeur des hommes, sur la nature des cheveux ou le teint de la peau...

Le manifeste reconnaît ensuite *le fait* de la domination blanche :

Dans quelle mesure, note-t-il, les progrès de l'humanité dépendront-ils de la pénétration mutuelle des races ? Nous ne le savons pas. Mais il est certain que ce sont les blancs qui ont généralement imposé par la force leur domination aux noirs et que ceux-ci, réduits dans les cas les plus favorables à une sorte de servitude, ont eu à subir l'emprise de leurs dominateurs.

Le joug doit-il être secoué ? Selon les conceptions prêtées à Marcus Garvey, faut-il expulser les Européens et restituer l'Afrique aux noirs ? Voici qui répond diplomatiquement à la question :

« S'il était établi qu'une séparation absolue doive, à l'avenir, intervenir à travers le monde entre les hommes de couleur et de traditions différentes, soit ! En réalité, une telle solution serait absurde. Parmi les hommes, les ressemblances l'emportent sur les différences, nous avons besoin les uns des autres dans le labeur manuel comme dans les spéculations intellectuelles, comme dans l'ébauche des rêves d'avenir. Tout cela n'est cependant possible que si, traité sur un pied d'égalité, chacun bénéficie des mêmes garanties de justice et de mutuel respect. Ne sont les véritables amis de la Paix que ceux qui travaillent sincèrement et par des moyens pacifiques à atteindre ce but... »

Le manifeste passe ensuite en revue les puissances coloniales, dont certaines, dans leur attitude vis-à-vis des noirs, ont délibérément méconnu leurs justes revendications et composé avec leur propre conscience. Voici d'abord pour notre bonne amie l'Angleterre, qui, hypocritement et dans des fins utilitaires, comme je l'ai établi jadis, combattit à grands cris l'indigénophobie *chez les autres*, s'en fit une arme et combina industrieusement l'alliance de la Bible et du *business*.

Malgré toute sa *Pax britannica*, constate le manifeste, malgré ses cours de justice, son commerce établi, bien qu'elle ait apparemment reconnu les lois et les coutumes des indigènes, l'Angleterre a toujours favorisé l'ignorance parmi ces derniers ; elle les a asservis et, en les asservissant, elle s'est toujours refusée à les instruire dans l'art de se gouverner eux-mêmes, à reconnaître les civilisés noirs comme des civilisés ou à accorder à ses colonies noires les droits qu'elle accorde si facilement aux blancs...

Quant à nos autres amis, les Etats-Unis, dont le commis-voyageur en illuminisme, le faux prophète Wilson, est le grand responsable de la mauvaise Paix dont nous pâtissons en ce moment,

après avoir asservi brutalement des millions de noirs, ils les ont soudainement émancipés. Ils ont commencé leur éducation, mais sans plan nettement conçu, jetant ces affranchis dans le pays sans leur donner ni argent ni terre. Ils les assujettissent en même temps à la loi de Lynch, les livrent à l'illégalité, les soumettent à des mesures humiliantes, leur rendent, en un mot, la vie intolérable. Pour sauvegarder leur gouvernement menacé, ils donnèrent, à un certain moment, le droit électoral aux nègres ; le danger écarté, ils permirent que des centaines de milliers de noirs instruits et civilisés fussent privés du même droit et considérés comme une caste à part. Et pourtant, en 1776, en 1812, en 1861, en 1897, en 1917, il acceptèrent que des milliers de noirs fissent le sacrifice de leur vie à leur pays qui les méprisa et les méprise.

Détail piquant, le manifeste rend hommage au Portugal et à l'Espagne

qui n'ont jamais pratiqué dans les lois de distinction entre les blancs et les personnes à qui il advient d'être d'origine nègre.

Malheureusement, remarque-t-il en ce qui touche le Portugal,

les concessions industrielles de l'Afrique portugaise sont presque entièrement entre les mains de grandes Compagnies, pour la plupart étrangères, que le Portugal ne peut ou ne veut pas contrôler, qui exploitent la terre et les travailleurs et qui rétablissent, en pratique, le travail servile.

Vient enfin un tribut d'éloges à la France coloniale :

Seule, la France, de toutes les grandes puissances coloniales, s'est efforcée de mettre ses citoyens noirs sur un pied d'égalité absolue au point de vue légal et social avec ses citoyens blancs en leur donnant des représentants dans sa législature la plus élevée. Dans ses colonies, elle a organisé l'instruction nationale. Il faut que ce début éclatant soit complété par l'élargissement des bases politiques des gouvernements locaux avec la collaboration des indigènes, par la restitution des terres là où il y a eu spoliation, par la protection du travail indigène, par l'octroi de droits politiques...

Tout ceci était intéressant à noter, et ce jugement des Noirs sur eux-mêmes et sur leurs dominateurs a sa valeur documentaire. Quant aux dangers éventuels d'un bolchevisme noir en Afrique,

dont les incitateurs seraient Marcus D. Garvey et M. Johnson, maire de Monrovia, M. Diagne n'a pas eu de peine à en démontrer, pour le moment du moins, l'inanité. M. Diagne a même pu justement remarquer que Garvey et Johnson avaient réclamé le concours de M. Harding, président des Etats-Unis, à qui ils adressèrent un respectueux message : « Cela me suffit, a écrit le député du Sénégal, pour voir à quelle singulière plaisanterie se réduisent les manifestations Johnson-Garvey, qui, au lieu de protester hautement contre les ignobles traitements infligés en Amérique aux noirs, en arrivent à faire appel aux bourreaux contre d'autres nations dont toutes les tendances cherchent, au contraire, à élever la race noire (1). »

A la vérité, en 1921 comme en 1907, époque à laquelle je la dénonçais dans mon *Essai sur la colonisation*, l'hypocrisie utilitariste des Anglo-saxons les portera toujours à exploiter le côté humanitaire de la question noire en vue de buts pratiques et politiques. Je ne veux pas revenir là-dessus. Les faits sont là. Il est bon, toutefois, que des manifestations comme le Congrès pan-noir viennent, de temps à autre, opérer une mise au point sur la manière dont les diverses puissances coloniales s'acquittent de leur tâche civilisatrice. L'expérience de la guerre a montré, à cet égard, la solidité de l'œuvre française. Les doléances justifiées des congressistes américains de race noire, les troubles violents qui secouent l'Inde et l'Egypte anglaises sont de nature à inspirer de sérieux doutes sur la valeur des méthodes anglo-saxonnes.

Quoi qu'il en soit à cet égard, M. Candace, député noir de la Guadeloupe, a trouvé, au cours des séances du congrès la meilleure réponse aux suggestions de Marcus Garvey tendant à rendre l'Afrique aux Africains, quand il s'est écrié : « Redevenir *nègre* d'Afrique ! J'aime mieux rester Français ! »

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Congrès théosophique. — L'enquête de *l'Opinion* sur le spiritisme. — Memento.

Si, comme le veulent les théosophes, un début est, mystiquement, la plus grande des choses, nous devons attribuer une grande

(1) *Dépêche coloniale* du 21 septembre 1921.

importance. — importance réelle, en fait comme en date, — à ce premier **Congrès mondial de la Société Théosophique** qui s'est réuni à Paris, du 23 au 28 juillet dernier; — le premier Congrès également, notons-le, qui se soit efforcé de rapprocher les nations naguère en lutte les unes contre les autres. Un peu plus de treize cents délégués y prirent part, dont les deux tiers seulement étaient Français.

La grande-prêtresse actuelle du nouveau culte, — nouveau seulement dans l'ordre chronologique, — Mme Annie Besant, était venue tout exprès des Indes pour présider ce Synode. Ses soixante-quatorze ans — mais il semble que les années ne lui ont laissé que leurs printemps et la gravité souriante de leurs automnes, — supportèrent sans faiblir les multiples fatigues du voyage et de cette fièvreuse semaine de conférences : deux au Théâtre des Champs-Elysées et une, solennelle, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sans préjudice de nombreuses réunions conventuelles à la maison familiale du square Rapp.

Curieuse et passionnante figure que celle de cette grande animatrice, vénérée à l'égal d'une Sainte par ses fidèles, et illuminée, au meilleur sens du mot, par cette flamme d'apostolat qui spiritualise certains êtres, les transporte dès ce monde sur un nouveau plan de vie et qui, à défaut de la conviction, entraîne à tout le moins le respect.

D'origine irlandaise, comme tel grand confesseur de la primitive Eglise, elle perdit la foi pour avoir épousé sans élan un pasteur au dogmatisme trop zélé, mais, avant la trentaine, reconquit sa liberté et recouvra l'enthousiasme par le bienfait du divorce. Toute sa vie n'est que l'évolution en raccourci des épreuves exemplaires et des affranchissements successifs que la doctrine promet à ses élus. C'est en tâtonnant, en trébuchant par le douloureux sentier des renoncements et des mécomptes qu'elle s'est acheminée, d'un dessein intrépide, vers la sérénité. Rien, dans ses attitudes, d'apprêté ni de théâtral. Drapée dans la blanche tunique des apôtres, inoubliable pour ceux qui ont eu la bonne fortune de la voir et de l'entendre, elle possède cette double vertu de la beauté et de la grâce, qui exerce son attrait même et surtout sur des théosophes, la distinction qui enchante, l'érudition qui passionne et, par-dessus tout, l'éloquence qui captive ; joignez à cela la suavité d'un sourire qui verse sa lumière spirituelle, une

douceur de tendresse, et comme un reflet d'absolu sur tous ces dons. Elle est véritablement l'Inspiratrice et l'Inspirée.

Deux journées furent employées à discuter et définir pratiquement la mission de la Société Théosophique, au double point de vue de l'action individuelle et sociale.

La vie, dans son sens le plus large, est à l'origine et à la base de tout. Elle est la représentation de l'éternel, et tout être est une parcelle de l'éternel vivant, un moment, un reflet de la vie universelle. Mais la vie se répartit sur des plans différents, le plan inférieur restant celui sur lequel nous nous mouvons présentement. La mort terrestre, qui n'est qu'une transgression, nous achemine vers d'autres plans. Nous avons vécu d'autres existences terrestres, nous en revivrons d'autres ; car les âmes n'accèdent pas du même essor aux plans supérieurs. L'inconscient, par malheur, nous dérobe nos origines et obnubile notre souvenir. C'est l'œuvre de la théosophie de nous dégager de ces limbes, de raccorder notre vie présente à nos destins révolus et aux existences à venir. La réalisation de soi, par l'œuvre incessante du perfectionnement individuel, et la connaissance approfondie de la science du divin : telle est la première tâche du théosophe. Il lui en reste une autre, non moins importante, à remlir. Métaphysique sans système préconçu, religion sans dogmes et science sans exclusion, puisqu'elle admet tous les genres de recherches, la théosophie ne se donne pas seulement pour objet de dégager dans l'âme d'un chacun l'étincelle divine, par laquelle l'homme participe au grand foyer de spiritualité qui est l'âme du monde. Elle prétend en même temps jouer un rôle social utile, voire prépondérant, en aidant à la réalisation de la conscience universelle, par l'abrogation de ces ferments de haine qui corrompent l'organisme des nations comme celui des individus. Elle veut mettre tous ses soins, par une propagande bien entendue, à rallier tous les esprits de tous les peuples au culte et à la discipline de cette grande loi de solidarité et de fraternité humaine, qui n'est que le corollaire de la grande loi de réincarnation. Réviser et poursuivre sans relâche dès à présent le programme d'éducation des enfants à la lumière de ces principes ; entraîner les hommes, par une inlassable prédication et une gymnastique incessante, dans la voie du progrès illimité vers le bien ; spiritualiser les découvertes de la science, trop matérialiste, en

les rattachant rationnellement aux grands enseignements théosophiques ; spiritualiser, de même, tous les élans intellectuels, tous les mouvements sociaux, en évitant toutefois de s'inféoder à un parti et de se laisser embrigader sous le mot d'ordre étroit d'une doctrine; rester la source pure qui ruisselle des cimes, à qui, dans la vallée, usines et industries empruntent leur énergie, mais qui ne se souille point de leur contact ; actualiser, en un mot, les lois théosophiques, en leur donnant pour base démonstrative les progrès sociologiques et scientifiques, mais sans jamais amoindrir leur éternelle portée : telles sont les conclusions, adoptées d'enthousiasme par le présent Congrès sous l'inspiration de sa Présidente, — elle-même inspirée, de son propre aveu, par les « génies supérieurs ».

« La théosophie est la pierre angulaire des religions futures », s'est écriée orgueilleusement Mme Annie Besant, en annonçant pour 1928 l'ouverture du prochain Congrès et, du même coup, d'une ère de rénovation extraordinaire parmi les hommes. Pourquoi faut-il que la nouvelle foi, si belle, parce que si tolérante et si humaine, ait déjà, comme les autres religions, ses petites sacristies et ses sectes, ses Luther et ses Zwingle ? Je ne parle pas seulement de Rudolf Steiner, que d'aucuns, et ils sont nombreux, regretteront de n'avoir pu saluer parmi les orateurs du Congrès. Mais pourquoi ces « Ordres » et ces « Branches », aux appellations puériles d'Enfants de Marie et de Confréries du Sacré-Cœur : « Ordre de l'Etoile d'Orient » ; « Ordre de la Table-Ronde »... ? A quoi bon ces « Eclaireurs bleus et de la Chaîne d'or », enfants de chœur d'une messe au-dessus de leur âge, et qui se donnent, si j'en crois certains comptes rendus, de fâcheuses allures de *boy-scouts* ? Qu'est-ce que ces « escouades » et ces « sections », ces « avant-garde » et ces « quartiers généraux », qui semblent empruntés à la baroque stratégie de l'Armée du Salut ; et ces « branches », éparpillées à la douzaine : branche *Agni*, branche *Aurore*, branche *Silence* qui affirme sa venue à l'existence par l'annonce de dix conférences pour les mois qui vont suivre ?... Bimbeloterie mystique, que l'on aimerait à voir balayer des alentours austères du Temple du Renoncement.

Exception faite, toutefois, je veux bien l'admettre, pour cet Ordre de l'Etoile d'Orient, fondé, ces derniers temps, en vue de

préparer le retour du Messie, messager des grandes puissances invisibles, et qui ne serait autre, selon la révélation théosophique, que le jeune Hindou Krishnamurti, surnommé Alcyone, l'enfant-prodige. Cet adolescent, nous assure-t-on, a vécu trente vies terrestres, prélude nécessaire de l'accomplissement de sa mission. Sa première existence remonte à 22.600 ans avant J.-C. et c'est un Atlante *redivivus*. Promu tour à tour homme et femme, à l'image du divin Tirésias et selon le rêve du divin Renan, il s'avère aujourd'hui, au dire de Mme Annie Besant, « le plus grand des mahatmas de sagesse et de compassion ». Toutefois, ce sage de vingt mille ans, qui, au regard de la loi temporelle, ne possède que les prérogatives d'un mineur, a bien failli décevoir les espérances de ses fidèles, son père ayant invoqué l'assistance de la justice pour le ramener à la maison. Tout s'est arrangé néanmoins, puisqu'il a pu, le 28 juillet dernier, présider la conférence donnée en son honneur au théâtre des Champs-Elysées. Il se trouvera plus d'un sceptique, sans doute, pour sourire de ces avatars et contester les pouvoirs du nouveau Messie...

Cependant ne s'est-il pas aventuré une première fois dans le monde sous les espèces d'un enfant, qui irrita les Docteurs avant de les confondre, et ravit en extase, comme il arrive présentement, l'âme des simples bergers aussi bien que des Mages ? Si le Messie doit revenir, — et pourquoi, mon Dieu, ne reviendrait-il pas ? et pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien que demain l'heure propice à son retour ? — il est à présumer qu'il réapparaîtra de la sorte et sans esclandre, sous les grâces et l'aménité d'un enfant, plus vraisemblablement que sous le smoking un peu strict d'un homme du monde, la redingote d'un notaire, ou le frac à soutache d'un académicien, fût-il plein de verdeur.

Pour âmes pressées, **l'Enquête** ouverte voilà quelques semaines dans « **l'Opinion** » par notre confrère Paul Heuzé, sur les phénomènes qu'il a résumés un peu hâtivement, sous le terme commun de « spiritisme ».

C'est le défaut de ces enquêtes de presse, si probes soient-elles, — et celle de *l'Opinion*, au moins dans ses intentions, est parfaitement sincère — de ne pouvoir éviter ce double écueil, signalé par Descartes, de la *précipitation* et de la *prévention*. Le journaliste le plus impartial — et c'est ici le cas, bien que M. Paul Heuzé

ait pris soin, dès le début, de nous faire prévoir ses conclusions négatives, — est fonction inconsciemment des doutes et des préjugés de son temps : d'où la *prévention*. Et il est, par devoir professionnel, voué à la *précipitation*. Comment en une enquête, même poursuivie pendant trois mois, faire tenir les données, d'une part, d'une croyance qui remonte, suivant ses adeptes, à l'origine des âges, — d'autre part, d'une science qui n'en est encore qu'à ses débuts, et, comme dit Maeterlinck, à la période du déballage et de l'installation? Si le spiritisme, pris en soi, est vieux comme le monde, la métapsychie, en revanche, n'a que quelques années d'existence. N'est-ce pas bien tôt pour lui demander des confidences et, à plus forte raison, des certitudes déductives? Autant eût valu demander à Galvani, aux premiers soubresauts de ses grenouilles, une description de la dynamo ou la longueur d'émission des ondes hertziennes. Sa mission, nonobstant, et l'impatience de son public obligent l'enquêteur à fournir, coûte que coûte, des conclusions. Il y a donc, dans le principe même de l'enquête, un élément qui en vicie les résultats. L'informateur est tenté, malgré lui, ou bien de demander à la science supra-normale beaucoup plus qu'elle ne peut lui donner ; ou de sous-estimer ce qu'elle lui donne. Etat d'esprit qui est, au demeurant, celui du public, dont la presse n'est que le reflet, — le médium à incarnations, peut-on dire. Etat d'esprit que caractérise assez bien cette déclaration d'un psychiste, à l'assemblée générale annuelle de la S. P. R. de Londres, et que nous rapporte la *Revue Spirite* : « Le public a, en général, la conception la plus fausse des travaux qui composent l'étude des sciences psychiques. Ou bien il les critique maladroitement, ou bien il se moque, ou bien il se crée dans son ignorance une idée extravagante des possibilités des recherches poursuivies. Il éprouve un vif désappointement en constatant que les expérimentateurs ne proclament pas *urbi et orbi*, et ne démontrent pas par des résultats concluants la survie, la validité des messages des morts et la réapparition du Messie. *Nos travaux portent en eux leur infortune, en ce sens qu'ils se trouvent inextricablement mêlés avec les terreurs et les espérances humaines...*

Ces réflexions nous semblent justes. La hâte est contraire à l'esprit scientifique, et la science, même psychique, ne peut aller que lentement et à coup sûr. Laissons donc à nos savants le

temps d'organiser les positions conquises, et de ne s'aventurer qu'à bon escient. L'homme a la rage de conclure. Est-ce que la nature, elle, conclut jamais ? Si, donc, une enquête sur les recherches psychiques, à l'heure actuelle, est de toute première actualité et d'excellent journalisme, elle est d'un déplorable rendement, au point de vue scientifique.

D'autant que nombre des savants consultés, et des plus qualifiés pour exprimer un avis, se sont trouvés dans l'obligation, après coup, d'adresser à leur « médium » d'importantes rectifications.

Si les esprits des vivants ont tant de peine à se faire entendre, de quelle circonspection doivent humblement se prémunir ceux qui ont pris à tâche d'interpréter, sinon la pensée des morts, du moins l'intelligence obscure et les voix secrètes de la nature ? En tout cas, quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard de l'hypothèse spirite ou des recherches métapsychiques, il semble bien prouvé que nul n'a plus le droit de les traiter, l'une ou les autres, comme quantités négligeables.

MEMENTO. — *Le Voile d'Isis* : « De la transplantation des maladies », par le Dr Vergnes. Etudes curieuses et documentées de folklore occulte. — « Le Soufisme », par M. Bruneteaux; notes sur la mystique musulmane. — « Le Voile de l'avenir et de la destinée », par H. Rem; intéressant essai sur la divination populaire. — « Cagliostro à Lyon », par Johann Bricaud.

Le Symbolisme (4, Square Rapp) : « L'Organisation des Chevaliers de Colomb », par Diogène Goudeau.

Revue théosophique (*Lotus Bleu*) : « Une vérification historique », par Archytas ; parallélisme des théories de Leadbeater et d'Annie Besant avec celles exprimées dans le traité de Plutarque : *De la tardive vindicte de la divinité*, où l'on trouve également esquissée toute la théorie de l'*Aura* et du plan astral.

Psychic Magazine : « Le Cinématographe et les phénomènes psychiques », par A. Bernard, où est exposé un intéressant projet d'enregistrement par le cinématographe de toutes les manifestations des phénomènes supranormaux.

Psychica ; « Psychologie animale », par L. Chevreuil. Série d'études passionnantes sur les manifestations psychiques de nos « frères muets ».

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

Méditations sur Remy de Gourmont (Le Gaulois, 15 octobre). — *L'art gothique est français* (Le Journal, 18 octobre). — *La littérature et les journaux de province* (La République de l'Oise, 2 et 10 septembre, 2 octobre).

Le mois dernier a vu revenir la date anniversaire de la mort de Remy de Gourmont, 28 septembre 1915. « Cela vaut bien une méditation », note M. Legrand-Chabrier dans **le Gaulois**. Remy de Gourmont, écrit-il, fut un de nos maîtres d'hier. Et il peut le rester aujourd'hui :

Certes, il eut un esprit souple et sceptique, flattant toutes les théories et en lequel, par suite de ce tempérament encyclopédique, on peut trouver une actualité perpétuelle. Mais ce n'est qu'une apparence, et selon des détails. Elle le rend accessible. Elle nous conduit à l'âme même de l'homme et de l'œuvre, qui est une ferme et savante conviction en la doctrine de l'humanisme.

Or, n'estimez-vous pas qu'un humaniste est un type d'homme dont la mentalité est assez précieuse et exemplaire pour ne point la laisser méjuger par les impatientes jeunes générations, trop sûres d'elles-mêmes et trop impétueuses en leurs actes ?

C'est un témoin de civilisation. On le retrouve à toutes les époques de l'histoire. Il renaît sans cesse. Il y aura d'autres Remy de Gourmont, comme il ne fut pas le premier. Mais il ne faut pas rompre cette chaîne spirituelle. Leur énumération nominale en la littérature française sonnerait clair, litanie d'activité cérébrale, d'observation judicieuse et malicieuse, de propos plaisants, de morale tolérante, d'intelligence déliée. Leur commun esprit est celui de l'honnête homme, tel qu'on l'entendait par cette expression au dix-septième siècle, et aussi, il faut bien le dire, du libertin, mais encore au sens tout spirituel du grand siècle.

Ouvert à toutes les constatations comme à toutes les conceptions, par volonté, il ne se limite dans sa curiosité générale que par un goût de maîtrise de soi, qui l'avertit sur le point de devenir le prisonnier de telle curiosité particulière. Par tactique, il cultive la méthode de la contradiction et du paradoxe, qui peut devenir le remède. Il craint à la fois le mysticisme et le naturalisme, qui sont, à son opinion, des signes de tyrannie sentimentale ou corporelle. Il se juge susceptible d'avoir un avis sur tout et ne se fait point faute de le donner. Il demeure, par son attitude, l'expression la plus sympathique de l'individualisme.

La fréquentation d'un Remy de Gourmont nous aide à comprendre la qualité d'un esprit de ce genre et à nous donner les preuves de sa

nécessité dans un monde qui n'a point encore divorcé d'avec l'intelligence... du moins le devons-nous espérer.

§

Il ne faut pas douter, écrit M. Georges Le Cardonnel, dans le **Journal**, que notre propagande fasse des efforts pour détruire la légende imaginée par l'Allemagne, qui la représente comme la terre d'élection de l'art roman et de l'art gothique. Cependant les Français et les étrangers qui visitent le Louvre peuvent toujours contempler dans notre palais national une mosaïque qui prétend personnifier les grandes nations artistes des temps modernes, et qui enseigne exactement le contraire.

Achevée vers 1896, cette mosaïque orne, si l'on peut dire, non loin de la *Victoire de Samothrace*, des voûtes qui n'auraient d'ailleurs rien perdu à demeurer nues. On y voit une femme sans grande grâce qui a la prétention d'être une figure symbolique de la France et qui tient un modeste émail de Limoges, tandis qu'une autre femme à l'allure puissante, qui prétend être l'Allemagne, porte sur sa main une cathédrale de ce style qu'on appelle improprement gothique, et qui serait qualifié plus exactement de français.

Pendant la guerre, on s'était rappelé l'existence de la fâcheuse mosaïque et on s'était naturellement indigné. M. Emile Mâle a écrit à ce sujet, dans l'avant-propos de son ouvrage : *l'Art allemand et l'art français du moyen âge* : « Voilà comment, il y a une vingtaine d'années, on comprenait, chez nous, l'histoire de l'art. L'Allemagne restait pour les imaginations françaises la terre d'élection de l'art roman et de l'art gothique. Est-il bien sûr qu'il en soit autrement aujourd'hui ? Il n'y a rien de plus difficile à détruire qu'une vieille erreur. »

Nous nous en apercevons. Le Louvre a dû demeurer fermé pendant des années, durant lesquelles les Allemands se sont acharnés sur les merveilles de Reims et les chefs-d'œuvre de Soissons ; il a depuis la paix rouvert ses portes, après avoir modifié son aménagement et accru ses richesses, mais la fâcheuse mosaïque est restée à sa place. Elle attribue toujours à l'Allemagne la création de l'art gothique. La même femme, qui prétend représenter notre ennemie d'hier, tient toujours sur sa main une de ces cathédrales de France, dont l'Allemagne n'a jamais créé le style, mais qu'elle a rêvé de brûler. Aussi des milliers de gens venus de tous les coins de la France et du monde, et qui croient sans doute en entrant dans notre Louvre qu'ils vont visiter un palais de haute éducation artistique universelle à force d'être pour nous un palais de haute éducation artistique nationale, peuvent encore le quitter persuadés que c'est l'Allemagne qui a bâti les premières cathédrales.

Comment pourraient-ils en douter, puisque nous le connaissons, officiellement, par l'image, dans notre plus grand musée national ?

Or, la légende de l'Allemagne créatrice de l'art roman et de l'art gothique est aussi fausse que celle qui représente l'épopée du moyen âge comme étant d'origine germanique, et dont Joseph Bédier a fait justice comme d'une mystification. Des Français avaient malheureusement contribué à accréditer ces légendes dans lesquelles un certain romantisme trouvait à se satisfaire en célébrant le génie barbare qu'il croyait retrouver dans l'art du moyen âge. On entendit Courajod parler à l'école du Louvre du barbare libérateur de la tyrannie de Rome et de l'art romain. On avait alors chez nous un peu trop de tendresse pour le génie germanique : « C'était dans le temps, comme l'a écrit très justement M. Emile Mâle, où l'œuvre de Wagner se révélait à nous, peu à peu transfigurait la barbarie, lui donnait un sens. » Tout cela faisait partie d'un système historique et esthétique qui ne résiste plus à la réalité des faits. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est inadmissible qu'en plein Louvre une mosaïque puisse encore accréditer de telles erreurs.

Quand les Allemands entreprirent de faire croire que l'église romane est une création du génie germanique, ils nous parlèrent des premières cathédrales du Rhin : celles de Spire, Worms, Mayence. On eût pu leur répondre qu'au neuvième siècle, la Rhénanie, c'était encore la Gaule, et qu'il y a, selon l'expression de Maurice Barrès, un génie du Rhin qui n'est pas tout à fait germanique. Mais il n'est pas besoin de se servir de cet argument quand il s'agit de l'art roman de la vallée du Rhin, puisque ce qui a pu faire son apparente originalité lui était venu de nos abbayes carolingiennes ; c'est ainsi que l'abbaye de Saint-Riquier, près d'Amiens, qui fut construite en l'an 800 sous le nom d'abbaye de Centula, et qu'un précieux dessin nous a montrée telle qu'elle était encore au XIe siècle, avec ses quatre clochers, ses deux transepts, ses deux tours centrales, ressemble en tout point à une miniature de la première cathédrale de Cologne, qui fut construite soixante-treize ans plus tard. Enfin, nous savons que, dès le cinquième siècle, l'évêque de Clermont fit élever une église à deux absides, c'est-à dire antérieurement aux églises à deux absides d'Allemagne.

Pour ce qui est de l'art gothique il serait encore moins soutenable, si c'était possible, qu'il est d'origine germanique, bien que Michelet et les poètes romantiques aient omis, quand ils ont voulu célébrer le moyen âge, de citer les cathédrales de Chartres et de Reims, mais n'aient point oublié celle de Cologne. Depuis les travaux de Viollet-le-Duc, la science allemande a dû elle-même, néanmoins, s'incliner. L'art dit gothique est bien un art exclusivement français. Les premières croisées d'ogive apparurent dès les premières années du XIIe siècle dans les églises de l'Ile-

de-France ; l'église de Saint-Denis, élevée en 1140, fut le plus ancien monument gothique ; ensuite vinrent Sens, Noyon, Senlis, Notre-Dame de Chartres. L'Alsace connut les croisées d'ogives avant l'Allemagne ; on en vit d'abord à l'église de Murbach, qui date de 1150 et dépendait de l'abbaye de Cluny ; elles atteignirent le Rhin seulement à la fin du douzième siècle ; la cathédrale de Mayence reçut la première une voûte gothique en 1191 ; puis ce fut celle de Worms, ensuite celle de Cologne à la fin seulement du treizième siècle. C'est de la Bourgogne que le style ogival s'étendit, sans doute, ainsi peu à peu à l'Alsace pour gagner les bords du Rhin.

Ainsi c'est bien la France qui devrait sur la mosaïque du Louvre tenir sur sa main une cathédrale gothique ; l'Allemagne a tout au plus le droit de porter sur la sienne une cathédrale en flammes, en souvenir de Reims et de Soissons.

C'est dans ce sens, conclut M. Georges Le Cardonnel, qu'on voudrait pouvoir espérer une prompte réfection de la fâcheuse mosaïque. On comprendra mieux l'insistance et l'indignation de M. Le Cardonnel, si l'on sait que l'un de ses aïeux fut un des bâtisseurs de la cathédrale de Coutances, une des plus pures merveilles de l'art gothique.

§

C'est souvent dans les journaux de province que l'on rencontre les plus sérieux articles de critique littéraire. Voici **La République de l'Oise**, dirigée littérairement par M. Raoul Aubaud, et qui trouve un public pour aimer et suivre des chroniqueurs indépendants comme Philéas Lebesgue et Marcel Coulon. Ce dernier, sous le pseudonyme de Marc Testis, vient de donner dans ce journal une série d'études remarquables sur l'art et la concision de La Fontaine ; mais aussi d'autres articles sur de plus récents auteurs comme Remy de Gourmont, Jean Moréas, Verlaine, Baudelaire, Rachilde, Rouveyre, Ernest Raynaud, Louis Dumur, Ajalbert, et encore d'autres pages sur les questions les plus subtiles de la psychologie littéraire. On est alors un peu humilié, en ouvrant certains grands journaux dits d'information, de n'y rien trouver comme aliment intellectuel. Les Directeurs de ces feuilles se font vraiment une idée bien pauvre de leur public, puisqu'ils ne le croient pas capable de s'intéresser à des questions de littérature ou de philosophie. Certes, le gros public auquel s'adressent ces feuilles d'information (qui pourtant entretiennent de simili-directeurs littéraires) — est d'une mentalité assez médiocre, mais les

directeurs exagèrent. Voici, par exemple, que l'on nous donne en première page du *Matin* la photographie gigantesque et peu réjouissante d'un nommé Eugène Nief, marchand d'asticots, uniquement parce que ce pauvre homme aurait vu passer, sur l'Esplanade des Invalides une dame Simonet, soupçonnée d'être « la femme sans tête ». C'est vraiment se moquer du public : c'est l'insulter. Dans ce même journal M. Louis Forest croit sans doute représenter le bon sens « français » et être en outre très spirituel en intitulant « les violeurs d'Ingres » un articulet où il met en parallèle le portrait de la princesse de Broglie par Ingres (portrait qui nous semble maintenant une vulgaire photographie) et un portrait de femme par Picasso. Je voudrais croire que le public a donné raison à Picasso contre ces admirateurs cristallisés d'un passé mort. Un Directeur de journal intelligent devrait éduquer son public, lui faire comprendre les choses nouvelles au lieu de l'en dégoûter. Que ceux que cette question de peinture moderne intéresse lisent dans *l'Esprit nouveau* d'octobre 1920, l'article d'André Salmon sur Picasso : ils comprendront que si les premiers dessins de Picasso s'inspirent d'Ingres, l'élève a dû, pour se trouver lui-même, dépasser la manière de son maître. Et ceci sans classification ni palmarès. En avant par delà les tombeaux et les musées!

A côté de ces pauvretés, c'est dans des feuilles de province comme le *Courrier du Centre*, de Limoges, que l'on pourra lire tel article de Georges Le Cardonnel sur la « critique », article qui serait mieux à sa place dans un journal comme le *Temps* que tels autres : « Le danger que présente un critique qui n'est pas un créateur, un artiste, écrit Georges Le Cardonnel, c'est qu'il aura tendance à se placer, pour juger, de points de vue complètement étrangers aux Lettres, à l'égard desquelles il lui arrivera même de nourrir une rancune secrète, sans qu'il s'en doute toujours. » Il y a, en effet, de la critique qui n'est que de la politique royaliste ou radicale-socialiste.

Maisreve nons à *la République de l'Oise*, où M. Marcel Coulon, à propos d'un « Florilège », écrit:

Que sont donc les amazones ? Demandez à leur exterminateur Thésée. Il n'a pas jonché de leur race entière les rives sanglantes du Thermodon.

Deux échappèrent au massacre, Sapho, la grande Sapho ! et cette

Diotime, dont le Socrate du *Banquet* se déclare l'humble élève. L'une de ces immortelles s'est réincarnée dans René Vivien, la grande Renée Vivien ! L'autre, dans Natalie Clifford-Barney, génie non pas lyrique, mais philosophique et qui n'a pas trouvé en Gourmont — car c'est elle la destinataire des *Lettres à l'Amazone* — un admirateur moins enthousiaste que Socrate.

« Elle était savante en amour et en beaucoup d'autres choses... Je tiens d'elle tout ce que je sais de l'amour », — dit Socrate de Diotime. C'est de la métaphysique ou plutôt de la sociologie de l'amour que les *Pensées d'une Amazone*, en ce qu'elles ont de supérieur, nous entretiennent. Elles portent le féminisme sur son terrain primordial, essentiel. Murés dans notre égoïsme ancestral, nous ne doutons pas encore que la façon dont le mâle traite sa compagne depuis l'âge des cavernes ne répond plus au progrès de la culture féminine. Tranquillement, sans scrupules ni amertume, sans le moindre grain de cette notion du péché et du remords qui alimente, qui purifie (chrétiennement parlant) la poésie de René Vivien, Natalie Clifford Barney dessille nos yeux. Elle parle avec la liberté que lui apportent l'intelligence, la beauté, l'opulence et sa qualité d'Américaine. « Amazone, je baise vos mains avec une terreur sacrée ! » lui écrit Anatole France. Et l'on sait qu'Anatole France ne s'effraie pas aisément, même quand un cubiste le portraitise...

R. DE BURY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La première édition française du « Neveu de Rameau ».— Dumas père et ses continuateurs. — Sur le Symbolisme.

La première édition française du « Neveu de Rameau ». — De même que les *Mémoires* de Casanova, dont on ignore encore le texte original, la célèbre satire de Diderot ne fut d'abord connue en France, il y a un siècle exactement, que par une re-traduction de l'allemand. Gœthe, qui en avait eu le texte original, ou tout au moins une excellente copie entre les mains, à lui transmise par Schiller à la fin de 1804, en avait publié, dès l'année suivante, une traduction allemande très fidèle, et qui ne diffère qu'en de rares passages des meilleurs textes donnés par les éditeurs modernes.

On verra, je l'espère, d'après mon travail, que je m'y suis livré de toute mon âme ; la publication suivit, mais elle ne pouvait vraiment intéresser le public allemand. Les événements militaires répandaient partout l'inquiétude, l'invasion française rendait inopportune, voire impossible, la publication projetée de l'original. La haine soulevée contre les enva-

hisseurs et leur langue, la longueur d'une époque pleine de tristesses empêchèrent de mettre ce projet à exécution ; Schiller nous quitta et j'ignorai d'où était venu le manuscrit qui lui avait été rendu.

Gœthe ajoute que, lorsqu'on voulut publier, en 1818, les Œuvres complètes de Diderot (à Paris), on donna, faute de ce texte original, quelques fragments du *Neveu* retraduits en français, « non sans bonheur ». C'était Depping qui avait ainsi, le premier, révélé aux Français le dialogue inconnu, dans le septième volume de l'édition Belin, paru en 1819.

On ne voulut d'ailleurs pas considérer le dialogue comme un chef-d'œuvre, mais on le trouva digne cependant de la plume originale de Diderot.

En novembre 1821, parut enfin, chez « Delaunay, Libraire, Palais Royal, Galerie de Bois n° 243 », une première édition intitulée : *Le Neveu de Rameau. Dialogue. Ouvrage posthume et inédit. Par Denis Diderot.* Après l'épigraphe : *Vertumnis quotquot sunt, natus iniquis* (Horat., *Liber II, Sat. VII*), les traducteurs anonymes ajoutaient : « (La scène se passe au Palais Royal et au café de la Régence.) » Un portrait, fantaisiste, en frontispice, représentait Rameau le neveu, un violon sous le bras gauche, la main droite brandissant l'archet, dans un geste théâtral.

Aucune note n'indiquait que les traducteurs, le vicomte de Saur, maître des requêtes au Conseil du roi, et son ami de Saint-Geniès, eussent paraphrasé plus encore que traduit ce dialogue de l'allemand. Néanmoins, quelques journaux, *l'Abeille*, *le Miroir*, notamment, en reconnurent la valeur et y virent indubitablement le faire de Diderot.

Quelques variantes et contresens, ainsi que quelques interpolations des traducteurs, dit encore Goethe, pouvaient malaisément y être découverts. On crut longtemps posséder l'original.

Ce ne fut, en effet, que deux ans plus tard, en 1823, qu'un nouvel éditeur des œuvres de Diderot, Brière, donna, d'après un manuscrit français, une édition moins fautive.

Il est assez curieux de comparer le texte des traducteurs-arrangeurs de Gœthe avec la traduction allemande et avec celui des textes modernes, presque toujours conformes à celle-ci. En voici quelques spécimens, qui montrent comment on avait entendu présenter le dialogue inédit de Diderot aux lecteurs français :

Texte de Diderot	Texte de Saur
Un après dîner, j'étois la,...... lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ces pays où Dieu n'en a pas laissé manquer.	Une après-midi..... je vis entrer dans le café un des êtres les plus étranges que la France ait jamais produits.
.... et vous le prendriez au peu près pour un honnête homme. Il vit au jour la journée. Triste ou gai selon les circonstances.	.... vous diriez un petit maître allant au rendez-vous. Cet homme vit au jour le jour... suivant les circonstances qui sont pour lui plus souvent tristes que gaies.
... après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude. Ou il regagne à pié un petit quartier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef ; ou il se rabbat dans une taverne du faubourg où il attend le jour.....	... Le dîner trouvé, nouveau sujet d'inquiétude, où soupera-t-il ? et lors même qu'il a réussi à dîner et à souper, tous les soucis de la journée ne sont pas épuisés. Il faut se coucher quelque part. Heureux, cent fois heureux, lorsque, regagnant à pied sa modeste hôtellerie, il a pu rentrer dans la petite chambre au septième étage, qu'on lui a louée sans information, et que la maîtresse de l'auberge, lasse d'attendre ses six francs d'un mois de loyer, ne lui a pas déjà redemandé sa clef. Quand cet accident lui arrive, il se jette dans un estaminet de faubourg, où il attend le retour de l'aurore...
Quand il n'a pas les six sols dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre de ses amis...	.... les six sols indispensables pour être abrité la nuit dans notre ville hospitalière, il s'adresse à un fiacre.....

Les deux arrangeurs ne semblent pas très au fait des expressions musicales, et les lignes suivantes, relatives au grand Rameau : « pourvu que les cloches de la paroisse, qu'on sonnera pour elles, continuent de resonner la douzieme et la dix septieme tout sera bien », deviennent : « .... et qu'en faisant entendre le duodécime et le septodécime (!) elles ne blessent son oreille musicale par aucune dissonance (!) ».

Plus bas, parlant de soi-même, le neveu dit :

...tu lirois dans l'histoire des *Trois siècles* que tu es un grand homme;	...*les Trois Siècles littéraires*, à la lettre R, que tu es un grand homme ;

Quelques pages plus loin (53-54), de Saur et de Saint-Geniès ajoutent cette note de leur crû, que rien ne justifie :

Ici, il y a une lacune dans le manuscrit ; le lieu de la scène est changé, et les interlocuteurs sont allés dans une maison près du Palais-Royal.

Les noms propres subissent parfois des modifications, intentionnelles ou non : Rebel devient Rewbel, et le danseur Javilliers est remplacé par Abraham. Enfin, après mille interpolations ou développements aussi inutiles que fantaisistes, les arrangeurs terminent le dialogue par une absurdité. Après que le philosophe et le musicien se sont quittés et dit adieu, Diderot invite son interlocuteur à dîner !

De Saur et Saint-Geniès ne devaient pas s'en tenir à l'adaptation du texte même de Diderot traduit par Gœthe. Exploitant jusqu'au bout l'ouvrage allemand, ils mirent à contribution les *Remarques sur les personnes et les choses auxquelles il est fait allusion dans le dialogue : le Neveu de Rameau*, remarques souvent très fines, sur l'art, la littérature, la philosophie du XVIIIe siècle, classées par Gœthe alphabétiquement à la suite de sa traduction. De ces matériaux réunis par Gœthe ils firent, en les distribuant dans un autre ordre, un volume intitulé : *Des hommes célèbres de la France au XVIIIe siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque*, par M. Gœthe ; traduit de l'allemand par MM. de Saur et de Saint-Geniès ; et suivi des notes des traducteurs, destinées à développer les idées de l'auteur. Paris, chez Antoine Renouard, 1823.

Gœthe se montra aussi indulgent pour cette compilation que pour l'arrangement du *Neveu de Rameau*. « La traduction elle-même est très libre, dit-il, en partie abrégée, en partie paraphrasée ; malgré cela, elle est tout à fait dans l'esprit de l'original qu'ils ont suffisamment pénétré ; aussi de cette façon le texte se laisse lire facilement. »

Mais lorsque l'édition Brière parut, en 1823, d'après une copie française, il ne put qu'accorder son *satisfecit* à ce dernier, qui cherchait naturellement à faire oublier — et ce n'était pas difficile, — l'œuvre des précédents arrangeurs. Gœthe répondit à la lettre que Brière lui avait adressée le 27 juillet 1823 :

Très honoré Monsieur.

Vous m'avez fait beaucoup de plaisir par votre envoi important; car si j'ai, il y a tant d'années, traduit l'admirable dialogue de Diderot avec sympathie, voire avec passion, je n'ai pu lui consacrer que peu de temps, mais sans pouvoir jamais confronter depuis lors mon travail avec l'original.

Vous me donnez maintenant l'occasion de le faire, et je n'ai aucun scrupule à exprimer ma conviction que *le Neveu de Rameau* imprimé par vous est d'une importance égale à la copie d'après laquelle j'ai fait ma traduction. J'en ai ressenti l'impression dès la première lecture, impression qui devient une certitude plus grande encore en trouvant, après si longtemps, par la comparaison de l'ouvrage français avec ma traduction, de nombreux passages qui me permettront de donner à mon travail une plus grande valeur, lorsque je le corrigerai d'après (votre édition).

Cette déclaration me paraît satisfaire à votre but, que je puis volontiers encourager, parce que, comme je l'ai dit, vous m'avez rendu à moi-même un service important en découvrant et en publiant l'original.

Weimar, le 16 octobre 1823.

J.-G. PROD'HOMME.

§

Dumas père et ses continuateurs. — Les admirateurs du père Dumas — inutile de dire qu'ils sont innombrables des deux côtés de la Manche — n'ont pas seulement l'habitude des « suites », mais en ont une soif inextinguible. L'appétit vient en mangeant, c'est le cas de le dire, et cet appétit-là ne s'assouvit qu'avec la mort du héros (ou des héros) ou de l'héroïne. Les « suites » que nous envisageons ici sont des suites de romans, où l'un ou plusieurs personnages reparaissent, à une période ultérieure de leur existence, bien entendu, comme dans les romans de notre auteur. Les romans de Balzac ou de Zola ne sont guère dans le même ordre d'idées : les mêmes personnages y reparaissent plus ou moins souvent, mais il n'est pas toujours question de l'ordre chronologique, et la plupart du temps les divers ouvrages sont complets et distincts l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, ce sont des romans du père Dumas seulement dont nous voulons parler, et des suites de ces romans écrites par d'autres.

Les suites dont la paternité est attribuée à Dumas père sont

bien connues ; il n'est pas besoin d'y revenir ; mais tout le monde n'est pas au courant des travaux de ses continuateurs. Témoin une question posée il y a quelques années dans le périodique anglais *Notes and Queries*, qui est l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* anglais. On demandait si Dumas avait écrit une suite au *Comte de Monte-Cristo* ou, sinon, si une autre personne l'avait fait ; c'est cette question qui m'a fait songer à rédiger ces quelques remarques. Naturellement, la réponse à la première partie de la question est négative; néanmoins, une suite et même plusieurs existent. Chacun sait que la fin de ce roman n'est pas une fin ; le rideau tombe non sur un dénouement, mais sur une disparition. Une continuation était tout indiquée. M. Jules Lermina a donc imaginé *le Fils de Monte-Cristo*, « suite du célèbre roman d'Alexandre Dumas ». Cet ouvrage parut en 1881, et fut suivi d'une seconde suite en 1885, *le Trésor de Monte-Cristo*. Plus tard a paru, aux Etats-Unis, une traduction anglaise en deux volumes, intitulés respectivement : *The Wife of Monte-Cristo* et *The Son of Monte-Cristo*. L'édition française actuellement en vente est en trois volumes, dont les titres sont : *Le Fils de Monte-Cristo*, *le Secret de Monte-Cristo* et *la Mort de Monte-Cristo*.

En 1887, aux Etats-Unis également, a paru un ouvrage anonyme portant le titre *Monte-Cristo and His Wife*. Selon toute apparence, ce n'est qu'une traduction d'un ouvrage français, dont jusqu'ici il m'a été impossible de trouver l'original. Peut-être quelque Sherlock Holmes parmi les lecteurs du *Mercure* pourrait m'y aider.

M. J. du Boys, inspiré par l'idée génératrice du roman de Dumas, a publié en 1869 *La Comtesse de Monte-Cristo*. Comme il le dit au commencement de l'ouvrage (dans l' « Envoi (*sic*) à mon cher maître Alexandre Dumas »), « Dantès est un païen... et son code ne contient qu'une loi : Le Talion. J'ai voulu, moi, que le code de mon Dantès féminin ne contînt qu'un mot : Miséricorde ».

En ayant terminé avec le *Comte de Monte-Cristo* — l'ouvrage de M. Lermina le suit jusqu'à sa mort,—jetons un coup d'œil sur les célèbres suites des *Trois Mousquetaires*, à savoir : *Vingt ans après* et *Le vicomte de Bragelonne*, qui paraissent tout à fait complets. Cependant, on se le rappelle, Dumas n'y tue pas le

quatrième mousquetaire, Aramis. A-t-il oublié de le faire ou faut-il supposer qu'Aramis soit mort de sa belle mort ? Quoi qu'il en soit, M. Paul Mahalin, en 1883, a donné *Le Fils de Porthos* en deux volumes : I. *A la recherche d'un père* ; II. *Le Mari de la Favorite*, qui se terminent avec la mort d'Aramis. Il nous faut admettre tout d'abord que Porthos avait un fils. Peut-être est-ce un enfant posthume, car, dans le dernier volume du *Vicomte de Bragelonne*, le testament de Porthos, lu après sa mort, dit : « J'ai vécu sans avoir d'enfants et il est probable que je n'en aurai pas, ce qui m'est une cuisante douleur. » Ceci n'est pas fait pourtant pour faire regimber les admirateurs des *Trois Mousquetaires* : et, étant donnée l'existence de cet enfant, il n'y a plus d'objections à faire. On pardonnera un plus grand crime que cela à l'auteur qui a parachevé pour nous l'histoire d'Aramis. M. Blavet a dramatisé *Le Fils de Porthos*.

Le testament de Porthos continue : «Je me trompe cependant, car j'ai un fils en commun avec mes autres amis ; c'est M. Raoul Auguste-Jules de Bragelonne, véritable fils de M. le comte de La Fère. » Peut-être est-ce cette phrase qui a motivé un drame burlesque de « Cami », intitulé *Le Fils des Trois Mousquetaires* (1). Non content d'avoir imaginé *Le fils de Porthos*, M. Mahalin a écrit *Le filleul d'Aramis* (1895), qui se termine aussi avec la mort d'Aramis. Pour n'avoir pas été tué par son créateur, on l'a fait mourir deux fois, ce qui n'arrive pas au commun des mortels.

Et s'il existe des lecteurs difficiles à contenter, qui se plaignent du long intervalle s'écoulant entre *Les Trois Mousquetaires* et sa suite (*Vingt ans après*), la lacune est remplie par le roman de M. Mahalin, *D'Artagnan*, « grand roman historique, remplissant la période de la vie du célèbre mousquetaire qui s'étend de *la Jeunesse des Mousquetaires* à *Vingt Ans après*, les deux romans d'Alexandre Dumas » (1890). Tout récemment (en 1914), M. Paul Féval fils nous a donné *Le Fils de d'Artagnan*, « suite des *Trois Mousquetaires* ».

Il y a encore un autre personnage qui tient une grande place dans la sympathie des lecteurs de Dumas père, c'est le bouffon

(1) Paru dans *Le Journal*, à partir du 10 décembre 1911, et plus tard (en 1919) en un petit volume, « avec illustrations de l'auteur », à *l'Edition française illustrée*.

Chicot (voir *La Dame de Monsoreau* et *Les Quarante-cinq*). Sa mort, ou, pour être exact, la mort de son maître Henri III, nous est racontée dans le roman de M. Mahalin : *La fin de Chicot.*

Si l'on veut suivre les aventures du célèbre charlatan Cagliostro après ce qu'on nous en dit dans *La Comtesse de Charny*, on peut le faire en lisant *les Véritables mémoires de Cagliostro*, par Catulle Mendès et Richard Lesclide (1892). Notons que *La Comtesse de Charny*, le dernier roman de la série *Joseph Balsamo*, etc. (dont la période s'étend de 1770 à 1790 : Cagliostro mourut en 1795 à l'âge de 52 ans au château Saint-Ange, à Rome) a paru en 1853-5, tandis que *les Aventures de Cagliostro*, par M. Jules de Saint-Félix, datent de 1854.

Pour conclure, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer ces quelques remarques d'un professeur anglais bien connu, M. Georges Saintsbury (*Essays on French Novelists: Dumas*):

For a novelist who is so prodigal of incident, Dumas is remarkably indifferent to a regular or cunningly entangled plot. In many of his works, indeed, there is really no particular reason why they should begin or end at the precise points of their beginning and ending. They are emphatically chronicles, slices from the history of the world or of certain individuals, the dimensions of which are determined merely by the arbitrary will of the carver. This is why they lend themselves so admirably to continuations, and why Dumas is one of the very few writers whose second parts do not disappoint us (1).

EDWARD LATHAM.

§

Sur le Symbolisme. — On nous écrit :

Paris, le 25 octobre 1921

Mon cher Vallette,

De passage dans la capitale, où depuis près de douze ans je ne réside plus que par intermittence, et feuilletant par hasard les revues chez

(1) Pour un romancier si prodigue d'épisodes, Dumas est remarquablement indifférent à une action régulière ou habilement enchevêtrée. En effet, il n'y a guère de raison pour que beaucoup de ses ouvrages commencent ou finissent aux points actuels de leur commencement ou de leur fin. Ce sont incontestablement des chroniques, des tranches de l'histoire du monde ou de la vie de certains personnages, dont la dimension est déterminée par la volonté arbitraire du découpeur. C'est pourquoi elles se prêtent si admirablement aux continuations, et pourquoi Dumas se trouve parmi le nombre si restreint d'écrivains dont les «suites» ne nous procurent pas de déceptions.

un libraire, je tombai, les premiers jours d'octobre, sur le *Mercure* du 1er. J'y lus la lettre de M. André Fontainas dans laquelle j'étais cité à propos du Symbolisme et de débats dont j'ignorais le premier mot.

Je n'ai le temps, malheureusement, de lire les revues que d'une façon très irrégulière. Aussi l'article de *la Vie des Lettres* (juillet 1921) m'était inconnu, puis celui de Fontainas dans le *Mercure* du 1er septembre, puis la réponse de M. Gaston Sauvebois dans votre numéro du 15 septembre. Si je comprenais que la mise au point de Fontainas, le 1er octobre, était entièrement justifiée, je n'arrivais pas à comprendre qu'on pût s'autoriser d'une ligne de moi pour une interprétation du Symbolisme aussi contraire à mon sentiment et à la réalité des faits que celle avancée par M. Sauvebois.

Soucieux d'appuyer Fontainas comme de ne pas laisser travestir mes écrits et ma pensée, je dus donc attendre d'avoir en mains toutes les pièces du débat. M. Fontainas ni vous ne possédiez plus *La Vie des Lettres*, et les libraires ont eu toutes les peines du monde à la retrouver en des adresses successives. Telle est la cause du retard apporté à la rectification présente : elle n'en sera que plus précise.

Ainsi, d'après M. Gaston Sauvebois, « les symbolistes déclarèrent péremptoirement qu'avant eux il n'y avait rien » et, dans sa lettre publiée par le *Mercure* du 15 septembre, il « assure n'avoir rien affirmé à la légère », puis il s'appuie pour le démontrer sur quelques pages d'*Où nous en sommes — La Victoire du Silence*, livre écrit pour la fondation de *Vers et Prose*, qui parut ensuite chez Floury (1906).

Remontons donc à la source, à l'article de M. Gaston Sauvebois intitulé si inconsidérément *Les Progrés (?) de la poésie* d'après le rapport de Théophile Gautier en 1867 sur *Les Progrès de la Poésie française depuis 1830*. Suivant l'auteur, la période qui va de 1900 à 1914 serait en quelque sorte comparable pour la « décomposition du symbolisme » à celle que Gautier embrasse dans son rapport pour le romantisme. Après son apogée en 1830, le romantisme n'aura plus qu'à « s'éteindre », bientôt le « successeur » viendra : le Parnasse.

(A remarquer, en passant, les erreurs de telles assimilations, puis, pour le romantisme et le parnassisme, la fausseté patente d'un tel résumé, le romantisme *lyrique* étant bien loin d'avoir achevé son essor en 1830 — il n'est même pas terminé encore — et le parnassisme, pour qui Hugo était toujours « le père », n'ayant jamais prétendu succéder (dans le sens de « remplacer ») au romantisme que simplement il condensait. La critique historique a presque toujours une notion du temps très imparfaite, d'où des coupures à des dates aussi conventionnelles pour les mouvements littéraires que pour les mouvements artistiques. Ils commencent généralement beaucoup plus tôt et ils finissent beaucoup plus tard, en che-

vauchements perpétuels d'ailleurs les uns sur les autres, comme toutes les vibrations de la vie dans toutes les formes de la nature).

C'est en partant de cette idée trompeuse de la « décomposition » du symbolisme de 1900 à 1914, comme soi-disant le romantisme de 1830 à 1867, que M. Gaston Sauvebois a écrit : « Plus généreux que ne devaient l'être les symbolistes qui déclarèrent péremptoirement qu'avant eux « il n'y avait rien », il (Gautier) reconnaissait que le Romantisme avait été précédé de quelque chose. » Telle est la phrase littérale et complète.

On sera frappé d'abord que l'auteur place « il n'y avait rien » entre guillemets. Serait-ce une citation ? Cependant dans sa réponse à M. André Fontainas il ne s'arme point de cette expression textuelle prise à un symboliste quelconque. On observera ensuite l'adverbe « péremptoirement », c'est-à-dire que cette déclaration des symbolistes serait considérée par eux comme décisive, catégorique. N'oublions pas, en effet, que « péremptoire » et « péremptoirement » viennent de « péremption », terme de jurisprudence qui signifie l'annulation d'une procédure trop tardivement poursuivie. Le jugement des symbolistes vis-à-vis de leurs aînés aurait donc pris la forme d'une annulation pure et simple, absolue.

Or, par quels textes M. Gaston Sauvebois légitime-t-il l'assertion de cet arrêt judiciaire? par des considérations *sur la nature de la poésie en soi*. Il n'y a aucun rapport entre ces textes et la négation « péremptoire » qu'il impute aux symbolistes. L'affirmation même de Saint-Pol-Roux (que je n'ai pas vérifiée) eût-elle été exacte : « Le symbolisme n'est pas une renaissance, c'est une naissance », en quoi impliquerait-elle la négation du passé ? Ne naît-on pas toujours de quelqu'un ? Mais une renaissance, du plus au moins, est nécessairement une *réplique*. Le symbolisme s'est uniquement défendu de rien répéter ; il s'efforça de « naître » réellement, et par conséquent de s'affirmer dans le développement de la substance la plus poétique en réserve chez nos pères.

Que les lecteurs du *Mercure* se reportent à la citation faite par M. Sauvebois d'*Où nous en sommes*, il est impossible de lui donner un autre sens : on tâcha de créer du lyrisme à l'état pur, et avec tout le meilleur du passé même.

Au surplus, ce fut la belle ambition du XIXe siècle dans sa seconde partie, et c'est toujours celle du XXe que de chercher cet état pur pour chacun des arts. Les poètes n'agirent pas autrement que les musiciens, les peintres, les sculpteurs et même les architectes. Pour y parvenir, ils s'appuyèrent autant sur les œuvres vraiment originales du passé, qu'ils rejetèrent les faux chefs-d'œuvre d'une imitation trop extérieure.

Ce qu'il y a de plus curieux est que M. Gaston Sauvebois, dans son article de *La Vie des Lettres*, attribue aux « progrès » de 1900 à 1914 ce qu'ont voulu et réalisé en partie les symbolistes : il fait gloire à la plus jeune poésie de cette période d'« *abandonner l'expression discur-*

sive (c'est moi qui souligne) des idées, des sentiments ou des sensations, pour se constituer en acte véritable de création »... Puis plus loin : « La principale préoccupation des jeunes poètes durant cette période, et qui commande d'ailleurs leurs recherches prosodiques de toute sorte, c'est de constituer authentiquement la poésie en soi, ou plutôt *d'en dégager la pure essence des éléments étrangers à sa nature qui y étaient encore mêlés* (c'est moi qui souligne), et d'en faire un art particulier, conforme à la vérité universelle et servi par ses seuls moyens » (je ne dis pas autre chose dans la citation que donne M. Sauvebois d'*Où nous en sommes*). Des paragraphes suivent d'une extrême confusion, dans lesquels tantôt les symbolistes, tantôt leurs « successeurs » sont avantagés des mêmes idées et principes.

Mais ce qui fausse particulièrement les textes que m'emprunte M. Sauvebois pour soutenir son assertion, est qu'ils sont tirés d'un livre où je ne cesse pas de démontrer l'admiration des symbolistes pour leurs aînés et leurs aïeux, de le prouver rien que par les pièces avec leurs références, uniquement par une critique que j'appelais de « presse-papiers ». Il va sans dire que cette admiration faisait un choix : sa valeur n'en était-elle pas plus grande ?

M. Gaston Sauvebois a réédité gratuitement, avec des textes contraires sous les yeux, une contre-vérité manifeste. Je suis blasé depuis longtemps, pour les avoir plus exactement dénombrées que mes confrères, sur l'arsenal d'erreurs à notre égard dont elle fait partie. Mais je comprends l'indignation qu'elle a suscitée chez André Fontainas. Quand on a conscience, comme l'ont les symbolistes, d'avoir eu tous les scrupules, scrupules intellectuels et scrupules moraux, on ne peut point ne pas trouver « infâme » que recommencent en 1921 les mêmes calomnies cent fois réfutées.

La vérité est que la grande marque des symbolistes fut et reste leur indépendance : indépendance en face des réputations officielles, indépendance vis-à-vis les uns des autres, indépendance laissée entièrement aux cadets. Le plus sincère désintéressement en était la base, désintéressement qui alla pour certains jusqu'au renoncement, plutôt que de se plier au mercantilisme contemporain et à un travail de stratégie incompatible avec la création d'art. Il faut le dire et le redire, puisqu'on le conteste devant l'évidence de leur vie et de leurs œuvres. Ils ne furent pas un *groupe* d'aide mutuelle s'attachant à une célébrité influente de la génération qui les précédait (de là sans doute leur soi-disant irrespect des aînés), ils ne furent pas une *école*, tenant de l'académie et de la coopérative doctrinale comme nous en voyons surgir tous les jours (de là sans doute leur soi-disant individualisme excessif). Toute œuvre vivante essentielle échappe selon eux au groupe et à l'école. Le symbolisme fut et demeure un *mouvement*, déterminé par une simple tendance, d au-

tant plus féconde qu'elle est large, qui peut susciter les principes et les œuvres les plus opposées, principes et œuvres ne signifiant que l'artiste. Aussi, comme le rappelle très bien Fontainas, personne ne se reconnaissait le droit de parler *au nom* de ses confrères. Dans le premier numéro de *Vers et Prose*, j'eus soin qu'*Où nous en sommes* fût précédé d'un avertissement pour dire que j'exposais seulement mes propres idées, quand je ne me bornais pas à rassembler les opinions des uns et des autres. Il se trouve que ces opinions furent convergentes sur la nature du poème et de l'œuvre d'art : ces convergences sont la caractéristique d'un *mouvement* dans les arts et les lettres : c'est ainsi que le mouvement symboliste présente la même vaste courbe que le mouvement romantique, — longues paraboles qui ne s'achèvent pas en deux ou trois générations.

Dès l'origine de la poésie, classicisme, romantisme, symbolisme répondent à trois points de départ fondamentaux, tantôt en actions et réactions continues, tantôt en pénétrations réciproques.

Aujourd'hui, toute expression par l'art de vie directe ou transfigurée tend de plus en plus au Symbole, c'est-à-dire *à la signification qui dépasse la chose signifiée*. Le symbole pénètre partout, souvent d'une manière fâcheuse ou maladroite — comme au cinéma par exemple. Cet été, dans un article, M. Jules Romains, s'imaginant qu'il n'était pas symboliste, constatait cet envahissement avec ironie et regret. Il a bien tort : sans un public attendant chaque jour davantage des poètes des suggestions qui l'élancent du sens littéral comme d'un tremplin, il ne pourrait guère être suivi dans ses bonds « unanimistes ». Ce public a encore d'ailleurs beaucoup de champ à prendre pour pouvoir franchir les quatre sens superposés du Dante...

Aussi est-il permis de sourire avec tranquillité lorsqu'on voit des critiques comme M. Gaston Sauvebois enterrer le symbolisme en 1900, malgré toutes les belles œuvres nettement symbolistes parues depuis. Ce mouvement n'est pas une mode littéraire, cela va beaucoup plus profond. C'est témoigner d'une singulière étroitesse de vues que de le ramener à quelques formes plus impressionnistes que constructives et à lui opposer ces dernières. Dans la guerre des deux pôles, que certains voudraient commencer, lequel est le plus symboliste de M. Paul Valéry ou de M. Paul Claudel ?

Strictement, en remontant aux seules sources historiques les plus immédiates, la poésie d'aujourd'hui continue à développer les courants de Rimbaud, Laforgue et Verlaine, à côté du courant de Mallarmé.

Veuillez excuser, mon cher Vallette, la longueur de cette lettre, mais le débat entre MM. Sauvebois et Fontainas outrepassait de beaucoup la nécessité d'une simple rectification personnelle.

Je vous serre bien cordialement les mains.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La Suisse et les Habsbourg. — La dernière fugue du successeur de François-Joseph atteste qu'il se résigne mal à rester devant l'histoire le dernier des Habsbourg de même qu'à voir creuser le tombeau de sa race dans ce sol helvétique où elle prit naissance.

Cependant, depuis son éclosion, cette dynastie n'a cessé d'avoir avec la Suisse des rapports nombreux et divers, même très opposés, puisque c'est dans ce pays, dont en aucun temps elle ne se résigna véritablement à reconnaître l'indépendance, qu'elle devait chercher son refuge aux jours de disgrâce — ce qui est un autre moyen de la reconnaître.

C'est en effet du haut du Wulpelsberg, colline çà et là rocheuse, boisée ou festonnée de vignes, érigée au cœur de l'Argovie, dominant les ruines de la cité romaine de Vindonissa, près du confluent des grands cours d'eau de la Suisse centrale et du Rhin, que s'est « envolée l'aigle à deux têtes », selon l'expression de Victor Hugo. Au surplus, le nom donné à cette colline n'était-il pas prédestiné ? Planant sur les vallées de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat, elle avait été choisie pour y élever des autours (*habicht burg* = citadelle des autours) destinés à la chasse des petits oiseaux.

On a dû juger par la suite si le choix du site avait été propice à l'éducation des rapaces. Bâti au xe siècle par Radbord, dont le frère Werner était évêque de Strasbourg, le château, duquel on visite toujours les vestiges accrus par des adjonctions plus ou moins modernes, notamment par un restaurant exploité au bénéfice de l'Etat argovien, son propriétaire actuel, était déjà petit proportionnellement aux terres patrimoniales de ce seigneur et de sa parenté. Avec l'argent de son frère l'évêque, Radbord gagna de nombreux vassaux, des vallées environnantes, puis substitua à son nom primitif d'Altenburg celui de sa nouvelle résidence. Grâce à une politique habilement conduite et à un système de mariages assidûment préparés, les Habsbourg ne cessèrent de prospérer en empiétant sur les maisons seigneuriales de l'Helvétie centrale. De là la source de leurs démêlés avec les cantons primitifs. Les historiens Zurlauben et Jean de Muller ont mis au jour les tentatives premières des Habsbourg pour se substituer aux

empereurs. Ainsi, lorsque Conrad le Salique eut remplacé Henri II mort sans postérité, il leur ordonna en vain de restituer les terres que Werner, avoué d'Ebersheim en même temps qu'évêque de la Basse-Alsace, avait prêtées à ses frères au détriment de ce couvent. Mais, comme *ces seigneurs exerçaient sur la frontière une grande autorité par leur esprit et leur puissance, l'empereur Conrad fut réduit à dissimuler sa colère.* L'oiseau de proie persévérait. Maître de la vallée inférieure de la Reuss, il compta planer sur les merveilleux paysages du lac des Quatre Cantons sur Lucerne, sur les fraîches vallées de Schwytz et d'Unterwald comme sur les âpres défilés d'Uri et du Saint-Gothard. Ici, toutefois, son aile se brise à la ténacité des habitants. L'histoire ou légende bien connue de Guillaume Tell et tous les épisodes des origines de la Confédération suisse attestent, en même temps que les moindres sites de ce lac romantique et de ses environs, l'opiniâtreté des premiers empereurs de Habsbourg pour y dominer, et la puissance de résistance de ces rustiques peuplades pour sauver leur liberté. Avec Rodolphe, aîné de la dynastie, les Suisses primitifs s'accommodèrent plutôt aisément du joug ; c'est pourquoi nous voyons figurer au nombre des vassaux de cet empereur les noms des plus illustres héros des guerres pour l'indépendance des Confédérés : au sud de ce lac, au pied du Pilate et du Seelisberg, voici les Winkelried, dont un rejeton s'immolera sur les bords du lac de Sempach pour chasser l'Autrichien ; dans un vallon retiré de l'Argovie, qu'égaye le petit lac de ce nom, les Hallwyl, qui eux aussi combattront contre l'Autriche à Morgarten, à Sempach et dont le descendant le plus illustre abattra le Téméraire à Morat. Quelque bien qu'on en ait pu dire, Rodolphe n'en poursuivit pas moins la tradition familiale par ses moyens divers. Sa bravoure ne devait être dépassée que par les intrigues matrimoniales dont il usa et abusa pour lui-même et pour ses filles. Elu roi en 1273 par les principicules allemands, son premier soin fut de conquérir l'Autriche, d'en faire un duché pour sa famille et d'être couronné empereur. Moins initié déjà aux mœurs et au caractère des Suisses, son fils et successeur Albert — qui du reste avait délaissé le castel d'Habsbourg — se contenta de leur envoyer des gouverneurs tels que le fameux Gessler.

A la suite de ces faits et surtout des guerres qui en résultèrent,

la destinée de la dynastie pénétrait dans la grande Histoire. De plus en plus délaissé, le château, duquel la tour primitive est encore une sorte d'observatoire pour les visiteurs de cette région admirable de la Suisse septentrionale, devait passer successivement aux chevaliers de Wohlen et de Wildegg, puis aux Bernois et, enfin, depuis la liquidation des droits féodaux, en 1804, à l'Etat d'Argovie.

Ceci n'allait toutefois pas couper court aux prétentions de l'Autriche sur la Suisse et, bien qu'en 1474, c'est-à-dire à la veille de ses guerres contre le Téméraire, l'empire se fût réconcilié avec les Confédérés par le traité de l'*Union héréditaire*, conclu sous les auspices du roi Louis XI, pas plus loin de seize ans après, l'empereur Maximilien Ier prétendait encore les traiter en sujets.

Vous êtes des membres indociles de l'Empire, aurait-il dit en apostrophant leurs délégués à Innsbruck ; il faudra sans doute que je vous visite un jour le fer à la main.

Le monarque oubliait trop vite que les guerres de Bourgogne n'étaient pas perdues dans le souvenir des Confédérés. Ils se chargèrent de le lui rappeler par cette réponse :

Nous prions humblement votre Majesté de se dispenser d'une telle visite ; les Suisses sont grossiers et ne respectent pas même les couronnes (1).

Allait-il en être toujours ainsi depuis ? Je ne le jurerais pas volontiers. Mais passons. Si ce fut là la dernière tentative ouverte de la part de l'Autriche, de s'attribuer quelque droit sur sa voisine de l'Ouest, des faits bien postérieurs devaient se charger d'attester que les Habsbourg ne se résignaient pas ou se résignaient mal. Sans remonter aux temps qui suivirent de près les conflits entre Zurich et Schwyz ou la guerre dite de Souabe, on trouverait d'innombrables exemples des efforts faits par les descendants de Rodolphe en vue de désunir les cantons. Et quoique la Réformation, qui devait détacher la plus grande partie de la Suisse de l'Eglise romaine, eût jeté devant les pieds de l'Autriche une formidable pierre d'achoppement, ces prétentions ne cessèrent de se trahir de loin en loin. Elles se retrouvèrent au lendemain des guerres de Napoléon, lors du rétablissement partiel des antiques oligarchies ; elles transpirèrent au congrès de Vienne, par l'appli-

(1) Tschokke, *Histoire de la Nation suisse*, p. 160.

cation aux Cantons de constitutions d'une bizarrerie qui décelait des préoccupations provisoires ; elles s'abritèrent sous divers masques à l'époque du Sonderbund (1840-47) par la fourniture d'armes et de munitions aux cantons séparatistes.

Aujourd'hui que ces prétentions ont perdu toute importance, le Habsbourg actuel a reconnu de plein gré à la Suisse sa qualité de nation étrangère et indépendante par le simple fait de son exil. Aussi y aurait-il pu couler de longs jours de calme et de paix si, plus conscient des réalités de l'heure, il avait eu la simple sagesse d'un roi d'Yvetot, celle de se tenir coi. Car les sites mis successivement à la disposition du petit ex-empereur comptent parmi les plus enchanteurs dont dispose ce pays si riche en splendeurs de la nature et en souvenirs historiques.

Le 21 mars 1919 des officiers délégués par l'autorité fédérale recueillaient au bord du lac de Constance l'ex-souverain pour le conduire au château voisin de Wartegg. Cette résidence, d'un fort bel aspect, de style renaissance germanique, entourée d'un grand parc dominant dans sa plus grande largeur la vaste nappe où le Rhin montagnard apporte ses eaux grises pour s'en échapper limpide et accomplir sa longue et magnifique étape à travers Schaffhouse, Bâle, Strasbourg et les contrées où le troupier allié flirte à cette heure avec Loreley, cette résidence eût pu, à elle seule, lui sembler un petit royaume héréditaire. Car, après avoir appartenu, vers la fin du moyen âge, aux seigneurs de Wartensee et être passé de mains en mains dès 1557, il était resté, depuis cinquante-cinq ans, entre celles du dernier prince régnant de Parme, le duc Robert, lequel l'avait fait restaurer, puis aménager par étapes au gré des nécessités de sa multiple descendance dont l'ex-impératrice Zita est une des dix filles et des dix-sept enfants.

Non seulement le nouvel exilé aurait eu là le privilège de se sentir comme chez lui, mais, en plus, celui de toiser d'un regard apitoyé, sur la même côte, certaine autre résidence impériale d'aspect plus discret quoique tout aussi bien située, ce château d'Arenenberg qui, acheté par la reine Hortense pour son fils, devait passer rapidement à son petit-fils, puis à l'impératrice Eugénie.

Là, cet autre empereur avait passé la grande partie de son enfance et de sa jeunesse. De là, la reine l'avait conduit à Einsiedeln pour y faire sa première communion ; de là encore il avait,

comme ressortissant suisse, été faire ses premières armes sous les ordres du général Dufour au camp de Thoune. Là aussi, gisent encore, aujourd'hui, après la disparition de la nonagénaire Eugénie de Montijo, de nombreux souvenirs intimes de la splendeur et des infortunes du second Empire : meubles, tableaux, armes, etc., avec surtout les voitures qui avaient promené Napoléon III sur les champs de bataille de 1870 puis hors de France après l'effondrement du trône des Tuileries.

Pourquoi Charles de Habsbourg a-t-il préféré s'éloigner de ces lieux, si propices à la méditation ? Est-ce la vision des monts du Vorarlberg qui, par delà le delta du grand fleuve, l'aurait trop obsédé ? Ou plutôt le rapprochement de Wartegg et d'Arenenberg qui lui aurait présagé un sort égal à celui du dernier Bonaparte régnant, avec la brève échéance de la destinée de sa longue dynastie ?

Car, en dépit de certaines apparences, ce ne serait pas l'autorité de la Confédération suisse, alors pleinement confiante et même émue de ses déceptions politiques, qui tenta de l'en éloigner. Mais il paraît qu'il faut des échelons à la descente des grandeurs et Charles, qui disposait encore d'une suite plus ou moins nombreuse, prétendit dès son débarquement sur la côte suisse que Wartegg ne suffirait jamais à loger tous ses hôtes.

La retraite enchantée, alors peut-être idéale à ses yeux, en laquelle il pensa peut-être couler les jours qui lui resteraient à vivre, était à l'autre extrémité de la Suisse, sur l'autre grand lac, le Léman, entre Lausanne et Genève. C'était là que, par une persistante ironie du destin, l'attendaient de nouveaux souvenirs des souveraines déchéances.

Il s'agit de s'entendre quand on parle du château et de la villa de Prangins, que confondent beaucoup de gens. Le premier représente le centre de l'antique terre féodale de ce nom, citée depuis Uldric, qui vivait à la fin du XIe siècle. Dans ses grands murs d'aspect moderne aussi bien que dans des villas voisines ont logé des hôtes illustres parmi lesquels M. de Voltaire, qui erra, comme on le sait, tout le long de ces rives. C'est de là qu'en 1755 il écrivait à Mme Fontaine sa nièce :

Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève ; il y en a qui pèsent plus que vous et qui sont aussi grasses que vous et moi. Je n'ai pas un château aussi beau que M. de Prangins ; cela est

impossible, c'est la maison d'un prince. Le palais de Prangins et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature...

Je ne sais si c'est pour avoir lu cela qu'en 1814 Joseph Bonaparte acheta le château, de Charles Guiger, moyennant 95.500 francs de Suisse et qu'il en accrut l'importance et l'agrément par l'acquisition d'autres espaces alors négligés des deux côtés de la Promenthouse, petite rivière tombée du Jura par le versant sud de la Dôle et du col de Saint-Cergue et qui, en ce lieu, élargit par degrés son estuaire vers le lac. Cependant, en ces temps, les messieurs de la Restauration n'hésitaient guère à intimider la Suisse sitôt qu'elle accueillait un proscrit et il n'avait pas suffi au frère aîné de Napoléon qu'il se fît appeler comte de Survilliers pour dépister les émissaires concertés des Metternich et des Villèle. Vendu en 1827 pous 345.000 francs de Suisse, le domaine fut par la suite subdivisé et le château amputé de la plus grande partie de ses dépendances qui avoisinaient le lac. En 1859, ces fraîches pelouses, conquises sur les grèves, et qui de leur destination primitive ont conservé le nom de « Bergerie », passèrent en la possession du prince Jérôme-Napoléon, qui y faisait édifier sa « villa de Prangins », de laquelle les événements de 1870 allaient le contraindre de se dessaisir en sa principale partie. Toutefois, grâce à des transactions plus ou moins compliquées, il devait sauver la « Bergerie » proprement dite où vint s'ériger une seconde villa, qui est aujourd'hui propriété du prince Louis, son fils, et qui s'aperçoit aisément du large du lac avec ses vastes prairies étalées sous les frondaisons des grands arbres bordant la grève et l'estuaire de la petite rivière. C'est donc l'ancienne villa, dite de Prangins, décorée encore de l'aigle de France que le destin réservait au nouvel aiglon Charles d'Autriche. Les parties détachées du domaine actuel des Napoléon ont appartenu ou appartiennent aux Say de Paris, aux Clarke d'Angleterre, aux Pernod de Pontarlier et même à Paderewski, le grand virtuose qui devait présider un instant aux destinées de la Pologne renaissante, sans que pour cela Mme Paderewska, la plus illustre éleveuse des volailles de Suisse, se résignât à priver un instant ses gloussantes élèves du spectacle du roi des Alpes et de ces bords enchantés.

Quelle pensée a pu induire le rejeton du plus illustre des empires à se venir fourvoyer ainsi parmi les grands parvenus de la haute industrie et de l'art musical ?

Serait-ce peut-être qu'entre la villa du prince Jérôme et les services de sa maison il existe toujours un passage souterrain aisé à fermer, de manière à isoler les faiseurs de complots ? Ce qu'on sait est que tant que dura le séjour de Charles à Prangins — et même après — sa retraite fut rigoureusement consignée et que si jamais quelqu'un parvint à s'y glisser ce fut uniquement par surprise.

Ce séjour avait duré exactement deux ans, lorsque éclata, le 29 mars dernier, la nouvelle de son arrivée à Budapest.

On n'a certainement pas oublié l'empressement que mit la Suisse à l'accueillir de nouveau, en dépit même du refus opposé par le gouvernement du canton de Vaud à sa rentrée à Prangins. Cette fois, les Vaudois, que beaucoup tiennent pour les plus opportunistes et les plus « aubergistes » des Suisses, démentaient leur légende. Peut-être étaient-ils justement froissés que l'on pût préférer à leur ciel celui du Danube.

Dès lors, le « petit empereur », provisoirement fixé à Lucerne, qu'il lui fut interdit de quitter jusqu'à nouvel avis, prit bientôt asile dans le voisinage de cette ville, à Hertenstein, sur un cap du lac des Quatre Cantons, au pied du Righi, en face du Burgenstock, cette sorte de Gibraltar insolemment dressé sur le défilé central du lac, où naguère M. Barthou, président du Conseil des ministres français, venait braquer sa lunette de pilote vers les horizons alpestres.

Mais il y a mieux que cela à contempler de cette côte ensoleillée de Weggis et de Vitznau, resserrée entre la rive et les pentes abruptes du Righi. On n'y perçoit pas que les golfes, aussi féconds en truites que l'estuaire de la Promenthouse. On y perçoit le Pilate, les douces vallées de l'Unterwald, les coudes capricieux où se brisent les ondes d'azur. On y découvre, non moins que sur les plages plus molles du Léman, mille souvenirs de promeneurs et d'exilés illustres : Chateaubriand élevant des poules ; Gœthe en quête d'un sujet de tragédie dont il léguera généreusement le thème à son émule Schiller, parfaitement ignorant de l'Helvétie ; le père Dumas, en quête de facéties ; Guillaume II débarquant théâtral sur les quais lucernois, jeune encore, galonné, chamarré, décoré, pimpant, rayonnant, triomphant. Mais on a aussi, à chaque pas, l'évocation d'un autre Guillaume, celui qui, là-bas, à un certain contour du rocher et du lac, abattit cette ty-

rannie, dont lui, le petit Autrichien, n'est après tout qu'un innocent joujou, manié par le Prussien éperonné qui passa là en 1893, au retour d'Italie.

Mais, au fait, c'est à la naïveté populaire qu'il appartient de faire ces sortes de rapprochements, puisque ceux-là seuls qui auraient quelque enseignement à en retenir n'en ont cure. Ont-ils simplement le bon sens d'y réfléchir le jour où, pris dans leurs propres filets, ils implorent le secours ou l'hospitalité des petits peuples jusque-là si hautement dédaignés ? Il y a plutôt apparence que non.

Quoi qu'il en soit, l'envolée du dernier des Habsbourg, fermant derrière lui la porte d'un des rares pays susceptibles de le recueillir, vient d'arrêter la balance du compte ouvert entre la dynastie d'Autriche et les Suisses dès le jour où Radbab apparut parmi les oiseaux de proie au sommet de la colline qui sépare l'Aar et la Reuss.

L'aigle à deux têtes est décidément abattue. Et le pis n'est-il pas que nul n'ose même se réjouir autour de sa dépouille, tant est puissant le sentiment de pitié pour cette chute des profondeurs suprêmes des airs !

LOUIS COURTHION.

RÉGIONALISME

Lyon. — En ce clément automne, ô surprise, la ville honore la mémoire de ses peintres. Hommage officiel à Louis Carrand, rétrospective Jacques Martin, c'est, une fois de plus, le spectacle comique et triste d'un public défilant chapeau bas devant les œuvres qui, vingt ans plus tôt, assumèrent la charge de subir ses plus franches rigolades.

On a posé une plaque commémorative à la maison de Louis Carrand. Celui-ci, mort en 1899, est à peu près inconnu hors de sa ville natale. Les revues citent parfois Ravier, parfois Vernay ; le nom de Carrand reste toujours ignoré. Il décrivit en peintre ému, tendre, confidentiel, jamais bavard, les saisons brumeuses et brûlantes des campagnes lyonnaises ; il n'émettait point de théories et ne se souciait guère de procédés nouveaux ; mais comme il découvrait tout seul et peu à peu le ciel, la lumière et les horizons, il finit par aboutir aux plus troublantes audaces techniques. Telles pochades de sa main, des aubes argentées, des so-

leils couchants, des profils d'arbres dissous dans le brouillard, sont des chefs-d'œuvre initiateurs.

Une justice posthume devrait inscrire son nom à la suite de ces maîtres secondaires et précieux du paysage français qui se succèdent tout au long du siècle, Georges Michel, Chintreuil, Boudin, Hervier, Jongkind...

M. Bergeron, curé de Charbonnières, a réuni près de 500 toiles de Carrand dans son presbytère, et cet admirable petit musée, qu'il faut signaler, mérite une visite de tous les amateurs d'art.

Jacques Martin, mort en 1918, fut une grande figure de peintre, au physique comme au moral. Il restait à la fin de sa vie le même superbe athlète qu'il avait été dans sa jeunesse. Crinière blanche, profil busqué, œil aigu, grande taille, gestes brusques, propos nourris, il fut pour nous le maître infatigable et jamais désarmé dont les truculentes colères contre le bourgeois, à la manière de Flaubert, charmaient notre jeunesse. Ce fut un grand lyrique de la couleur. Sa rétrospective à Paris semblerait un défi paradoxal aux théories du jour. Draperies pourpres, fruits vermeils, chairs vives, fleurs arrachées du sol et jetées en fouillis, chaos et tumultes des lumières, ses panneaux caressent l'œil et illuminent les salles. On peut nier le but de cet art : nul n'en contestera la splendeur. Et Renoir, dont Jacques Martin fut l'ami, et Puvis de Chavannes qui encouragea ses débuts ont aimé cet homme et son génial instinct.

Les lecteurs du *Mercure* connaissent Henri Béraud, critique dramatique. Il me sera donc permis de faire connaître ici que c'est Henri Béraud, critique d'art, qui lutta dix ans pour le succès des bons peintres à Lyon. La gloire locale de Jacques Martin est son œuvre. Il prépara le public en combattant avec sa verve et son courage les barbouilleurs d'école qui se partageaient l'admiration de ses concitoyens. A la suite d'efforts répétés, il imposa des morts, Carrand, Vernay, et fit valoir, outre son grand aîné Martin, quelques vivants, Philippe Pourchet, Charles Sénard et d'autres... Il poussa en même temps nombre de ses amis plus jeunes à suivre son exemple ; immédiatement avant la guerre, ceux-ci bataillaient dans la plupart des journaux conquis ou créés pour les besoins de la cause ; tous étaient bons : feuilles bien pensantes, gazettes mondaines, revues sportives, hebdomadaires intermittents... Les coups portèrent si bien qu'en 1914,

lors de l'Exposition Internationale, les peintres officiels reculèrent et laissèrent place libre à tous les nôtres; et fauves et cubistes entrèrent à leur tour par la brèche que nous avions ouverte sans que l'opinion publique murmurât. C'était un résultat dont la guerre seule vint affaiblir la portée.

Aujourd'hui le calme est revenu. Les mêmes artistes subsistent et travaillent en silence. On parle un peu moins d'eux, voilà tout. Parmi ces isolés, nommons Philippe Pourchet, contemplateur de la nature, qui expose au Salon d'Automne de très beaux *Nocturnes.* Hors de toute classification, ce peintre absolument inconnu a mis au point quelques-unes des recherches des impressionnistes. Mais à la sensation transitoire de Monet il oppose le souvenir qui coordonne et cristallise ; aux inquiétudes de la minute éphémère il substitue l'amour du paysage vu sous un caractère d'éternité. Attentif aux présences révélatrices des formes dans l'atmosphère, il produit leurs aspects essentiels aux lieux qui les entourent et par là, s'évadant de la représentation physique, il nous fait subir l'empreinte morale d'une heure de solitude, de silence et de paix. Il faut voir en son œuvre l'aboutissement d'un art d'effusion et de sensibilité, discipliné par la connaissance profonde des lois d'une peinture qui recule le paysage à l'horizon et s'enivre de ciel et d'espace.

Disons de cet art encore : « On peut contester son but, on ne peut en nier les poignantes réalisations. » On vient rêver devant ces surfaces transparentes et lisses où les choses se reflètent comme dans un miroir. Paysages au delà de la plastique, on pourrait les appeler des poèmes visuels. Il est difficile de commenter des toiles que le lecteur n'a jamais vues. Que cette confuse littérature me soit donc pardonnée. Il s'agit du labeur de toute une vie. On peut chercher en quelques lignes à donner une impression d'ensemble.

Les jeunes peintres revenus de la guerre reprennent la lutte avec plus de cohésion et de cran que leurs aînés. Participant pour la plupart à ce Salon d'Automne, ils se sont en outre groupés sous le titre énigmatique de Ziniar et, deux fois par an, ils exposent leurs travaux qui réussissent encore à scandaliser quelques personnes. Ils créent par leurs propres moyens un mouvement décidé vers un art ultra-moderne, Derain et Fernand Léger ont été leurs invités, et le récit de leurs efforts dans une ville provin-

ciale comme Lyon serait une contribution documentée à l'histoire des jeunesses qui s'insurgent. Tirant eux-mêmes les épreuves, ils publient des albums de bois et de gravures au pochoir, à des prix ridicules de bon marché : cinq ou six francs, et le produit de la vente sert à couvrir les frais des expositions. Plaçons ici une anecdote qui classe une fois de plus le bourgeois lyonnais. Le premier album Ziniar ayant eu du succès fut recherché ; les exemplaires devinrent rares et leur prix doubla à l'exposition suivante. Or un certain officiel du Salon d'Automne, fort riche, qui avait négligé d'acquérir l'album au début, eut le front de le vouloir obtenir ensuite à l'ancien prix — cent sous — en qualité de mécène bien connu des artistes. Il lui fut répondu : « Pour vous, monsieur M..., ce sera quinze francs ! » Cette petite histoire court les ateliers. Si les amateurs sont de ce calibre, jugez de la générosité des indifférents !

Les peintres du groupe Ziniar ne sont pas tous des inconnus. Louis Bouquet, Etienne Morillon envoient au Salon des Indépendants. Adrien Bas fut remarqué à la Galerie des Feuillets d'Art. Pierre Combet-Descombes est un inquiétant dessinateur de la femme dont André Salmon préfaça la dernière exposition de monotypies. Le sculpteur Marcel Gimond a travaillé chez Maillol; il put terminer quelques semaines avant la mort de Renoir le dernier buste du vieux maître. Jacques Laplace, Ponchon, Leriche, Tresch, Roblin, sans oublier Emile Didier, le premier et le dernier des cubistes lyonnais, sont tous des peintres intéressants dont nous suivrons les efforts. En dehors du groupe Ziniar, Brouillard, Touchagues, Curnier, Mlle Morel sortent de la foule des exposants du Salon d'Automne. Enfin signalons le céramiste Beyer, qui est un chercheur et presque un inventeur, puisqu'il apprit seul son métier. Ses vases aux formes nues, sans décorations, tirent toute leur beauté d'une matière dense et lourde où le feu a mis la patine des vieux métaux. Il les montrera prochainement à Paris.

MARIUS MERMILLON.

LETTRES ANGLAISES

Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, Constable. — Sidney Herbert : *The Fall of Feudalism in France*, Methuen. — John Russell : *Where the Pavement ends*, Butterworth.

Les frontières et les langues sont des barrières que les peuples

supportent en essayant par tous les moyens de les franchir : les esprits ne peuvent être claquemurés, non plus que les idées clôturées et encagées par elles. Deux et deux font quatre dans tous les pays du monde, depuis qu'on a commencé à compter et, sans doute, tant qu'on éprouvera le besoin de le faire, et jusqu'à ce qu'on arrive à le faire dans le même idiome, lorsque les moyens de transports multipliés et accélérés au delà de toute imagination actuelle auront mélangé peuples, nations et races dans une activité universelle, jamais malveillante ni hostile. En attendant la réalisation de ces utopies, il faut bien admettre que les peuples vont les uns chez les autres et s'empruntent les produits de l'esprit, idées, pensées, conceptions, théories, doctrines, qui ne sont marchandables que pour le prix du papier imprimé qui les exprime, mais qui fécondent les intelligences sans souci des langages différents ni des frontières politiques. De même qu'on va ici, là et ailleurs chercher charbon, fer, cuivre, coton, laine, cuir, blé, fruits et fleurs, de même aussi va-t-on chercher des inspirations différentes chez les peuples, dont le caractère et l'intelligence peuvent les donner.

Or, de tout temps, entre la France et les Iles Britanniques les relations intellectuelles furent étroites et profuses. L'Ecosse, l'Irlande sont liées à la France par une tradition séculaire, toujours vivace. Mais le commerce des esprits proprement anglais avec leurs voisins français n'est ni moins ancien ni moins abondant, au contraire ; seulement, on perçoit moins son importance dans le vacarme des discordes, dans le fracas des armes, dans la clameur des chicanes. Malgré tout, dans le domaine de l'esprit, l'intimité la plus pénétrante, la prédilection la plus fervente existent entre Anglais et Français.

Il n'est pas de pays au monde où les études anglaises aient atteint un niveau plus élevé qu'en France. Il y a quelques années, pendant la guerre, j'eus à l'expliquer au Congrès de l'Enseignement à Londres, et l'énumération sommaire que je fis au cours de ma conférence dut se transformer, pour la publication dans le Bulletin, en une véritable bibliographie ; j'avoue que je fus surpris du résultat.

Pour prendre une autre forme, la connaissance de la littérature française en Angleterre n'en est pas moins approfondie. Depuis près de vingt-cinq ans que je fais ici ces chroniques, j'ai

eu l'occasion d'en signaler maints exemples. En voici un nouveau, et l'un de ceux qui marqueront dans la longue liste des études de littérature française. C'est une biographie critique de **Paul Verlaine** par Mr Harold Nicolson. Travail délicat et difficile, pour l'accomplissement duquel il fallut plus que de l'application et de l'érudition, qui exigeait des qualités rares de discernement, un tact subtil, une sagacité pénétrante, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature françaises. Mr Harold Nicolson a prouvé qu'il les possédait. Il y a en tête du chapitre VII, comme introduction à un examen de la « position littéraire de Verlaine », une page qu'il faut citer :

De toutes les races civilisées, dit l'auteur, les Français sont peut-être les mieux doués, comme ils sont certainement les plus charmants ; mais ils ont un défaut essentiel : ils n'ont aucun sens de l'infinité. Ils possèdent, à vrai dire, toutes les qualités du cerveau et de l'âme, mais ils les possèdent d'une manière si brillante, si personnelle, si précise qu'elles n'ont aucun espace pour se déployer : il n'y a pas de gradations. Ainsi ont-ils le patriotisme, mais pas d'esprit public ; la prévision, mais pas la vision ; l'esprit, mais pas l'humour ; la personnalité, mais pas l'individualisme ; la discipline, mais pas l'ordre. Ils sont logiques sans être conséquents, constants sans être continus, généreux sans libéralisme. Ils n'ont rien de notre intuition qui se fourvoie sans perdre sa bonne humeur. Bref, les Français sont une nation sérieuse et intellectuelle, parfois capable et souvent brillante, qui ne peut avancer que par des chemins tracés. Dans les affaires pratiques et objectives, comme la grande guerre européenne, cette adaptation particulière du génie français fonctionne admirablement. Dans les affaires plus subjectives, comme la littérature et la politique, il risque d'être conventionnel et à courte vue, il est porté à penser à ce qu'il fait, ce qui, dans le domaine à la fois de l'imagination et de la diplomatie, est généralement fatal. C'est pour cette raison qu'aucun Français ne peut réellement comprendre la littérature anglaise, de même qu'aucun Anglo-Saxon ne peut pleinement apprécier la littérature française ; c'est pour cette raison qu'il est impossible de les traduire, sinon dans leurs phases premières, avant que le caractère national se soit cristallisé ; c'est pour cette raison que, bien que nous puissions admirer et même aimer les Français, nous ne pourrons jamais les comprendre ; c'est pour cette raison que, bien que de leur côté ils puissent parfois nous tolérer, ils ne pourront réellement jamais nous pardonner d'être ce que nous sommes.

Voilà une opinion que les Français feront bien de méditer. Lorsqu'un ami — Mr Harold Nicolson en est un — a la franchise de

dire si nettement ce qu'il pense,il convient de l'écouter sans irritation et de procéder à un sérieux examen de conscience avant de discuter son jugement. Mais ce n'est pas tout :

Au-dessus de ces aspects secondaires du tempérament national se dresse la qualité essentielle du génie français,comme un glacier altier, lucide et froid. L'esprit français est par-dessus tout architectural de caractère : il est délibéré, prudent, équilibré et terriblement exigeant quant aux proportions, à la stabilité et à la signification de l'œuvre en main. Il répudie l'improvisé; il répudie presque l'inspiré. Il aime savoir non seulement quel but se propose le créateur, mais il veut avoir la certitude que le créateur perçoit lui même nettement où il veut en venir. Il aime la thèse et l'école :il aime les programmes, les manifestes, les plans, les devis et les étiquettes ; il aime mesurer, classifier, annoter ; il aime savoir où il en est. De tout ceci provient cette rigide discipline sous laquelle la littérature française prospère et se propage ; il y a toujours la mesure-étalon transmise par héritage, de laquelle le moindre écart devient une hérésie,une révolte ou une révolution. Si l'écart réussit, on l'appelle un mouvement, qui à son tour devient une doctrine et une école, avec tous ses canons, ses dévots et ses hérétiques éventuels ; s'il ne réussit pas, il tombe dans l'oubli comme un incident regrettable, ou si l'échec est trop retentissant pour être ignoré, on le met de côté avec l'étiquette « indépendant ».

Tout cela n'est pas mal; peut-être un peu trop catégorique, sinon même doctrinaire; c'est brillant, logique et net comme un jugement de Français. Mais il n'y a rien en ce monde qui soit jamais aussi strictement déterminé, heureusement. Son intimité avec la pensée et l'esprit français ont décidément déteint sur Mr Harold Nicolson. Il généralise à l'excès. Toute sa diatribe, ailleurs, contre le romantisme provient de ce qu'il a acquis du tempérament français et de son traditionalisme rigide. Il en reviendra, souhaitons-le-lui.

Pour cette fois, il a fait de cette qualité — ou de ce défaut — un usage remarquable. A coup sûr, sa biographie critique de Verlaine est un des meilleurs ouvrages de critique étrangère qui ait paru en Angleterre. La vie et l'œuvre de Verlaine sont étudiés simultanément, sujets inséparables, dans six chapitres intitulés « la jeunesse », « le mariage », « Arthur Rimbaud », « Sagesse », « l'âge mûr » et « la dernière phase ». L'auteur y fait preuve d'une perspicacité remarquable, d'une pénétration psychologique rarement en défaut : l'explication du mariage, par exemple,est très fine et très

juste, comme aussi la justification que le critique en donne à ses lecteurs.

A l'esprit anglo-saxon il peut paraître ridicule et invraisemblable que Verlaine soit ainsi tombé amoureux d'une pensionnaire qu'il n'avait vue que quelques minutes. Il peut, aux yeux de certains de nous, passer pour légèrement grotesque qu'il ait désiré tout de suite traduire en action définie et irrémédiable un choc émotif aussi vague. Ce serait mal connaître la psychologie française en général et l'étrange tempérament de Verlaine en particulier. Pour le Français l'amour est une chose plus répandue, plus cérébrale et en vérité beaucoup plus idéalisée que pour nous, hommes du Nord plus sensuels. Pour les Français, l'amour est un but fixe et une occupation incessante ; il est désirable dans l'abstrait ; il est de toute importance comme habitude totalement impersonnelle ; il est perpétuel et non intermittent ; il est la couronne et la gloire viriles ; il est l'ensoleillement de la vie ; il est la seule expression possible de l'action de grâce physique. Le Français naît amoureux de l'amour et il suffit de la plus petite étincelle pour l'enflammer. Sous cet aspect, du moins, Verlaine était Français. « J'ai la fureur d'aimer ! » s'écrie-t-il. « Qu'y faire ? Ah ! laisser faire. »

Je n'ai pas le loisir de consacrer à chacun de ces chapitres un examen qui risquerait d'entraîner une discussion sur beaucoup de points de détail. Disons brièvement que les relations avec Rimbaud sont traitées avec une délicatesse et un tact qui n'excluent ni l'intelligence ni la franchise. Cependant Verlaine disparaît un peu trop dans ce chapitre, qui devient une sorte de biographie de son compagnon aventureux.

Dans le dernier chapitre, Mr Harold Nicolson s'efforce de définir la place que Verlaine occupe dans la littérature de son époque, et il le fait fort bien, avec sympathie et avec respect. Peut-être ne donne-t-il pas à l'œuvre du poète toute la valeur qu'elle comporte. Sans doute, cette œuvre contient trop de fatras, mais il en reste cependant assez d'une pureté parfaite pour justifier la prophétie d'Anatole France : « C'était le meilleur poète de son temps. » Très justement, après une savante analyse de la prosodie verlainienne, le critique ajoute :

Les vers de Verlaine, avec leur musique enveloppée, peuvent se goûter d'instinct et sans recherche... L'essence de ses facultés lyriques élude inévitablement l'analyse. Elle restera toujours intuitive en proportion de sa sincérité.

L'œuvre de Verlaine ne peut être comprise sans une connais-

sance intime de l'homme et de sa vie. Mr Harold Nicolson a accompli le tour de force ; Anglais, il juge de son point de vue anglais, avec sa mentalité et sa formation d'Anglais, et il a écrit, pour des Anglais, sur Verlaine et son œuvre un ouvrage qui sera compris par l'esprit anglo-saxon. En outre, à l'encontre des habitudes britannniques, cette biographie est courte, nette, ébranchée d'inutilités, bien construite et bien proportionnée. C'est une œuvre qui marque parmi les travaux critiques parus depuis longtemps et l'on peut dire de son auteur que, pour un coup d'essai, il n'est pas loin d'avoir réussi un coup de maître.

§

Certains éléments de l'opinion étrangère sont encore fort ignorants ou mal informés des véritables événements qui constituent la Révolution Française. En général, la Révolution est traitée surtout d'un point de vue politique, ce qui est très insuffisant. Aussi faut-il être reconnaissant à Mr Sidney Herbert de l'avoir étudiée dans des conséquences qui ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs anglais. Il explique qu'en dehors de ses effets politiques, le mouvement de libération qui se déclancha en 1789 eut des répercussions profondes dans l'ordre économique et social. Les cahiers de doléances des baillages, villes et sénéchaussées, marquent nettement que le peuple de France, ou tout au moins ce qu'on appela le tiers état, savait nettement ce qu'il voulait et que les jours du bon plaisir royal étaient comptés. Dans **The Fall of Feudalism in France**, pour démontrer que la Révolution fut l'aboutissement d'une lutte contre les privilèges économiques de la féodalité agraire, il examine surtout les soulèvements paysans, leurs causes et leurs conséquences, et il s'est entouré de toute la documentation nécessaire. Peut-être certains historiens spécialisés trouveraient-ils là matière à discussion, mais le livre est clair, bien conçu et bien construit, d'un style aisé et nul doute que le lecteur ne prenne à sa lecture autant de plaisir qu'il y trouvera d'instruction.

§

Sous le titre de **Where the Pavement ends**, Mr John Russell a rassemblé une série de nouvelles qui se déroulent dans le décor magique des Iles de l'Océan Pacifique. Il y célèbre la puissance de vouloir et sa philosophie se résume en cette for-

mule : Aux forts, la Victoire. Les événements se déroulent rapidement et le décor est dépeint d'une façon très évocatrice. Les personnages, hommes et femmes, blancs ou de couleur, entremêlent leurs passions et contrastent leurs caractères avec une force réelle. C'est un recueil très captivant, d'une lecture entraînante, qui laisse dans l'esprit le plaisir d'avoir parcouru des contrées qui ne sont pas celles de la vie quotidienne.

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Otto von Bismarck : *Erinnerung und Gedanke* (*Gedanken und Erinnerungen, 3er Band*), Stuttgart, J. C. Cotta. — M. Martens : *L'Esthonie*, Armand Colin. — L. Auriant : *L'Egypte, la proie de ses métèques*, M. Delesalle. — Marcel Mirtil : *Et l'Italie ?* La Renaissance du Livre. — Général Comte de Montgelas : *Sur la question des responsabilités*, Société nationale d'édition.

J'ai déjà rendu compte du tome III des **Pensées et Souvenirs de Bismarck** dans le *Mercure* du 1-II-21, d'après les fragments qui venaient d'être publiés par plusieurs journaux étrangers. Son importance légitime d'ajouter quelques observations suggérées par la lecture du volume tout entier.

Bismarck y expose d'abord comment il a été congédié, puis termine par des considérations générales. Un sentiment de *rancune perfide* l'inspire d'un bout à l'autre du livre. Il y condamne sans cesse « l'absolutisme » et y décrit impitoyablement les faiblesses de tout genre des monarques prussiens. Les deux premiers volumes étaient consacrés à l'apologie de l'auteur, le tome III l'est à condamner ses adversaires gouvernementaux. Bismarck ne peut pardonner à ses collaborateurs de ne s'être point sacrifiés pour empêcher l'empereur de le renvoyer : Bœtticher, Rottenburg, Herrfurth, Marshall, et en général tous ceux qui avaient participé au pouvoir avec lui, sont l'objet d'une même condamnation. Nulle part Bismarck n'avoue que ses manières bourrues et sa nervosité, quand Guillaume II lui présentait une objection amenèrent leur rupture. Il ne se rend pas compte le moins du monde du contraste entre l'intransigeance dont il faisait preuve dans ses relations avec le Parlement quand il était au pouvoir et son attitude frondeuse après sa démission. Au moment de celle-ci, il était depuis longtemps en froid avec les conservateurs, hostile aux antisémites, en guerre avec les catholiques et préconisait

une répression à outrance contre les socialistes. C'est même cette situation qui permit à Guillaume II de se débarrasser de lui sans rencontrer la moindre opposition.

Une fois congédié, Bismarck fit appel à l'opinion publique et rompit tout commerce avec l'Empereur, ce qui força les fonctionnaires et les gens de la cour à s'abstenir de tout contact avec la famille Bismarck. Mais, malgré ses mauvais sentiments, l'ex-chancelier fut d'abord inoffensif : l'immense majorité des hommes politiques étaient trop heureux d'en être débarrassés. Ce n'est que lorsque les luttes sur les traités de commerce et sur les réformes sociales eurent rendu les conservateurs hostiles à Caprivi que l'opposition de Bismarck put devenir un danger. Guillaume le comprit et renvoya Caprivi, qui n'avait fait qu'obéir à ses suggestions.

Ce qui nous intéresse surtout chez Bismarck et Guillaume II, ce sont leurs plans en ce qui nous concerne. Mais ce n'est pas par les *Souvenirs* de Bismarck qu'on apprend les siens, mais par ceux de Bœtticher (*Mercure*, 1-VI-1920). En revanche, ce tome III fait connaître ceux de Guillaume II ; le 10 mai 1888 (36 jours avant de devenir empereur), il écrivit à Bismarck :

V. E. a conclu à tort que je suis devenu un adversaire de sa politique jusqu'à présent pacifique et expectante ... Mes notes marginales indiquaient seulement que les conceptions politiques et militaires sur la nécessité ou l'utilité de la guerre étaient différentes, et que les secondes avaient leur raison d'être.

Je suis complètement de l'avis de V. E. : même en cas de guerre heureuse contre la Russie, nous ne réussirons pas à détruire complètement ses ressources militaires ; cependant je pense qu'après une guerre malheureuse, son état intérieur réduirait ce pays à une bien plus grande impuissance qu'aucun autre Etat européen, y compris la France. Après la guerre de Crimée, pendant 20 ans, la Russie est restée impuissante ... La France, dont les moyens de combat ne furent pas détruits, put reformer une armée contre la Commune ... Loin d'anéantir complètement notre ennemie, nous lui avons laissé la souche qui a produit les énormes forces actuelles de la République. Militairement, c'était une faute, mais politiquement, c'était juste, étant donné la situation européenne.

Plus la République française s'est affermie, plus la Russie (malgré l'attitude et les intentions loyales du Tsar, et quoique n'étant lésée en rien par l'Allemagne) a montré de l'inclination à saisir l'instant favorable pour s'allier à cette République et tomber sur nous. Cette situation menaçante ne résulte pas d'une guerre conduite par nous contre la Rus-

sie, mais de l'intérêt commun des panslavistes et de la France républicaine d'anéantir l'Allemagne, rempart des monarchies. Russie et France ont dans ce but armé sur nos frontières sans être provoquées par nous à ce procédé inqualifiable, et sans fournir d'excuse.

Les alliances contractées par V. E. nous ont protégés contre les agressions de notre ennemie de l'Ouest. Votre politique a su aussi conquérir le Tsar, mais quand il perdra sa puissance (ce que beaucoup de signes semblent annoncer), il est probable que la Russie ne se laissera plus séparer de notre ennemie héréditaire et qu'elles dégaineront dès que leurs préparatifs leur paraîtront suffisants pour nous anéantir sans danger pour elles.

Dans ces circonstances, l'importance de nos alliés croît, mais une partie d'entre eux est d'origine romaine et pourvue d'organismes de gouvernement dont la sûreté absolue n'est pas aussi garantie que celle des nôtres. On ne peut donc compter sur la durée de l'alliance, et la guerre qu'elle doit empêcher ou à laquelle elle doit aider doit donc être faite plus tôt que tard.

Nos ennemis essaieront d'exploiter nos fautes pour nous enlever nos alliés...Protéger le Battenberg en serait une : l'Autriche y verrait une violation de son intérêt spécial... La *furor teutonicus* manquerait dans une guerre pour le Battenberg... Cette politique hâterait, il est vrai, le danger de guerre... mais le rechercher est loin de mon intention... Seulement, comme la guerre dans l'ouest (V.E. l'a fait ressortir) promet plus d'avantages que celle dans l'est, les autorités militaires seraient particulièrement reconnaissantes à une politique qui, dès que la guerre sera reconnue pour inévitable, en assurerait la conduite dans l'ouest.

Je suis aussi d'avis que si nous devons avoir la guerre sur deux fronts et si nous la commençons à l'est, la France ne s'abstiendra de dégainer qu'en cas de crise... En revanche, il est impossible de prévoir si, en cas de guerre avec la France, la Russie restera neutre.

En tout cas, en cas de crise comme celle de l'automne dernier, le chef de l'état-major doit vous dire franchement le point de vue militaire... Les autorités militaires allemandes et autrichiennes durent alors faire remarquer que les circonstances étaient favorables.

Quand Guillaume écrivit cette lettre, il avait déjà 28 ans. Elle contient l'embryon des idées qui le firent agir en 1914.

ÉMILE LALOY.

§

Comme bien d'autres publications de cette rubrique, le volume de M. M. Martens : **L'Esthonie**, *les Esthoniens et la question esthonienne*, publié à l'occasion des conférences sur la Paix et

la Société des Nations, est un plaidoyer *pro domo*. L'auteur a pris à tâche de faire connaître son pays, l'activité, la vitalité dont il fait preuve, surtout depuis qu'il s'est séparé de l'Empire Russe, devenu l'immense pétaudière du bolchevisme, — et, en somme, revendique son droit à l'indépendance. Après quelques pages sur la géographie, la description et l'état du pays, la population et sa composition sociale, il bat en brèches la thèse des Allemands, qui ont revendiqué l'Esthonie, bien qu'ils n'y constituent qu'une infime minorité. C'est le débat sur la population étrangère et autochtone, la noblesse et le clergé allemands, — que soutenait d'ailleurs l'ancien gouvernement des Tsars — et où l'on voit se manifester l'antagonisme des deux races. — La conquête du pays remonte aux chevaliers Teutoniques dont les privilèges durèrent jusqu'à l'époque actuelle. Ils ont constitué l'armature de la caste allemande, dont les intérêts se trouvent sans cesse en opposition avec ceux des Lithoniens et Lettons, qui sont les habitants indigènes. Le volume de M. Martens donne quelques aperçus historiques avant de parler de l'organisation sociale du peuple esthonien et de son état de civilisation, de sa mise, si longtemps, hors du droit politique, et pour lequel il revendique le droit de se gouverner lui-même. Suivent des aperçus sur les conditions de la propriété foncière, le développement matériel de la classe paysanne, la question agraire en Esthonie ; sur la culture balte, les hautes classes allemandes, la question des écoles professionnelles, l'art et la littérature, — à propos de quoi, il a pu indiquer l'extrême abondance de la littérature populaire. Concernant l'instruction donnée aux enfants, il fait d'ailleurs remarquer que, même avant l'institution des écoles primaires, l'Eglise, en Esthonie, exigeait des femmes devant se marier qu'elles sachent lire, — et si la civilisation se mesurait réellement au degré de culture, nul doute que le peuple esthonien ne puisse revendiquer d'ici peu un des premiers rangs. M. Martens parle cependant de la fidélité au Tsar, de la noblesse balte, d'un projet d'Etat des Junkers, comme de l'orientation politique du peuple esthonien. Avec la guerre, qui avait amené l'occupation du pays, il y aurait bien des épisodes à citer, comme des profanations de cadavres à Reval, des réquisitions, emprisonnements, etc... Avec la fin de cette période, ce fut la guerre contre les bolcheviks, l'invasion, le régime de la terreur, enfin l'action défensive de l'Esthonie, la lutte contre la

« Landeswehr » balte. Le volume est terminé par des considérations sur le gouvernement esthonien et la défense nationale, — le gouvernement provisoire, l'Assemblée constituante, la réforme agraire, etc. Ce fut la proclamation enfin de l'indépendance de l'Esthonie. — « Les événements ont été si rapides, dit le prospectus du volume, que la relation de la conclusion de la paix n'y figure pas. Mais la confirmation apportée à la thèse de M. Martens est la meilleure preuve de son bien fondé. » Le dernier chapitre du livre expose d'ailleurs les principales revendications du peuple esthonien à la conférence de la paix. — Des publications comme celle de M. Martens ont toujours de l'intérêt, d'ailleurs. Elles aident à mettre au point nombre de données curieuses, mais souvent éparses sur des peuples éloignés, ayant vécu à part jusqu'alors et dont les revendications surprennent ; et peut-être devra-t-on dire qu'un des meilleurs résultats du conflit récent et des négociations dont il aura été le point de départ sera surtout d'engager nombre de nos contemporains à s'occuper un peu de la géographie et de l'histoire de l'Europe.

L'Egypte, la proie de ses métèques est une thèse pour « le retour à la tradition de ses Khalifes », par M. L. Auriant.—L'histoire du pays durant la période moderne est en somme curieuse, et c'est surtout celle de l'élément arabe, car la population indigène, les fellahs, ne paraît guère susceptible d'en prendre charge. Avec Méhémet-Ali, l'Egypte arabe s'est orientée vers l'Europe, dont elle a surtout fait une mauvaise imitation. L'influence française date de l'expédition de Bonaparte ; même après l'évacuation, ce fut l'organisation militaire française qu'on rechercha ; Méhémet-Ali, du reste, réforma l'administration de l'Egypte surtout à son profit ; mais la faillite de son entreprise en 1840 vint démontrer une fois de plus qu'on n'improvise rien,— que la civilisation d'une race adoptée par une autre n'est jamais qu'une mauvaise imitation. Le pays fut la proie depuis lors de toute une racaille de faiseurs et de mercantis, d'une juiverie cosmopolite, de trafiquants arméniens et grecs — tous voulant s'enrichir, faire rapidement fortune, prêts à n'importe quel métier. La mentalité des petits trafiquants, drogmans et cireurs de souliers, qui se trouvent à la base de ce système social, était donnée autrefois sur les quais de Port-Saïd, — les choses n'ont peut-être pas beaucoup changé depuis ! — par ces marchands de photographies

obscènes, qui en exhibaient des rouleaux aux passagers descendus durant l'escale des Messageries en criant à tue-tête : Petites femmes, bien cochon !! — Abbas, le successeur de Méhémet-Ali, qui pensa réagir contre les agissements de certains tripoteurs, se fit rabrouer vertement, dit-on, par « nos consuls ». Avec le successeur d'Abbas, Saïd, l'influence européenne se developpa encore pour aboutir avec Ismaël à son triomphe, — le creusement du canal de Suez et la reconstruction d'Alexandrie. Ismaël, qui était venu à Paris et en gardait toujours le souvenir, favorisa bientôt la transformation du Caire, qui devint une ville d'Europe et une ville de plaisir, — avec casino, beuglants, spectacles, concerts et théâtres, — courses, roulette, etc. — tous les divertissements et les agréments des villes cosmopolites, — et sans même parler des invasions de cocottes venues pour « la saison ». — Ismaël, criblé de dettes, fut enfin déposé ; l'Egypte se trouva en liquidation, mais la grande vie comme la basse pègre continuèrent à y sévir. — L'auteur n'a pas parlé dans ce réquisitoire de l'occupation anglaise, qui s'est maintenue, — car l'Egypte détient toujours la clef du canal de Suez, c'est-à-dire de la route des Indes, — mais nous dépeint une renaissance de la race arabe, qui serait la seule convenant au pays. Il y aurait déjà un réveil de la population, — un « nationalisme égyptien », si le mot n'est pas trop fort. Tout un parti s'est mis à la besogne, — a péroré, prêché, écrit, — déterminé, nous dit-on, un mouvement qu'il faudra suivre avec intérêt ; — dont l'auteur nous décrit par avance les merveilles réalisées. Il y a eu déjà des coups, toujours est-il ; l'Angleterre a promis, doit arranger les choses. Mais si les Egyptiens, auxquels on avait beaucoup promis, semble-t-il, durant la guerre, attendent son départ de bonne volonté, il faudra qu'ils aient de la patience, car je ne pense pas que l'évacuation soit pour demain.

De M. Marcel Mirtil j'ai à présenter encore un volume : **Et l'Italie ?** ou se trouvent réunies des choses publiées ici même sur la politique récente : *le Montenegro en rumeur; Tripoli après la conquête* ; *la grande désillusion de l'Italie* ; *Fiume en bataille.* — Des incidents de date récente ont ramené l'attention, après les histoires de Fiume et d'Annunzio, sur le sentiment quasi d'hostilité que nous montrent les Italiens depuis la guerre. Aussi, de ces quatre études, c'est celle sur la péninsule, je l'avouerai, qui m'a surtout retenu. — L'Italie souffre comme nous des

suites du conflit, de la spéculation qui exploite tout, — à commencer par la boustifaille, — ainsi que de la pénurie du charbon, nécessaire à l'industrie comme aux usages domestiques. L'Italie n'est pas contente du traité de Versailles, qui n'a pas compensé ses pertes en navires ni indemnisé le pays pour ses 500.000 morts, tandis qu'il donne la prépondérance aux Anglo Saxons ; parmi les troupes mêmes il y a le ressentiment de n'avoir pas été mieux traitées lors de leur séjour en France et dans les disputes inévitables avec l'un ou l'autre sur le front de s'être entendu traiter de « macaronis ». Il y a enfin l'affaire de Fiume, qui a pris les proportions d'un événement; la question des colonies allemandes d'Afrique, que se partagèrent les alliés sans même s'inquiéter d'en offrir un morceau aux Italiens ; des froissements à cause du statut de leurs nationaux, si nombreux en Tunisie ; enfin la nouvelle politique vis-à-vis de la Papauté. « Les relations avec le Vatican nous ramènent de cinquante ans en arrière », s'écrie un journaliste du pays. — Dans tout cela — et si certaines question sauraient dû être déjà reprises de façon à donner satisfaction à nos alliés d'hier — il y a eu surtout des maladresses de notre côté comme de l'autre, une susceptibilité peut-être exagérée, — et le vieux levain des querelles de famille, qui reprennent lorsque le temps est maussade, que les interlocuteurs ont « les nerfs en pelote », et qu'on ne sait pas très bien si la porte doit être ouverte ou fermée.

La publication du général comte de Mongelas sur **la question des responsabilités** de la dernière guerre est un plaidoyer pour l'Allemagne et mérite un moment d'attention, d'autant que l'auteur est d'origine française et même savoyarde ; sa famille émigra en Bavière au commencement du XVIIIe siècle et lui-même fut sous-chef d'état-major général. D'ailleurs il ne prend pas ouvertement parti contre son pays d'origine, tout en nous envoyant quelques coups de pointe, mais plaide pour les Boches contre l'Entente, ce qui est un distinguo. Sa thèse, on peut le penser, offre bien des points à reprendre, s'il montre plutôt justement quelques travers de notre organisation. L'Allemagne, dit-il ainsi, a mis bas les armes parce qu'elle a cru pouvoir traiter. Sans doute, mais surtout elle a mis bas les armes parce que l'heure de la débâcle était venue et qu'elle était à la veille de recevoir la tripotée qui lui était due. Quant aux conditions, si dures

qu'elles aient été, elles ne sont rien à côté de celles qui nous avaient été promises en cas de victoire. Nous savons très bien, d'ailleurs, qu'elle cherche de plus en plus à les éluder, profite de toutes les occasions, chicane et ergote, pleurniche ou menace alternativement, — et ne se résigne en fin de compte que pour reprendre ailleurs ses doléances et revendiquer le lendemain ce qu'elle accordait la veille. Le général comte de Mongelas déplore les concessions territoriales faites à la France, à la Belgique et à la Pologne, comme il était à prévoir et en déclarant qu'on a voulu l'anéantissement de la Germanie, sa ruine économique et financière. Mais quel avantage a-t-on retiré des concessions faites, — lorsqu'elle a revendiqué le droit de juger ses « coupables de guerre »? car s'ils n'ont pas eu les félicitations du jury, ce fut bien juste. — Pourtant, il y a mieux, et ce sont les militaristes français et russes qui se trouvaient accusés en fin de compte de l'avoir déchaînée, — la France, Poincaré en tête, parce qu'elle voulait la revanche de 1870, la Russie pour s'emparer de Constantinople. Sans doute l'Allemagne avait eu plusieurs fois l'occasion d'attaquer la France, — par exemple au moment de la guerre anglaise contre les Boers, pendant le conflit russo-japonais, en 1911, lors de la crise marocaine, etc... Mais si l'occasion favorable ne fut pas saisie, il faudrait peut-être rechercher pourquoi. Après le crime de Sérajevo, l'Allemagne aurait plutôt essayé de retenir l'Autriche et, lors de l'acceptation par la Serbie des conditions imposées, Berlin aurait encore conseillé la paix. Mais tout ceci n'explique pas pourquoi les Allemands avaient si bien préparé l'invasion par la Belgique, et il est peut-être excessif, de même, de voir l'auteur conclure que la grande guerre de 1914 fut imposée à l'Allemagne par l'Autriche et par les Russes. — En passant, il ne peut se tenir de houspiller quelque peu l'Angleterre, dont l'intervention fut un des déboires de cette pauvre Allemagne. Mais je savais bien que la « perfide Albion » aurait son compte et finirait par payer les pots cassés.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Eugène Chartraire : *La Cathédrale de Sens*. Avec 43 grav. et un plan ; Laurens. 3 50

Jean Virey : *L'Abbaye de Cluny*. Avec 40 grav. et 2 plans ; Laurens. 3 50

Abou Yousof Yakoub : *Le Livre de l'impôt foncier* (Kitab El-Kharadj) traduit et annoté par E. Fageran ; Geuthner. » »

Art

John Charpentier : *La Peinture anglaise* ; Renaissance du livre. 4 »

Louis Réau : *L'Art russe des origines à Pierre-le-Grand*, avec 104 planches, 4 cartes et un lexique ; Laurens. 40 »

Esotérisme

Bhagavan Das : *La Science des émotions* ; Libr. théosophique, Bruxelles. 6 »

Montfaucon de Villars : *Le Comte de Gabalis ou entretiens sur les sciences secrètes*, précédées de *Le roman de Montfaucon de Villars et l'histoire de la « Rôtisserie de la Reine Pédauque »* d'Anatole France, par René Louis Doyon, et *L'Esotérisme de Gabalis*, par Paul Marteau ; la Connaissance. 30 »

Albert Monthoux : *La France mystérieuse : Dante et Rome* ; Chemla, Tunis. » »

Georges Muchery : *L'Adultère devoilé à tous par les mains*, avec de nomb. illust. ; Edition astrale illustrée. 5 »

Pasteur Wiétrich : *Aux écoutes d'un monde invisible. Le Psychisme*. Edit. astrale illustrée. 1 »

Ethnographie

Maurice Delafosse : *Les Noirs de l'Afrique*, avec 4 cartes ; Payot. 4 »

Histoire

Alfred Franklin : *Paris et les Parisiens au seizième siècle* : Emile-Paul. 12 »

Mouffle d'Angerville : *Vie privée de Louis XV*, publiée et annotée par Albert Meyrac ; Calmann-Lévy. 12 »

Maurice Vaussard : *L'Intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle*. Préface par Georges Goyau ; Lecoffre. 7 50

Littérature

Joseph Anglade : *Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge, des origines à la fin du XVe siècle* ; Boccard. 12 »

Louis Cario et Charles Régismanset : *La Pensée française*, anthologie des auteurs de maximes du XVIe siècle à nos jours ; Mercure de France. 12 »

Capit. Maurice Garçot : *Réflexions sur le courage* ; Chapelot. 3 50

Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine* ; Mercure de France. 6 50

J.-K. Huysmans : *Le Drageoir aux épices* ; Crès. 6 »

Alfred Jarry : *Ubu-Roi*, drame en 5 actes, d'après les éditions publiées du vivant de l'auteur et les documents icono-bio-bibliographiques qui s'y rapportent. Préface de Jean Saltas ; Fasquelle. 10 »

Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1920* ; Lemerre. 6 75

Marie de France : *Les lais*, V-XII, avec glossaire ; Heitz, Strabourg. 1 50

Pierre de Nolhac : *Ronsard et l'Humanisme* ; Champion. 35 »

Charles Perromat : *William Wycherley, sa vie, son œuvre* ; Alcan 20 »

Edmond Pilon : *Figures françaises et littéraires*. Lettre-préface de René Boylesve ; Renaissance du livre 4 »

Michel Serlander : *Le Livre d'amitié* ; Payot. 3 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Emile Clermont : *Le Passage de l'Aisne*. Cahiers verts, n° 5 ; Grasset. 5 »
Capitaine de Mazenod : *Dans les champs de Meuse*, souvenirs d'un commandant de batterie, 1914 ; Plon. 7 »
Georges Virrès : *A côté de la Guerre* ; Dewit, Bruxelles. 5 50

Pédagogie

M. Bérot-Berger : *Science de l'enfance et du foyer pour le développement général des tout petits* ; Maloine. 5

Philosophie

Gustave Belot : *Etudes de morale positive*, I ; Alcan. 15 »
Dr Sigm Freud. : *Introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand par S. Jankélévitch ; Payot. 18 »
Dr Georges Poyer : *Les Problèmes généraux de l'hérédité psychologique* ; Alcan. 15 »
Woodrow Wilson : *Etre humain*, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, traduit par P. Chavannes ; Payot. 3 »

Poésie

J. Emile Barbier : *L'atavisme* ; Messein. 5 »
Maurice Pierre Boyé : *Les Reposoirs au pays de Chevreuse*. Préface de Charles Grandmougin ; Maison franç. art et édition. 5 »
Diane de Cuttoli : *Le Cœur vibrant*. Préface de Gustave Kahn ; Maison franç. art et édition. 5 »
Henry Deberly : *L'arc en ciel* ; S. n. édit. » »
Gabriel Doche : *Un peu d'amour, beaucoup de lune* ; Maison franç. art et édition. 5 »
Cap. Maurice Dubled : *Vers pour elle* ; les Tablettes, Saint Raphaël. » »
Emile Faguet : *Chanson d'un passant*, introduction par Joseph Ageorges ; Flammarion. 7 »
Henri Forclaz : *Mon Amour triste et beau* ; Jouve. 3 50
Paul Forgeoux : *La Chanson du retour* ; Imp. de l'Argus Soissonnais, Soissons. » »
Marcel F. Grillet : *Le Rêve pendant l'orage* ; Maison franç. art et édition. 3 »
Raoul Hautier : *La Volonté d'espérance* ; édit. du Fauconnier. » »
Henri de Régnier : *Vestigia Flammæ* ; Mercure de France. 7 »
Ed. Spalikowski : *Aux Vents de mon pays* ; Defontaine, Rouen. » »
Robert de Souza : *Mémoires* ; Crès. » »
André Veideaux : *Les Haltes de la route* ; Maison franç. art. et édition. » »

Politique

E. Altiar : *Le Problème de Cilicie et l'avenir de la France au Levant*. Préface de F. Jean-Desthieux ; Leroux. 3 »
S. Cosmin : *Diplomatie et presse dans l'affaire grecque, 1914-1916* ; Soc. mut. édition. 6 »
Yann M. Goblet : *L'Irlande dans la crise universelle, 1914-1920* ; Alcan. 20 »
Armand Lebrun : *La Dictature du prolétariat, les ravages du bolchévisme en Hongrie*, avec des illust. ; Alcan. 5 »
Léon Maccas : *La Question gréco-albanaise*, avec une carte ; Berger-Levrault. 10 »

Questions médicales

Dr Pierre Boulan : *Les Agents physiques et la physiothérapie* ; Payot. 4 »

Questions militaires

Général Douchy : *Le Grand-état-major avant et pendant la guerre mondiale*, analyse et traduction de l'ouvrage du général von Kuhl, avec 4 cartes ; Payot. 6 »
Colonel F.-L.-L. Pellegrin : *La Vie d'une armée pendant la grande guerre*. Préface du général Mangin, avec 4 croquis, 3 cartes, un plan et 4 photogr. aériennes ; Flammarion. 8 50

Roman

Albert-Jean : *La Ville de joie* ; Renaissance du livre. 6 »
Albert Bailly : *Au Service de la France*; Jouve. 6 »
Octave Charpentier : *Mabrouka* ; Marpon 6 »
Alex. Contet : *Le Miroir de l'invisible* ; Renaissance du livre. 6 »
Claude Farrère : *Contes d'Outre et d'autres mondes* ; Dorbon aîné 15 »
Ernest Foissac : *Fatum* ; Crès. 6 »
Anatole France : *Les Contes de Jacques Tournebroche* ; Calmann-Lévy. 6 75
Marion Gilbert : *Celle qui s'en va* ; Férenczi. 6 75
Comte de Gobineau : *Les Pléiades* ; Sans Pareil. » »
Comte de Gobineau : *Ternove*; Avant-propos de T. de Visan ; Perrin. 7 »
Gabriel Gobron : *Yan fils de Maroussia* ; Berger-Levrault. 8 »
Gustave Guiches : *La Tueuse* ; Férenczi. 6 75
Georges Imann : *Les Nocturnes* ; Grasset. 6 75
Selma Lagerlœf : *Le Charretier de la mort*, traduit du suédois par T. Hammar, avec un portrait de l'auteur ; Perrin. 6 50
Eveline Le Maire : *L'homme au gant* ; Plon. 7 »
Louis Léon-Martin : *Tuvache ou la tragédie pastorale* ; Grasset. 6 75
Anna Marliani : *Le sourire de Saint-Jean* ; Maison française art et édition. 5 »
Jean Montargis : *La Carrière poétique d'Irène Pigeonnet* ; Renaissance du livre. 6 »
Marcel Ormoy : *La Conquête* ; Grasset. 6 75
Sada Ouvek : *Le Roman d'un sans nom* ; Jouve. 7 »
Martial Piéchaud : *La Dernière auberge* ; Grasset. 6 75
Jules Renard : *Nos Frères farouches* ; Crès. 6 »
Maurice Renard : *L'homme truqué*; Crès. 6 »
Noel Sabord : *Le Buisson d'épines* ; 6 75
Marcel Schwob : *Vies Imaginaires*; Crès. 6 »
Voltaire : *Candide ou l'optimisme*. Avec 26 compositions dessinées et gravées sur bois par Gérard Cochet ; Crès. 7 50

Sciences

Paul Appell : *Eléments d'analyse mathématique à l'usage des candidats au certificat de mathématiques générales, des ingénieurs et des physiciens* ; Gauthier-Villars. 65 »
A.-L. Marchadier et A. Goujon : *Les poisons méconnus* ; Flammarion. 7 50

Sociologie

Prosper Gervais : *L'exportation des vins* ; Payot. 4 »
H. Gonzalve-Menusier : *Après la rafale ou la IVe république* ; Maison française art et édition. 5 »

Théâtre

Pierrre Albert-Birot : *L'homme coupé en morceaux*, drame comique en 3 actes pour acrobates, jongleurs et équilibristes ; Sic. » »
Louis Fallens ; *La Fraude*, drame en 4 actes, *Les Deux Amis*, drame en 2 actes ; Nouv. Revue française. 4 »
Jacques Heugel : *Andromède*, poème dramatique en 3 actes et un épilogue ; Calmann-Lévy. 3 50
P. Lothier : *Rêves de Lorraine*, drame en 3 actes ; Gastein-Serge. 4 »
Claude Villiers : *Le bourgeois mal marié*, fantaisie en 2 actes en vers. Décors et dessins par Jean Carlu. Préface de Nozière ; Sirven. » »

Varia

Albert Bouckaert : *Les Journaux de Braine-le-Comte (1832-1921)* ; Lamberty, Bruxelles. » »

MERCVRE

ÉCHOS

Avis à nos abonnés de l'étranger. — Nos nouvelles tables annuelles. — De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres. — Le monument de Flaubert par Clésinger. — Le centenaire d'H. . Amiel. — De quelques épitaphes. — A propos du voyage du prince de Galles. — La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban, le Fort La-Garde. — Le souvenir de Laurent Tailhade. — Les Amis de Hodler. — Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. — D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange. — « Dieu n'est pas là ». — Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. — Sur le même sujet. — Les héroïnes de M. Pierre Benoit. — L'identification des morts de l'Artois. — Fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Publications du « Mercure de France ».

Avis à nos abonnés de l'étranger. — Les prix d'affranchissement étant doublés en 1922, nous avons dû modifier comme suit notre tarif étranger :

Un an, 75 fr.; six mois, 40 fr.; trois mois, 21 fr.

Ce tarif n'est applicable qu'aux abonnements et réabonnements étrangers *commençant* en 1922. Les abonnements non terminés le 1er janvier ne seront, bien entendu, grevés d'aucun supplément jusqu'à leur expiration, et les abonnements nouveaux et réabonnements partant d'une date *antérieure* à janvier 1922 sont reçus au tarif de 1921.

Nous signalons à nos lecteurs qu'en ce qui concerne les abonnements pour l'étranger certains pays ont adhéré à une convention postale internationale offrant de tels avantages que, dans la plupart des cas, les abonnements postaux coûteront moins cher en 1922, malgré l'augmentation de tarif, que les abonnements directs en 1921. Ceux de nos abonnés résidant à l'étranger qui désireront en bénéficier devront se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

On voit que les pays qui n'ont pas adhéré à l'arrangement facilitant les abonnements aux journaux et publications périodiques font partie du groupe des nations à change favorisé; mais pour nos abonnés résidant en ces pays la valeur de leur monnaie rend bien légère la nouvelle charge que les circonstances nous obligent à leur imposer. Nous ne saurions d'ailleurs trop les mettre en garde contre des intermédiaires qui, sous les prétextes les moins justifiables ou sans aucun prétexte, leur font payer une somme qui représente en *francs français* un prix supérieur à ceux de nos abonnements. Il leur suffira, dans ce cas, de nous expédier directement en mandat, chèque ou valeur à vue *sur Paris*

une somme produisant au cours du change le montant de l'abonnement en *francs français*.

§

Nos nouvelles Tables annuelles.— Nous publions jusqu'à présent en fin d'année, incorporées à notre numéro du 15 décembre, une *Table des Sommaires*, une *Table alphabétique par Noms d'Auteurs*, une *Table alphabétique de la Revue de la Quinzaine*, cette dernière ne reproduisant aucun titre d'article et n'indiquant que la tomaison et la pagination. Il est ainsi malaisé de retrouver, parmi les textes si denses de la Revue de la Quinzaine, les articles auxquels on désire se référer. Aussi avons-nous décidé, malgré des difficultés de plusieurs ordres, de remplacer la table de chiffres succincte que nous dressions par une *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine par ordre alphabétique des Rubriques*, qui reproduit tous les sommaires de toutes les rubriques de l'année. Cette table paraîtra dans notre numéro du 15 décembre prochain.

Nous avons songé, d'autre part, à une amélioration de notre *Table alphabétique ar Noms a'Auteurs*. Cette table n'indique que le tome et la page; si on veut connaître le numéro qui contient l'article cherché, ce qui est utile à tous ceux qui ne font pas relier la revue, il faut, à l'aide de ces deux références, se reporter à la *Table des Sommaires*. Nous donnerons désormais en tête de la *Table alphabétique par Noms d'Auteurs* un *Tableau de concordance entre les Tomes, les Dates des numéros, les Numéros et la Pagination*.

§

De Louis-Numa Baragnon, du pastiche et de l'amateur de belles-lettres.—Louis-Numa Baragnon, homme de lettres, chroniqueur judiciaire, anecdotier et gourmet disert, est mort le 18 octobre dernier à la Maison Dubois.

De vieille famille nîmoise (il était le fils de l'ancien sénateur du Gard et sous-secrétaire d'Etat qui servit en partie de modèle à Alphonse Daudet pour *Numa Roumestan*), L.-N. Baragnon avait été tour à tour avocat à Nîmes, directeur du *Soleil* et de la *Correspondance nationale*, chef du bureau politique du Duc d'Orléans, rédacteur judiciaire au *Matin*.

Un de ses derniers articles, il le consacra au nouveau Nonce du Pape, car il était de complexion catholique ; son dernier compte rendu judiciaire, il le fit à Clermont-Ferrand, pour l'affaire de Vingré, car il resta journaliste jusqu'à sa dernière minute ; son dernier repas fin, il le fit en compagnie d'Henri Béraud, autre gourmet, devant une bouteille de Chanturgue et, le lendemain, il se proposait de conduire son hôte sur une des tours de la cathédrale de Clermont-Ferrand, d'où l'on aperçoit les vignes qui produisent ce vin estimable, lorsqu'il s'alita pour ne plus se relever.

Cet homme obèse jusqu'à l'infirmité était le plus lettré, le plus fin, le plus averti des publicistes. Son savoir embrassait tout, depuis les plus subtiles questions de théologie jusqu'aux problèmes culinaires les plus ardus, de ceux où avait échoué la science du baron Brisse et de M. Prosper Montagné.

Un croyant ratiocinant sur la doctrine, un nouvelliste au courant de tous les potins, un enthousiaste, un lyrique vous déclamant, et avec quel art ! toute une scène de l'*Iphigénie* de son cher Jean Moréas ou la *Chanson du mal aimé* de Guillaume Apollinaire, un truculent compagnon, riche de bons mots, de quatrains licencieux, d'anecdotes galantes sur la Cour et la Ville, un « Tillemont mêlé de Grammont », sans doute, il était tout cela et bien d'autres choses encore ! Mais les belles-lettres avaient ses préférences...

Son ami Antoine Albalat nous a montré en Louis-Numa Baragnon un habile pasticheur, un érudit qui s'était si bien approprié la manière de Bossuet que, parfois, ses idées prenaient, à son insu, la forme naturelle au grand orateur. De même les *Mémoires inédits et imprévus de Saint-Simon* publiés par la *Revue Blanche* témoignent de la maîtrise de leur auteur dans l'art de s'assimiler la tournure et jusqu'aux tics d'un écrivain.

Il n'y a que certains esprits très ornés pour atteindre à cette compréhension pénétrante de textes. Comprendre à ce point c'est bien parfois égaler...

Un jour, au Palais, dans la Galerie Marchande, à propos de ses pastiches, il nous disait :

« D'une façon générale, quand j'étais jeune, toute lecture qui m'impressionnait, j'étais tenté de la pasticher ; si mes pastiches valent quelque chose, c'est par leur « passivité » : une passivité de jeune homme. Ce n'était pas un amusement laborieux. Je rendais tout naturellement ce que j'avais lu — (parlant d'auteurs aimés, naturellement, et après plusieurs lectures). Certains auteurs, — les classiques surtout, — créaient en moi une forme de sensibilité. Sans vouloir faire une théorie générale, je crois que le meilleur pastiche doit être involontaire, c'est comme les amours :

Car les plus grands sont les moins volontaires... »

D'aucuns se demandent, devant des hommes comme L.-N. Baragnon : — « Ont-ils rempli tout leur mérite ? »

Eh oui ! toujours...

Ils sont de ces individus remarquables qui, d'eux-mêmes, se classent plus volontiers parmi les « amateurs » que parmi les professionnels de lettres. « Professionnels », cela leur répugne un peu. Les amateurs authentiques sont plus rares... Ils sont des amateurs dans le sens élevé de ce mot, dans son acception qui porte la marque du XVIIIe siècle : l'ama-

teur étant l'homme qui cultive les Lettres ou les Arts sans en faire profession, sans gloriole, sans intérêt d'argent.

Comme l'amateur hollandais cultive ses tulipes et comme Baragnon cultivait Saint-Simon.

LÉON DEFFOUX.

Le monument de Flaubert par Clésinger. — *Le Mercure de France* a été le premier à reproduire (tome II, 1891, p. 257) le buste de Gustave Flaubert par Clésinger, buste que l'on va ériger à l'occasion du Centième anniversaire du maître, au Luxembourg, à l'extrémité de l'allée qui part de la fontaine Médicis pour aller vers l'Ecole des Mines.

Une notice de Remy de Gourmont accompagnait la reproduction du buste de Clésinger. Cette page offre un réel intérêt documentaire et nous croyons devoir la reproduire ci-dessous *in extenso*.

Notice sur le buste de Gustave Flaubert par Clésinger. Quelques mois après la mort de l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine*, un comité Flaubert se forma — avec, entre autres, MM. Tourguéneff, d'Osmoy, de Goncourt, de Maupassant, pour faire exécuter un buste de Flaubert et l'offrir à la bibliothèque de la ville de Rouen. La famille du romancier s'était, paraît-il, adressée à M. Guillaume, lequel abandonna ce projet pour se consacrer à la création — toujours attendue — du chapeau de Napoléon Ier. A ce moment, Clésinger proposa au Comité un buste qu'il achevait de modeler. Malgré les efforts de M. de Maupassant (1), il ne fut pas donné suite à ce projet, et le Comité — se perpétuant jusqu'à nos jours — ne sortit que récemment de ses hésitations en commandant à M. Chapu la chromolithographie en bas-relief qui s'inaugura à Rouen, l'été passé, sous une pluie salutaire.

Depuis, l'œuvre de Clésinger, énergique et de haut idéal, — ce portrait d'un Flaubert compagnon de Rollon et dévastateur des vieilles rhétoriques, — est restée en les mains de personnes qui l'ont conservée comme souvenir.

Telle est l'origine de ce buste que le *Mercure de France* est spécialement et uniquement autorisé à reproduire.

(1) Il écrivait à Clésinger :

« Sartrouville, 26 avril, 38, quai de Seine. — Je n'ai pu malheureusement obtenir du Comité pour le monument de Flaubert ce que j'aurais voulu. J'ai expliqué à Madame... où les choses en étaient : le buste du maître ayant été commandé à M. Guillaume par la famille, je pensais que le Comité ne ratifierait pas ce choix, et, dès lors, il devenait facile de vous prier de vous charger d'exécuter ce buste.

Tourguéneff, à qui j'en avais parlé, a proposé au comité de nommer quelques-uns des membres qui se rendraient en votre atelier, mais la crainte d'amener des complications pénibles, de soulever des difficultés de toutes sortes, a décidé la majorité à accepter le fait accompli et à ratifier le choix fait par la famille.

J'ai été fort ennuyé de cette résolution.

Je m'empresserai, Monsieur, de me rendre à votre invitation et d'aller causer avec vous et vous apporter mes souvenirs sur mon cher et grand ami. »

§

Le Centenaire d'H.-F. Amiel. — Genève a commémoré dans une atmosphère pieuse et douce le centenaire d'Henri-Frédéric Amiel. Dans les grisailles mélancoliques de l'automne, des séances solennelles ont déroulé leurs discours. La presse a consacré des gerbes entières d'articles au philosophe, à l'homme et à sa gloire. Sur la tombe d'Amiel, au cimetière de Clarens, plusieurs manifestations éloquentes se sont succédé.

Plus d'un fidèle a fait en ces journées émouvantes, à Genève, le pèlerinage de la Ville Haute pour revoir, au nº 13 de la rue Verdaine, la maison qu'Amiel habita. Il a retrouvé la solitude calme des vieilles demeures grises étagées le lor - des pentes qui conduisent à la cathédrale. Il a jeté un regard furtif aux frêles jardinets qui longent les murailles hautes du Collège et sur lesquels s'ouvrait la fenêtre du philosophe. Dans cet air triste et reposant que rien ne trouble et ne disperse, il a senti, plus proche qu'ailleurs, la songerie d'Amiel le frôler de son souffle.

Le jeu étrange des destinées a voulu que deux jours à peine après cet anniversaire mourût à Genève la dernière survivante du petit groupe de confidentes spirituelles dont Amiel prenait plaisir à s'entourer. Mlle Célestine V. Benoit (en littérature Berthe Vadier) eut un rôle en vue dans les lettres genevoises. Le philosophe avait loué une chambre dans le logis de Berthe Vadier. C'est là qu'il passa ses dernières années et qu'il mourut. Berthe Vadier fut pour lui l'amie fervente des jours d'épreuves. Toute sa vie, elle conserva le culte d'Amiel. La chambre de ce dernier était demeurée telle qu'il l'avait laissée. Elle s'embrumait de silence et de passé, comme un oratoire du Souvenir, où brûleraient les lampes éternelles de la sympathie et de la vénération. Sans doute les mille choses familières qui y étaient conservées seront-elles dispersées au gré du hasard ? Consolons-nous en pensant que le plus bel héritage d'un écrivain ne réside pas en ces reliques fanées que le temps émiette, mais qu'il est tout entier dans la pensée vivante que nous transmettent ses livres. — E. M.

§

De quelques épitaphes. — Les premiers jours de novembre, avec la commémoration des trépassés, ramènent invariablement la résurrection de quelques épitaphes curieuses.

Il n'est que de se promener au Père Lachaise, par exemple, pour en lire de nombreuses qui pourraient constituer un recueil de « mots pour rire », si semblable titre pouvait être donné à un pareil sujet.

Pourtant la mort ou, si l'on veut, la fin d'une vie n'est pas toujours prétexte à méditations mélancoliques.

N'est-ce pas Gay, le poète Gay qui a voulu, par exemple, qu'on gra-

vât sur son tombeau, aujourd'hui dans l'abbaye de Westminster, ces deux vers :

La vie est une plaisanterie, et tout le montre bien,
Je le pensais jadis, mais maintenant je le sais.

On peut rapprocher de ce texte l'épitaphe de Benjamin Franklin écrite par lui-même :

Le corps
de
BENJAMIN FRANKLIN
imprimeur
(Comme la couverture d'un vieux livre
dont les feuilles auraient été arrachées
et dont on aurait enlevé le titre et les dorures)
Repose ici, nourriture pour les vers.
Et cependant l'œuvre elle-même ne sera pas perdue,
Car elle reparaîtra une fois de plus
Dans une nouvelle
Et plus belle édition
Corrigée et amendée
par
l'Auteur.

Dans une veine un peu différente l'Arétin écrivit :

Le temps par qui tout se consume
Dans cette pierre a mis le corps
De l'Arétin de qui la plume
Blessa les vivants et les morts;
Son encre noircit la mémoire
Des monarques, de qui la gloire
Est vivante après le trépas.
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Commis quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

En tout cas, la mort amène bien avec elle l'apaisement des passions et John Dale, chirurgien barbier à Bakewell, en Angleterre, mort après les deux femmes qu'il avait successivement épousées, voulut reposer avec elles dans la tombe et de cette réunion il tira ces considérations philosophiques :

Voilà ce qui dans la vie n'eût pas manqué de provoquer des scènes [de jalousie.]
Ils sont réunis tous les trois ici.
Mais les baisers, ici, sont sans saveur.
N'en est-il pas de même et des joies et des douleurs humaines ?
Ici Jean n'entend plus les reproches de Sarah (prénom de la seconde femme [de ce Figaro anglais)]

Et Sarah ne redoute plus les errements du vieux Jean.
La fin est venue de leurs vies agitées.
Le bonhomme est tranquille — tranquilles sont ses deux femmes.

Conçue dans un tout autre esprit est cette épitaphe qu'on peut lire sur la tombe d'un bébé qui ne vécut qu'une heure :

Il s'éveilla, goûta à la coupe de la vie,
Elle lui parut amère.
Doucement il la repoussa loin de lui
Et se rendormit.

Quand Thackeray enterra Pendennis, « médecin éminent, magistrat éclairé, propriétaire bienveillant, charitable pour tous », et qui donna par surcroît son nom à l'un des chefs-d'œuvre du romancier, son créateur inscrivit tous ces titres sur le marbre de son tombeau, il y grava en outre les armoiries du défunt avec sa devise: « *nec tenni penna* ».

Et maintenant, puisque nous sommes en Angleterre, si nous allons dans le Sussex, à Ashurst, et que nous gagnions la petite église avec son toit bas, loin du village, où on arrive par un chemin étroit, nous trouverons sous les sapins qui l'entourent une simple croix de bois sur les bras de laquelle une inscription s'efface déjà :

Oh ! combien je t'aimais!

Et en dessous :

† R. I. P. †
Margaret Fairless Dowson
Agée de 33 ans
Décédée le 24 août 1901.

C'est là que dort l'auteur d'un livre posthume, *The Road Mender*, qui rencontre actuellement chez les peuples anglo-saxons un succès incomparable ; Margaret Fairless repose au pied de ces sapins « qui m'attendent », a-t-elle écrit quelque part, loin de la gloire qu'elle ne soupçonna guère. — L. D.

§

A propos du voyage du prince de Galles. — Le prince de Galles Edward-Alfred vient de s'embarquer pour les Indes.

Il vogue vers la terre des Fakirs, des temples prestigieux et des Bouddhas, vers le pays mystérieux dont un jour il sera l'Empereur. Il va visiter son futur royaume, accomplissant ainsi le traditionnel voyage d'un prince de Galles. Traditionnel ? Non, peut-être, car son père, le roi George, n'a jamais mis le pied sur le sol hindou.

Bien qu'il ait fait de longs voyages, qu'il ait visité l'Australie, — dont il inaugura le premier Parlement, — le Sud-Africain, le Canada, George V ne connaît des Indes que l'île de Ceylan, mais peut-on dire que Ceylan fasse partie de l'empire des Védas ?

Le roi George a voulu que son fils aîné reprît la tradition inaugurée par son grand-père le roi Edouard VII.

C'est Edouard, en effet, qui le premier visita les Indes que la Couronne d'Angleterre, depuis 1858, avait entrepris de gouverner, transformant en gouvernement de droit ce qui depuis tant d'années était un gouvernement de fait.

Le 20 mars 1875 fut officiellement annoncé le voyage du prince de Galles et un crédit de 60.000 livres sterling fut demandé.

Ce voyage avait été, depuis longtemps, recommandé par le vice-roi, Lord Canning. Il ne rencontra pas cependant une approbation unanime.

A la Chambre des Communes, Fawcett et Hanker protestèrent contre les dépenses qu'il allait entraîner et un grand meeting de protestation eut lieu à Hyde-Park le 17 juillet.

Disraéli, alors premier ministre, emporta les objections. Il prononça à cette occasion un éloquent discours, traça de l'Inde un tableau merveilleux, insista sur la nécessité d'accorder les crédits demandés, se basant notamment sur l'obligation pour le Prince d'offrir selon l'usage de l'Orient des présents à ses hôtes.

Ces arguments — qui témoignent de l'éclat que le Gouvernement voulait donner à cette visite, la première d'un prince anglais aux Indes — levèrent les hésitations et les crédits furent votés.

Entre temps, le prince s'était plongé dans l'étude du pays et de l'histoire des peuples qu'il allait voir.

Quand il partit, le 11 octobre, accompagné de la princesse de Galles qui le quitta à Calais seulement, une foule enthousiaste et nombreuse le salua à la gare de Charing Cross. Il emmenait avec lui une suite nombreuse où se trouvait William Howard Russel, qui pendant la guerre franco-allemande de 1870-71 avait été chargé par le *Times* de suivre les opérations et qui alors avait pour mission d'écrire le récit du voyage du Prince.

De Calais à Brindisi, Edward voyagea incognito. C'est à bord du *Sérapis* qu'il gagna les Indes, après un arrêt de quelques jours en Egypte, où il avait remis au fils du khédive l'ordre de l'Etoile des Indes, et à Athènes.

L'arrivée à Bombay avait été calculée de manière à impressionner les populations. On avait songé d'abord à faire monter le Prince sur des éléphants merveilleusement caparaçonnés, mais on se décida finalement pour des voitures que traînèrent des chevaux amenés par le *Sérapis*. Mais, redoutant des incidents, on avait eu soin pendant plusieurs semaines de conduire chaque jour ces chevaux des écuries de Marlborough House — résidence habituelle du Prince de Galles — au Jardin Zoologique, espérant ainsi les accoutumer à la vue des animaux qu'ils allaient rencontrer.

Il fut reçu par le Gouverneur de Bombay, lord Northbrook, et ce fut aux Indes qu'il célébra cette année son anniversaire de naissance.

La cérémonie fut splendide. Malgré la chaleur, le Prince et sa suite avaient revêtu leurs uniformes les plus somptueux, mais aussi les plus lourds.

Le Prince s'assit sur un trône d'argent, où il reçut la visite d'innombrables rajahs, dont le premier, le rajah de Kholapur, était un enfant de 12 ans, qui étonna tout le monde par sa maîtrise de soi.

Le Prince charma ses hôtes, témoignant à chacun qu'il n'ignorait rien des hauts faits de leurs ancêtres. Il leur rendit par la suite leur visite et séjourna ainsi à Baroda, à Goa, à Madras, à Calcutta, à Bénarès où il visita les fameux temples et où il reçut du maharajah de Rammagar le cadeau le plus précieux que puisse faire un Hindou, celui de sa canne. Il visita pareillement Delhi, Ceylan, chassa le tigre et l'éléphant et s'embarqua enfin le 5 février 1876 pour rentrer en Europe, confessant que ses espérances avaient été dépassées par ce qu'il avait vu.

S'il avait visité les Indes non en qualité de représentant de la Reine Victoria, mais comme héritier présomptif, son voyage de 17 semaines n'avait pas été moins fécond. N'est-ce pas en effet à la suite de ce voyage que la Reine Victoria assuma le titre d'Impératrice des Indes, titre dont héritèrent ses successeurs et qui sera quelque jour celui aussi du jeune prince Edward-Alfred, dont le voyage sera peut-être aussi salutaire en un temps où le nationalisme hindou cause tant d'inquiétude à la couronne de Grande-Bretagne? — L. D.

§

La destruction d'un chef-d'œuvre de Vauban : le Fort-La Garde. — A la destruction impie des belles fortifications de Bayonne, qu'a signalée le *Mercure* du 15 octobre, il convient de dénoncer un autre abus, dont, cette fois, c'est l'Administration des Domaines qui est responsable. Il s'agit du Fort-la-Garde, qui commande la vallée du Tech à Prats-de-Mollo, à une altitude de 856 mètres. Anneau de la chaîne redoutable tendue par Vauban le long de la frontière d'Espagne, au temps où cette puissance était une menace constante pour la France, il n'est plus aujourd'hui, certes, qu'un témoin du passé ; mais quel attrait constitue-t-il pour les nombreux touristes qui, chaque an, viennent excursionner dans cette fraîche vallée du Tech, en notre accueillant Roussillon ! Or, c'est au moment où le malheur des temps rend chez nous les belles constructions un souvenir d'autrefois, qu'une Administration irresponsable et béotienne met en vente — cette mise en vente aux enchères est signée de M. Ravisé, Directeur des Domaines — un de ces joyaux de notre vieille architecture militaire. La Commission des Monuments historiques, en se refusant à classer le Fort-là-Garde — il faudrait pour cela un décret ministériel — est,

cependant, indirectement responsable de ce nouvel acte de vandalisme. A-t-on donc oublié en bonne place le précédent de Dujardin-Beaumetz, qui sauva le fort d'Amélie-les Bains ? — C. P.

§

Le Souvenir de Laurent Tailhade. — A l'occasion du deuxième anniversaire de la mort de Laurent Tailhade, ses amis se sont réunis le 1er novembre au cimetière Montparnasse et ont fleuri la tombe du poète.

Cette cérémonie de stricte intimité avait réuni, autour de Mme et de Mlle Tailhade, MM. Ernest Raynaud, F.-A. Cazals, P.-N. Roinard, Louis de Gonzague-Frick, André Gayot, Fernand Desprès, etc.

§

Les Amis de Hodler. — L'exposition triomphale, organisée à Berne en souvenir du maître de *Marignan*, vient de déchaîner à sa suite un véritable mouvement hodlérien. Un enthousiasme inattendu a concentré tous les regards sur l'œuvre du peintre disparu. On a compris enfin la leçon puissante qui se dégage de cet art formidable et tenace qui s'est développé durant plus de quarante années de labeur et qui a pleinement accompli sa destinée. Autour des fervents de la première heure, une foule toujours plus vaste est venue se masser. Dans les salles mêmes de l'exposition, le statuaire James Vibert, confident et intime de Ferdinand Hodler, a résumé en une causerie les traits essentiels de son inspiration et de son caractère. Après lui, d'autres conférenciers ont continué ce culte du souvenir, analysant les périodes successives de son évolution et commentant le sens du grand élan est étique qu'il inaugura.

Ces manifestations ont mieux su dégager la persévérance victorieuse et la signification profondément suisse du talent de Hodler. Et voici que, pour couronner cette sympathie un peu tardive, mais d'autant plus constante et sûre, un groupe vient de se former, se donnant pour tâche de conserver fidèlement le souvenir du maître et d'agrandir le cycle de sa renommée.

De même que nous avions déjà les Amis de Verlaine, nous venons d'apprendre la fondation des « Amis de Ferdinand Hodler ». Cette élite travaillera à faire connaître toujours mieux l'œuvre du peintre suisse. Elle suscitera des cérémonies annuelles ; elle commémorera sa gloire et fera toujours mieux ressortir son influence prépondérante sur notre art moderne. Le groupe des Amis de Hodler vient d'élire à sa tête un comité composé du statuaire James Vibert, président, du peintre Cuno Amiet, et de M. W. Russ-Young, le savant collectionneur hodlérien. — ÉLIE MOROY.

§

Une nouvelle interprétation des prophéties de Nostradamus. — C'est d'Allemagne qu'elle nous vient, de cette Allemagne où jamais

la pseudo « science occulte » n'a été autant de mode qu'à l'heure présente. Les occultistes scientifiques, eux, savent qu'à côté de cette littérature à l'usage d'un public dénué de sens critique il en est, en Allemagne, une autre, et que des livres comme celui du Dr Max Kemmerich : *Prophezeiungen* (Munich, 2e édition, 1916) et celui de Max Dessoir : *Vom Jenseits der Seele* (Stuttgart, 1917), méritent l'attention. Mais, pour nous en tenir à l'objet strict de cet *écho*, le nouvel exégète du prophète de Salon répond au patronymique de Loog et son grimoire, qui en est actuellement à sa 3e édition, a vu le jour chez l'éditeur Johann Baum, à Pfullingen en Wurtemberg, sous le titre (que nous abrégeons) : *Die Weissagungen des Nostradamus*. Loog prétend avoir découvert le procédé selon lequel Nostradamus aurait brouillé l'ordre, primitivement chronologique, de ses fameux quatrains ! Malheureusement, il se garde bien de publier cette prétendue clef, de même qu'il se garde de reconstituer la soi-disant chronologie desdits quatrains. Son livre pèche plus gravement encore que par sa méthode, qui rappelle le cabalisme de ces fanatiques de Francis Bacon de Vérulam, sacré auteur des drames de Shakespeare. Il lui manque l'exacte connaissance de la si embrouillée bibliographie des œuvres de Nostradamus et ce vice fondamental en infirme ce qui eût pu lui rester de sérieux.

Le meilleur connaisseur de la bibliographie nostradamienne en Allemagne, le comte C. von Klinckowstroem, l'a parfaitement démontré dans un article inséré au numéro d'octobre 1921 des *Psychische Studien*, revue paraissant depuis près d'un demi-siècle et dont l'éditeur est O. Mutze à Leipzig (1). Chez nous, depuis qu'un croyant de Nostradamus a publié, peu avant la guerre, un grimoire dont la *Revue des Langues Romanes* a, en 1914, montré la non valeur, il n'y a guère eu que M.A. Delmar-Latour, qui, dans des divagations intitulées : *Nostradamus et les événements de 1914-1916*, ait tenté, en pleine guerre, de rajeunir une matière définitivement abandonnée par les gens de sens rassis, depuis la mort de cet ineffable Torné-Chavigny, dont M. Grasilier a donné une si curieuse notice en février 1916, colonnes 168-170 de *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*. — C. P.

§

D'un parapluie grec et de deux statues de Michel-Ange.

Monsieur le Directeur,

Dans les « Echos » de votre numéro du 1er novembre, page 853, vous publiez un écho intitulé « Encore un Anniversaire » au sujet du Centenaire de l'Inventeur du parapluie que les Anglais vont célébrer. Men-

(1) L'article de M. Klinckowstroem est intitulé : *Prophezeiungen, Eine Kritische Betrachtung* (*Prophéties, Considération Critique*) et occupe les pages 580-585 des *Psychische Studien*. P. 585, un erratum fait parler à l'auteur d'une réimpression de Lyon des *Centuries* de 1857. C'est : 1557 qu'il faut lire.

tionnant le *Journal de Liége*, l'auteur de l'article écrit : « Il (le parapluie) disait peu de choses aux Grecs, aux Romains, parce que s'accordant mal avec leurs vêtements. »

Je vous avouerai que, jusqu'à ces derniers temps, j'ignorais, ainsi que probablement pas mal de vos lecteurs, que les Grecs fissent usage du parapluie, lorsque j'achetai, il y a quelque temps, un lécythe attique, probablement du IVe siècle, représentant une femme tenant de la main gauche un alabastre et s'appuyant de la droite sur un objet ayant tout à fait l'aspect d'une ombrelle, mais une ombrelle d'un genre tout particulier, l'étoffe déployée à demi, d'un seul côté du manche. Si vous désirez faire reproduire ce vase dans la Revue, je le mets à votre disposition.

Puisque j'ai l'occasion de vous écrire, permettez-moi de vous entretenir d'un sujet d'ordre tout différent. C'est une coquille parue dans un ouvrage de Stendhal, que je suis bien surpris de n'avoir jamais encore vu relever, en ces jours de culte stendhalien ! A la page 106, 7e ligne de ses *Promenades dans Rome* (édition Michel Lévy de 1883), il écrit : « Les deux statues de Michel-Ange, qui sont au Musée *d'Angoulême*, feraient comprendre le grandiose du XVe siècle. »

Fort intrigué, je consultai les plus anciens catalogues de ce Musée et ne trouvai nulle part de statues de l'illustre sculpteur ! De guerre lasse, je demandai à M. André Michel s'il avait connaissance de ces statues, — pensant que peut-être les deux chefs-d'œuvre auraient pu y trouver un refuge en 1815. Michel me répondit que jamais ces statues n'avaient quitté notre Musée National ! Alors ! D'où diable Stendhal a-t-il pu tirer son information ?

G. PICARD.

§

« **Dieu n'est pas là...** ». — Sur l'un des bras de la Seine, près du pont Saint-Michel, une péniche est amarrée : rien ne la distinguerait de ses voisines si son « rouf » n'était surmonté d'une petite croix et d'une grosse cloche. On lit sous la croix : « Chapelle nautique » ; un autre écriteau plus petit indique que « l'on peut visiter ».

C'est dans cette chapelle que Mgr Plateau, camérier du Pape, directeur interdiocésain, célèbre la messe, dit les vêpres et, entre temps, enseigne aux enfants des mariniers le catéchisme et l'alphabet. La semaine dernière, il y présidait le congrès de l'Œuvre des Mariniers dont il est le promoteur.

Un journaliste en quête d'un papier à faire s'en vint trouver Mgr Plateau pour lui demander des renseignements sur son œuvre. La péniche ne comporte point de salon ; ce fut dans la chapelle que le prélat introduisit le journaliste.

Un paravent séparait le chœur de la nef, une estrade était dressée où Mgr Plateau prit place, puis, très obligeamment, il commença pour son

unique auditeur l'exposé des questions étudiées au cours du Congrès.

On était aux premiers jours de froid. Mgr Plateau était prolixe et le journaliste frileux. Désagréablement surpris par le vent qui soufflait à travers la coque mal jointe de la péniche et n'osant se couvrir dans un lieu consacré, il releva le plus discrètement possible le col de son pardessus.

Mgr Plateau vit le geste :

— Mettez votre chapeau, monsieur, dit-il, en souriant avec bonhomie, nous ne sommes pas dans une chapelle ; c'est actuellement un lieu de réunion, une salle de conférence. Vous pouvez rester couvert. Pour l'instant, *Dieu n'est pas là*.

Souligné comme nous le présentons ci-dessus, ce mot n'a-t-il pas l'air de sortir d'un conte de Villiers de l'Isle-Adam ?

Mais, littérature à part, le simple petit catéchisme ne dit-il pas : « Dieu est partout, invisible et présent » ?

§

Le nom et la famille de Villiers de l'Isle-Adam.

2 novembre 1921.

Cher ami,

Chacun, n'est-il pas vrai, apporte sa petite pierre à l'histoire littéraire.

Dans vos derniers échos, une lettre, intéressante, sur la maison natale de Villiers de l'Isle-Adam à Saint-Brieuc.

Mais le nom n'est pas breton. D'où venait-il ? Incontestablement de l'Ile de France, où on le retrouve çà et là à quelques exemplaires.

Dans mon *Sceptique loyal*, édité en 1895, trois pages pourraient servir de préface aux études que le *Mercure* a publiées de G. Maurevert sur la prétendue noblesse et les généalogies fabuleuses. J'y narguais la *particule* sans parchemins qui s'arroge le titre fallacieux, et rappelais que de grands noms, même historiques, ne confèrent aucune « noblesse » *légale*.

J'y signalais, entre autres, un *de Villiers de l'Isle-Adam*, mécanicien. Le susdit habitait, autant qu'il me souvienne, rue de la Folie-Regnault dans le XIe arrondissement (où j'étais alors commis aux archives de l'état civil, à la mairie) et avait une nombreuse progéniture.

Cette famille possédait-elle quelque lien avec celle de l'auteur d'*Axel*? J'en doute. Cependant il serait intéressant de le savoir.

Bien cordialement vôtre

LÉON RIOTOR.

§

A propos de généalogies fabuleuses et véridiques. — Le chiffre de 173 trillions d'êtres humains postulé par l'arithmétique de l'auteur de « Généalogies fabuleuses et véridiques » a surpris bien des lecteurs,

quoique depuis la guerre on soit porté à faire du milliard l'unité de dénombrement.

Ceux qui ont contesté ce chiffre absurdement excessif ne paraissent pas lui avoir substitué un chiffre approximatif plus acceptable; cela me semble cependant bien facile.

On admet qu'il y a actuellement à la surface de notre planète 1.500 millions d'êtres humains.

Si l'on accepte le taux de 4 générations par siècle, on obtient un nombre de 6 milliards d'individus et pour 100 siècles 600 milliards d'êtres. Encore faudrait-il admettre qu'il y a 10.000 ans la population de la terre égalât celle de notre xxe siècle ! Nous sommes bien loin des 173 trillions cotés plus haut, quand même.

Si nous considérons maintenant une famille de 12 enfants, fait sans doute assez fréquent dans les Sociétés primitives, cette famille suppose non pas 24 géniteurs, comme le veut l'auteur des « généalogies fabuleuses », mais 2 seulement ; et si les père et mère de ces 12 enfants sont aussi sortis d'une famille semblable, 4 géniteurs et non 48 auront été nécessaires pour mettre au monde ces 24 enfants.

Il me semble que là réside l'erreur fondamentale du calcul fautif de l'auteur.

Il est clair aussi que ce chiffre de 600 milliards d'individus apparus sur la terre depuis 10.000 ans est très supérieur au chiffre réel : car, sans en référer à Malthus, il est sage de penser que plus on remonte dans le passé, moins y fut dense la population humaine. Il fut même un temps où l'humanité fut réduite au premier couple procréateur.

Nous sommes donc en présence d'une progression dont nous connaissons deux termes : 2 et 1.500.000.000. Il me semble qu'en appliquant à cette progression les taux de doublement tirés de la démographie de l'histoire, de l'actuarisme, etc., on pourrait approximativement déterminer combien de siècles se sont écoulés depuis l'apparition de l'homme sur notre globe. Je suis trop étranger aux choses de la mathématique pour oser même entrevoir la réalisation d'un pareil calcul. Il me suffit qu'il me paraisse possible pour tenter un algébriste. Je ne serais pas surpris que le résultat ne cadrât point avec les hypothèses fantasmagoriques de beaucoup de géologues sur une prodigieuse antiquité de l'homme. — DOCTEUR FORTUNÉ MAZEL.

§

Sur le même sujet.

Mon cher ami,

A la suite d'un écho récent du *Mercure*, permettez moi de vous envoyer cet extrait d'un article que j'ai publié il y a deux ans. C'est, par avance, plus qu'une adhésion à l'opinion émise dans l'écho.

...Prenez un homme, quel qu'il soit. Cet homme a eu un père et une mère, au

minimum. Donc, à la génération précédente, cet homme, unité, était représenté par deux unités. Donc, mettons il y a trente ans, ou quarante, il y avait deux habitants sur la terre, là où il n'y en a qu'un aujourd'hui. Mais chacune de ces deux personnes a eu un père et une mère. Donc, il y a soixante ou quatre-vingts ans, il y avait quatre habitants sur la terre, pour un qu'il y a aujourd'hui. Et ainsi de suite. Le nombre des habitants double mathématiquement tous les trente ou quarante ans, en remontant. J'ai pris la peine de faire le calcul sur un tableau noir, avec de la craie. Et pour être sûr que je ne m'étais pas trompé, j'ai ensuite fait la preuve, en recommençant l'opération avec de la craie noire sur un tableau blanc. Le résultat est effrayant.

Il résulte de ce calcul que, simplement à l'époque de Nabuchodonosor, le nombre des habitants de la terre était tel que, non seulement ils couvraient toute la surface du globe, y compris les mers — en comptant quatre personnes par mètre carré, — en chiffre rond, — mais encore qu'au-dessus de cette première couche s'en élevait une seconde, et ainsi de suite, tout autour du globe. Et cela formait une épaisseur telle que la série de ces couches humaines concentriques arrivait jusqu'à la lune et la dépassait d'autant....

L'Humour, 22 août 1919.

Croyez, etc.

GABRIEL DE LAUTREC.

§

Les héroïnes de M. Pierre Benoit. — A-t-on remarqué que les héroïnes principales des romans de M. Pierre Benoit portent un prénom commençant par la lettre A ? *Aurora* dans *Kœnigsmark*; *Antinéa* dans l'*Atlantide*; *Allegria* dans *Pour don Carlos*; *Annabel* dans le *Lac Salé*. Faut-il voir là un fétichisme particulier ?

Non, l'auteur veut simplement répondre ainsi à un critique qui lui avait reproché, après l'*Atlantide* — ce qui alors n'était qu'un hasard, — de donner des prénoms commençant par un *A* à ses héroïnes.

— C'est bien, décida M. Pierre Benoit, désormais le principal personnage féminin aura *toujours* dans mon roman cette caractéristique.

§

L'identification des morts de l'Artois. — L'association du Monument de Notre-Dame de Lorette a pris une initiative qui mérite d'être signalée. Elle fait dresser la liste des morts récemment identifiés dans la région de Lorette, avec l'indication précise de l'endroit où les corps avaient été inhumés et celle des pièces et des objets qui ont permis d'en faire l'identification, ainsi que la liste des morts exhumés dont l'identification n'a pu encore être faite, mais pourrait l'être à l'aide soit des renseignements recueillis touchant le point d'inhumation, soit des pièces trouvées sur le corps.

On peut, pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat du Comité de Lorette, 4, rue des Fours, à Arras.

§

Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art Français. — Dans l'intérêt des jeunes écrivains et artistes nous rappelons que la Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art français décerne tous les deux ans 12 bourses de 12.000 francs chacune, réparties comme suit :

Littérature 2, Peinture 2, Sculpture 2, Gravure 1, Musique 1, Arts Décoratifs 4.

Ces bourses fondées par Mme George Blumenthal avec l'appui des plus grands noms des Etats-Unis et placées sous le patronage du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, seront attribuées au printemps 1922 par des Jurys français dont fait partie l'élite de nos artistes.

Les candidats (femmes et hommes) qui doivent avoir moins de 35 ans peuvent dès maintenant faire valoir leurs titres par lettre au Secrétariat de la Fondation, 15, Boulevard de Montmorency, XVIe.

On trouvera d'autres détails sur cette fondation dans un écho que nous lui avons consacré dans le *Mercure* du 1er décembre 1920.

§

Publications du « Mercure de France ».

VESTIGIA FLAMMÆ, *poésies*, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 7 fr. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.625 ex numérotés de 629 à 2253, à 12 fr.; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté de 1 à 628 à la presse 628 exemplaires sur Hollande, à 30 fr.

LETTRES A SIXTINE, par Remy de Gourmont. Vol. in-16, 6 fr. 50. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 338 à 1412, à 12 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté de 1 à 337 à la presse 337 ex. sur Hollande, à 25 fr.

LA PENSÉE FRANÇAISE, *Anthologie des Auteurs de Maximes du XVIe siècle à nos jours.* Vol. in-8 écu, 12 fr. Il a été tiré 100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 100, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.